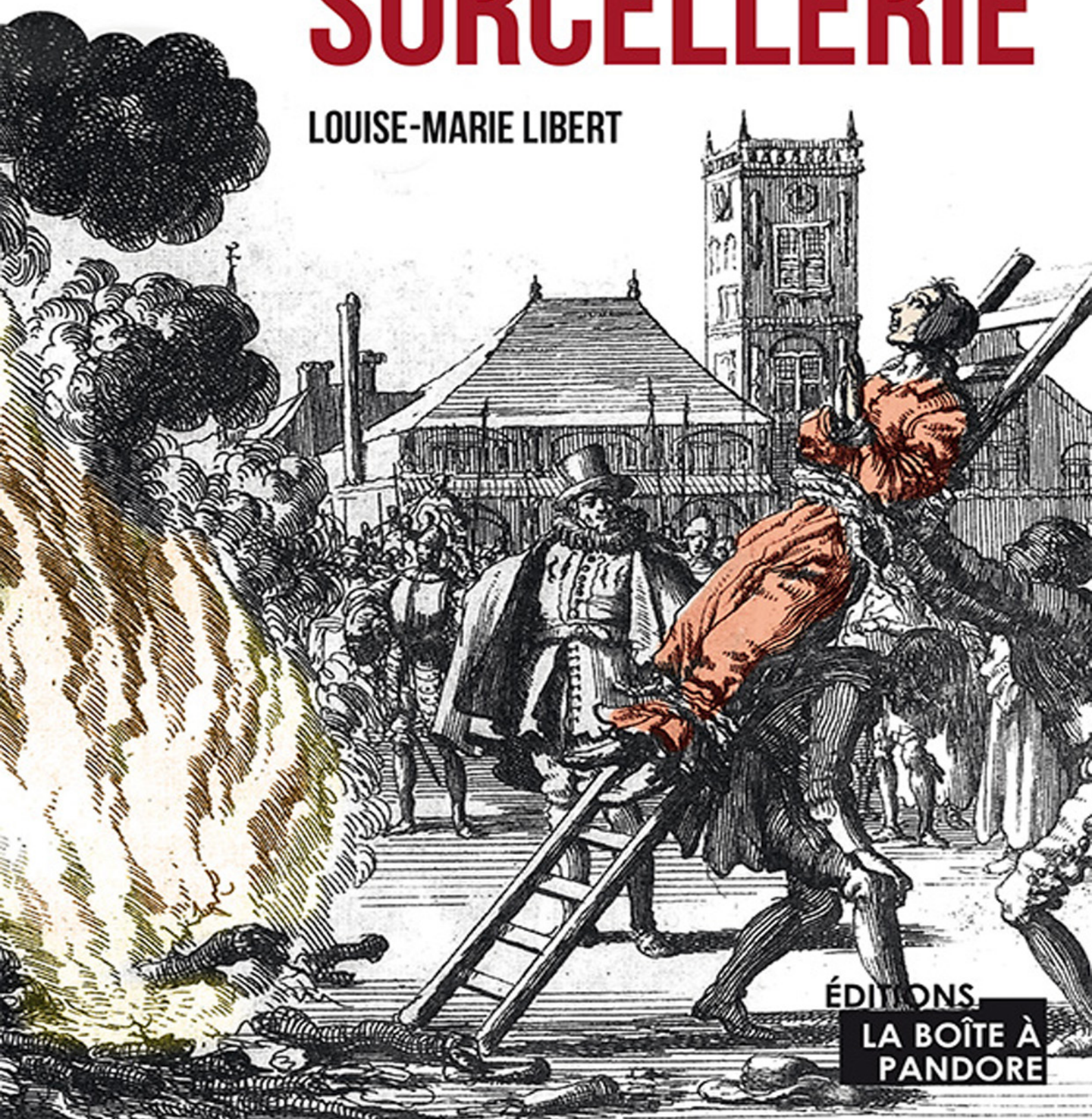


LES **+** TERRIBLES AFFAIRES DE SORCELLERIE

LOUISE-MARIE LIBERT



ÉDITIONS
LA BOÎTE À
PANDORE

© La Boîte à Pandore

Paris

<http://www.laboiteapandore.fr>

La Boîte à Pandore est sur Facebook. Venez dialoguer avec nos auteurs, visionner leurs vidéos et partager vos impressions de lecture.

ISBN : 978-2-39009-110-3 – EAN : 9782390091103

Toute reproduction ou adaptation d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est interdite sans autorisation écrite de l'éditeur.

louise-marie libert

les +
terribles affaires
de sorcellerie

À l'(al)chimiste qui m'a ensorcelée



PREMIÈRE PARTIE

Le diable dans tous
ses états

DIABOLIQUE INTRODUCTION

La sorcellerie, vieille comme la civilisation

Les pratiques magiques ont existé dans toutes les civilisations, elles s'inscrivent en filigrane dans les croyances des sociétés dès que fleurit l'essor de l'humanité. Parfois, elles n'ont d'autre but que de conjurer la maladie, de percer les secrets de l'avenir ou d'appivoiser une Nature aux déchaînements effrayants. Mais elles peuvent aussi être utilisées pour causer misère, mort et se faire les alliées de forces maléfiques. Dans ces cas-là, la magie blanche cède la place à l'obscur magie noire, ressentie comme diabolique, et porte alors le nom de sorcellerie. Selon les époques et les cultures, les deux sortes de magie sont ressenties comme opposées ou mêlées de manière inextricable. Dans l'Antiquité, le concept de « sorcellerie » tel que nous l'entendons actuellement n'est pas à proprement parler une préoccupation marquante. Les cultes païens admettent les devins et les superstitions. Quand Hérodote parle des mages, il n'évoque pas des pactiseurs diaboliques mais raille les crédules qui se fient à ces devins, qu'il juge n'être que des intrigants ambitieux.

Le diable des chrétiens

Au début du Christianisme, les populations habituées aux pratiques païennes, aux amulettes et autres charmes attendirent du clergé une protection magique identique, si pas supérieure. Vers 364, le concile de Laodicée interdit formellement au clergé de se mêler de sorcellerie et de magie. Il n'empêche que des premiers âges de la chrétienté à nos jours, le culte des reliques a été des plus florissants et, malgré le désaveu des réformés, le reste de manière marginale chez les catholiques.

Vers la fin de l'Empire romain, les empereurs furent pour leur part assez méfiants, voire hostiles envers les mages toujours susceptibles de quelque complot à leurs yeux. En 341, Constant Ier décida de punir de mort ceux qui s'adonnaient à des pratiques magiques. Quelques années plus tard, en 439, le Code Théodosien sera tout aussi répressif.

Oublier les idées reçues

L'imagination populaire actuelle réduit souvent, en Occident chrétien, le concept de la sorcellerie aux sabbats sanglants et obscènes et aux bûchers de sorcières du Moyen Âge. Il faut tordre le cou à cette idée reçue. Paradoxalement, la Renaissance fut par excellence le temps de l'éradication des sorciers, qu'ils soient de vrais assassins ou, bien plus souvent, des marginaux accusés à tort et devenus boucs émissaires. C'est à la même époque que l'exercice de la sorcellerie se féminise dans les mentalités. Avant le XIVe siècle, la sorcellerie n'est une préoccupation majeure ni de l'Église ni du Pouvoir temporel. Les hérésies sont alors les cibles privilégiées des poursuites inquisitoriales. Mais, petit à petit, hérésie et sorcellerie commencèrent à ne faire qu'un pour les autorités religieuses et civiles. Ce fut l'élément déclencheur d'une « chasse aux sorcières » à grande échelle à travers l'Europe et même, à partir du XVIIe siècle, dans le Nouveau Monde.

Comment expliquer que la pré-Renaissance et la Renaissance marquèrent le début d'un réel acharnement envers sorciers et sorcières ?

Diabes des villes, diabes des champs

L'une des hypothèses avancée est l'émergence des idées de Luther et de Calvin et de leur remise en question de l'Église romaine. Cette scission de la Chrétienté occidentale jusque-là monolithique aurait jeté le trouble dans les esprits les plus faibles, surtout parmi les campagnards. Les campagnes auraient souffert, depuis le début de la christianisation, d'une évangélisation de « seconde zone » aux mains de prêtres sans grande culture, un bas clergé peu alphabétisé et peu savant en théologie. Jamais n'ont été vraiment étouffées toutes sortes de superstitions ; le diable y jouait un rôle de conserve avec d'anciennes divinités celtiques ou germaniques qui n'avaient jamais été vraiment abandonnées. Chez ces gens simples qui ne comprenaient pas grand-chose aux divergences entre papistes et réformés ou à leurs arguties en matière de foi, elles refaisaient un retour en force. Cette instabilité venait se greffer sur d'autres angoisses d'une société déjà habitée par la psychose depuis un XIVe siècle catastrophique, qui avait connu un refroidissement climatique bouleversant l'agriculture, la longue et enragée guerre de Cent Ans et surtout la terrible peste de 1348-49 qui décima de manière foudroyante la population européenne. Jamais fresquistes, sculpteurs et peintres ne représentèrent autant de scènes du Jugement dernier avec la gueule de l'enfer ou des danses macabres. Les images diaboliques fleurissaient surtout dans les églises et les cathédrales des villes. Une mutation de l'image du diable, souvent assez débonnaire dans les zones rurales, se fit alors maléfique et très dangereuse, un ennemi public numéro un.

Le diable des intellectuels

En s'urbanisant, en devenant un sujet de choix pour les prédicateurs, frères prêcheurs dominicains et franciscains en tête, les pratiques attribuées au diable et à ses adeptes s'immiscèrent dans divers textes ecclésiastiques. Le diable s'intellectualisait et en même temps se politisait. Satan était devenu le maître de tous ceux qui désiraient renverser le pouvoir de l'Église et l'autorité des princes et monarques par des pactes infernaux et des sortilèges assassins. De paysan un peu marginal, plus rebouteux que sataniste, le sorcier se mue en représentant sur Terre de la pire force du mal, agent d'un complot contre la Chrétienté entière. Il veut substituer le monde de Satan à celui de Dieu. Dénoncer les dangers que représentaient les suppôts de Satan devint une obsession des clercs, impuissants devant les causes réelles de la grande peur de l'Occident (schisme religieux, avancée ottomane, épidémies récurrentes). En jetant les sorciers en pâture à la foule, l'Église désignait les coupables de toutes les craintes de la population. Exécuter un sorcier était comme « un ballon d'oxygène » dans une atmosphère de psychose.

Le diable a bon dos

Conjointement, l'augmentation du nombre de sorcières par rapport aux sorciers trouve son explication dans le fait que les clercs, faisant généralement état d'un antiféminisme viscéral, avaient trouvé là un exutoire à leurs frustrations sexuelles. Toutes les affaires de sorcellerie furent ignobles au cours de cette période et elles couvrent un large spectre d'infamies.

L'accusation de sorcellerie devint souvent le prétexte rêvé pour se débarrasser de rivaux, que ce fut au sein d'une communauté villageoise ou à la cour des grands de ce monde. Quel meilleur prétexte que l'accusation et la dénonciation d'un sorcier pour s'emparer de ses biens, maigres ou colossaux ?

Le diable a la vie dure

Il serait aussi faux de croire que le Siècle des Lumières et les avancées scientifiques ont chassé totalement les « diableries » de notre culture occidentale. Elles défraient toujours la chronique par moments et font le bonheur des tabloïds. En outre, malgré de gros efforts de certains gouvernements, les pratiques (souvent criminelles) des sorciers et les exorcismes trop « musclés » sont en recrudescence dans les pays en voie de développement d'Afrique et même dans les pays émergents. Comme les animaux malades de la peste de La Fontaine, toutes les cultures en sont encore malades mais toutes n'en meurent heureusement pas.



LES ARMES CONTRE LE DIABLE

La peur du Diable et des pouvoirs de la sorcellerie a mené à la création de tribunaux spéciaux dits d'inquisition, du mot latin inquisitio ou « recherche ». L'Inquisition n'est pas une : il existe une inquisition médiévale, créée pour éradiquer les « hérésies » dualistes ; l'Inquisition espagnole, un outil très politique sous la coupe des rois d'Espagne, et enfin l'Inquisition romaine créée en 1557 et devenue en 1908 la Sacrée Congrégation du Saint-Office. Il est à noter que sous l'Ancien Régime, de nombreux tribunaux civils jugèrent des sorciers en collaboration avec des ecclésiastiques. Seconde « arme » contre les sorciers et surtout les sorcières : des manuels de démonologie décrivant à grand renfort d'images horribles les caractéristiques des hommes et des femmes ayant fait un pacte avec le Diable.

L'Inquisition

Du dépistage à la persécution

Pour la plupart des personnes, le mot Inquisition évoque les bûchers où périssent les sorcières.

Pour d'autres, l'inquisition se résuma d'abord au terrible et sanglant personnage de Torquemada, le grand Inquisiteur au temps de Los Reyes Catholicos, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon. Le personnage apparaît en effet pour le moins impressionnant : il fut confesseur d'Isabelle la Catholique, conseiller de son époux Ferdinand et grand chasseur de « faux » convertis juifs et musulmans, même si d'aucuns prétendent que lui-même était né au sein d'une famille dont les ancêtres appartenaient aux « nouveaux chrétiens ». Cependant, considérer essentiellement l'Inquisition espagnole et son cortège de « questions » (à savoir des tortures barbares et cruelles, des sévices sadiques appliqués particulièrement aux femmes incriminées), d'autodafés publics de livres, de bûchers et de massacres de masse des Amérindiens idolâtres serait très réducteur quant à l'histoire de cette « Institution ». En Espagne comme au Portugal, le rôle politique la « Sainte » Inquisition était aussi important que son rôle religieux.

Le début de l'inquisition médiévale

Le Christianisme, un culte oriental parmi d'autres qui, d'abord persécuté à Rome, fut ensuite toléré par Constantin (Édit de Milan 313), puis protégé par cet empereur et enfin officialisé comme religion d'État de l'Empire romain par l'Édit de Thessalonique de Théodose Ier en 380. Bien que ce dernier édit ait interdit le paganisme, des cultes païens plus ou moins occultés continuèrent à être pratiqués, surtout dans les campagnes. D'autre part, dès le début du Christianisme, les hérésies fleurissent en son sein. Les évêques du bas Moyen Âge ont le devoir de ramener la brebis égarée au sein du troupeau sans pour autant faire usage de violence physique. Mais vers l'an mil, les modifications des structures sociale et religieuse engendrent de nouvelles visions de la Foi. L'un des changements les plus radicaux est l'émergence du dualisme, parfois appelé à tort néo-manichéisme. Le plus exemplatif de ces mouvements sera le catharisme (les Albigeois), qui atteint son apogée en Languedoc entre 1150 et 1200.

Hérétiques et sorciers

Si par le passé, les velléités dualistes se sont soldées par des condamnations à mort sporadiques et échelonnées dans le temps, face aux Albigeois, la papauté comme les pouvoirs royaux se sentent menacés, à commencer par Innocent III.

Ce pape décide de frapper un grand coup : une vraie inquisition largement structurée et confiée au départ aux seuls dominicains se répand comme une traînée de poudre au début du XIII^e siècle. À tout prix, cette inquisition était censée sauver l'âme des hérétiques même s'il fallait pour cette bonne cause détruire leurs corps. Le « zèle » apporté dans leur tâche par les dominicains fut tel que le pape décida de leur adjoindre des franciscains pour tempérer leur ardeur. Honorius III poursuivit l'œuvre d'Innocent III. En 1233, influencé par Conrad de Marburg, inquisiteur en Allemagne, le pape Grégoire IX durcit la position de l'inquisition par la bulle Vox in rama. En 1326, la bulle Super illius specula assimila hérétiques et sorciers. À cette époque, cathares et vaudois avaient pratiquement tous disparu d'Europe occidentale et les juges inquisitoriaux instruisirent de plus en plus de procès pour sorcellerie.



L'Inquisition romaine

En 1542, Paul III fonde la « Sacrée Congrégation de l'Inquisition » par la bulle Licet ab initio dans le but de

poursuivre l'hérésie cette fois calviniste et luthérienne.

En 1908, Pie X la convertit en « Sacrée Congrégation du Saint-Office ».

En 1965, Paul VI transforme la Congrégation en « Congrégation pour la doctrine de la Foi » et supprime la « Congrégation de l'Index ».

L'Hydre

Même si elle couvre plusieurs siècles et se répartit sous différentes formes, l'histoire de l'Inquisition peut néanmoins se résumer en quelques mots : un règne de la terreur sans nom où ni les accusés ni leurs proches ne sont avisés du chef d'accusation qui les mène devant leurs tortionnaires. Seuls les tribunaux des régimes les moins démocratiques de la Terre atteignent un tel niveau d'iniquité, une telle mascarade de justice. Mais si l'Inquisition a pour mission d'éradiquer l'hérésie et d'étouffer la sorcellerie, elle n'est pas seule en jeu dans la chasse aux sorcières. À partir de la Renaissance et surtout au XVII^e siècle, de nombreux tribunaux civils rendirent des jugements parfois plus cruels que ceux des cours ecclésiastiques en matière de magie, sorcellerie et sabbats. En outre, qu'elles soient civiles ou ecclésiastiques, ces cours de justice n'étaient jamais exemptes d'influences extérieures d'ordre politique ou social.



Guides à l'usage des chasseurs de sorcières

« Tu ne laisseras pas vivre la sorcière » ExodeXII, 18.

Depuis l'Antiquité, la magie et la sorcellerie sont connues en Occident. Mais vers la fin du Moyen Âge, si la magie blanche et l'astrologie n'étaient pas totalement mises au ban, la sorcellerie, bientôt traitée de sorcellerie diabolique, sera dissociée de la magie et implacablement pourchassée et sanctionnée.

Les livres qui traitent de la manière de rechercher les sorciers et sorcières et du sort qui doit leur être réservé apparaissent donc assez tardivement. D'abord écrits par des ecclésiastiques, les « guides à l'usage des inquisiteurs » furent de plus en plus souvent rédigés par des laïques. Ces auteurs sont en général des juges, car avec la Renaissance et la vague de chasse aux sorcières dans les campagnes et dans une moindre mesure en ville, les tribunaux civils sont autant concernés que les instances religieuses. S'il est des sages pour minimiser, voire railler le rôle de la sorcellerie, la plupart des auteurs démonologues sont convaincus de la véracité des menées de Satan et de l'existence de sabbats, vaste conspiration contre les croyants menée par des êtres voués corps et âme au Diable.

Bernard Gui (1261-1331) : Practica Inquisitionis heretici... ou Manuel de l'Inquisiteur

Un dominicain très impliqué

Né à Royère dans le Limousin, Bernard Gui devint dominicain vers 1280. Il fut d'abord prieur à Albi, Castres et Limoges avant d'exercer la fonction d'Inquisiteur à Toulouse (1307-1324). À son époque, la guerre contre les Albigeois s'achevait, mais il restait de nombreuses poches de résistance cathare.

Piètre théologien, Bernard Gui s'avérait par contre historien rigoureux, doué pour compiler les archives. Il fit une somme de tout ce qu'il avait trouvé comme traités antérieurs à son époque contre les hérétiques et les sorciers. Fort du millier de procès dont il se revendiquait, il entreprit de composer un ouvrage à l'usage de ses collègues, sorte de catalogue de toutes les déviations contre la foi catholique. Il se voulait aussi de bon conseil et prônait ses « méthodes, arts et procédés à employer pour la recherche et l'interrogation des hérétiques, des (faux) croyants et de leurs complices, cathares, vaudois, béguines, juifs convertis, sorciers, évocateurs de démons et devins ».

Entre hérésie et sorcellerie

Bernard Gui rédige son traité entre 1319 et 1323. En 1326, le pape Jean XXII par la bulle *Super illius speculae* assimilait hérésie et sorcellerie. C'était le début d'une « nouvelle ère » au cours de laquelle la poursuite des hérétiques sera peu à peu remplacée par celle des adeptes de la sorcellerie et des supposés sorciers. Comme Gui Bernard servira de modèle à Nicolas Eymerich et aux auteurs du fameux *Malleus* (voir ces paragraphes), certains furent tentés de voir en lui « l'inventeur » du phantasme du sabbat des sorcières. En fait, comme Jean Bodin (voir ce paragraphe), même si Umberto Eco fait de lui le « méchant » par excellence du Nom de la Rose, Bernard Gui fut surtout un juriste qui prônait une méthode pour extorquer des aveux : « Aux sorciers, devins et évocateurs de démons inculpés on demandera la nature et le nombre des sortilèges, divinations et invocations qu'il connaît et qui les lui a enseignés. Item on descendra dans les détails... on pourra poser à l'inculpé toutes les questions suivantes... » Et Bernard Gui de donner une longue liste précise de délits et attitudes à débusquer chez l'accusé.

Nicolau Eymerich (1320-1399) : « Directoriul inquisitorium » (1397)

Un dominicain rigide

Nicolau Eymerich, malgré un nom à consonance allemande, est né à Gérone. Il entra dans les ordres chez les dominicains de sa ville natale et ses compétences en théologie lui valurent dans un premier temps une belle carrière. En 1357, il est nommé Grand Inquisiteur de Navarre par le pape Innocent VI, ce qui est loin d'être au goût de tous. Sa rigueur, sa rigidité envers les hérétiques indisposent tant la population que la noblesse locales. Ainsi, à plusieurs reprises, Eymerich se fait suspendre et doit quitter ses fonctions. Entre 1376 et 1379, on le retrouve en Avignon comme chapelain du pape. Il fait aussi de fréquents séjours à Rome. Lors de son accession au trône, Jean Ier d'Aragon le bannit définitivement de ses états. Eymerich ne revint dans son couvent à Gérone qu'en 1397 pour y mourir deux ans plus tard. Lors de son séjour avignonnais, il rédigea l'ouvrage *Directorium Inquisitorium* qui fit de lui l'un des inquisiteurs les plus détestés de l'histoire de la Chrétienté.

« *Directorium Inquisitorium* »

Eymerich s'était donné pour tâche d'écrire un manuel de directives à l'usage des inquisiteurs, qui se résumait en trois parties : juridiction de l'inquisiteur, politique inquisitoriale et questions afférentes à cette pratique. Son *directorium*, grâce à son long chapitre de compilation de textes anciens, fit d'Eymerich un jurisconsulte en matière de procédure inquisitoriale. En effet, il n'existait pas de vrai code en la matière avant cette rédaction précise. Mais Eymerich a surtout laissé le souvenir de l'homme qui a contourné la bulle papale *Ad extirpendam*, qui n'autorisait l'usage de la torture qu'une seule fois pour obtenir les aveux d'un suspect.

Eymerich estimait en effet qu'une nouvelle question pouvait être appliquée chaque fois qu'apparaissait un nouveau chef d'accusation s'ajoutant au précédent. Cette option ouvrait la voie aux pratiques les plus sadiques. De prime abord, le « guide » d'Eymerich semble ne concerner que les hérétiques, mais l'auteur met au rang d'hérétiques les personnes aux croyances déviantes, les blasphémateurs qui « déshonorent la Sainte Vierge Marie, la traitant de putain ». Les juifs convertis, mais dénoncés comme cryptojuifs sont également à mettre dans le lot des hérétiques.

Pour Eymerich, le devin n'est pas en soi un hérétique, donc un coupable présumé, s'il n'utilise pas pour ses pratiques les sacrements ou s'il n'a aucun commerce avec le démon. Par contre, il est sans pitié pour ceux qui confectionnent des philtres d'amour ou se livre à la latrie (culte réservé à Dieu) ou à la dulia (culte réservé aux saints) envers le Diable.

La Peña (1540-1612)

Un « digne » continuateur

En 1578, à la demande du Saint-Siège, La Peña écrivit une « suite » au directorium d'Eymerich, rééditée quatre fois jusqu'en 1607. La Peña, qui avait étudié le droit à Valence, était l'auteur d'un corpus de droit canon et de quelques hagiographies. Il avait aussi été consulté pour des procès en canonisation. Il fit sinistrement autorité au cours des décennies suivantes. « La finalité des procès et de la condamnation n'est pas de sauver l'âme de l'accusé, mais de maintenir le bien public et de terroriser le peuple. Je loue l'habitude de torturer les accusés », lit-on dans ses ajouts au traité d'Eymerich.

Des hérétiques aux sorcières

[illegible]

La nouvelle conspiration

Cathares, vaudois, hussites et autres adeptes de dissidences étaient considérés par l'Église et une partie de la société comme des comploteurs contre le bien public. Avec l'éradication progressive de ces « sectes » vers la fin du Moyen Âge, les sorciers endossèrent leur rôle dans l'esprit des inquisiteurs. La sorcière n'était plus pour Nider une malfaisante isolée, mais bien une femme qui, en compagnie d'autres femmes (et quelques hommes), constituait de véritables sociétés secrètes sous la houlette de Satan. Ainsi, petit à petit, en grande partie à cause des écrits de Nider, les femmes qui s'adonnaient à des pratiques villageoises ancestrales, souvent reliquats du paganisme celtique ou germanique, se muèrent en comploteuses organisées se réunissant au cours des fameux sabbats. Nider introduit une particularité dans ses écrits de démonologie. Il cite autant les extases des saintes que les transees de possédées. Ce procédé lui permet d'établir des parallèles afin de démontrer que certains états visionnaires ont une origine divine tandis que d'autres attitudes paranormales émanent de l'influence directe du diable.

Vertueuse et sainte, putain et sorcière

À une époque où le culte marial prend de l'importance, l'Observance met l'accent sur les vertus de la virginité chez les saintes. Dès lors, les femmes débauchées « anti-saintes » sont vite rangées dans la catégorie des sorcières. Comme beaucoup d'auteurs démonologiques ecclésiastiques de son temps, Nider est atteint d'une obsession sexuelle pathologique. Plus que les sorciers, il accable les sorcières des pires accusations de viles turpitudes : « Ce sont celles-là qui, à l'encontre de la nature de l'homme et même des animaux, ont coutume de dépecer et de dévorer les enfants de leur propre espèce. » Cinquante ans plus tard, les auteurs du « Malleus » reprendront avec un vicieux délice les thèses et les arguments de Nider qu'ils amplifieront encore, créant un courant hystérique de chasse aux

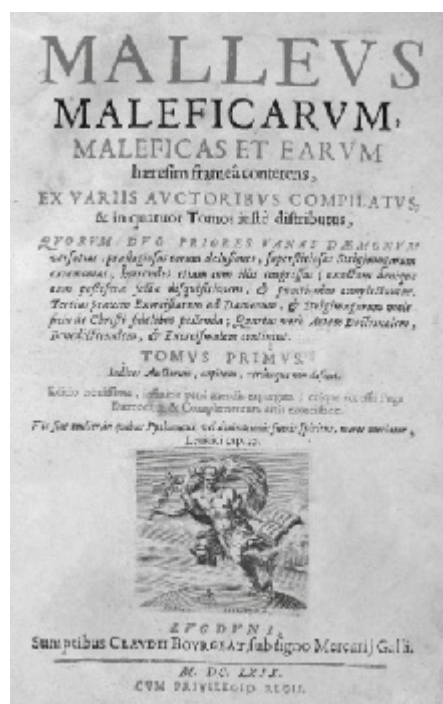
sorcières.

Heinrich Kremer dit Institoris (1436-1505) et Jacques Sprenger (1436-1496) : « Le marteau des sorcières » (1486)

Les pères misogynes de la « sorcière type »

Prieur des dominicains de Sélestat, Institoris (Kremer ou Krämer) est fait docteur en théologie à Rome en 1479. Il fut le Grand Inquisiteur d'Alsace et d'Autriche. Jacques Sprenger, du même ordre de prêcheurs, occupa la charge d'inquisiteur dans la région rhénane. Son rôle semble mineur dans la rédaction du *Malleus maleficarum*, plus connu sous le nom de *Marteau des sorcières*, nom vulgaire donné à ce traité parce qu'il est le premier à insister lourdement sur le fait que par sa faiblesse naturelle, la femme est plus encline à se vouer aux démons et aux pratiques de sorcellerie démoniaque, à différencier de la magie. Les deux auteurs reprennent à leur compte les idées d'Eymerich et de Johannes Nider.

Devant les vagues d'arrestations suscitées par les idées des deux dominicains, des évêques s'émurent et voulurent endiguer ce zèle insensé. Krämer et Sprenger décidèrent de démontrer le bien-fondé de leurs persécutions et d'en appeler au pape. En 1484, Innocent VIII édicta la bulle *Summis esiderantes affectibus*, mettant en garde contre la sorcellerie des hommes autant que des femmes. Mais en 1489, les deux tortionnaires détournent la bulle et y introduisent leur *Malleus*, lui conférant ainsi une légitimité usurpée. Ce livre, une escroquerie, connut de nombreuses rééditions rendues aisées par le développement de l'imprimerie. La première publication (en latin) eut lieu en 1486 à Bâle chez Peter Drach et connut 34 rééditions entre 1487 et 1669. En 1490, l'Église catholique avait quand même interdit une première mouture parce que les auteurs attribuaient aux manigances des sorcières les catastrophes naturelles, une assertion interdite par le concile de Braga de 561. *Malleus* connut aussi des éditions en langue vulgaire et devint un succès de librairie.



« Un livre de poche » lourd de conséquences

D'abord écrit en latin, puis traduit en langue vulgaire, le *Malleus* fut rapidement édité sous un format peu usuel à l'époque : le livre de poche. Il aurait été malséant que les juges hésitants soient obligés d'étaler sur la table un lourd grimoire afin de suivre stricto sensu les recommandations d'Institoris et de Sprenger. Un petit format leur permettait une consultation discrète et rapide sans conséquence pour leur prestige et leur crédibilité. S'ils ne sont pas les premiers (Nider l'a fait cinquante ans plus tôt) à pointer du doigt avec lourdeur et lubricité le rôle primordial des femmes dans les pratiques sataniques, ils deviennent les vrais théoriciens de la chasse aux sorcières généralisée. Ils donnent des conseils précis pour repérer sur elles les marques laissées par leurs pactes avec le diable. Ils prônent avec vigueur des tortures particulièrement sadiques et répétées, tant physiques que mentales. Le « Maléfique » aurait mieux convenu comme titre au traité des deux dominicains. Cet ouvrage fit de terribles ravages, causant la mort de centaines d'innocents (en majorité des femmes) à la fois par son côté odieusement

sexiste, mais aussi par leur conviction du caractère universel de la sorcellerie, non plus une malédiction pesant sur un village ou une ville, mais fléau européen comme la peste ou la lèpre. Dès lors, Institoris et Sprenger insistent aussi sur le fait que la sorcellerie ne relève pas seulement de la justice religieuse, mais aussi des tribunaux civils, ouvrant ainsi la voie à de nouvelles et plus nombreuses formes de persécutions. Le rôle des tribunaux civils sera amplifié en Allemagne, en France et en Angleterre.

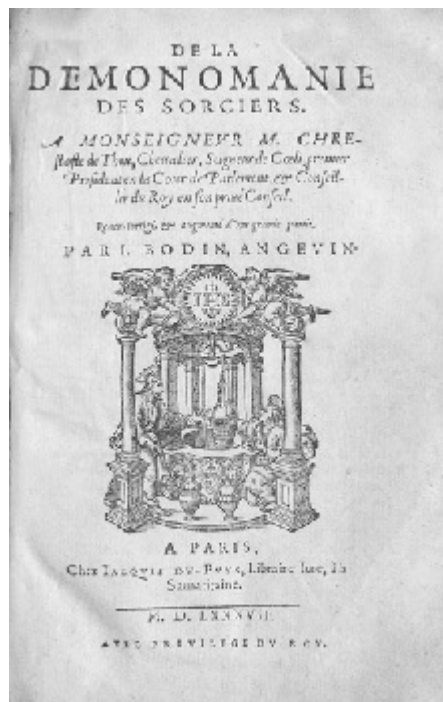
Jean Bodin (Angers 1529-Laon 1596) : « De la démonomanie de sorciers » (1580)

Le paradoxe d'un homme savant

« Quant à manger de la chair humaine, cela est très certain et de toute antiquité les sorcières en étaient si friandes qu'il était quasi impossible de garder les corps-morts, ni les enfermer si bien qu'elles n'y entrassent pour les ronger jusqu'aux os ». Voilà étonnamment le genre de phrases que l'on trouve sous la plume de Jean Bodin. Pourtant ce contemporain de Montaigne est considéré à son époque comme un véritable savant. Économiste, théoricien du pouvoir et de la politique monétaire, philosophe et juriste, il occupa de hauts postes, joua le rôle d'un conseiller écouté et respecté.

Publié à Paris en 1576, son traité *Les Six Livres de la République* devint un classique. Mais cette figure de l'humanisme de la Renaissance possédait une face sombre, malgré son immense culture littéraire et historique : sa conviction de la réalité des méfaits de la sorcellerie. Au cours de sa vie, il vécut les phases les plus critiques de la guerre de religion opposant catholiques et huguenots en France dont la plus grande déchirure fut le massacre de la Saint-Barthélemy en 1572.

Son implication en tant que juge le fit verser dans la superstition. Si Bodin « acceptait » les mages et les astrologues comme son contemporain Nostradamus, en membre d'une élite intellectuelle, il n'avait aucune expérience des croyances du peuple et de ses coutumes, principalement dans les campagnes.



Jeanne par qui arrive le scandale

En avril 1578, alors juge au Présidial de Laon, Jean Bodin instruit l'affaire de Jeanne Harvilliers, une femme dans la cinquantaine accusée de sorcellerie. Le « casier judiciaire » de Jeanne est loin d'être vierge. La suspecte, rudement questionnée, finit par livrer l'édifiant récit de sa vie qui avait débuté à Verberie. La mère de Jeanne, une prostituée et prétendue sorcière avait amené Jeanne auprès d'un grand homme noir. Jeanne, bien que n'ayant que douze ans, devint alors la maîtresse de cet homme, en fait le Diable en personne, qui venait régulièrement jouir d'elle. En contrepartie, il lui apprit l'usage de poudres et de maléfices. Jeanne mit son avoir en pratique à Verberie, au grand dam des habitants qui finirent par faire brûler la mère prostituée et fouetter cruellement la fille. S'étant mariée malgré une scène de jalousie du Diable, Jeanne eut à son tour une fille qu'elle emmena vivre près de Laon où le « grand homme noir » la rejoignit. La fille de Jeanne, colérique et querelleuse, reçut un jour une gifle d'un voisin et Jeanne décida derechef de poser un « sort » sur le chemin que celui-ci empruntait chaque jour. Hélas, un autre voisin le devança et le sort le rendit malade. Jeanne voulut réparer son erreur et alla soigner le malade pour demander pardon. Mais ses remèdes restèrent sans effet, l'homme mourut. À la suite de ses aveux et des témoignages de voisins l'ayant vue placer le sort, Jeanne était perdue. Jugée par Bodin, elle finit ses jours sur le bûcher.

De la démonomanie

Au cours de ce procès, de vives tensions avaient vu le jour entre les juges et la population, les magistrats eux-mêmes ne parvenant pas à se mettre d'accord sur le chef d'accusation (empoisonnement ou sorcellerie) et sur la peine à prononcer (pendaison ou bûcher). Sous la pression de la foule autant que par conviction personnelle, Bodin pencha pour le cas d'un crime de pacte diabolique dont la sanction ne pouvait être que de brûler vive la coupable. À la suite de cette affaire Jeanne d'Harvilliers, Jean Bodin rédigea *De la démonomanie des sorciers* afin de donner un livre de référence aux juges confrontés aux problèmes de sorcellerie. En entrant dans les moindres détails dans quatre livres en tout, le juriste convaincu de l'existence des sorciers définit le sorcier, expose les relations entre sorciers et démons, conseille les moyens à utiliser pour éviter les maléfices et enfin explique comment user de la torture (indispensable) et appliquer la sanction ultime.

Un traité de la méthode

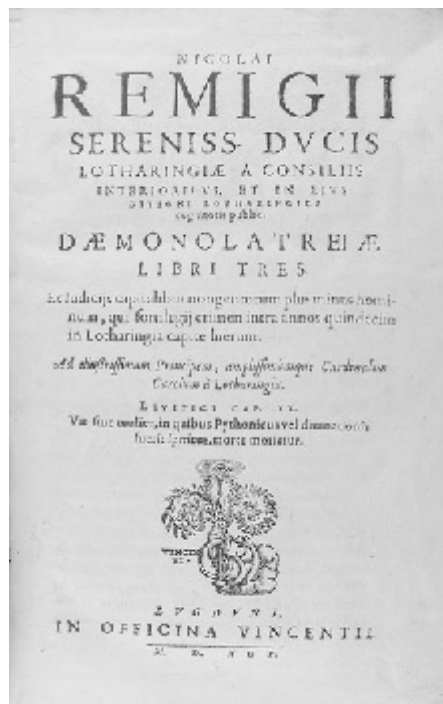
Le livre de Bodin compte parmi les plus pernicieux. Il est l'œuvre d'un laïc et non d'un ecclésiastique et surtout, il émane d'un juriste. La démonomanie des sorciers deviendra la référence de beaucoup de juges et dictera leur attitude. Ils n'attendent plus des sorciers des aveux spontanés de leurs turpitudes mais, manuel en main, leur posent des questions répétitives orientées à partir des cas de figure définis par Bodin. Ils énoncent avec force descriptions le délit, attendant de l'accusé qu'il acquiesce et s'accuse de ce qui lui est suggéré. Il est aisé de comprendre l'effet de pareil interrogatoire assorti de tortures sur des âmes simples et incultes. Bodin, amateur de raffinement, conseillait entre autres aux juges de laisser entrevoir les instruments de torture aux accusés afin qu'ils se fassent une idée de ce qui les attendait, et aussi d'user de complices cachés dans une pièce voisine et chargés de pousser des cris, simulant l'horreur et de douleur. En 1587, après un autre procès où il sévit aussi (celui d'Abel de la Rüe, accusé d'avoir noué l'aiguillette et de s'être donné au Diable) Bodin ajouta quelques paragraphes à sa démonomanie des sorciers, plus que jamais persuadé que la sorcellerie était universellement répandue et qu'il fallait l'éradiquer en éliminant en masse les sorciers, et principalement les sorcières.

Un homme s'opposa fermement à Bodin : Jean Wier (1515-1588) (voir ce paragraphe), mais d'autres juristes laïques abondèrent dans son sens comme le procureur lorrain Nicolas Remy et son ignoble *Demonolâtrie* (voir ce paragraphe).

Nicolas Rémy (1530-1612) : « Démonolâtrie » (1592)

Un notable démonophobe

Nicolas Rémy (1530-1612) fit une belle carrière dans la magistrature et la politique en Lorraine, une terre où la contre-réforme tendait à s'implanter de plus en plus fermement. Juriste et historien, Nicolas fut membre du conseil privé du duc de Lorraine Charles III, il fut échevin de Nancy et procureur, ce qui l'amena à instruire et juger de nombreux procès de sorcellerie. Or, Nicolas Rémy croyait dur comme fer en la réalité des sabbats. Ayant un jour à juger une femme accusée d'aller nuitamment au sabbat, il reçut le témoignage sous serment de son mari qui jura que sa femme n'avait pas quitté le lit conjugal de la nuit. Nicolas Rémy l'envoya pourtant au bûcher sous prétexte que le diable s'était emparé de son âme et que même en rêve elle avait pactisé avec le Malin. La carrière de Nicolas Rémy abonde de ces absurdités criminelles. Fort de son expérience, il publia, en latin, en 1592 la relation de ses exploits dans son livre *Démonolâtrie* traduit en français en 1595.



Petit précis à l'usage des tortionnaires

Nicolas Rémy ne se contente pas d'être narratif, il se veut aussi pédagogue en matière de chasse aux sorcières et codifie avec un grand luxe de détails les tortures à appliquer aux suspects. Il n'est question que de torsions et d'écrasements de doigts et de pieds et d'horribles étirements des membres, répétés jusqu'à l'évanouissement. La présence d'un médecin était cependant toujours requise de manière à ce que l'application de la question n'entraîne pas la mort du suspect et donc le silence définitif sur ses actes maléfiques. Cette fin prématurée privait aussi le juge d'une ultime dénonciation de complices concernant des sabbats et autres pratiques auxquelles l'inculpé avait participé. Même si leur lecture donne froid dans le dos, certains historiens actuels estiment que Nicolas Rémy se montre « modéré » par rapport aux juges allemands et suisses à qui la loi locale accordait plus d'inventivité et de créativité dans les tourments infligés pour obtenir des aveux. « Aucuns disent qu'il n'y a de douleur si grande que celle qui vient de la distillation d'eau froide sur le nombril. Aucuns que les millepedes cloportes et porcelets Saint-Antoine appliqués et retenus sur le nombril font plus grandes rage et tourments », estime le procureur lorrain Didier Colin, adepte des tortures « originales ».

Un bourreau d'enfants vantard

Même les enfants ne trouvaient pas grâce aux yeux de Rémy. Généralement, les petits emmenés par leurs mères au sabbat étaient « simplement » fouettés devant le bûcher de leur mère. La coutume fit qu'au fil du temps, même sans soupçon de cette complicité, ils reçoivent le fouet. De toute manière, leurs biens étaient confisqués, ils étaient indésirables dans leur village ou leur quartier et ne s'ouvrait devant eux qu'un avenir de misère, d'exclusion et de prostitution. Ce « démonophobe » sans cœur qu'était Nicolas Rémy prônait fermement la mise à mort des enfants. Il prenait comme « sainte » référence l'histoire biblique d'Elizée qui avait fait dévorer quarante-deux enfants à Béthel pour l'avoir raillé à propos de sa calvitie. Enfin, dans ses écrits, Nicolas Rémy se vante d'avoir envoyé à la

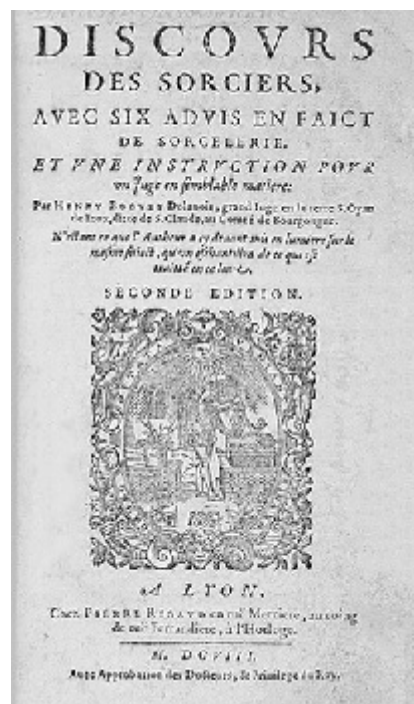
mort huit cents sorciers en moins de vingt ans tandis que pendant la même période, il se targue d'en avoir débusqué tout autant dont il regrette qu'ils aient pu résister à la torture ou qu'ils se soient évadés.

« La sévérité salutaire doit l'emporter sur la vaine clémence » lui tenait lieu de credo quand il voulait extirper le mal à la racine et faire trépasser des bambins. On retrouve le même discours cruel chez Antonio Martin del Rio (1551-1608) un jésuite des anciens Pays-Bas, auteur de *Controverses et recherches magiques* (1599), où l'auteur met les juges en garde contre un sentiment de pitié vis-à-vis des enfants soupçonnés de menées diaboliques. Selon lui, cette clémence serait un péché mortel mettant en grave péril l'âme du magistrat.

Henri Boguet (1550-1619) : « Discours exécrable des Sorciers » (1620)

Un juriste moyen, un juge cruel

Contrairement à Jean Bodin (1529-1596), son contemporain Henri Boguet n'était pas un grand savant ni un juriste hors pair. Mais l'homme avait de l'obstination et une grande ambition. Entre 1596 et 1616, comme juge à Saint Claude en Haute-Saône il instruisit un nombre considérable de procès pour sorcellerie dont il suivait les procédures du début jusqu'à la fin. Il resta longtemps dans l'Histoire comme le « brûleur de sorcières » par excellence, en raison des mille cinq victimes montées sur le bûcher qu'on lui attribua jusqu'à ce que des historiens du XIX^e siècle revoient ses « exploits » à la baisse. Il n'en reste pas moins qu'il fut un juge sectaire et partial n'hésitant pas à recourir aux témoignages d'enfants ou à les accuser dans les affaires de sorcellerie. Boguet s'était aussi forgé une solide réputation de cruauté par son obstination à préférer voir les sorcières brûlées vives, refusant de leur accorder la charité d'une strangulation préalable.



Un exécrable livre

Les méthodes de Boguet n'emportèrent pas, semble-t-il, l'adhésion de ses pairs, car lorsqu'il fut nommé en 1618 au Parlement de Dôle, les conseillers en place marquèrent leur opposition à sa venue. Boguet accéda quand même à ce poste en 1619, mais la mort l'empêcha opportunément de siéger. De son vivant, Henri Boguet fit périr nombre d'innocents, mais son « œuvre » fit encore plus de ravages après son décès. En effet, en 1602, l'éditeur Jean Pillehotte publie à Lyon un livre dédié à l'archevêque de Besançon :

Le Discours exécrable des sorciers (assorti de 70 articles à suivre pour un juge en matière de sorcellerie) dont l'auteur n'est autre qu'Henri Boguet qui décrit dans ce livre les procès les plus spectaculaires de sa carrière de juge. Jusqu'en 1610 parurent une dizaine de rééditions, chaque fois augmentées par l'auteur de nouvelles considérations et conseils de plus en plus précis aux juges qui étaient amenés à s'occuper d'inculpations de sorcellerie. Le « discours » de Boguet devint un ouvrage de référence et la bibliothèque du Parlement en conservait un exemplaire. Boguet suit la même méthode que Bodin et la conseille : le juge répertorie des « affaires », les prend en exemple et oriente ses questions aux inculpés en leur suggérant les méfaits qu'ils avaient « certainement » commis. Il est recommandé aux tortionnaires d'infliger la douleur physique, mais aussi de rendre contradictoires et embrouillés les interrogatoires afin de mieux confondre le suspect, souvent un homme ou, surtout, une femme du peuple.

Spécialiste : loups-garous

En 1598, Henri Boguet instruit le procès de Françoise Secrétain, accusée d'avoir par maléfice paralysé les quatre membres d'une fillette de huit ans. Durement tourmentée par le bourreau, la femme finit par faire des aveux de pacte diabolique, mais opposa un refus catégorique de faire état de sa lycanthropie, comme Boguet la pressait de le faire. La métamorphose physique d'un humain en loup faisait partie des croyances superstitieuses depuis l'Antiquité

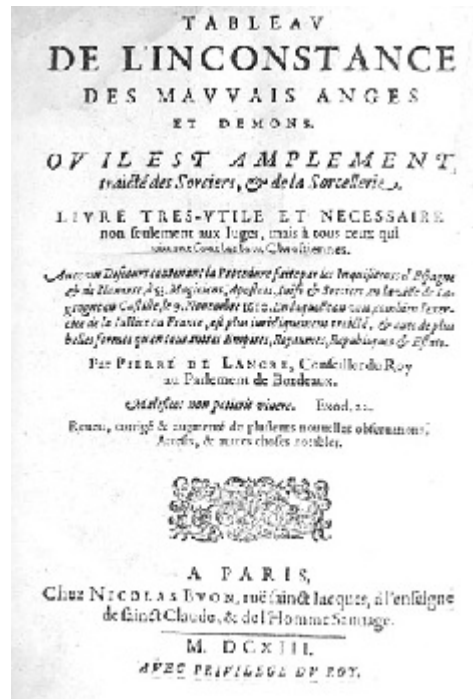
pour diverses raisons : une peur irraisonnée des loups, des cas de cannibalisme en temps de famine ou des crimes sadiques en série non élucidés. Boguet fit du loup-garou l'un de ses chevaux de bataille. La transformation physique d'un humain en animal posait un grand problème aux théologiens : Dieu seul possédait le pouvoir de Création et il était impossible d'accorder au Malin un pouvoir équivalent à celui de Dieu. Boguet avait cependant trouvé une bonne explication, qui permettait quand même de mêler le Diable aux histoires de loups-garous. Un homme s'endormait dans un buisson et Satan s'emparait de son âme sous la forme d'un loup, ce qui lui permettait de perpétrer tous les horribles méfaits dont il rêvait.

Boguet conclut que même sans mutation physique réelle, la métamorphose fantasmée et les crimes commis ressortent de toute manière d'un pacte diabolique et de la sorcellerie, CQFD. Boguet envoya ainsi une trentaine de loups-garous au bûcher tout en regrettant de lui voir échapper ceux pour lesquels la populace faisait sa propre justice les écorchant vifs et les pendant par la suite au gibet.

Pierre de Lancre (1553-1631) : « Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons » (1622)

Une grande famille

Pierre de Rosteguy de Lancre est né à Bordeaux dans une riche famille de marchands. Son père Étienne fut conseiller du roi. Après des études de droit et de théologie en France, Pierre de Lancre alla parfaire son éducation en Bohême et à Turin avant de devenir (en 1582) conseiller au Parlement de Bordeaux. Ses deux sœurs avaient épousé des conseillers de ce même Parlement bordelais appartenant à la noblesse. En 1608, le roi de France et de Navarre Henri IV le chargea d'une mission dans la région de Saint-Jean-de-Luz et le pays de Labourd, agités par des affaires de sorcellerie.



Il avait pour ordre de surveiller les immigrés juifs et mauresques venus d'Espagne et de débusquer les sorciers et sorcières sous l'emprise du démon. Il s'en prit surtout aux femmes de marins, pieuses marguillères mais beautés trop indépendantes. Dans chacune de ces femmes aux allures libres, Pierre de Lancre pressentait une sorcière. En fait, sexuellement refoulé, il persécuta les femmes du Labourd à cause de ses désirs inavoués et inassouvis. Il ne parvint pas à dissimuler sa concupiscence dans le récit où il relate des mois d'investigations inquisitoriales et de procès suivis d'exécutions. Il écrivit le Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons en 1622 et revint sur le sujet de la sorcellerie en 1627 dans Du sortilège.

Un roman d'halluciné

Si le « Tableau » de Pierre de Lancre se veut un guide à l'usage des inquisiteurs, sa lecture révèle un auteur obsédé par le démon et surtout par des histoires plus fantastiques les unes que les autres sur le déroulement des sabbats. Pierre de Lancre s'étend particulièrement sur le côté luxurieux et libidineux de ces assemblées nocturnes et secrètes. Mais en fait, ce Bordelais, même s'il avait de lointaines origines basques, ne comprenait rien à la mentalité de la contrée où il était en mission. Dans chaque coutume, dans chaque remède, dans chaque manifestation populaire il traquait une diablerie. Il s'en expliquait : « Or toutes ses diversitez donnent à Sathan les merveilleuses commoditez de faire en ce lieu ses assemblées & sabbats, veu que d'ailleurs c'est un costé de mer qui rendes gens rustiques, rudes & mal plicez desquels l'esprit volage est tout ainsi que leur fortune & moyens... » En fait, le champ d'action dévolu à de Lancre se trouvait à la frontière de trois pays (France, Navarre et Espagne) où trois langues se mélangeaient. Il n'en reste pas moins que ces récits inspirés par une imagination à la fois débridée et une psychose en matière de sexe serviront de terreau aux multiples persécutions inspirées par ses divagations.



DEUXIÈME PARTIE

Le diable, l'argent
et le pouvoir



LES PLUS CÉLÈBRES MÉFAITS DU DIABLE

Parmi toutes les « affaires » et tous les procès de sorcellerie, il en est que l'Histoire a retenu plus que d'autres , car ils concernaient des personnages de haut rang. C'est le cas de Gilles de Rais, de la comtesse Báthory ou de l'affaire des « Poisons » dont la Montespan fut l'une des actrices. L'imagination de nombreux romanciers transforma ces personnages réels en créatures de fiction.

Paradoxalement, certaines « sorcières » furent longtemps oubliées avant d'être médiatisées à l'extrême comme Jeanne d'Arc .

Jeanne d’Arc, un procès toujours en cours

Une mort dramatique !

Charles VII se fait couronner à Reims. Jeanne d’Arc est aux côtés du roi quand Jacques d’Arc, son père, surgit et la dénonce devant le peuple comme sorcière. Livrée aux Anglais par ce même père, la Pucelle se retrouve en prison. Mais le père est pris de remords quand il entend la prière entonnée par sa fille dans son cachot. Dès lors, persuadé que sa fille appartient à Dieu, il la fait évader. Jeanne retourne au combat contre les Anglais, mais est mortellement blessée dans la bataille. Elle expire dans les bras du roi de France, exploré de perdre la femme qui l’aime et qui, dans un ultime effort, clame ses sentiments.

Les femmes pleurent tandis que s’élèvent les applaudissements. Nous sommes à la Scala de Milan le 15 février 1845 à la première de *Giovanna d’Arco*, opéra du jeune Giuseppe Verdi ! Son librettiste du moment, Thémistocle Solera, bien qu’il s’en défende, s’est inspiré d’un drame de Schiller (1801) : *La Pucelle d’Orléans* dont l’intrigue est tout aussi « historique ».

En fait, Verdi « n’innovait » pas vraiment. Nicolo Vaccai (1790-1818) avait déjà suivi un scénario similaire pour son œuvre lyrique consacrée à Jeanne d’Arc, tout comme le compositeur Giovanni Pacini (1796-1867) en 1830.

« Oubliée » pendant des siècles

Schiller et Verdi avaient créé leur personnage dramatique de Jeanne d’Arc au cours d’une période de recherche d’identité et de liberté nationales. Leur but était moins de décrire un moment de l’histoire médiévale que de faire vibrer le public à l’évocation romantique d’idéaux politiques. Si les spectateurs ne s’esclaffaient pas devant l’issue du drame, la cause en était un quasi-oubli de Jeanne d’Arc.

Mis à part une mention assez lapidaire dans le fameux *Journal du Bourgeois de Paris* (« Mais quelle mauveté ou bonté qu’elle eust faite, elle fut arse celui jour »), un poème écrit vers la fin de sa vie par Christine de Pisan appelée *Le Ditié de Jeanne d’Arc*, le vers « Jeanne la bonne lorraine/Qu’Anglois brûlèrent à Rouen » dans *Les Dames du temps jadis* de François Villon (également contemporain des événements), ou encore une épopée plus qu’ironique d’un Voltaire jubilatoire (voir paragraphe suivant) et quelques vagues écrits, on ne se souciait plus guère, jusqu’au XIXe siècle, de ce bref épisode de la longue guerre de Cent Ans.

Les deux procès de la Pucelle, l’un la condamnant en 1431, l’autre la réhabilitant en 1456, ne paraissaient pas dignes d’un long chapitre pour les grands chroniqueurs et historiens de l’Ancien Régime. Dans le courant du XIXe siècle, la donne s’inversa et la vie et la mort de Jeanne d’Arc se retrouvèrent au centre de brûlantes controverses qui atteignirent leur paroxysme aux environs de 1900. L’affaire Jeanne d’Arc, presque autant que l’affaire Dreyfus, attisait les passions.

L’histoire pornographique de Jeanne en... 8000 vers

Dans sa tragédie-fleuve mettant en scène la vie d’Henri VI, Shakespeare crée un personnage de Jeanne d’Arc diabolisée : c’est une sorcière, une fille à soldats. Pour le dramaturge anglais, la soi-disant « Pucelle », inspirée par des démons, cumule tous les vices.

Voltaire, quant à lui, prendra le contrepied de ces diableries théâtrales en écrivant son épopée de huit mille vers : *La Pucelle d’Orléans*. Ce livre, l’un des plus sulfureux de tout le XVIIIe siècle, circula sous le manteau pendant près de trente ans. Vers 1730, Voltaire commença à écrire « sa » version de la vie de Jeanne d’Arc, une héroïne burlesque, une actrice de scènes à la limite de l’obscénité puisque selon le philosophe, le sort de la France repose sur son simple pucelage. Ce pucelage était convoité par presque tous les grands seigneurs et même l’âne de Jeanne d’Arc comptait au nombre des concupiscent (selon Voltaire elle ne montait pas un cheval). Pour le grand esprit des Lumières, « sa » Jeanne d’Arc constituait un divertissement, il modifiait son texte (dont il repoussait sans cesse la publication) au gré de ses humeurs le rendant tantôt plus ironique, tantôt plus politique, ce qui fit finalement courir des bruits à la cour de Louis XV. Voltaire devait se montrer sujet loyal de la couronne. Il publia donc officiellement « sa » Jeanne d’Arc en 1762 pour démontrer qu’il n’avait rien d’un conspirateur.

Vendue au marché noir

Avant 1762, Voltaire avait régulièrement annoncé qu’il allait publier son texte en feuilleton dans les gazettes selon la mode du temps. Entre-temps, des feuillets lui furent volés, des copies furent discrètement distribuées (souvent interpolées par des auteurs anonymes très grivois). De satirique et peu décente, l’œuvre de Voltaire passa dès lors pour salace. Le texte croustillant attira les illustrateurs coquins et même obscènes. Encore inachevée, l’irrévérencieuse biographie de Jeanne d’Arc finit par se vendre fort cher au marché noir. Madame de La Vallière comme Madame de Pompadour la tinrent entre leurs gracieuses mains. Frédéric II de Prusse trépanait pour connaître la fin, car Voltaire distillait lentement son histoire, n’ignorant rien de la vie souterraine de son œuvre.

La Pucelle d'Orléans fut lue à Berlin comme à Vienne. Citons un très court passage assez gaulois décrivant les attraits tant désirés de la Pucelle : « Appétissante, et fraîche par merveille/Ses tétons bruns mais fermes comme un roc/Tendent la robe, et le casque, et le froc ». Chateaubriand, choqué, en tomba à la renverse.

Le retour de Jeanne

La chute de Napoléon voit en France la restauration des Bourbon avec le règne de Louis XVIII.

Dès 1817, Jeanne d'Arc sort de l'ombre grâce à Philippe Alexandre le Brun de Charmettes qui rédige une Histoire de Jeanne d'Arc. Cette étude sérieuse et assez exhaustive en regard des sources connues à l'époque repose sur des archives françaises tout comme des documents conservés dans la Tour de Londres. D'autre part, des historiens (romanciers ?) font de la bergère de Domrémy une fille bâtarde issue des amours de Louis d'Orléans et d'Isabeau de Bavière, la volage et traîtresse épouse du roi fou Charles VI. Ainsi, encore en 1932, Jean Jacoby, dans Le Secret de Jeanne, soutient toujours la thèse d'une origine noble de Jeanne d'Arc. Il n'arrive visiblement pas à concevoir qu'une personne issue du peuple, et a fortiori une femme, puisse jouer même brièvement un rôle de premier plan dans la glorieuse Histoire de France.

La belle « affaire »

Très vite déjà au XIXe siècle, des auteurs très « imaginatifs » et frottés de romantisme vont lancer sur le marché une Jeanne ressuscitée en Jeanne des Armoises puisque selon leurs dires, sur le bûcher de Rouen, un sosie a remplacé la Pucelle en dernière minute. Pour ces auteurs, Jeanne des Armoises est la noble dame qui a réellement sauvé la France. L'une et l'autre fable étant compatibles, d'aucuns en font allègrement l'amalgame pour des raisons sensationnalistes ou sectaires. On retrouve le thème couplé « bâtarde royale-sosie de remplacement » encore récemment dans des livres de Marcel Gay (journaliste) et Roger Senzig (ancien membre des services secrets et latiniste) en 2007. Cette Jeanne d'Arc « sauce da Vinci Code » exaspère souvent les historiens de profession comme Olivier Bouzy qui l'exprime dans sa biographie Jeanne d'Arc, l'histoire à l'endroit (2008).

Recyclée

Sujet de recherches et de controverses d'historiens, Jeanne d'Arc fait une entrée fracassante en politique au moment de la guerre franco-prussienne de 1870-71. Elle devient l'héroïne de l'oppression : la Bonne Lorraine, symbole d'une terre française « volée » par le Kaiser. Une statue scintillante d'or lui est dressée à la place des Pyramides. Cette œuvre de Frémiet, inaugurée en 1874 et aujourd'hui classée, est la seule commande d'État durant cette manie d'ériger des statues historiques à Paris et en France dans le dernier quart du XIXe siècle. Tournée vers le jardin des Tuileries, elle semble protéger l'entrée des beaux quartiers de la place Vendôme. Non sans raison, beaucoup de gens voyaient dans la Jeanne d'Arc étincelante et guerrière l'image d'un rempart social contre les classes populaires et le souvenir de l'insurrection de la Commune en 1871.

En politique, dès lors, Jeanne d'Arc servirait de label à la gauche comme à la droite. Selon les premiers, il fallait voir en elle l'illustration de l'héroïsme national, de la victime de la trahison royale et de l'obscurantisme de l'Église. Selon la droite par contre, ayant oublié la « sorcière » sacrifiée sur le bûcher de Rouen, on ne parlait plus que de sainte Jeanne, pieuse et patriote. Cette Jeanne au visage de Janus joua un rôle emblématique important pendant la guerre de 14-18 et au cours de l'entre-deux-guerres.

Du père Dupanloup...

En 1869, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, après concertation avec d'autres prélats français, décida d'obtenir du pape que Jeanne devienne une « bienheureuse ». Il fallait contrer le projet de la gauche républicaine de créer une fête laïque nationale en l'honneur de la Pucelle. Le projet de l'Orléanais, décédé entre-temps, aboutit en 1894 avec le décret du pape Léon XIII : Johanna nostra est. « Jeanne est nôtre », c'était clair et net.

Après ce premier pas, il était évident qu'il fallait passer au stade suivant : la béatification. Entre 1897 et 1909, des piles de dossiers s'accumulèrent au Vatican. Une cinquantaine de témoins (!) vinrent attester du caractère héroïque de la bergère devenue guerrière. Cet héroïsme étant dicté par la fidélité aux vertus théologiques et morales. Entre-temps, la « Bonne Lorraine » avait opéré quelques miracles très favorables à sa cause. Béatifiée le 18 avril 1909, Jeanne d'Arc apparaît dans les sermons des curés comme idéal de plus en plus patriotique au fur et à mesure que s'approche la guerre de 14-18. Pendant que des millions de gens meurent dans la boue des tranchées, l'Église planche sans relâche sur les arguties du dossier Jeanne d'Arc. Le 16 mai 1920, le pape Benoît XV la déclare sainte et le 2 mars 1922, Pie XI la promeut patronne « en second » de la France comme Thérèse de l'Enfant Jésus, la patronne principale étant Notre Dame de l'Assomption.

...à Le Pen père

La pauvre Jeanne a beau avoir péri sur le bûcher, on se l'arrache encore de nos jours. Le 1er mai à Paris, le Front national, Le Pen en tête, vient rendre hommage à la statue de la place des Pyramides. Mais le parti d'extrême droite n'innove pas en la matière. En 1907 et 1908, anticipant la canonisation, Achille Joinard vint déposer aux pieds dorés de la Pucelle des roses blanches et des lys.

Cet ardent adorateur appartenait à la Ligue de la rose blanche, un mouvement qui se définissait ouvertement comme catholique, patriote, royaliste, antimaçonnique et antithalamiste, du nom du professeur d'histoire Amédée Thalamas. Celui-ci se trouva au centre d'une affaire, bien oubliée de nos jours, qui mena à une terrible querelle où Jean Jaurès lui-même s'impliqua. Tout était parti d'un cours d'histoire sur Jeanne d'Arc jugé trop « positiviste » par l'ultra-droite.

En novembre 1904, un député monarchiste écrivit au ministre de l'Instruction publique que Thalamas insultait la mémoire de Jeanne d'Arc dans ses cours. Le professeur reçut un blâme officiel.

En 1907, pendant le cours libre qu'il donnait à la Sorbonne, l'historien, trop réaliste, se fit outrageusement siffler par les « Camelots du roi », un groupe d'étudiants menés par Maurice Pujo. Les chahuteurs s'inscrivaient dans la mouvance de l'Action française, une faction nationaliste, royaliste, antidémocratique et antisémite. Amédée Thalamas vit son cours annulé. Chahut et petites émeutes s'ensuivirent à la Sorbonne et firent la une des journaux et le bonheur des dessinateurs satiriques.

Comme quoi, un cours d'histoire n'est jamais « innocent » et on voit que des polémiques partisans d'un autre âge ont tendance à réapparaître de nos jours.

Enfoncer une porte ouverte

Évoquer en détail les deux procès dont Jeanne d'Arc fut l'actrice principale reviendrait à écrire des centaines de pages, à revoir des faits mille fois exposés et à revisiter des archives maintes fois décortiquées au cours de colloques organisés partout dans le monde. Du Canada au Japon, Jeanne d'Arc questionne toujours et on serait tenté de dire « à chacun sa Jeanne d'Arc ». Nul besoin ici de retracer la vie de cette jeune fille campagnarde qui entendit des voix lui intimant de bouter dehors les Anglais et de remettre le petit roi de Bourges, CharlesVII, sur le trône d'une France forte et unie après un sacre flamboyant et légitime à Reims. Nulle nécessité non plus de narrer ses faits d'armes tant de fois analysés, soupesés, valorisés ou minimisés. À cet égard, l'aimable lecteur trouvera dans la bibliographie des ouvrages de référence dont il aura le loisir d'apprécier la diversité.

Condamnation annoncée

Capturée traîtreusement à Compiègne le 23 mai 1430, Jeanne d'Arc connut plusieurs lieux de détention, dont le château de Beaulieu, une possession de Jean de Luxembourg. Elle semble y avoir été bien traitée par la mère et l'épouse du seigneur du lieu. Elle se blessa lors de tentatives d'évasion, comme lorsqu'elle sauta dans le fossé et fut retrouvée mal en point. Des bruits de tentatives de suicide coururent, mais ce péché mortel ne fut pas retenu au cours de son procès. Vendue aux Anglais sans que CharlesVII ne semble vouloir intervenir, la Pucelle est transférée à Rouen, dont l'évêque Cauchon est tout acquis à l'ennemi. Les Anglais comme les théologiens de l'Université de Paris souhaitent autant que Cauchon que Jeanne disparaisse.

Du 21 février au 23 mai 1431 se tiendront 56 séances devant un tribunal qui comptait pas moins de 120 juges et assesseurs appelés à débattre sur plus de 70 chefs d'accusation, dont les plus graves étaient hérésie et sorcellerie. Beaucoup de zones d'ombre restent à éclaircir dans ce procès qui fit les choux gras des mythographes. [1](#)

Entendre des voix

Jeanne soutenait que ses voix étaient d'origine divine, tandis que ses juges n'y voyaient que ruses du Malin. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le « cas » Jeanne d'Arc n'aurait rien eu d'exceptionnel sans son incroyable épopée militaire. Dans les milieux ruraux du XVe siècle, les superstitions de tous les genres et la magie faisaient partie intégrante du quotidien. Entendre des voix arrivait assez souvent, surtout à des gens simples entrant facilement en transe. Au début du XVIIIe siècle encore, dans les Cévennes, des actions de guérilla des camisards protestants étaient déclenchées par des transes prophétiques de jeunes bergers ou de femmes illettrées. Mais Jeanne, issue du peuple et femme guerrière et insoumise de surcroît, dérangeait autant l'Église que les tenants de la guerre noble et chevaleresque. Pour eux, Jeanne représentait l'insolence facilement taxée d'orgueil, un péché capital. Derrière son personnage se profilait un phénomène social nouveau dans les campagnes mais surtout dans les villes : la guerre civile de paysans et de bourgeois las des Anglais et de leurs alliés Bourguignons.

Une coupable réhabilitée

Bien que Jeanne n'eût point été soumise à la question, les juges usèrent de menaces cruelles et impressionnantes pour lui arracher des aveux selon leur souhait. Jeanne finit par admettre qu'elle doutait de « ses » voix, mais ne fut pas libérée des geôles pour autant. D'ailleurs, très vite, elle revint sur ses aveux, scellant son sort : les relaps finissent sur le bûcher. Ce qui se passa entre sa soumission à la thèse de l'Église selon laquelle elle avait été abusée par le diable et le moment où elle se rétracta n'est pas clair, mais de toute évidence, les Anglais la maltraitèrent gravement et Cauchon fournit au dossier des pièces non fiables à ce sujet.

Plus de vingt ans après le supplice de Jeanne d'Arc, sa famille insista pour que le procès soit révisé. En 1456, les temps avaient changé. CharlesVII était solidement assis sur le trône, les territoires de France contrôlés par les Anglais s'étaient fort amenuisés. Que CharlesVII ait dû une partie de sa réussite à une hérétique, une sorcière

brûlée vive, n'était guère de bon ton. Le 7 juillet, un tribunal conclut à la nullité du procès pour sorcellerie de Jeanne d'Arc. Dès lors, la Pucelle tomba assez rapidement dans un relatif oubli.

Rien ne doit subsister

Jeanne d'Arc fut en fait brûlée trois fois. Le corps à moitié calciné de Jeanne, morte sans doute par asphyxie, fut montré à la foule par le bourreau qui prit soin à cet effet d'écartier les fagots non consumés. Il bûta une deuxième fois le feu à ses pauvres restes et encore une troisième fois en ajoutant de la poix afin d'avoir une vraie poudre de cendres à jeter dans la Seine. En effet, tout reste de Jeanne devenu relique risquait de faire l'objet d'un culte ou bien à servir à la composition de potions magiques ou à toute autre pratique de sorcellerie.

De nos jours, le culte de Jeanne est tout autre. Sur la place du Vieux-Marché de Rouen, à l'emplacement du bûcher, une sorte de bateau viking semble s'être échoué : l'harmonie de ce lieu pittoresque doit supporter en son centre une église réalisée par l'architecte Louis Arretche en 1972. Bien que classée monument historique en 2002, cette curieuse nef, assez contestée, semble n'avoir d'autre mérite que d'avoir incorporé dans son architecture les vitraux d'une vieille église (détruite), préservés grâce à la prévoyance de la ville de Rouen qui les fit entreposer en lieu sûr pendant la Seconde Guerre.

Cent fois sur le métier

Sans doute le « chapitre Jeanne d'Arc » ne sera-t-il jamais clos et on referra encore longtemps le procès des procès en tirant des plans sur la comète. Aussi la conclusion de Gerd Krumeich au colloque des 9-10 mai 2012 à Orléans semble-t-elle toujours d'actualité : « Il est tout à fait intéressant d'en savoir plus en étudiant, comme on le fait ici, les progrès de mythification de la Pucelle par la connaissance de ses procès. Tout est là, dans les siècles passés et tout sera là à l'avenir : le progrès dans la connaissance des sources est bien utile pour se libérer des mythes construits par des érudits ».



1. Il est possible de trouver sur Internet le procès-verbal des auditions de Jeanne d'Arc : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/jeanne>

Gilles de Rais, un monstre désormais acquitté ?

Les deux visages de Janus

« Comment devient-on le plus grand criminel de tous les temps ?

Le hasard ? Le destin ? Il y a les deux dans la vie de Gilles de Rais, une vie qu'aucun romancier n'aurait osé imaginer », écrivent Pierre Bellemare et Jean François Nahmias dans un ouvrage qu'ils consacrent aux grands crimes de l'Histoire.

« L'artisan diabolique qui organisa tous les éléments d'un procès fait de mensonges et de calomnies fut Jehan de Malestroit, évêque de Nantes au nom de l'Inquisition. Il organisa sa mort (celle de Gilles de Rais) pour que le duc de Bretagne, son patron, allié aux Anglais, et lui-même puissent s'emparer des domaines de Gilles de Rais », estime Henri Laborit dans la préface du livre de Gilbert Prouteau écrit en 1992. Deux autres auteurs sérieux, Michel Bataille (en 1967) et Jacques Heers (en 1994), voient quant à eux en Gilles de Rais le prototype du grand seigneur médiéval chez qui bravoure et cruauté se mêlent au sentiment d'impunité d'un individu méprisant le commun des mortels.

Qui a tort ? Qui a raison ?

L'orphelin

En 1403, au château de Champtocé, proche de Nantes, les bonnes fées se penchent sur le berceau du petit Gilles, fils de Guy de Laval, d'une branche des Montmorency, et de Marie de Craon, une dame à la fortune colossale. Le jeune enfant a toutes les chances de devenir l'un des plus puissants seigneurs du duché de Bretagne et même du royaume de France. Mais à l'âge de douze ans, il perd son père, tué à Azincourt (1415) dans la débâcle de la fleur de la chevalerie française. Marie de Craon décède peu de temps après son époux, laissant le jeune Gilles à la garde de son grand-père Jean de Craon, mais aussi en possession d'un immense domaine réparti en Bretagne, au Poitou, dans le Maine et dans l'Anjou. Jean de Craon est un homme aussi fastueux et cultivé que fantasque. L'aïeul ne se prive pas d'entretenir des sentiments d'orgueil et de supériorité chez le jeune Gilles.

Un jeune époux indifférent

Jean de Craon décide de marier Gilles, encore très jeune, à sa cousine Catherine de Thouars afin d'enrichir sa fortune. Comme la dispense papale pour une union entre proches parents tarde à venir, Gilles, par l'intermédiaire d'un séide, enlève sa fiancée. Le jeune homme passe devant le curé puis, très vite, délaisse son épouse. Il sort alors de l'adolescence et on ne lui connaîtra pas de maîtresses. Il semble que le seigneur de Rais ait déjà des goûts affirmés pour les jeunes femmes.

Le couple aura cependant une fille unique, Marie, née en 1429.

Lorsque plus tard, il fut fait un procès au baron de Rais, certains faits troublants seront évoqués : « ... ledit Gilles de Rais, accusé, audit temps des 14 ans plus ou moins, fut en la compagnie des invocateurs et conjurateurs des mauvais esprits et sorciers, avec eux conversa, les reçut, favorisa, défendit, et crut aux arts magiques, géomancie et nécromancie, par la loi divine et civile prohibés, et en favorisa le dogme, et ainsi fut et est vrai ».

Cette accusation fait-elle référence à de précoces pratiques de sorcellerie ou plus vraisemblablement d'alchimie, ou s'agit-il de charger un accusé qui, en fait, avait déjà des appétits de savoir dignes d'un jeune humaniste dès avant l'éclosion de la Renaissance ?

L'amour de Jeanne

La France est en pleine guerre de Cent Ans. La grande majorité du territoire français est aux mains des Anglais et des Bourguignons. Charles VII compte très peu de partisans puissants parmi ses propres vassaux, à part La Trémoille. Le Connétable est un ami de Jean de Craon. C'est grâce à La Trémoille que débute la vraie grande carrière militaire de Gilles de Rais qui est alors âgé de vingt-six ans. Auparavant, le seigneur de Rais avait déjà commencé à faire ses preuves sur les champs de bataille au service de son suzerain, Jean V, duc de Bretagne.

La célèbre entrevue de Chinon, au cours de laquelle il rencontra Jeanne d'Arc, pousse Gilles de Rais à prendre fait et cause pour le « misérable » Charles VII. Désormais, Gilles de Rais va protéger Jeanne autant par sa stature nobiliaire que sa bravoure rageuse au combat. Il soutient la Pucelle lors de la prise d'Orléans le 8 mai 1429 et accompagne sa marche triomphale jusqu'à Reims.

Le 17 juin 1429, grâce aux succès militaires remportés sur les Anglais par ces deux preux, Charles VII entrevoit désormais un autre avenir que d'être le petit « roi de Bourges ». Petit à petit, il reprendra le pas sur les partisans de l'Angleterre. En grande pompe, le fils de Charles VI le Fol connut un sacre magique à Reims. À ses côtés, fiers de

leurs victoires : Jeanne d'Arc, l'étendard serré dans la main, et Gilles de Rais, désormais maréchal de France, portant des fleurs de lys sur son blason.

À cet instant, ils ignorent le terrible destin qui les attend l'un et l'autre.

Un homme très raffiné

Lorsque Jeanne d'Arc et Gilles de Rais essuient peu après un terrible échec devant Paris, Gilles abandonne Jeanne à son sort et se retire dans son château de Champdocé où il apprendra la mort de la Pucelle, condamnée pour sorcellerie et brûlée à Rouen le 30 mai 1431. L'année suivante (le 15 novembre 1432), Jean de Craon s'éteint, laissant à Gilles de Rais l'une des plus grandes fortunes territoriales de France et un terrible sentiment de solitude. Aristocrate richissime, le Breton aime autant le luxe que la culture. Sa bibliothèque ferait l'envie de beaucoup de clercs tant par la variété de son contenu intellectuel, digne d'un cabinet de latiniste, que par la somptuosité de ses livres. Gilles de Rais collectionne les plus beaux manuscrits enluminés et il lui arrive souvent d'orner des reliures par des émaux issus de sa propre création. Déjà, il aime « jouer avec le feu » !

Le goût de se donner en spectacle

Amateur éclairé de musique, il a sa propre chapelle où ses petits chantres le ravissent de leurs voix cristallines. Gilles ne se déplace jamais sans eux ni de son orgue porté par six hommes.

Quelques centaines de figurants sont souvent recrutés pour interpréter de fastueuses fresques théâtrales que le seigneur offre au public pour les grandes fêtes carillonnées : des cinéscénies dignes des actuels spectacles du Puy du Fou, du Lude ou de Saint-Fargeau. Tout ce petit monde est vêtu richement et festoie lors de banquets pantagruéliques.

Dès que Gilles de Rais se déplace, les gens assistent à une sorte de transhumance. On voit défiler des cavaliers (l'armée privée que le seigneur de Rais entretient) des myriades de serviteurs, de pages, de bouffons, de pique-assiettes et aussi de prêtres, car le Breton est animé d'une grande piété et ne ménage pas ses largesses envers l'Église. Il entretient une chapelle dédiée aux Saints Innocents. Cette dévotion aux enfants assassinés sur l'ordre du cruel Hérode ne manquera pas de poser question par la suite !

Une affaire d'intérêts

Même pour un noble dont l'étendue des richesses est immense, la mauvaise gestion et la dilapidation forcenée aboutissent à une impasse. Gilles de Rais se met à vendre ses terres les unes après les autres.

Au Moyen Âge, une « terre » n'est pas seulement un patrimoine immobilier, mais un bien symbolique, un fief assorti de privilèges tant qu'il est grevé d'obligations féodales ; argent et politique y sont étroitement liés. La famille et belle-famille de Gilles de Rais voient donc avec émoi ce dernier entrer dans un dangereux engrenage : la cession de ses terres assortie d'un droit de rachat au bout de six ans. Il s'agit en fait d'un emprunt hypothécaire déguisé, à une époque où l'Église réprovoque le prêt considéré comme une usure pécheresse. Au fil du temps, il semble de plus en plus improbable que Gilles puisse racheter, au terme du délai, ses domaines vendus à vil prix.

En 1436, Catherine de Thouars et le frère de Gilles de Rais en appellent au roi de France, Charles VII, afin qu'il interdise à quiconque d'acquiescer un bien de Gilles de Rais. Le décret est publié et suivi en Orléanais et en Anjou, mais le duc de Bretagne, Jean V, n'en a cure pour son propre duché. Sous couvert de bienveillance envers son vassal endetté, Jean V a en fait la ferme intention de le ruiner totalement et de bénéficier lui-même de ce qu'il reste à prendre à Gilles de Rais. En outre, une brouille dans la famille de Rais sert également ses intérêts.

Le diable fait son entrée

Aussi étrange que cela puisse paraître pour un humaniste lettré et un homme de guerre aguerrí, Gilles de Rais fait montre d'une naïveté désarmante quand il fait venir de Florence un alchimiste « réputé », Francesco Prelati. Gilles compte racheter ses terres grâce à l'or qui sortira bientôt des cornues, cucurbites et athanors du mage italien. Le Florentin n'est pas arrivé seul. Le démon « Barron » l'accompagne, mais ce facétieux mauvais ange refuse de se montrer à Gilles de Rais.

Et l'or ne semble guère plus prompt à apparaître dans l'ancre alchimique de Prelati, qui finit par persuader Gilles de Rais que Barron exige un présent pour se manifester enfin : il faut lui apporter dans un verre les yeux, la main et le cœur d'un enfant. Lors de son procès, Gilles de Rais avouera avoir consenti à la demande de l'esprit malin. Cependant, il ne sera pas précisé si ces organes ont été obtenus par un sacrifice humain ou simplement prélevés sur un petit cadavre.

Le feu aux poudres

En 1429, Gilles de Rais a aliéné sa terre de Saint-Étienne-de-Mer-Morte à Geoffroy le Ferron, trésorier du duc Jean V de Bretagne. Geoffroy, à son tour, en a confié la gestion à son frère Jehan, un clerc tonsuré. Or, Gilles de Rais

décide de récupérer son bien manu militari et n'hésite pas, à la Pentecôte 1440, à faire irruption en pleine messe dans l'église de son fief.

Il moleste et emprisonne Jehan le Ferron et Jean Rousseau, receveur général du duché de Bretagne. Ce faisant, Gilles de Rais fait injure à son suzerain. En outre, Jehan le Ferron, le gestionnaire du domaine, est un ami proche de l'évêque de Nantes dont dépend la paroisse où Gilles de Rais a fait son « coup d'éclat ». Cet évêque se nomme Jean de Malestroit.

Un vieux contentieux

Dans le jeu des renversements successifs d'alliances au cours de la guerre de Cent Ans, Jean de Malestroit s'était trouvé en 1426 aux côtés des Anglais que Gilles de Rais affrontait. Il s'en était fallu de peu pour que Gilles de Rais ne le fasse pendre comme traître. Pour le prélat, l'occasion est trop belle d'accuser son ancien ennemi d'hérésie. L'homme étant aussi avide de richesses que de vengeance, il espère s'approprier lui aussi une part des possessions de l'hérétique. Or, Gilles de Rais a des héritiers puissants, bien en cour auprès du roi Charles VII, il serait donc malaisé de les spolier, même en faisant la preuve que Gilles de Rais est un hérétique qui a profané violemment un lieu de culte en plein office. C'est ainsi que vont se mettre en place non pas une, mais deux machines judiciaires : ecclésiastique et civile.

En 1440, Gilles de Rais est appelé à comparaître devant le tribunal ecclésiastique où Malestroit siège avec le dominicain Jean Blouyn, Inquisiteur vicaire de l'Inquisiteur de France Guillaume Merici.

Mais dans l'ombre, Malestroit a mené une enquête confidentielle bien plus importante. D'abord resté secret, le rapport sous forme de lettre épiscopale est d'abord communiqué à quelques lecteurs triés sur le volet, car les résultats doivent mener Gilles de Rais devant un tribunal civil siégeant parallèlement à la cour inquisitoriale.

L'horreur recherchée

En même temps que Gilles de Rais, deux de ses sbires ont été arrêtés : Henri Griart et Étienne dit le « Poitou ». Soumis rudement à la question, ils ont avoué être complices de crimes abominables et de toutes sortes d'horreurs perpétrées par leur maître. Ces aveux « spontanés » et étonnamment concordants corroborent mot pour mot les renseignements fournis par la première et discrète enquête de Malestroit. Les infâmes turpitudes de Gilles de Rais peuvent enfin éclater au grand jour.

Les Archives de la Loire Atlantique conservent les procès-verbaux horribles des enquêtes menées par Malestroit. « ... par noble homme, Gilles de Rais, seigneur et baron dudit lieu plusieurs innocents avaient été égorgés, tués, et inhumainement massacrés, et que les susdits avaient avec eux luxurité contre nature, commis le vice de sodomie, souvent fait ou fait faire horribles invocations aux démons, et avec eux pactisé, et perpétré autres charmes énormes en notre juridiction et plusieurs autres lieux d'icelle ». Se basant sur ces aveux, l'évêque Malestroit fait circuler une épître aux évêques de Bretagne, aux paroissiens, aux synodaux, aux officiaux. Le Duc Jean V en reçoit également copie. Cette circulaire reprend officiellement les accusations déjà formulées dans un rapport secret et invite des témoins à se présenter.

Le défilé des guenilles

Commence alors un défilé de pauvres gens, paysans, petits-bourgeois, colporteurs. Ils relatent tous la disparition d'un de leurs enfants et racontent comment de jeunes adolescents disparaissent des villages à jamais. On se sent ému à la lecture des craintes et des incertitudes cruelles qu'expriment ces gens, souvent de pauvres hères qui n'ont jamais suscité l'intérêt de personne. Mais au XVe siècle, les disparitions pour maintes raisons diverses sont en fait monnaie courante. Il en faut plus pour inquiéter un grand seigneur... jusqu'à ce que se manifestent des plaignants plus précis dans leurs doléances.

La maison de l'ogre

Plusieurs personnes viennent raconter que leurs petits ont disparu près de la maison dite La Suze, propriété urbaine de Gilles de Rais à Nantes. L'étau se resserre petit à petit sur l'ancien compagnon de Jeanne d'Arc. D'autant que ressurgit cette vieille histoire : Gilles de Rais n'avait que quatorze ans quand il avait été mêlé à des affaires de diableries et nécromancies sans toutefois avoir encouru aucune peine. Si Gilles de Rais nie d'abord tout en bloc avec superbe, il finit par concéder qu'il a le goût de l'alchimie, qu'il a eu des « tendresses » pour certains enfants, mais récuse l'accusation de sodomie. Désormais, Gilles de Rais est confronté à deux tribunaux, avec deux chefs d'accusation, celui de l'Inquisition pour sorcellerie et celui, séculier, de Jean V, car il est passible d'une condamnation pour meurtres atroces. Circonstance aggravante, les deux délits s'enchevêtrent. Parallèlement aux questions de Malestroit, Gilles doit se justifier devant Pierre de l'Hôpital, le seigneur le plus puissant après le duc de Bretagne puisqu'il cumule les charges de Président du Parlement et de Juge universel de Bretagne avec celle de procureur général.

Un grand seigneur « simplement » pédophile ?

Aux premières audiences, Gilles de Rais se présente vêtu avec magnificence, il a le verbe haut et cependant, il doit

souffrir d'un état de malaise physique profond. Dès sa mise sous séquestre, il a été totalement sevré de vin et d'hypocras, or, c'est un très grand alcoolique, un consommateur compulsif.

Petit à petit, le grand seigneur s'émeut en comprenant les événements qui l'attendent quand il s'entend lire les dépositions de son serviteur le Poitou qui : « dit et dépose que le dit Gilles de Rais, pour exercer avec les enfants, filles et garçons, ses débauches contre usage de la nature, et ardeurs libidineuses, prenait premièrement ledit Gilles sa verge entre l'une et l'autre main, la frictionnait et érigeait ou tendait, puis la posait entre les cuisses et jambes et desdits garçons et filles, frottant sa dite verge ou membre viril sur le ventre des desdits garçons et filles avec grande délectation, ardeur et concupiscence libidineuse jusqu'à ce que le sperme s'émît sur les ventres ».

Ou un terrible monstre sadique

Dans la foulée, le valet indique que parfois son maître se plaisait à suspendre ses petits « partenaires » par le cou, puis à les décrocher pour les rassurer et leur prodiguer des caresses. Ce fait donne déjà froid dans le dos et la suite est effarante : « Ensuite les tuait ou faisait tuer... quelquefois en les décollant ou décapitant, quelquefois leur coupant la gorge, quelques fois en les démembrant, et quelquefois leur rompant le cou avec un bâton de bois, et avait un glaive, vulgairement appelé braquemard, pour les tuer ». Les jeunes corps suppliciés étaient ensuite brûlés et les cendres dispersées dans des fossés ou les douves du château où Gilles de Rais se livrait à ses ignobles orgies.

D'autres accusations sont trop horribles pour être exposées dans les détails, mais sachons que selon les dépositions du valet, Gilles de Rais se plaisait à assouvir ses plus bas instincts sur des victimes pantelantes ou mortes et que la chaleur de leur sang répandu attisait ses vices. Par contre, il semble ne jamais avoir porté la main sur les jeunes chantres de sa chapelle, du moins pas de manière assassine.

La corde plutôt que la torture

Lorsque Gilles de Rais apprend qu'il va subir la question, et donc des tortures effroyables, ce guerrier intrépide flanche. Lorsqu'il est convaincu d'être excommunié, cet homme dont l'esprit tient déjà de la Renaissance tremble devant la vision d'une éternité infernale et... il avoue tout et même en rajoute. Il demande seulement le pardon de Dieu et des Hommes, car il est coupable devant le tribunal ecclésiastique pour sorcellerie et hérésie et devant le tribunal civil pour crimes odieux et sexualité contre nature. On ne badine pas avec la sodomie en ce temps-là et ce « vice contre nature » est une accusation récurrente dans maints procès pour sorcellerie. Sexualité et diablerie vont de pair.

Un spectacle digne d'un opéra

Le 26 octobre 1440, Gilles de Rais est mené au supplice avec ses deux valets complices. Ce qui se passe n'a rien à voir avec une banale exécution. À neuf heures du matin, après une grand-messe chantée, l'évêque Malestroit paré comme une châsse, suivi de Jean V de Bretagne tout aussi somptueux, sort de la cathédrale de Nantes. Le peuple assiste à une vraie procession avec foule de chanoines du chapitre, prêtres et clercs. On se bouscule pour voir les condamnés qui ferment cette marche. L'étonnant défilé durera deux heures passant devant une multitude d'églises et de chapelles où les fidèles reprennent en chœur des chants pieux. Le cortège d'où s'élèvent les psaumes traverse la Loire jusqu'à la prairie de l'île de Bouesse où se dressent les bois de Justice ainsi qu'une confortable tribune prévue pour les notables venus jouir du spectacle de l'exécution. Il y a grand concours de foule et tel est le paradoxe de la mentalité populaire médiévale, les gens prient avec ferveur et s'extasient devant cette âme qui risque la damnation tout en trépignant d'impatience de voir souffrir le Maréchal de France déchu.

Une drôle de greffe

Gilles de Rais est pendu à une potence sous laquelle est allumé un feu qui doit consumer son corps inerte. Mais là encore, « quelque chose » se passe ! À peine le maréchal a-t-il rendu son dernier soupir que la corde du gibet casse. Le corps tombe dans les flammes. Mais des femmes retirent promptement les restes du brasier. Le corps sera porté dans l'église de la Trinité. C'est dans la crypte de ce couvent des Carmes que Gilles de Rais sera enseveli aux côtés des membres de la famille ducale et de nobles bretons illustres jusqu'à ce qu'en 1792, des révolutionnaires saccageurs dispersent les restes de ce sorcier qui n'a pas brûlé en son temps. Ainsi jugé et condamné pour sorcellerie, Gilles de Rais repose en terre chrétienne comme il en avait émis le vœu au moment de sa condamnation ! Bien que certains aient crié au miracle, opéré grâce à la repentance du coupable (quand la corde s'est brisée bien à propos, pour que le corps ne soit pas consumé,) il faut savoir qu'en grand seigneur, l'ancien compagnon de Jeanne d'Arc avait obtenu de ses juges une faveur discrète : ne pas être réduit en cendres par une combustion trop rapide !

Mais une légende veut que si Gilles de Rais a été épargné par les flammes, la raison serait une étrange greffe : il avait fait insérer un morceau de la Vraie Croix dans son bras !

Une étonnante icône d'Ancien Régime

Un an après l'exécution de Gilles de Rais, sa veuve Catherine de Thouars épousa Jean de Vendôme. La famille de l'ancien Maréchal de France tenta de retrouver une part des biens dilapidés et spoliés. Il s'ensuivait une

interminable série de procès. Dès 1442, les proches de Gilles de Rais réclamèrent la révision du procès, persuadés que Malestroit et Jean V étaient de mèche pour anéantir leur parent afin de s'approprier ses avoirs ou de conserver ceux que Gilles aurait pu leur racheter au bout de six ans comme prévu dans la « vente ». Quant à la tradition populaire, elle finit par voir dans les ruines des demeures de Gilles de Rais autant de châteaux de Barbe-Bleue dont le seigneur était devenu le prototype. Ce qui est un fameux non-sens puisque l'assassin du conte ne s'en prend qu'à ses épouses et n'a rien d'un ogre meurtrier d'enfants.

Un procès surréaliste

En 1992, un tribunal composé d'experts, anciens magistrats et parlementaires statuèrent au cours d'un procès en révision et aboutirent, sur base d'étude des pièces produites au procès de 1440 et de leur exploitation à cette époque, à la conclusion suivante : le procès de Gilles de Rais était pipé d'avance.

Ce fut un procès pour le moins surréaliste ! Tenu plus de cinq cent cinquante ans après le premier, il fut le théâtre d'incidents assez burlesques. À peine les juges avaient-ils gagné leur place dans la salle Clemenceau du palais du Luxembourg qu'un témoin se présenta. Ce Michel Fleury, menuisier de son état mais autoproclamé historien, avait des arguments neufs à faire valoir, prétendait-il. Quand le président de la cour demanda à ce farfelu ce que la date de 1515 lui rappelait, le « témoin » éluda la question et se lança dans une diatribe contre Voltaire et l'auteur Gibert Prouteau.

À peine le président la cour Me Jurany eu-t-il abrégé la logorrhée assez délirante du charpentier que cette fois un professeur d'université, Jacques Dupuis, énonça sa conviction de l'innocence de Gilles Rais étayant ses dires par des découvertes d'une historienne anglaise Margeret Murray. Cela ne fut du goût de Me Assoun, accusateur public, pour qui une réhabilitation serait un vecteur d'anarchie ! Se rangeant aux côtés des juges du XVe siècle, il fit un discours digne d'un film d'horreur et fit passer des frissons dans la salle.

Gilles de Rais acquitté et réhabilité !

L'avocat de la défense Me Bocau Buissonnière lança alors à « Cauchon, Cauchon et demi », façon triviale d'affirmer que Jehan de Malestroit ne valait guère mieux que l'évêque qui avait fait périr Jeanne d'Arc à Rouen. La cour entendit encore Henri Laborit (psychiatre) et le docteur Simon.

Après s'être retirée et avoir délibéré, la cour conclut qu'au XXe siècle, le procès de Gilles de Rais ne tiendrait pas la route. Il y avait trop d'enjeux politiques, financiers et intellectuels qui entraient dans l'affaire pour conclure sereinement à la culpabilité de celui qui, par une déformation de sa biographie, était entré dans l'imaginaire collectif comme le vrai Barbe-Bleue historique. En somme, si l'on s'inscrit dans la lignée de la cour de 1992, Gilles de Rais aurait péri parce qu'il était trop « moderne » pour son temps. Le débat reste ouvert de nos jours, mais il s'agit autant d'une discussion sur les procédures que sur les mentalités. On peut se poser la question de savoir si pareil procès et pareille conclusion auraient été les mêmes après 1996 et l'affaire tristement célèbre de Dutroux et, surtout, comment le public aurait accueilli pareille démarche.

Erzsébet (Élisabeth) Báthory, sorcière condamnée par un non-procès !



Dracula vole la vedette à Carmilla

En 1897, Bram Stoker créa un héros (ou anti-héros ?) dont le succès ne devait jamais se départir, et ce jusqu'à nos jours : le comte Dracula, vampire par excellence. L'écrivain a trouvé son inspiration fantastique dans la vie d'un personnage historique bien réel : Vlad III Basarab (mort en 1476), un voïvode de Transylvanie. Ce seigneur puissant était désigné par l'épithète de Tepes (en roumain) ou l'Empaleur à cause de sa manie d'embrocher sur des pieux ses captifs turcs et, à l'occasion, quelques

marchands allemands devenus indésirables, voire quelques membres gênants de la vieille noblesse.

Ce roman de Stoker, dont l'intrigue plonge ses sources au temps de la grande expansion de l'Empire ottoman en Europe centrale, s'inscrit bien dans la veine d'un romantisme néo-gothique faisant florès dans l'Angleterre victorienne. Mais en fait, le Dracula de Stoker a depuis des décennies volé la vedette à une sulfureuse héroïne de Joseph Sheridan le Fanu, Carmilla, ancêtre de tous nos suceurs de sang médiatisés par la littérature, le cinéma ou la bande dessinée. Et là encore, le « modèle » s'inspire d'un personnage réel et de sa sulfureuse biographie ou... légende.

Le premier vampire célèbre est une femme

Le Fanu donne vie à son personnage en 1872 à une époque où le public n'est absolument pas familiarisé avec les histoires romanesques de vampires. Cet auteur, un précurseur du genre, crée la surprise des lecteurs avec son intrigue, par ailleurs plus osée que celle de Stoker, car elle met en scène une histoire d'amour saphique et morbide entre Laura, fille d'un diplomate britannique en poste en Styrie, et la vampire Carmilla, anagramme de Mircalla, une comtesse de Karstein ayant vécu au XVIIe siècle. Dans ce récit troublant, des jeunes femmes disparaissent ou meurent de manière inexplicable à la grande satisfaction de la mystérieuse et cruelle Mircalla-Carmilla.

Erzsébet, le vrai prototype ?

Et bien sûr, aujourd'hui, chacun pense que l'inspiratrice de ce récit abominable ne peut-être qu'Erzsébet Báthory, cette noble sanguinaire qui finit ses jours en 1614, emmurée dans l'un de ses châteaux pour avoir torturé et tué plus de 650 jeunes filles, se baignant au passage dans leur sang afin de ne pas voir flétrir sa jeunesse. Mais la comtesse Báthory fut-elle réellement ce monstre qui sied si bien aux metteurs en scène de films d'horreur ? Ou bien fut-elle une noble, certes cruelle et violente, c'était dans l'air du temps, mais en rien un suppôt de Satan. Les détails du caractère horrifique (ses bains de jeunesse dans du sang de vierges) des actes de la comtesse Báthory apparaissent en fait pour la première fois en 1729 sous la plume d'un jésuite, Laszlo Turoczi, dans une histoire de

Hongrie (Ungaria suis cum...). Ces horreurs sont ensuite relayées en 1735 par Matej Bel. En 1765, quelques rapports de témoignages, obtenus sous la torture, de la part de « complices » ont été retrouvés et publiés en 1814. Aucun ne mentionne les fameux bains « magiques », mais le mythe horrible demeure.

Qui était Erzsébet ? Sorcière sadique ou femme de pouvoir violente et surtout « politiquement très incorrecte » ?

Une famille un peu « barbare »

Née en 1560, à Nyírbátor, dans une illustre famille peut-être mêlée jadis aux Huns, Erzsébet grandit au château d'Ecsed. Elle est apparentée à Stefan (Étienne) Bathory, qui fut prince de Transylvanie (1571-76), puis élu roi de Pologne (1576-81). Beaucoup considéraient ce monarque comme un tyran et on murmurait qu'il n'aimait pas les femmes. Vainqueur à plusieurs reprises du tsar Ivan le Terrible sur les champs de bataille, ce souverain au tempérament belliqueux fut emporté par une rupture d'anévrisme au cours d'une crise de violente colère. Beaucoup d'autres membres de cette famille se caractérisent par un naturel brutal. Erzsébet avait un frère, obsédé sexuel notoire dénué de tout scrupule, et aussi une tante qui s'adonnait volontiers à la confection de philtres magiques, à la nécromancie et qui avait un goût très certain pour les petites filles.

Erzsébet, fiancée à onze ans au comte Ferencz Nadasky, l'épousa à quinze ans en 1575. Ce dernier s'illustra dans ses batailles contre les janissaires par une cruauté qui valait bien celle des Ottomans. Les années de mariage de la comtesse Báthory se déroulent sur fond de guerre et d'imbroglio de luttes entre grandes familles, un climat ténébreux propre à l'Europe centrale morcelée de cette époque.

Une bonne mère, gestionnaire fiable

Son époux offrit à Erzsébet le château de Cachtice, près de Trencsen (actuelle Slovaquie) et les nombreux villages qui en dépendent. Le comte a acheté ce domaine à Rodolphe II de Habsbourg, l'empereur alchimiste qui séjourne à Prague. Le couple aura six enfants dont trois survivront : deux filles et un fils, Pal, héritier de la lignée. On trouve sous la plume de quelques auteurs modernes un récit des aventures de jeunesse d'Erzsébet. Fiancée mais non encore mariée, elle aurait eu un amour, plutôt une pulsion sexuelle, pour un homme du peuple et aurait conçu une fille qui vécut dans le secret. Il ne faut pas plus que cette pure rumeur (qui ne repose sur aucune source d'archive fiable) pour que certains « psys » y voient l'origine de graves troubles comportementaux : honte de s'être déshonorée avec un homme de condition inférieure et « instinct » maternel mis à mal. L'époux d'Erzsébet est rarement présent, requis par des campagnes incessantes contre les Turcs qui tentent de s'emparer de la totalité de l'Europe centrale et se sont fixé le but de conquérir Vienne. Pendant les longues absences de Ferencz Nadasky, la dame Báthory semble se montrer bonne mère et gestionnaire avisée du patrimoine du couple.

Une dame très bienveillante !

En 1599, les Ottomans ayant tué nombre de villageois et violé une bonne partie des villageoises dans ses domaines, Erzsébet décide d'accueillir les paysannes en détresse et de pourvoir à leurs besoins. Elle incite aussi de jeunes campagnardes à devenir ses servantes au château pour leur assurer, dit-elle, une vie meilleure. En fait de vie meilleure, ces domestiques sont souvent piquées à l'aide de longues épingles à cheveux par la comtesse. De toute évidence, elle prend parfois plaisir à les rosser et même à les laisser pendant des heures nues dans la neige.

Un sadisme « ordinaire »

Il est certain qu'Erzsébet a des moments de sadisme. Mais à son époque, rudoyer les domestiques, voire les tuer, porte peu à conséquence pour une personne de la très haute noblesse. Il semble qu'il lui arrivait de mordre ses servantes, mais cette méchante pratique, incongrue en Europe de l'Ouest, est attestée assez fréquemment chez plusieurs seigneurs magyars. La mentalité seigneuriale en Europe centrale, à cause de l'exaspération due à une atmosphère conflictuelle permanente, est encore bien plus rude que celle de la France ou de l'Angleterre, par exemple. Il faut tenir compte cependant du fait que la lutte constante contre les Ottomans dépeuple la région et que sacrifier une vie pour « s'amuser » revenait à affaiblir ses effectifs et aussi ses revenus en redevances. La chose était mal vue malgré une certaine tolérance.

Veuve noire

En 1604, Ferencz décède à Sarvar (dans l'ouest de la Hongrie actuelle). Il est difficile de dire s'il succombe à une blessure de guerre, à un coup de poignard d'une prostituée ou à celui d'un sbire de Giorgio Basta, un Albanais devenu général du Saint-Empire et gouverneur de la Transylvanie.

La comtesse Báthory se retrouve alors seule à la tête d'un immense domaine et d'une très grosse fortune. Même l'empereur germanique, Mathias I de Habsbourg, est endetté auprès d'elle.

Ici encore, la légende a pris le pas sur l'Histoire. Pour noircir l'image de la comtesse, des auteurs ont écrit que Ferencz Nadasky n'ignorait rien des penchants méchants et méprisants de son épouse. Les plus imaginatifs décrivent même ce guerrier initiant son épouse aux raffinements de tortures qu'il a expérimentées sur des prisonniers turcs. Ici encore, on demande à voir des archives, des lettres.

Contexte politique explosif

Depuis la victoire des janissaires de Soliman le Magnifique sur les Hongrois et la mort à Mohács de leur roi Louis II Jagellon (1526), la Hongrie est partagée entre les Habsbourg et des magnats hongrois qui paient leur relative autonomie envers leurs maîtres ottomans par des taxes très élevées. Une faction de la noblesse hongroise souhaitait alors rejeter les deux assujettissements et recouvrer un territoire et une couronne indépendants. Une partie de la noblesse hongroise devient ainsi suspecte aux yeux de Mathias I. Pour les Habsbourg, le « royaume » de Hongrie est une poudrière et l'empereur n'est jamais assuré d'une fidélité indéfectible de la part de ses vassaux magyars. Les plus riches sont aux yeux de Mathias I les plus suspects.

C'est dans ce contexte qu'en 1610, György Thurzo, palatin de Hongrie pour le compte des Habsbourg se présente par surprise au château de la comtesse Báthory et découvre des jeunes femmes prisonnières dans les cachots du château, agonisantes ou mortes. Toutes portent des traces de graves sévices. Du moins est-ce la conclusion de l'envoyé de l'empereur germanique.

Mathias I de Habsbourg

Thurzo, probablement un ancien amant passager de la comtesse, mène cette « perquisition » chez Báthory à la requête de l'empereur Mathias I. L'empereur se dit inquiet de la disparition de jeunes filles, non plus d'origine modeste, mais de petite noblesse qui étaient attirées par l'éducation qu'elles pourraient recevoir à la cour de la brillante comtesse. Tel est du moins le prétexte invoqué. Déjà entre 1602 et 1604, un pasteur luthérien avait rapporté à Vienne qu'il se passait de drôles de choses chez la comtesse, mais les autorités n'avaient guère accordé d'attention à ses dires. À cette époque, Mathias I était assuré de la loyauté des Bathory, car Ferencz, son époux, était l'un de ses champions dans la lutte contre les Turcs et était totalement acquis à la cause des Habsbourg. Mais Ferencz disparaît en 1604, laissant à Erzsébet une fortune colossale et donc une puissance indubitable.

Monstre méticuleux

Quand Thurzo était arrivé sur les terres d'Erzsébet Báthory, il avait contacté en premier lieu Andras Berthoni, un autre luthérien qui confirme les dires du pasteur qui avait dénoncé les agissements d'Erzsébet dès 1602. L'enquêteur trouva au château de Cachtice des complices des débauches sadiques de la comtesse suspecte. Tous étaient des satanistes selon Thurzo. Ilona, nourrice puis servante d'Erzsébet, tout comme Dorottya Szentes, s'adonnaient à des pratiques troubles (sans doute étaient-elles de simples avorteuses) et furent accusées d'être des pourvoyeuses de victimes pour la comtesse, tout comme Ujvari Jano, dit Ficzo, un nain étrange. Cruellement torturés, ils avouèrent les pires meurtres en série perpétrés sur des jeunes femmes. Ils furent très promptement (en 1611) condamnés à Bytca par un tribunal présidé par Théodorus Syrmienensis de Szulo, juge de la cour assisté d'une vingtaine d'assesseurs. Les déclarés coupables furent exécutés et brûlés comme des sorciers après avoir eu les doigts coupés avec une pince. En outre, Thurzo avait découvert un étonnant carnet de notes dans lequel Erzsébet tenait un compte précis de ses victimes : 650 au total ! Étonnamment, les archives officielles ne gardent nulle trace de ce document accablant. Nul ne retrouva non plus la peau d'un crâne de bébé tatoué d'un poème, une « amulette » protectrice dont la comtesse ne se séparait jamais, selon les dires de ses anciens complices désormais accusateurs.

Étrange procès

Si l'on pense au cas de Gilles de Rais, jugé, condamné et exécuté pour des faits similaires, il est étonnant de ne trouver aucune trace d'un quelconque procès intenté à Báthory ni les minutes de ses aveux. En effet, il semble que pendant toute l'enquête, elle ait gardé un mutisme total. En outre, son haut rang lui épargna la torture, à moins que des aveux eussent été trop gênants. De toute évidence, elle ne comparut jamais ni avec ses complices ni seule devant les juges. Fort curieusement, le palatin chargé de l'enquête négocia avec Erzsébet, son fils Pal et ses gendres. Il s'ensuivit un étonnant arrangement à l'amiable pour sanctionner des crimes aussi odieux que ceux qui lui étaient imputés. Le résultat des « débats », et non l'issue d'un vrai procès, fut une sentence de réclusion à perpétuité. La comtesse Báthory, emmurée dans son château, ne connut ni la pendaison, ni la décapitation ou le bûcher.

Des bois de Justice factices

À côté du château de la comtesse Báthory fut dressée une potence peinte en rouge affirmant que justice avait été faite, même si aucun corps ne vint s'y balancer. A priori, pareille « indulgence » étonne. Les circonstances atténuantes sont encore une notion inconnue de la Justice. La comtesse Báthory présentait depuis sa jeunesse des troubles du comportement. Des spécialistes modernes avancent qu'il est possible qu'Erzsébet ait été bipolaire ou épileptique. Les crises engendrées par cette maladie, appelée le haut mal, passaient souvent pour des états de possession démoniaque, mais aucune sorcellerie n'est attestée dans la relation du début de sa vie.

La comtesse Báthory a laissé un testament en faveur de ses enfants. Des graphologues, tenant d'une science très en vue jusqu'il y a quelques années, se sont penchés sur son écriture pour déceler des traits de son caractère susceptibles de corroborer l'hypothèse d'une personnalité de serial killer. L'analyse de son écriture révèle pour la plupart de ceux qui l'ont étudiée une femme forte de caractère, dominatrice et égocentrique. Seul un « spécialiste »

aurait trouvé des indices d'un comportement de psychopathe.

Des zones d'ombre

Emmurer la coupable, la couper du monde avec pour seul contact celui d'un geôlier lui faisant parvenir sa nourriture par une mince fente dans le mur évitait de salir la réputation d'une famille honorable par une exécution publique infamante.

À moins qu'il y ait une autre explication pour cette mise au secret. Erzsébet était calviniste, tandis que Mathias I de Habsbourg, l'empereur germanique, professait un catholicisme militant. Erzsébet était riche et Mathias lui devait de fortes sommes. Voilà la foi et l'argent qui s'en mêlent. Ferencz, l'époux de la comtesse, bien que luthérien, avait mis avec ardeur ses armes au service des Habsbourg en Hongrie, mais à la suite de son décès, Erzsébet avait les coudées franches. Contrairement à son défunt mari, elle rêvait d'un royaume hongrois autonome ayant retrouvé son prestige de jadis. Elle n'est pas la seule à nourrir cet espoir, son cousin Gabor Báthory a les mêmes ambitions d'une Hongrie rejetant à la fois la suzeraineté des Habsbourg et le joug des Ottomans.

Gabriel, pas un ange, et des « patriotes »

De 1604 à 1606, plusieurs nobles s'allient dans une guerre contre les catholiques féaux des Habsbourg sans remporter de réelle victoire. Pendant les dix ans qui séparent la mort de Ferencz et celle d'Erzsébet, l'Europe centrale était en proie à de terribles luttes de pouvoir et les comtés et duchés passaient facilement de main en main. Un parent d'Erzsébet, Gabor (Gabriel) Báthory fut un acteur important de cette période au cours de laquelle le pouvoir des Habsbourg fut remis en cause sur une partie de la Hongrie. Lorsqu'il devint prince de Transylvanie (1608-1613), ses ennemis accusèrent plusieurs femmes de sa propre famille d'être des sorcières. Lui-même finit assassiné. La fortune de la comtesse Báthory, devenue veuve, aurait bien pu servir à armer des troupes afin de rendre une nouvelle tentative indépendantiste plus fructueuse. En 1984, un historien hongrois, Laszlo Nagy, revisitait totalement l'histoire d'Erzsébet Báthory et posait des questions inédites. Et si Erzsébet Báthory avait été un bouc émissaire ou la victime d'une conspiration ?

La personnalité de l'enquêteur

Juraj Thurzo, l'enquêteur dans l'affaire Báthory, était palatin de Hongrie, donc le personnage le plus important après l'empereur Mathias I dans le pays. Il représentait la Cour de Vienne et cumulait les charges de décideur politique et « ministre » de la Justice. Il était totalement dévoué à la cause des Habsbourg et Mathias I voulait en faire le fer-de-lance d'une reconquête de la Hongrie à la foi catholique. Dès qu'il devint palatin, Thurzo chercha à incriminer Erzsébet, membre d'une puissante famille protestante. Thurzo trouvait auprès de certains nobles une oreille complaisante : beaucoup étaient jaloux de la fortune d'Erzsébet et les femmes enviaient ses superbes toilettes venues tout droit des plus élégants faiseurs d'Italie. D'ailleurs, quand Erzsébet fut emmurée, il semble que l'épouse de Thurzo ait tenté de passer au peigne fin le château de la condamnée pour retrouver ses fabuleux bijoux.

Hypothèse du complot

Cette hypothèse est double. Dans la correspondance de Mathias I avec Thurzo, il est net que la « descente » de Thurzo et de ses hommes au château comtal n'a rien de fortuit, comme il le prétendait, mais avait été longuement préméditée. À part les aveux des domestiques extorqués sous la torture, il n'y avait quasi rien à verser au dossier. Pas même, semble-t-il, de plaintes de prétendues familles nobles recherchant leurs filles disparues. Faute de base solide, Thurzo, pour ne pas mécontenter son maître Mathias I, avait conclu à la hâte à l'emmurement évitant ainsi un procès posant question.

Quel procès ?

Autre hypothèse : un complot familial. Erzsébet Báthory était acquise à la cause indépendantiste. Sa famille (son fils, ses filles et ses gendres) craignait à la fois que la fortune Báthory n'y soit engloutie ou qu'en cas d'échec, le déshonneur ne s'abatte sur eux et leur lignée. Ils auraient préféré dénoncer Erzsébet comme meurtrière acoquinée avec des sorciers plutôt que de voir retomber sur eux l'infamie de la trahison à l'égard de leur suzerain Mathias I. Ce qui expliquerait le mutisme de l'accusée et la rapidité de l'application de la peine « incongrue » pour les faits de meurtre et sorcellerie. Rappelons qu'il y a eu arrangement entre Thurzo, Erzsébet et ses enfants, que ceux-ci se sont emparés de la fortune maternelle du vivant de la comtesse et surtout qu'il n'y eut jamais de comparution lors du procès !

La Montespan, une passion empoisonnante



LouisXIV dépénalise la sorcellerie !

En 1682, LouisXIV décide de faire disparaître du Code de Justice l'accusation de sorcellerie. Le Roi-Soleil jugeait que les campagnes et même les villes du royaume étaient infestées d'une véritable psychose du sorcier et surtout de la sorcière. Il était las de voir se multiplier des procès iniques où nombre de femmes étaient envoyées au bûcher sur de vagues et irrationnelles accusations de se rendre au sabbat pour honorer les démons et ensuite jeter des sorts à leurs voisins et à leur bétail.

Il fallait en finir avec cette sorcellerie née de superstitions vulgaires. Par contre, selon la volonté royale, les sanctions, voire les peines de mort seraient maintenues s'il s'avérait que de véritables crimes de sang, escroqueries et profanation de choses saintes telles les hosties se produisaient sous couvert de pratiques magiques. Cette décision ne s'explique pas uniquement par un désir royal de lutte contre l'obscurantisme comme on pourrait le croire ; le roi entend cibler prioritairement un phénomène en pleine expansion au XVIIe siècle : la magie noire dans toute sa sanglante horreur, un phénomène bien plus inquiétant que l'usage de sortilèges farfelus. En 1682, LouisXIV vient en effet d'être personnellement touché par une affaire de sorcellerie meurtrière d'une ampleur inimaginable. Il désire donc concentrer les efforts de la Justice afin de cibler des pratiques de magie noire bien précises et meurtrières.

Le diable est entré dans Versailles

En effet, le « Diable » s'est introduit jusqu'à Versailles. Pendant quelques années, des affaires criminelles de magie noire et de poisons viennent secouer toute la France et même la propre cour royale. Elle implique des nobles de très haut rang et aussi la Montespan, la maîtresse royale en titre dont le roi est, par ailleurs, déjà fortement lassé au moment des faits. Madame de Montespan s'est retrouvée au cœur d'un scandale et d'un procès retentissant, sur fond de rivalité entre les deux ministres les plus puissants, Colbert et Louvois : l'« Affaire des poisons ». Un enchaînement de révélations et d'accusations de plus en plus sordides va atteindre son paroxysme : le fléau des messes noires ahurissantes. Beaucoup de morts suspects parmi la haute noblesse, mais aussi au sein de la magistrature et des membres des parlements vont créer un climat de suspicion qui ne s'apaisera qu'en 1682.

Psychose dans la Galerie des Glaces

Pendant toute cette période (1670-1682), on assista à des révélations ahurissantes d'empoisonnement, de meurtres d'enfants, de sacrifices humains, de profanation et de blasphèmes gravissimes. Des rumeurs courent et des décès sont jugés suspects, à commencer par celui d'Henriette d'Angleterre, épouse de Monsieur, frère du Roi, morte très jeune en 1670. Puis, d'autres soupçons planent sur Versailles comme dans Paris. Plusieurs morts subites et

inquiétantes de personnes visiblement en bonne santé se sont succédé dans les années qui suivirent jusqu'à ce qu'éclatent enfin au grand jour les manigances de la Brinvilliers, de la Voisin, de l'abbé Guibourg et de leurs acolytes.

Agonie d'une passion

Selon la volonté royale, l'ampleur et le caractère sordide des délits révélés nécessitent la mise en place d'une « Chambre ardente », c'est-à-dire un tribunal d'exception que l'Histoire retient sous le nom de « Chambre des poisons ». Cette mesure exceptionnelle était dictée au roi à la fois par l'ampleur des forfaits, mais aussi par le fait que le nom de Madame de Montespan figurait dans les aveux de plusieurs suspects et condamnés. À plusieurs reprises, le roi, lassé des charmes de sa favorite, avait tenté de l'écarter de son alcôve puis de son cercle intime. Par faiblesse ou simplement par habitude, LouisXIV n'avait jamais réellement « rompu ». Avec l'affaire des poisons, des années de faveurs et autant d'intrigues, le « chapitre Montespan » allait être définitivement clos dans la vie de Louis XIV. Pour la clarté du récit, de ses tenants et aboutissants, il est nécessaire de brièvement résumer l'ascension et la chute de celle que l'on appelait la « Belle Athenais » afin de mieux comprendre comment un pareil scandale avait pu voir le jour.

Françoise de Rochechouart, une jolie dame noble

Françoise-Athénaïs de Rochechouart, marquise de Montespan, a environ vingt-sept ans quand elle devient la maîtresse de LouisXIV. La jeune femme, née dans un milieu de haute noblesse qui gravite autour du roi, a reçu une excellente éducation religieuse dans le très réputé couvent des Dames à Saintes.

Après des fiançailles avec le marquis de Noirmoutiers qui se terminent avec la fuite du promis en Espagne à cause d'un duel, Françoise épouse à vingt-deux ans Henri Louis de Pardaillan de Gondrin, marquis de Montespan. Malgré la naissance de deux enfants, le couple ne s'entend pas. Montespan, un excentrique déjà raillé par ses contemporains et dont Teulé a brossé un portrait d'une intelligente folie dans l'un de ses romans, multiplie les dettes autant que les faits d'armes peu glorieux.

Madame de Montespan, dès avant son mariage, était attachée à la cour de la jeune reine Marie-Thérèse. Elle voyait donc peu ce mari sans gloire ni fortune.

Ascension d'Athénaïs

Après avoir émis de vertueuses critiques à l'encontre de Mademoiselle de La Vallière, maîtresse royale en titre, la belle Françoise-Athénaïs mit ensuite tous ses soins à se rapprocher d'elle. La naïve La Vallières laissa entrer la louve dans la bergerie (si l'on peut appeler ainsi les appartements privés du roi). C'est ainsi que LouisXIV mena le train amoureux d'un vrai sultan ottoman. Un ami de La Fontaine, un homme réfléchi nommé Maucroix, écrivit un jour avec le plus grand sérieux : « Nous vîmes M me de La Vallière monter la première en carrosse, le roi ensuite, et enfin M me de Montespan, tous trois sur le même siège ». Ajoutons que la reine Marie-Thérèse participait aussi parfois à ce genre de promenade !

Cette situation dura six ans. En 1674, brisée par un réel chagrin d'amour et incapable de côtoyer journallement la Montespan, devenue sa trop brillante rivale, Mademoiselle de La Vallière partit se terrer jusqu'à la fin de ses jours dans le couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques. Lavallières devint sœur Louise de la Charité et Françoise de Montespan, la belle et toute puissante, ne fut désormais plus appelée qu'Athénaïs (du moins par les flatteurs ou ceux qui escomptaient quelque privilèges grâce à elle).

La « sultane reine »

Pendant douze ans, Athénaïs eut toutes les faveurs du roi. Elle en profita par étaler un luxe tapageur. Elle manipulait le roi afin d'offrir des postes clefs dans l'armée, de pourvoir de charges étatiques lucratives ou d'obtenir des prébendes au sein de l'Église pour les membres de sa famille. Les courtisans flagorneurs qui parvenaient à obtenir son soutien jouissaient également de pareilles prérogatives. Fine et intelligente, mais trop volontiers arrogante avec la noblesse, Athénaïs en blessa plus d'un pour le plaisir de faire un « bon mot ». Le roi n'était pas épargné par ses traits d'ironie acide.

Pauvre au début de son mariage avec le marquis de Montespan, la séductrice parvint à devenir l'une des personnes les plus riches du royaume grâce aux largesses de son royal amant. Près de Versailles, LouisXIV lui fit construire le château de Clagny, dont Madame de Sévigné décrit la stupéfiante magnificence. Encensée par les artistes dont elle était le réel mécène, Madame de Montespan se voyait par contre sans cesse conspuée par les hommes d'Église influents.

Un danger pour l'âme de LouisXIV

Bossuet, le père Lachaise, et même l'intarissable la Bourdaloue é mirent de vives critiques quant à l'attachement si manifeste de LouisXIV envers sa maîtresse dont il n'eut pas moins de sept enfants. Selon les prélats, confesseurs et autres prédicateurs, la belle Athénaïs maintenait le roi dans l'« immoralité ». Dans leur discours, le roi apparaît

comme victime de sa maîtresse à laquelle incombe le climat général de turpitude régnant à la cour et dans l'entourage royal. Si les confesseurs parvenaient parfois à persuader le Roi-Soleil de se séparer de sa maîtresse, l'éloignement réel ou feint des amants ne durait jamais très longtemps. Après quelques mois d'une séparation que l'on croyait définitive, la réconciliation intervenait, généralement suivie de la naissance d'un nouveau bâtard que le roi s'empressait de légitimer et de doter largement.

La grenouille enfle avec le temps

Certes, l'hostilité ouverte et constante de l'Église envers la « sultane reine » pesait sur l'humeur de LouisXIV, mais elle ne constituait pas à elle seule une raison suffisante pour infléchir les décisions d'un souverain qui se prétendait de « droit divin ». En réalité, bien plus que de pieux scrupules, le temps passait et faisait son œuvre, l'usure s'installait et la passion charnelle finit par s'éteindre. Madame de Montespan avait beau écarter les plus belles filles de l'entourage de la reine Marie-Thérèse, terrain de chasse donjuanesque de LouisXIV, feindre d'accepter la nouvelle « passion » du roi pour la très jeune Fontanges, LouisXIV désirait de moins en moins Athénaïs. Le roi avait besoin d'émotions fraîches et Madame de Montespan enflait comme une grenouille à la suite de ses grossesses multiples et rapprochées. Les charmes trop tôt défraîchis de la belle Athénaïs n'avaient plus d'effet sur la libido d'un homme dans la quarantaine, blasé et partagé entre le désir de séduire des tendrons ou de se ranger. Les scènes de jalousie bruyantes d'une Madame de Montespan au caractère emporté n'incitaient pas vraiment le roi à muer en tendresse sa passion pour son ancienne maîtresse.

Des ors de Clagny aux soupentes de Versailles

En outre, LouisXIV était un homme très attaché à ses enfants, légitimes ou bâtards, ce qui n'était pas le cas de Madame de Montespan. Les enfants de la favorite avaient trouvé un vrai amour maternel auprès de leur gouvernante Madame de Maintenon. Les frictions au sujet des rejetons royaux étaient très fréquentes entre les deux femmes, l'une mondaine et l'autre maternelle. LouisXIV en souffrit au début, puis s'appuya de plus en plus sur les avis de Madame de Maintenon, ce qui fit naître entre eux complicité et amitié dans un premier temps. Bientôt, le roi et la gouvernante furent rapprochés par un attachement grandissant qui prenait doucement la forme de l'amour. Madame de Montespan sombre lentement mais irrémédiablement dans l'indifférence tandis que Madame de Maintenon, la veuve pauvre du poète Scarron, devient « Madame de Maintenant » pour les courtisans.

Ce sobriquet voulait tout dire. Les seuls sentiments encore éprouvés par LouisXIV à l'égard de l'ancienne « belle Athénaïs » se résumaient à un respect dû à la mère de plusieurs de ses très nombreux enfants. Cet égard permit à Madame de Montespan de rester à Versailles malgré le désamour royal et de participer à la vie de Cour et à son train de vie, quoique dans un rôle restreint. Et puis, tout bascula !

L'« Affaire des poisons », La Brinvilliers

La réelle faveur de Madame de Montespan faisait déjà partie du passé quand éclata la terrible affaire des poisons. Tout commence en 1672 quand un certain Jean-Baptiste Godin de Sainte-Croix est retrouvé mort à son domicile. Lorsqu'on procède à l'inventaire de ses biens, on découvre une cassette contenant des lettres confidentielles de la marquise de Brinvilliers, dont le défunt était l'un des nombreux amants. Dans ses missives, celle-ci affirme avoir empoisonné son père, Dreux d'Aubray, lieutenant civil du Châtelet de Paris, ainsi que ses deux frères, l'un occupant la même charge que son père, l'autre étant conseiller au Parlement de Paris. La marquise affirme avoir commis son premier meurtre dès 1666 et les deux autres en 1670. Elle aurait même raté son mari, sa mère et sa fille.

Détail sordide : la marquise « essayait » ses poisons sur les malades de l'Hôtel, lieu qu'elle visitait par œuvre de charité.

Ayant eu vent de la découverte de la cassette, la Brinvilliers prit le large et sa cavale à travers l'Europe ne prit fin que le 27 mars 1676. Elle fut repérée ce jour-là dans un couvent de Liège par un agent du lieutenant de la police française La Reynie, puis arrêtée et extradée vers la France (la ville de Liège faisait alors partie du Saint-Empire germanique).

LouisXIV a peur !

Une affaire de poisons a toujours des relents de sorcellerie et l'affaire de la Brinvilliers implique comme coupable une dame noble, ses amis et son entourage. Le roi s'inquiète et au cours du procès, il écrit une lettre très significative à son fidèle Colbert en date du 28 juin 1676 : « Sur l'affaire de M me de Brinvilliers, je crois qu'il est important que vous disiez au Premier ministre et au Procureur général, de ma part, que je m'attends qu'ils feront tout ce que des gens de bien comme eux doivent faire pour déconcerter tous ceux, de quelque qu'ils soient, qui sont mêlés dans un si vilain commerce. Mandez-moi tout ce que vous pourrez apprendre ».

Le Roi-Soleil s'inquiète visiblement de l'opprobre que l'on pourrait jeter sur une partie de la noblesse.

Il est vrai que depuis sa jeunesse et la Fronde, sa confiance en la noblesse française a été fortement écornée.

Le monarque n'est pas au bout de ses surprises !

Cendres au vent

Condamnée le 16 juillet 1676, la marquise de Brinvilliers fut décapitée le lendemain. Le bourreau fit usage de l'épée (noblesse oblige), le corps supplicié fut brûlé et ses cendres dispersées comme celles d'une sorcière bien qu'il s'agisse en fait de crimes de droit commun. Dans une lettre écrite le 27 juillet, Madame de Sévigné affirme avec son ironie habituelle : « Enfin, c'est fait, la Brinvilliers est en l'air. Son pauvre petit corps a été jeté, après l'exécution, dans un fort grand feu, et les cendres au vent, de sorte que nous la respirerons, et par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante, dont nous serons tous étonnés ». L'épistolaire ne croyait pas si bien dire !

Une lettre anonyme

Avant de monter sur l'échafaud, dans un ultime entretien avec le procureur général, la Brinvilliers avait cependant fait allusion à une série de faits graves qui concernaient Fouquet, Colbert, Mazarin et l'entourage proche du Roi-Soleil. En septembre 1677, on retrouve dans un confessionnal de l'Église des jésuites de la rue Saint-Antoine à Paris, un billet anonyme qui fait mention d'une menace visant cette fois le roi lui-même, un complot où l'on utiliserait des « poudres blanches » (sans autre précision) serait en train de s'ourdir. Le lieutenant de police La Reynie, qui avait été au cœur de l'arrestation de la Brinvilliers, se trouve dès lors confronté à une affaire d'une plus grande ampleur : un réseau d'empoisonneurs œuvrant dans les milieux les plus huppés. « Il semble qu'il y ait dans certains temps des modes de crimes comme d'habits. Du temps de la Voisin et de la Brinvilliers, ce n'étaient qu'empoisonneurs » écrira dans ses Mémoires le célèbre Saint-Simon (1675-1755) (la première édition complète des Mémoires de Saint-Simon ne fut publiée qu'en 1858 par Alphonse Chéruel).

La Voisin

Une femme du nom de Marie Bosse, en état d'ébriété, s'était vantée de fournir des « poudres » à des dames de la noblesse et de préparer un coup qui rapporterait gros. Sa complice, Marie Vigoureux, diseuse de bonne aventure, est déjà fichée. Une femme de la police se fait alors passer auprès de ces apothicaires plutôt spéciales comme une dame lasse de son époux. Elle se voit proposer une poudre propice à lui assurer un veuvage rapide. Marie Bosse et Marie Vigoureux sont arrêtées. Torturées, elles dénoncent un flot de complices dont une certaine Monvoisin, dite la Voisin.

Il apparaît que la clientèle de la Voisin ne se limite pas à un petit peuple crédule. Bourgeois fortunés et nobles ne semblent pas boudier son officine et ses « judicieux » conseils. L'attention se focalise donc sur cette « sorcière » et ses comparses qui proposaient des « philtres d'amour » mais aussi des médecines plus troubles dites « potions de succession ».

« Chambre des poisons »

Lors de la poursuite des enquêtes apparaissent petit à petit les noms de proches de Madame de Montespan, comme Madame de Vivonne, sa belle-sœur, et les deux femmes de chambre de la favorite, la des Œillets et la Catau. Le climat devient paranoïaque : nulle personne, quel que soit son rang social, n'est à l'abri des « poudres ». Conseillé par La Reynie qui mène la police du royaume de main de maître et effaré à l'idée de voir ses intimes éclaboussés par les affaires, Louis XIV décrète la mise en place d'un tribunal d'exception : la fameuse « Chambre ardente », dite « Chambre des Poisons » (le 5 avril 1679).

Le 22 février 1680, La Voisin, jugée coupable et complice d'empoisonnements, monte sur le bûcher avec quelques autres criminels. Brûlée vive, La Voisin fut réduite au silence. Car étrangement, si la question lui a été appliquée avant la sentence, et même après celle-ci comme il est d'usage, la torture fut très modérée, à n'en pas douter pour que l'empoisonneuse ne parle pas trop, murmure-t-on. La noblesse et Madame de Montespan sont soulagées. Ils ont tort ! Le travail de la « Chambre des Poisons » n'était pas terminé.

Ardents débats

Le tribunal fut installé à l'Arsenal, proche de la prison de la Bastille, dans une salle très solennellement décorée.

L'origine de la dénomination « Chambre ardente » est controversée ; pour les uns, il s'agit d'un tribunal habilité à condamner au bûcher tandis que d'autres avancent que cette appellation vient simplement d'une salle close et éclairée de flambeaux. Quoi qu'il en soit, la mise en place d'une Chambre ardente où siègent des magistrats « spécialisés » n'apparaît que très rarement dans l'histoire de France. La royauté y eut recours à plusieurs reprises entre 1535 et 1560. La procédure visait alors les protestants que l'on estimait dangereux pour l'État, une offensive de la Contre-Réforme sous les apparences de tribunaux compétents pour les crimes de lèse-majesté. Fouquet eut « droit » lui aussi à un tribunal d'exception sous le règne de Louis XIV, le roi étant décidé à en faire une affaire personnelle, sans place pour une éventuelle clémence. Lors de l'instauration de ce type de juridiction, les magistrats sont choisis parmi les membres du Parlement de Paris selon la volonté arbitraire du roi. (Après la fameuse « Chambre des Poisons », il fallut attendre 1717, lors de la minorité de Louis XV, pour voir le Régent mettre sur pied une cour spéciale. Ce fut la dernière. Il s'agissait alors de traduire en justice des fermiers généraux [collecteurs officiels des impôts] pour malversation et fraude envers les finances publiques).

Terrible rebondissement

Voilà que soudain, Marie-Marguerite, la fille de la Voisin, se décide à parler après l'exécution de sa mère. Pour elle, il n'y a aucun doute : bien que tenue à l'écart de ses maléfices, elle a surpris sa mère à fournir des « poudres pour l'amour » à Madame de Montespan. La mère la Voisin les portait personnellement au château de Clagny quand la des Œillels, la suivante de la favorite, n'avait pas la possibilité de servir d'intermédiaire. Poursuivant ses déclarations, appuyées par d'autres témoignages de « repentis », la fille assura aussi qu'il y avait eu des intentions de complot mortel contre le roi. Par le passé, des projets d'empoisonnement de la Fontanges avaient également été élaborés. Marie-Marguerite confirme ensuite que Madame de Montespan aurait souhaité se fournir en poison une fois déçue par l'inefficacité des « poudres d'amour » sur le retour de sentiment du roi. Comme aucune preuve de ces accusations d'intentions meurtrières ne fut trouvée, ni trop recherchée, le cas fut en partie résolu par la loi du silence.

Le diable s'en mêle

Mais le coup de grâce ne serait pas épargné à la Montespan, car, en plus d'avoir risqué d'empoisonner le roi par imprudence pour recouvrer toute son affection en ayant recours à la magie, la Montespan était aussi liée, selon ses dénonciateurs, aux pires pratiques de sorcellerie. Pour commencer, les « poudres de taupe » dont elle était une acheteuse régulière depuis des années sentaient le soufre : les ingrédients déjà dégoûtants étaient mélangés dans un calice qui servait à la messe. Mais selon ses accusateurs, une bande de racailles embastillées, la Montespan elle-même n'était autre qu'une sorcière qui participait à des pratiques des plus inavouables. L'instauration de la Chambre ardente de 1679 s'inscrivait déjà dans la détermination de Louis XIV de garder absolument la haute main sur les magistrats concernés. Malgré cela, au fil du procès, la tournure des événements, causée par les aveux de plus en plus effarants des suspects, risquait de mettre en péril le dessein royal de garder un certain secret à propos de ses proches. Le Roi-Soleil alla alors plus loin.

Les feuilles volantes

Communément, les procès-verbaux des interrogatoires étaient inscrits dans des documents nommés « rôles ». Mais il fallait que le roi puisse disposer à discrétion de toute pièce qu'il jugerait trop compromettante pour sa propre image et celle des enfants nés de Madame de Montespan.

Le roi interdit donc aux magistrats d'utiliser ces habituels registres de procédure pour l'enregistrement de certaines dépositions quand il s'agit de « faits particuliers », termes discrets pour faire allusion à l'implication de Madame de Montespan. Les magistrats ne pouvaient rédiger les résultats des investigations que sur des feuilles volantes. Les dépositions les plus compromettantes ne furent pas même connues des juges, car ces renseignements restèrent confinés dans les dossiers de quelques conseillers royaux. Les juges de la « Chambre des Poisons », bien que préalablement triés sur le volet par Louis XIV, s'accommodaient mal de cet ordre. Dès lors, Louis XIV décréta la suspension pure et simple des travaux de la cour de Justice le 21 juillet 1682. Scellée la boîte de Pandore, le public n'en saura pas plus, du moins au temps du roi.

Un amant déçu ou un roi prévoyant ?

Madame de Montespan bénéficia d'un « non-lieu », plus précisément de la loi du silence, mais plusieurs personnages de haut rang passèrent le reste de leurs jours au secret.

En confisquant les pièces à conviction, Louis XIV soustrayait certes Madame de Montespan à la Justice, mais il garda par-devers lui des documents suffisamment compromettants pour écarter définitivement de la sphère politique une favorite devenue indésirable à ses yeux et encombrante pour Madame de Maintenon, sa nouvelle « reine ». Prudent, Louis XIV conserva jusqu'en 1709 les feuillets compromettants. Il ne brûla ces preuves des agissements douteux de la mère de sept de ses enfants qu'après le décès de celle-ci, enfin assuré d'être débarrassé de Madame de Montespan et de ses éventuels désirs de manigances après l'Affaire des Poisons. Car, en réalité, ce que le roi essayait d'oublier et de faire oublier allait bien au-delà de crimes de droit commun. C'est que l'« Affaire des Poisons » était aussi celle des pires vices, des plus ignobles dépravations qu'engendra la sorcellerie au XVIIe siècle.

Les messes noires

Dans un premier temps, Marie-Marguerite, la fille de la Voisin, n'avait pas osé révéler dans l'« Affaire des Poisons » tout ce qu'elle savait sur des faits encore plus graves : Madame de Montespan était complice, si pas instigatrice, de messes noires d'une inouïe cruauté mêlée d'obscénités sans pareilles. La fille de La Voisin confessa qu'au cours des réunions qui se tenaient chez sa mère : « Une femme, ordinairement une prostituée sur le point d'accoucher, se faisait porter au milieu d'un cercle tracé sur le parquet et environné de chandelles noires. Lorsque l'enfantement avait lieu, la mère livrait son fils pour le vouer au démon ».

L'abbé pervers

Un abbé du nom de Guibourg cité dans les aveux de la fille de la Voisin fut arrêté. Il commença par nier, avant de tout avouer de ces messes noires et de fournir des détails à faire frémir. Selon lui, Madame de Montespan s'était

prêtée en personne à ces abominables pratiques. Très en verve, il raconta comment il avait dit la messe « à l'envers » sur le corps dénudé de la favorite royale, une serviette marquée d'une croix sur le ventre et sur la serviette le calice posé en évidence. Des comparses, plus prudents, avancèrent que le visage de la dame restait dissimulé et qu'il était probable que la favorite royale se faisait « physiquement » remplacer par Madame des Cèllets.

De sang et de sperme

À partir du milieu du XVIIe siècle, le sabbat a tendance à changer de visage. Aller au sabbat est presque « démodé » ou trop vulgaire pour les classes privilégiées. S'oindre d'onguents, enfourcher un balai et aller déposer des baisers sur l'arrière-train d'un Satan-bouc est laissé aux ignares des campagnes. De réunions en lieu secret où l'on honore le démon et où l'on fornique en groupe, les « initiés » passent plus volontiers à des orgies privées où l'on se livre au cannibalisme, voire où l'on sacrifie de très jeunes enfants. L'horrible mode devient la messe noire, dès lors doublement détestable qu'elle incarne à la fois le culte de Satan et parodie odieusement le plus saint des sacrements : l'Eucharistie. La sexualité se mêle au blasphème, le sacré devient orgiaque.

Michelet (obsédé au XIXe siècle par la sorcière) prétend qu'il y avait des prêtres très pervers qui célébraient la messe sur le ventre des prostituées et introduisaient des hosties dans leur vagin.

Ils arrosaient aussi ces femmes de sperme et de sang. Guibourg comptait parmi ces officiants barbares dont Paris semble avoir pullulé.

Ignoble trafic d'enfants

Le 10 octobre 1680, l'abbé Guibourg avoue qu'il a, lors de la consécration, récité ceci : « Astaroth, Asmodée, princes de l'amitié je vous conjure d'accepter le sacrifice que je vous présente de cet enfant pour les choses que je vous demande qui sont l'amitié du Roi (...) de Monsieur le dauphin que rien ne me soit dénié de ce je demanderai au Roi, tant pour mes parents que pour mes serveurs »

Ce dépravé finit par admettre avoir acheté pour un écu un enfant « qui lui fut présenté par une grande fille, et ayant tiré du sang de l'enfant qu'il piqua à la gorge avec un canif, il en versa dans le calice, après quoi l'enfant lui fut retiré et emporté en un autre lieu, dont ensuite on lui rapporta le cœur et les entrailles pour en faire une deuxième qui devait servir pour faire des poudres pour le Roi et pour Madame de Montespan ». Selon ses dires, Guibourg avoua avoir pratiqué ce rite de nombreuses fois. Il dut cependant la vie à la loi du silence due à la Montespan. Ces messes noires étaient de pures ignominies, des faits d'un sadisme épouvantable.

Un nouveau massacre des Innocents

L'immolation de jeunes enfants comme on en fit jadis au dieu païen Baal est certes le rite le plus abominable des messes noires, alors que les pratiques purement blasphématoires sembleraient de nos jours assez ridicules. Jean Bodin raconte le cas d'une sage-femme de Constance qui avait tué 41 enfants en leur perçant la tête à l'aide de grosses épingles. Ce même auteur rapporte le cas d'une sage-femme qui, lorsqu'un nouveau-né mourait, allait le déterrer du cimetière pour le faire cuire et garder sa graisse. La chair de nouveau-né était un plat apprécié lors des sabbats. Cela relève ici du cannibalisme pur et simple.

Bodin raffole des précisions à ce sujet. Selon lui, depuis l'Antiquité, les sorcières étaient si friandes de chair humaine qu'il était quasi impossible de garder les corps-morts ni les enfermer si bien qu'elles n'y puissent accéder pour les ronger jusqu'aux os. Les enfants ne sont pas seulement de délicieuses denrées comestibles. Très souvent, sorciers et sorcières emmènent leur progéniture au sabbat pour la vouer à Satan qui, recevant l'enfant dans les bras, en fait un sorcier.

La part du phantasme

Institoris et Sprenger, deux des plus redoutables inquisiteurs de l'Histoire occidentale rapportent le cas d'une femme accouchant en « morceaux » de bras, de tête, de pied après avoir été touchée par une sorcière. Extrémistes et littéralement obsédés par la sorcellerie, ces deux auteurs ont très probablement inventorié comme meurtre rituel de simples pratiques d'avorteuses ou de sages-femmes. Obligées de choisir entre la vie de la mère et du nourrisson lors d'accouchements très difficiles, elles ont eu recours à des pratiques chirurgicales pour tenter de sauver la parturiente. Ce choix favorisant la mère apparaissait comme coupable par l'Église de Rome et le débat fit rage jusqu'au XXe siècle dans les milieux ultra catholiques.

Accoucheurs accusateurs

Le XVIIe siècle connaît un renforcement du contrôle des matrones, tant par l'Église que par l'État. Cette mesure apparaît en même temps qu'émerge une nouvelle catégorie de médecins spécialisés, les accoucheurs. Ceux-ci accusent les sages-femmes d'ignorance et leur reprochent, par leur maladresse, de blesser, mutiler, voire décapiter à cause de leur incompetence. Il n'est pas innocent que cette rivalité professionnelle éclore au même moment où le trafic de bébés voués aux pratiques de magie noire atteint son paroxysme. Nul doute que des accusations portées sur des matrones comme complices de prêtres dévoyés s'inscrivent dans un contexte de compétition entre « mires

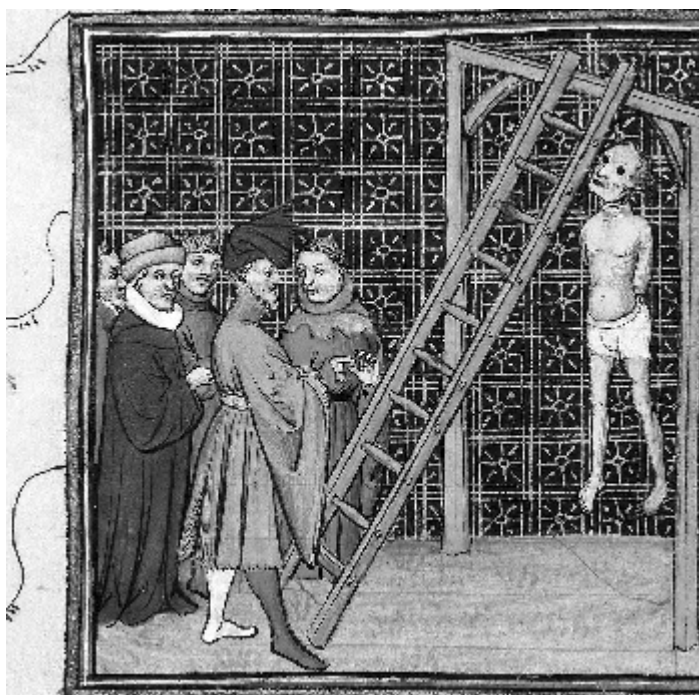
» et matrones et relève plus d'une fois d'un phantasme ou d'une pure malveillance.

Pour en finir avec la Montespan

Le retentissant procès des poisons et surtout celui des messes noires mit un terme à la carrière de favorite de Madame de Montespan, même si pendant dix ans, le roi la toléra encore à Versailles, confinée dans des appartements « modestes ». La rupture entre le roi et sa favorite est réellement consommée. Louis XIV avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour minimiser, voire occulter le rôle de la mère de ses sept ans enfants dans cette abominable affaire qui avait secoué la France du bas peuple à la haute noblesse. Des pièces capitales du procès avaient été escamotées, mais les révélations faites par les coupables de l'affaire des poisons étaient si graves que même si on le disait tout bas, la Montespan s'était sans aucun doute adonnée à la sorcellerie. Quant à la marquise de Sévigné, elle ne se priva pas d'écrire à sa fille : « Ne vous paraît-il pas, de loin, que nous respirons ici tous du poison, que nous sommes dans les sortilèges et les avortements ».

« Madame de Maintenant »

Vis-à-vis du puissant clan des dévots, le roi désirait se racheter et faire montre d'une « bonne conduite chrétienne ». La disgrâce, quoique teintée de bienveillance, de la Montespan, auréolait le roi d'une vertu nouvelle. Quant à Madame de Maintenon, l'étoile montante de la cour, une voie « royale » lui était ouverte par l'éviction de celle dont elle avait élevé les enfants bâtards, ce qui finalement devait aboutir à son mariage morganatique avec Louis XIV lorsqu'il devint veuf de Marie-Thérèse. Madame de Maintenon pouvait occuper à elle seule l'avant-scène jusqu'à la mort du Roi-Soleil. Si aujourd'hui, l'Affaire des poisons passionne toujours (elle a inspiré Alexandre Dumas pour ses Crimes célèbres, comme l'auteure Hermary Vieille pour son roman La Marquise des ombres), on le doit surtout à La Reynie qui avait habilement recopié et conservé des documents à l'insu de Louis XIV. Le Roi-Soleil n'avait pu dérober toutes les preuves à l'histoire de France.



LE DIABLE, UN BON PRÉTEXTE

Le Diable, honni, d'étésté, pourchassé par papes et évêques, empereurs et rois, par villes et campagnes peut parfois servir de bon prétexte afin de s'approprier argent, charges ou trônes. Car quand toutes les ressources pour évincer un rival ou discréditer un adversaire sont épuisées, reste l'arme ultime et souvent imparable : l'accusation de sorcellerie portée sur la personne en question, assortie si possible de quelques témoignages fallacieux. C'est de cette manière que les puissants s'emparèrent du Trésor des Templiers ou des biens des Juifs. Dénoncer quelqu'un pour diableries permet de faire reposer sur cette personne des responsabilités difficilement endossables et de la transformer en bouc émissaire. Une accusation de sorcellerie pouvait aussi écarter un prétendant au trône en cas d'extinction d'une lignée mettant en concurrence plusieurs clans.

Enguerrand de Marigny, le juste retour des « maléfices »

Un pendu se balance

En ce matin printanier du 30 avril 1315, un nouveau pendu vient se balancer au gibet de Montfaucon et y restera, se décharnant au gré des saisons, pendant deux ans. Cette dépouille piquée des corbeaux, cette guenille d'être humain fut cependant de son vivant l'un des hommes les plus influents du royaume de France et aussi l'un des plus unanimement haïs : Enguerrand de Marigny, ancien « ministre des Finances » du défunt roi de France Philippe IV le Bel. Avec Nogaret, il avait aidé Philippe le Bel à dépouiller Juifs et Templiers. Il s'était fait l'instrument du roi lorsque Philippe le Bel avait dévalué la monnaie et levé des impôts écrasants. Il était puissant et riche, il avait placé des membres de sa famille à bien des postes lucratifs. Selon le chroniqueur de son temps Guillaume de Nangis : « Enguerrand de Marigny (...) était établi au-dessus de la nation en grande autorité et puissance et était le conseiller principal de feu Philippe. (...) C'est lui qui expédiait toutes les affaires difficiles à régler, et tous et chacun lui obéissaient au moindre signe comme au plus puissant. »

Un bouc émissaire

Au cours de son règne, Philippe IV le Bel (1268-1314) avait toujours eu tendance à s'entourer de conseillers spécialisés, fussent-ils même issus de la bourgeoisie ou de la petite noblesse. Ce monarque autoritaire et souvent dénué de scrupules se défiait de la haute noblesse et souvent n'avait cure des avis des membres de sa famille. Parmi ceux-ci, son frère cadet Charles de Valois (1270-1325) cachait mal son dépit et sa hargne pour les conseillers royaux. À plusieurs reprises, Charles avait accusé Enguerrand de Marigny de recevoir des pots-de-vin et de se montrer secrètement déloyal à la couronne. Philippe le Bel avait réfuté ses accusations. D'autre part, si les Hospitaliers lui savaient gré d'avoir intercédé avec succès auprès du pape afin que leur soit concédée une part des biens des Templiers, d'autres ordres religieux étaient hostiles au roi. Quant au peuple, toujours prompt à vénérer un roi et à lui pardonner, il imputait à l'influence d'Enguerrand la fiscalité écrasante qui pesait sur tous les gens du commun. Enguerrand de Marigny avait conscience de la haine qu'on lui vouait. Il avoua un jour à Philippe le Bel qu'il souhaitait ardemment mourir avant le roi. Le sort en décida autrement.

Sordide querelle à la cour

Louis X le Hutin (1289-1316) succéda à Philippe le Bel en 1314. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans au caractère bien moins trempé que celui de son défunt père. Son oncle Charles de Valois, qui s'était posé en chef de file de la haute noblesse frustrée, obtint immédiatement un grand ascendant sur le nouveau monarque.

Il se trouva que l'argent vint à manquer pour les fastes du couronnement de Louis le Hutin. Charles de Valois, devant le roi et toute la haute noblesse réunie à Vincennes, fit comparaître Enguerrand de Marigny le sommant de rendre compte de sa gestion des finances du royaume. Le conseil tourna rapidement à la bagarre quant Charles de Valois accusa Marigny de fraude et concussion et que l'ancien bras droit de Philippe le Bel lui retourna ses accusations. Charles de Valois tira sa dague et aurait embroché Marigny (peut-être pour le réduire au silence ?) sans l'intervention de l'assistance.

Un roi trop bon

Une fois les deux protagonistes séparés, Louis le Hutin et ses deux frères exigent que Marigny leur expose la raison pour laquelle les caisses de l'État sont vides. L'accusé se justifie en invoquant les dépenses de guerre et de gestion difficile de la France. Il maintient qu'il n'a fait que suivre les ordres de Philippe le Bel, de n'avoir agi qu'avec son aval même s'il concède que parfois, il a été « couvert » a posteriori par l'autorité royale. Charles de Valois convainc Louis le Hutin de faire arrêter l'ancien ministre des Finances. Enguerrand se retrouve prisonnier au Louvre puis, ironie du sort, à la future prison du Temple. Ensuite, Charles de Valois parvient à mettre sous écrou toute une série de gens employés au Trésor et à les soumettre à la question. En outre, l'oncle du roi fait savoir que toute personne, quelle que soit sa condition, ayant des plaintes à formuler au sujet de Marigny sera écoutée. Marigny se trouve accablé des charges de détournement de fonds et de diverses graves malversations, voire d'intelligence avec l'ennemi. Louis le Hutin se montre assez benoît. Selon lui, il suffirait d'exiler Enguerrand de Marigny à Chypre, alors aux mains d'Henri II, prince de la famille française des Lusignan.

Le diable en dernier recours

La relative clémence de son royal neveu n'est pas du goût de Charles de Valois, qui attend sa revanche sur Enguerrand depuis trop longtemps. « Voilà que tout à coup vint aux oreilles dudit Charles le bruit que Jacques dit Delor, sa femme et son serviteur avaient, par des suggestions de la femme et de la sœur dudit Enguerrand et d'Enguerrand lui-même, fabriqué certaines images figurées, lesquelles devaient par sortilège procurer la délivrance d'Enguerrand, et jeter un maléfice tant sur le roi que sur Charles et sur d'autres personnes. Ce crime ayant été découvert, ledit Jacques, enchaîné dans un cachot s'étrangla de désespoir et sa femme fut brûlée » raconte Guillaume de Nangis, le chroniqueur. Charles de Valois affirma que l'on avait retrouvé les fameuses figures de cire

toutes piquées d'aiguilles et ensanglantées. Dès lors que le diable s'en est mêlé (bien à propos en fait), les crimes de sorcellerie et de lèse-majesté priment sur tous les autres chefs d'accusation. Seule la mort peut mettre fin aux agissements sorciers d'Enguerrand de Marigny. S'il ne périt pas sur le bûcher, il n'en fut pas moins, humiliation suprême pour un personnage de haut rang, pendu haut et court à ce gibet de Montfaucon qu'il avait lui-même fait ériger et où périrent les victimes de sa politique.

Agnès Bernauer, la « Reine morte bavaroise »



La belle d'Augsbourg

L'histoire d'Agnès Bernauer reste peu connue dans les pays de langue latine. Par contre, cette prétendue sorcière est devenue en Allemagne, au fil des temps, un personnage historique de plus en plus captivant, avant d'être hissée au rang d'héroïne romantique au XIXe siècle. Son destin n'est pas sans rappeler celui d'Ines de Castro, la célèbre « Reine morte », avec l'aura en moins et la touche de sorcellerie en plus. D'Andreas von Regensburg (*Chronicae Principibus Terrae Buarorum* de 1438-44) à Johannes Vervaux (*Annales Buicae gentis* de 1662) plus de trente chroniqueurs ont relaté sa vie et ses aléas.

Même Eneo Piccolomini, poète et secrétaire de l'empereur germanique Frédéric III, s'intéressera à la vie d'Agnès Bernauer. Cet écrivain est mieux connu sous son nom de pape : Pie II.

Agnès est née à Augsbourg vers 1410. Comme pour la plupart des gens non issus d'une lignée prestigieuse ou du moins connue, des zones d'ombres planent sur les premières années d'Agnès. Elle serait la fille d'un barbier ou plus exactement d'un tenancier d'étuves appelé Kaspar Bernauer. Pas plus que pour la prime jeunesse d'Agnès, il n'existe de certitude quant à la personnalité réelle de ce père et les textes semblent rester muets au sujet de sa mère.

Rencontre dans un lieu « douteux » ?

Agnès a à peu près dix-huit ans quand elle ouvre grand les battants de la porte de l'Histoire. En février 1428, Albert, fils unique d'Ernest de Bavière, assiste à un tournoi à Augsbourg. Le noble héritier est encore célibataire. C'est un homme de trente-deux ans séduisant, cultivé, que l'on dit amateur d'art et de musique et plus encore de jolies femmes. On ne sait dans quelles circonstances exactes, il rencontre la ravissante Agnès. Il est totalement improbable qu'Agnès se soit trouvée parmi les invités aux joutes aristocratiques. Par contre, il est plus vraisemblable qu'Albert se soit rendu aux étuves de Bernauer.

La pratique est alors courante même pour les grands seigneurs. Les établissements de bains publics existent depuis longtemps, mais connaissent un regain de faveur au cours des XIVe et XVe siècles. Certains, assez luxueux, ont la cote.

Sage ou légère Agnès ?

Ces étuves publiques sont en général florissantes et passent pour de bons investissements que même les ecclésiastiques ne dédaignent pas. Au Moyen Âge, contrairement aux idées reçues, la propreté est recherchée. Cependant, l'eau est associée au plaisir et les étuves sont mixtes, ce qui les rend parfois à tort, parfois à raison, suspectes aux yeux des prudes. Agnès n'est cependant nulle part mentionnée comme « demoiselle des bains », une

profession reconnue mais non dénuée d'ambiguïté. Il faut noter que dans la plupart des villes le règlement urbain interdit les étuves à certaines catégories de la population, les filles de joie en particulier. Une Agnès « masseuse coquine » n'est qu'un phantasme moderne.

La Bernauerin

Malgré sa modeste extraction et la réputation assez « sulfureuse » faite au métier de son père, Agnès devient très vite l'objet d'une vive passion pour Albert. Le jeune duc l'emmène avec lui à sa cour de Munich dont elle fait partie officiellement à partir de 1432. Très vite, la petite bourgeoise d'Augsbourg s'impose comme la Bernauerin, un personnage influent de l'entourage d'Albert de Bavière. Agnès joue un rôle dans le procès du requin de la finance Münnhauser. Mais elle indispose par sa morgue la palatine Béatrice, sœur d'Albert. Et il semble bien qu'elle ne se soit pas fait que des amis parmi les édiles munichoïses non plus, même si les archives municipales munichoïses gardent de rares traces d'Agnès, peu parlantes quant aux détails précis. À partir de 1433, Albert réside principalement au château de Blutenburg et Agnès achète des biens dans les environs de la propriété. On s'interroge encore sur les ressources financières dont aurait pu disposer une femme issue d'un milieu bourgeois pour lui permettre de pareilles acquisitions. On se dit qu'il s'agit des largesses d'Albert.

Une lignée en danger

Même si aucun mariage officiel n'a été célébré ni aucun enfant n'est né, il est indéniable qu'Albert et Agnès vivent ensemble. Il est même question d'une union morganatique secrète. Cette situation est loin d'être appréciée par tout le monde. La passion amoureuse d'Albert indispose fortement son père Ernest. Albert s'entête en effet à refuser tout mariage officiel avec une dame noble, ce qui signifie qu'Albert et donc son père n'auront pas de descendants légitimes pour leur branche des Bavière.

Il semble que le bourgmestre de Munich Karl Litzl ait été l'âme damnée du duc Ernest et lui ait suggéré de solutionner le problème : la passion d'Albert ne serait-elle pas issue de quelque envoûtement diabolique ? Si cela s'avérait, Agnès n'était qu'une sorcière qui méritait la mort pour s'en être prise à une famille aussi illustre que celle des Bavière-Munich. Ernest de Bavière prétendra donc qu'il soupçonne Agnès d'avoir ensorcelé son fils depuis des années. Il prétendra qu'elle risquait de devenir un jour une meurtrière capable de décimer sa lignée pour assouvir son désir de pouvoir.

Exécution sans procès

Ernest fomenta alors l'élimination d'Agnès avec la complicité d'un parent. Albert est invité à une chasse afin de l'éloigner de sa compagne. Nul doute que l'organisateur de la chasse, Henri de Bavière-Landshut, était de mèche avec Ernest. Agnès est capturée et accusée d'avoir ensorcelé Albert. Elle est jetée dans le Danube à Straubing le 12 octobre 1435.

Poètes et dramaturges ont brodé sur le thème de cette fin pathétique autant que cruelle. Ainsi, d'aucuns prétendent qu'Agnès aurait tenté de rejoindre la rive à la nage, étant parvenue à délier les liens entravant ses chevilles, mais les bourreaux auraient empêché cela en enroulant sa longue chevelure blonde autour d'une perche permettant ainsi de maintenir de force sa tête sous l'eau. Certaines amplifications romantiques voudraient même qu'Agnès ait demandé en vain la vie sauve en échange d'une réclusion volontaire dans un couvent ou encore que des moines aient tenté au péril de leur vie de la sauver des flots.

L'épreuve par l'eau était l'une des méthodes utilisées afin de savoir si une personne s'adonnait aux maléfices ou si elle était innocente. Dans le cas d'Agnès, il s'agit plus vraisemblablement d'une exécution sommaire, d'un assassinat, car il n'existe, semble-t-il, pas de minutes d'un procès intenté contre lui. La sorcellerie n'aurait été en fait qu'une justification a posteriori de l'acte meurtrier prémédité par Ernest.

Très discrètes archives

La mort d'Agnès Bernauer a donné lieu à de nombreuses affabulations à cause de la carence de sources fiables. Il y a peu de choses à propos de la mort de la jeune femme dans les archives du règne d'Ernest, sauf une lettre du duc bavarois datée du 28 octobre 1435, soit une quinzaine de jours après l'élimination d'Agnès. Cette missive envoyée par Ernest à l'empereur germanique Sigismond par l'entremise de Friedrich Aichstätter, un conseiller de la cour bavaroise de Munich, évoque le côté dangereux de la relation de son fils pour l'équilibre de la famille de Bavière.

Fou de rage après la mort d'Agnès, Albert se réfugia chez son cousin Bavière-Ingolstadt, Louis VII, et décida de prendre les armes contre son père. Cependant, il se réconcilia très rapidement, vraisemblablement grâce à l'entremise « énergique » de l'empereur germanique Sigismond. L'un des proches de ce dernier s'était trouvé mêlé de trop près à une affaire similaire et il semble que l'empereur ait préféré fermer les yeux sur le forfait d'Ernest de Bavière afin d'éviter de sanglants conflits impliquant les diverses branches des Bavière et leurs alliés respectifs.

Triste mariage, belles funérailles

Le 6 novembre 1435, Albert, selon les vœux de son père, épousa Anne de Brunswick-Grubenhagen. En 1438, Ernest

décède, laissant le pouvoir à Albert, son unique héritier pour sa branche des Bavière. Entre-temps, Agnès aura reçu une sépulture digne et chrétienne, fait étonnant pour une prétendue sorcière. Avec l'assentiment de son père, Albert fera enterrer Agnès dans le couvent des Carmélites de Straubing. La belle d'Augsbourg est figurée sur sa pierre tombale avec deux anneaux à la main, une représentation pour le moins troublante. La sépulture d'Agnès Bernauer deviendra un lieu connu et un pèlerinage romantique. Au XIXe siècle, le tourisme se développe (pour une élite curieuse) autour de lieux emblématiques. Louis Ier de Bavière, le grand-père du célèbre roi excentrique LouisII, s'y rendra. Une rue à Munich porte le nom d'Agnès Bernauer, telle une excuse au-delà des siècles.

La vie continue

Loin de la légende romantique du prince éploré à jamais, AlbertIII aura neuf enfants légitimes de son mariage avec Anne. Ses bâtards sont nombreux également. L'Histoire lui a accolé parfois le surnom de dévot ou de débonnaire. Son séjour au cours de sa jeunesse à la cour pragoise de Wenceslas de Bohême avait laissé tant de bons souvenirs que lors du décès (en 1440) de ce souverain, Albert s'était vu offrir la couronne de Bohême. Le Bavarois avait refusé, estimant que le trône devait revenir à l'héritier légitime et posthume de Wenceslas : le jeune Ladislas. AlbertIII aurait sans doute mérité un surnom de plus : le bon vivant. Il mourut en 1460 de la... goutte.

La Bernauerin, héroïne romantique

Depuis plus de quatre-vingts ans, Straubing, la ville où périt Agnès, organise des Festspiele retraçant ses amours et sa mort tragique. Leur création eut lieu dans le contexte de l'Allemagne de 1935, mais lors de la représentation de 1945, le ton avait nettement changé. Actuellement, ce « Jeu d'Agnès Bernauer » ne réunit pas moins de 700 figurants dans la cour du château de Straubing et fait partie des atouts touristiques de la ville.

L'intérêt non pas tant pour le personnage historique que pour l'héroïne d'une histoire d'amour, de plus en plus dramatisée au fil des temps, apparaît dès le XVIIIe siècle. Son destin funeste inspira dès lors plus les poètes et dramaturges que les chroniqueurs. Agnès se mue en héroïne romantique, martyre de l'amour, victime de la haine.

Depuis Hebbel, qui écrivit en 1855 Agnès Bernauer, une pathétique tragédie évoquant l'« Ange d'Augsbourg », jusqu'à Michel Boisrond, qui réalisa en 1961 le film les Amours célèbres, la victime d'Ernest de Bavière est source d'inspiration renouvelée. Boisrond confia le rôle d'Agnès à Brigitte Bardot et celui d'Albert, son amant, à Alain Delon. Quant au cruel Ernest de Bavière, il revint à Pierre Brasseur de l'incarner avec réalisme.

Le célèbre compositeur de Carmina Burana, Carl Orff, composa Die Bernauerin en 1947. Cette période d'après-guerre représente un moment « sensible » dans la vie du musicien dont l'attitude envers le nazisme a été considérée comme ambiguë. Nonobstant, Carl Orff et Prévert entretenaient des liens forts et Prévert consacra un poème (en 1961) à Agnès Bernauer, l'héroïne du musicien germanique.

Agnès, la ressuscitée d'un soir

Parmi les nombreux auteurs s'étant inspirés du tragique destin d'Agnès Bernauer, Emmanuel Schikaneder (1751-1812) tient une place originale. Né précisément à Straubing, la cité où s'est déroulé le drame de la Bernauerin, Schikaneder était un poète mais aussi un acteur, chanteur et metteur en scène. Il fit la connaissance de Mozart à Salzbourg. Il écrivit pour le merveilleux compositeur le livret de la « Flûte enchantée » et il joua le rôle de Papageno. À l'époque de sa connivence avec Mozart, Schikaneder tenait modestement, à Vienne, un petit théâtre populaire, « An der Wieden », situé dans les faubourgs. Il y jouait une pièce de son cru sur l'existence mouvementée d'Agnès. L'héroïne était tellement sympathique aux spectateurs sensibles qu'ils pleuraient à chaudes larmes à l'issue de chaque représentation et avant le tomber du rideau s'élevait régulièrement un tollé général en faveur de la malheureuse. Un soir, Schikaneder annonça que pour cette fois, il sauverait Agnès, mais exceptionnellement ! La vie ne récompensa pas l'auteur pour sa mansuétude. Le malheureux finit mentalement dérangé et mourut dans le dénuement.

Éléonore Cobham



Faire mourir le roi de peur

Le 7 juillet 1452, dans sa sinistre dernière prison qu'est le château Beaumaris d'Anglesey, Éléonore Cobham succombe après plusieurs années de détention. Pendant dix ans, elle avait été traînée de geôle en geôle, déplacée sans ménagement de la forteresse de Chester à celle de Kenilworth, puis sur l'île de Man pour finir ses jours loin de la cour d'Angleterre, privée des honneurs et montrée du doigt depuis le jour où, en chemise, elle dut faire amende honorable devant la foule et les grands à Londres. Elle avait subi aussi la honte de voir annuler son mariage avec le duc de Gloucester, l'oncle du roi Henri VI. Elle n'avait échappé qu'au pire, la mort sur le bûcher, la peine réservée aux sorcières.

Son crime ? Avoir tenté de faire mourir le roi d'Angleterre Henri VI... de peur !

Une séduisante maîtresse

En 1423, le duc de Gloucester, Humphrey de Lancastre, avait épousé Jacqueline de Hainaut. Cette princesse était aussi en possession de la Hollande, la Zélande, la Frise et quelques autres terres prospères. Malgré les « qualités » de son épouse, Gloucester s'avise dès 1420 que la noble dame est encore mariée à Jean IV de Brabant bien qu'elle se considérait comme séparée légalement et religieusement. En fait, si Gloucester se montre tout à coup à ce point pointilleux, ni la politique ni la raison d'État n'en sont la cause. Cupidon est le seul responsable, ou plutôt Éléonore Cobham, la séduisante jeune femme, nouvelle maîtresse du prince. Gloucester a décidé de rompre son mariage avec Jacqueline de Hainaut et d'épouser son amante. Il met son projet à exécution en 1428.

En 1435, il lui fait don de la moitié de ses biens et l'année suivante, il la fait nommer dame de la Jarretière, car Éléonore Cobham est désormais pour tous, la duchesse de Gloucester. À Greenwich, le couple règne au milieu de sa cour personnelle bien à l'image d'Éléonore Cobham : spirituelle, intelligente, cultivée. Mais Humphrey de Lancastre, son époux, est un ambitieux et Éléonore va payer le prix de cette ambition qu'elle cautionne et même entretient.

Un souverain crétin et deux ambitieux jaloux

Dès 1435, Gloucester et Henri de Beaufort se disputent le pouvoir en Angleterre, car le roi Henri VI est encore mineur. Le malheureux, orphelin de père à dix mois (en 1422) n'avait de souverain que le nom tant à cause de son âge que des signes de carences mentales de plus en plus évidents.

La guerre de Cent Ans n'était pas encore terminée et le roi d'Angleterre gardait des prérogatives sur la couronne française. Gloucester souhaitait poursuivre la guerre, Beaufort penchait pour une solution diplomatique. Le clan de Beaufort avait tout avantage à affaiblir Gloucester, car, dans un premier temps, l'évincer aurait été bien difficile : Gloucester était l'oncle du souverain mineur et jouait le rôle de régent d'Angleterre. Bien plus, si Henri VI décédait

sans héritier mâle avant son oncle Gloucester, ce dernier pouvait accéder au trône. Les ennemis de Gloucester attendirent leur heure et trouvèrent deux failles : l'ascendant d'Éléonore Cobham sur un époux épris et le crétinisme d'HenriVI. Le complot pouvait se mettre en place. Éléonore fut la première à en faire les frais.

Une duchesse régicide en puissance

En 1441, des rumeurs circulent en Angleterre à propos de malheurs prédits à HenriVI par des astrologues. Psychologiquement hyperémotif, HenriVI conçoit de grandes frayeurs en apprenant qu'une grave maladie le guetterait, il pense qu'il risque de mourir sous peu. Cette idée obsédante le rend encore plus fébrile. Pour certains membres de son entourage, il faut connaître la source de ces bruits si nuisiblement propagés. Les ennemis de Gloucester ont eux aussi consulté des astrologues qui ont émis des prédictions à l'opposé des mauvais augures. Pour eux, à n'en pas douter, il y a eu complot contre le jeune HenriVI. Les ennemis de Gloucester tournent leurs regards vers l'épouse de leur rival. Éléonore, affirment-ils, est coutumière des consultations d'astrologues. Elle fraye avec des gens dotés de pouvoirs occultes, semeurs de mensonges, s'adonnant à cette pratique satanique qu'est la nécromancie. Trois astrologues, supposés coupables d'avoir distillé le poison dans l'esprit du roi, Thomas Southwell, Roger Bolingbroke et John Home sont arrêtés et torturés. Home est un chanoine érudit, chapelain d'Éléonore. Bolingbroke, enseignant à Oxford, est un familier de la famille Cobham. Southwell est un médecin réputé et fréquente Éléonore. Afin de discréditer Éléonore et d'affaiblir Gloucester, leurs détracteurs firent de ces adeptes de l'astrologie (une pratique fréquente à l'époque), des suppôts de Satan.

Le diable arrive bien à propos

Bolingbroke avouera à ses tortionnaires ce qu'ils voulaient entendre et aussi qu'Éléonore était complice de ses pratiques. Cela ne lui évitera pas d'être pendu et écartelé. L'épouse de Gloucester concéda qu'elle avait parfois recours à certains sortilèges, mais qui n'étaient en rien préjudiciables à la personne royale. Elle achetait des potions à Margery Jourdemayne non pour empoisonner quiconque, mais pour devenir féconde, car elle se supposait stérile. Pour le malheur d'Éléonore Cobham, et au grand bonheur des ennemis de Gloucester, Margery s'était trouvée mêlée à une affaire de sorcellerie et inquiétée en 1432. On l'appelait familièrement « The Witch of Ey », surnom ne laissant aucun doute sur sa propension aux diableries.

Malgré ses protestations de loyauté envers le jeune HenriVI qui, par ailleurs, semblait lui vouer quelque amitié, Éléonore fut incarcérée et connut une fin tragique, même si le bûcher lui fut épargné en raison de son rang. Il fut dès lors plus aisé d'achever un ennemi déjà blessé. En 1447, Gloucester fut convaincu de fomenter une révolte contre la couronne depuis le pays de Galles. Arrêté le 18 février, il mourut en prison au bout de quelques jours, vraisemblablement assassiné par le clan Beaufort. Sa « sorcière d'épouse » croupissait en prison, il lui était donc impossible de rallier des partisans.

Anne Boleyn, un « doigt » de sorcellerie



La reine des 1000 jours

En ce jour de printemps du 19 mai 1536, Henri VIII chasse dans les environs de Londres quand il entend tonner les canons de la Tour de Londres. Il sait ce que cela signifie : une jeune femme d'une trentaine d'années richement parée, les cheveux savamment coiffés et parsemés de perles fines, traverse la cour de cette sinistre geôle. Elle porte une robe très décolletée et pour cause, elle s'avance vers l'échafaud où l'attend un bourreau l'épée à la main. Elle s'appelle Anne Boleyn, et elle était reine d'Angleterre et deuxième épouse d'Henri VIII. Le tribunal l'a condamnée à mort pour adultère, intention d'empoisonnements, inceste et, sans compter de lourds soupçons d'un fait gravissime : le délit de sorcellerie et hérésie. Elle avait occupé les pensées d'Henri VIII pendant dix ans mais ne fut reine que 1000 jours.

Henri VIII, un homme si délicat

Le tribunal a condamné Anne à mort, elle doit périr sur le bûcher ou avoir la tête tranchée. Le choix en la matière est à la discrétion du roi. Henri VIII a « bon cœur ». Il a fait spécialement venir de Calais un bourreau français réputé parmi les plus habiles à trancher d'un coup « le si petit cou » de la reine de « manière douce » et rapide. Mais comment Anne Boleyn, après avoir tant compté dans la vie d'Henri VIII, en était-elle arrivée devant ses juges et pourquoi ceux-ci finirent-ils par évoquer le côté diabolique d'Anne afin de complaire à leur monarque désireux de faire disparaître sa deuxième épouse à n'importe quel prix ?

Anne ne s'était pas faite que des amis à la cour. Elle avait un caractère plus qu'affirmé. Et, réalité ou calomnie, on lui prêtait de nombreux amants dont son propre frère Georges Boleyn. La femme de ce dernier, Jane Parker, l'attesta sous serment (elle se rétracta cependant en 1543, au moment de monter à son tour sur l'échafaud avec une autre épouse d'Henri VIII, Catherine Howard). Mais ce ne furent pas ces médisances qui furent la cause de l'éviction brutale d'Anne Boleyn. Henri VIII Tudor souhaitait plus que tout un héritier mâle et Anne semblait incapable de le satisfaire sur ce point. Il devait donc devenir veuf afin de contracter une nouvelle union officielle.

Une légende romantique

Avec le supplice d'Anne Boleyn, Henri VIII commence sa carrière de Barbe-Bleue. Le lendemain de l'exécution de sa deuxième épouse, Henri VIII se lie officiellement à Jane Seymour qu'il courtise ouvertement depuis un certain temps au vu et au su de toute sa cour. Il a pourtant beaucoup apprécié et même aimé passionnément Anne (du moins en apparence) et l'avait élevée au rang de marquise de Pembroke avant même de l'épouser. Accorder pareil titre de noblesse à une dame célibataire était inédit dans l'histoire d'Angleterre. Pour l'amour d'elle, il avait répudié sa première épouse Catherine d'Aragon, fille des catholiques Isabelle et Ferdinand et tante de Charles Quint, dont

Henri VIII est tantôt l'allié tantôt le cauteleux adversaire. Cet exil de Catherine, reléguée à Kimbolton, loin de la cour, avait entraîné une rupture définitive avec l'Église de Rome et sa conséquence : l'instauration d'Henri VIII comme chef de la nouvelle Église anglicane indépendante du pape par l'« Acte de suprématie ». La légende romantique veut que seule la passion éprouvée pour les beaux yeux d'Anne ait poussé Henri VIII, deuxième roi de la lignée des Tudor, à « bousculer » ainsi l'Europe entière. Cette version pour mininettes est un peu simplette et fait fi du jeu politique cruel mené par Henri VIII dont le dénouement sera la « diabolisation » d'Anne Boleyn, dès lors que celle-ci ne servira plus les desseins du cynique Tudor.

La petite « Boulin »

Tout a commencé vers 1525 quand Henri VIII remarque Anne, fille de Thomas Boleyn, un diplomate de talent. Ses fonctions amenèrent Thomas Boleyn à effectuer diverses missions délicates sur le continent. Lors de son passage à la cour de Marguerite d'Autriche, régente des Pays-Bas au nom de son neveu Charles Quint, Thomas Boleyn avait emmené la petite Anne, dont la grâce plut tant à la Régente qu'elle voulut l'attacher à sa maison malgré son très jeune âge. Marguerite d'Autriche avait gentiment surnommé Anne la petite Boulin, faute sans doute d'arriver à prononcer son nom correctement.

Un petit goût de poésie et d'hérésie

Lorsque la sœur d'Henri VIII, Marie, accepta (quoiqu'à contrecœur) d'épouser le vieux roi de France Louis XII qui souhaitait, dans un ultime effort, doter sa lignée d'un héritier mâle, la petite Boulin et sa sœur Mary sont du voyage. La cour de France et ses raffinements plaisent à Anne autant que sa sœur Mary plaît à François de Valois, qui, après la mort assez rapide de Louis XII sans l'héritier escompté, montera bientôt sur le trône de France sous le nom de François Ier. À la cour de celui-ci, Anne fréquente Marguerite d'Angoulême, la sœur poétesse du roi. Le rang de cette dernière lui permet d'afficher ses sympathies pour la Réforme. Ses idées ne laissent pas Anne indifférente. Cela vaudra plus tard à l'épouse d'Henri VIII de se faire traiter d'hérétique notoire, bien qu'aujourd'hui encore, les historiens ne s'accordent pas sur le fait de savoir si Anne Boleyn était luthérienne ou calviniste, ou simplement opportuniste. Rappelons que l'Église anglicane, même si elle rejettera l'autorité papale, n'en garde pas moins à l'époque d'Anne Boleyn une grande proximité avec les rites et la pensée catholiques.

Prude ou calculatrice

Lorsqu'Anne Boleyn revient à la cour d'Angleterre, nul doute qu'elle n'est plus une « oie blanche ». La liaison qu'entretient Henri VIII avec sa sœur Mary, elle aussi revenue en Angleterre, va servir les ambitions d'Anne. En 1525, Henri VIII, fatigué de Mary, entreprend de faire des avances à Anne qui refuse de succéder à sa sœur comme « maîtresse royale ». Elle a d'autres ambitions : être une bonne épouse, royale de préférence. Mais pour arriver à ses fins, il lui faut franchir un obstacle : Henri VIII est marié à Catherine d'Aragon dont il a une fille, Marie (dite plus tard la Sanglante ou Bloody Mary). Toujours selon la légende romantique, l'obstination d'Anne à ne se donner au roi qu'en tant qu'épouse attise à ce point l'amour et le désir du monarque qu'il répudie Catherine d'Aragon, le pape ne lui accordant pas l'annulation officielle de son mariage. En fait, dès 1528, Anne Boleyn et Henri VIII semblent bien entretenir une liaison qui n'a rien de platonique.

Loin du conte rose

La réalité est crue. Mariée à Henri VIII depuis vingt ans, Catherine d'Aragon ne lui a donné qu'une fille. Le souverain redoute une guerre civile sanglante comme celle toute récente dite des Deux-Roses. En l'absence d'un fils légitime du Tudor, il y a tout à parier que les grandes familles anglaises York et Lancastre vont se déchirer à nouveau pour la possession de la couronne anglaise. Ce n'est pas parce que la « chaste » Anne se refuse à lui qu'Henri veut l'épouser, mais parce qu'il a besoin d'une femme capable de lui donner des fils, une femme noble et qui de plus l'attire sexuellement et peut-être même affectivement. En 1531, Catherine d'Aragon est priée de quitter ses appartements afin qu'Anne puisse les occuper. Le 25 janvier 1533, Henri VIII, faisant fi du pape, épouse officiellement Anne Boleyn. À ce moment-là, Anne est enceinte ! Telle est la vraie raison du mariage : Anne porte la preuve de sa fécondité, donc tous les espoirs dynastiques d'Henri VIII.

Une affaire de gros sous

Le 23 mai 1533, Thomas Cramner, archevêque de Canterbury, déclare qu'Henri VIII devient le chef d'une nouvelle Église anglicane qui ne reconnaît pas l'autorité de Rome. Par la suite, ce qui apparaît comme la conclusion d'une folle passion amoureuse sera pour Henri VIII la porte ouverte à des visées politiques qui n'ont rien de « fleur bleue ». Un exemple parmi d'autres : la suppression d'ordres religieux réguliers et la confiscation des biens de leurs monastères permettront au roi de combler ses fidèles de terres et de biens. Son père Henri VII avait installé la maison des Tudor sur le trône, Henri VIII devait grâce à ses alliés conforter ses positions et celle de sa maison face à sa noblesse, mais aussi vis-à-vis des autres souverains européens.

Royale déception

Moins de sept mois après son mariage, Anne accouche d'une fille, Élisabeth. La déception d'Henri VIII est vive, mais il garde espoir, car Anne est rapidement à nouveau enceinte. Hélas, elle ne mène pas sa deuxième grossesse à

terme, pas plus que les suivantes. Une rumeur se met à circuler : les fœtus nés avant terme ont une apparence monstrueuse. N'est-ce pas le fait de quelque sortilège ? Anne aurait-elle des relations amoureuses suspectes, voire contre nature ? L'attraction d'Henri VIII pour Anne glisse inexorablement vers l'exaspération envers une femme qui, comme Catherine d'Aragon, est incapable de le rassurer sur l'avenir de l'Angleterre. En outre, par moments, cet homme réputé libidineux se retrouve frappé d'impuissance.

Triste libido

« Nouer l'aiguillette » est, en cette période peu savante dans le domaine de la sexologie, considéré comme une pratique de sorcière. Quel rôle maléfique Anne peut-elle bien jouer dans ce gros embarras viril ? N'est-elle pas celle qui dans l'alcôve est la plus proche de l'intimité du roi ?

Henri VIII est incapable d'accepter ou même de concevoir que la faiblesse virilité n'est imputable qu'à lui seul. Envisager une cause pathologique ou psychologique à pareil trouble ne figure pas dans l'air du temps, l'impuissance masculine est presque toujours attribuée à une cause externe, à un maléfice, un sort jeté par une personne malveillante, une épouse jalouse comme le devient Anne Boleyn. Car les regards du roi se tournent de plus vers la jeune Jane Seymour, de bonne famille et appréciée par les courtisans, contrairement à Anne qui leur tient trop souvent la dragée haute. L'idée d'un nouveau mariage a commencé à germer dans l'esprit du monarque obsédé par la paternité d'un héritier mâle légitime.

Couper le nœud gordien

Henri VIII se retrouve dans une étrange situation. Pour les catholiques, il est marié avec Catherine d'Aragon ; pour les anglicans, il est uni à Anne Boleyn. Comme chacune lui a donné une fille, il ne peut alléguer la non-consommation du mariage. Or, Catherine d'Aragon meurt le 7 janvier 1536 alors qu'Henri VIII envisage déjà un troisième mariage avec la très jeune Jane Seymour. Anne Boleyn est désormais le seul réel obstacle à ses plans. Anne n'avait jamais été tendre avec la reine espagnole déchuée qui lui avait fait de l'ombre trop longtemps. Certains se mirent à dire que la jolie Boleyn avait peut-être fait empoisonner son ancienne rivale.

Le « cœur tout noir » !

L'autopsie, toujours nécessaire à cause de l'embaumement, montra que Catherine d'Aragon avait « le cœur tout noir » !

Au XVI^e siècle, la médecine est incapable d'identifier les causes réelles d'un décès et alléguer une cause criminelle n'est donc pas rare, d'autant que cela arrange les adversaires d'Anne. Même Henri VIII pourrait tirer parti de cette version d'assassinat de sa première épouse. Qui empoisonne la mère pourrait très bien préparer un sort identique à sa fille Mary, princesse fidèle au catholicisme. Et qui dit empoisonneuse pense sorcière ! Dès lors, Henri VIII ne serait pas à l'abri du contenu de quelque fiole d'un philtre fatal. La porte est ouverte aux pires accusations de troubles manigances, de complots ourdis contre la personne royale et aussi celle d'adultères avec des amants qui pourraient être également des complices criminels.

Une couronne ornée de bois

Avoir la couronne ornée de bois à faire pâlir un cerf de belle taille pourrait déjà permettre au roi Henri VIII d'invoquer un grave fait de lèse-majesté. Même quand on est monarque, être cocu, cela fait rire sous cape. Cependant, si l'on croit un courrier d'Eustache Chappuis, pendant seize ans ambassadeur du Saint-Empire à Londres, Henri VIII n'aurait cure de son infortune conjugale : « Vous n'avez jamais vu prince ni homme qui fasse plus parade de ses cornes et les porte avec autant de sérénité », écrit le diplomate à Charles Quint. Chappuis avait toujours été un ardent défenseur de la cause de Catherine d'Aragon. Pour Chappuis, cette assertion faite à Charles Quint dévalorise encore plus Anne Boleyn. À l'en croire, l'indifférence d'Henri VIII est significative du peu de crédit que le monarque accorde désormais à celle pour qui il a rompu avec Rome. On le sait, Chappuis avait des discussions théologiques avec le roi et gardait l'espoir de le voir rejoindre le giron de la papauté. Pour beaucoup de catholiques, « cette sorcière d'Anne » a abusé le bon Henri VIII et l'a détournée de la vraie foi. Elle a ensorcelé le monarque.

Diabolisation d'Anne

Il est clair qu'après des années de passion, Henri VIII s'était non seulement lassé de la reine, mais surtout de la femme qui ne servait plus ses desseins dynastiques et l'avait placé dans une situation délicate vis-à-vis de Rome et des souverains catholiques européens. Dès lors, noircir et diaboliser le personnage d'Anne s'avère la meilleure solution. Henri VIII n'a pas pu être grugé par une simple gourmandine. Il se trouve toujours des courtisans pour rappeler à « bon escient » qu'Anne, au cours de sa jeunesse française, avait été intéressée par les idées de Calvin ou de Luther et qu'elle sentait le soufre. Pour arriver à son but, se remarier « tranquillement », Henri VIII a tout avantage à ce que les chefs d'accusation qui accablent Anne Boleyn soient des plus choquants, des plus terrifiants pour ses contemporains. Henri VIII pourra ainsi se « débarrasser » définitivement d'Anne et faire taire les persiflages ironiques sur son « infortune » dont il n'est pas aussi « ravi » que le pense Chappuis. Anne doit être un diable « en jupons ».

Un doigt de sorcellerie

Le tribunal avait officiellement évoqué des adultères. Pour une reine, pareille conduite est impardonnable, car elle pourrait introduire un bâtard dans la lignée royale. Des témoins insinuent même qu'Anne aurait sciemment, par quelque envoûtement, « noué l'aiguillette » de son époux afin non seulement de se livrer à la débauche, mais de concevoir un bâtard qui pourrait un jour accéder au trône. Quand les juges en arrivent à l'accusation d'inceste commis avec son frère Georges, l'affaire d'Anne Boleyn se rapproche d'une forme de satanisme pour certains. Et de là à supputer que ces amants maudits auraient souhaité empoisonner le roi et sa fille Marie, il n'y a qu'un pas. Outre ses agissements de trouble séduction, preuves de son appartenance au monde des envoûteuses, Anne porte sur le corps toutes les marques diaboliques : une verrue énorme sur le cou, un sein plus gros que l'autre (plus tard on écrira trois seins), un sixième doigt à la main gauche.

Le fantôme maudit d'Anne Boleyn

Il semble que rien n'ait été prévu pour les funérailles d'Anne Boleyn. Vérité ou légende, son corps a selon les uns été placé dans un cercueil trop petit, selon d'autres enfoui à la hâte dans une caisse à flèches. Anne Boleyn n'eut droit qu'à une obscure tombe dans la chapelle Saint-Pierre de la Tour de Londres. Son âme sembla se satisfaire assez longtemps de cet inconfort et de cette négligence, mais en 1864, une sentinelle de la Tour aperçoit dans le brouillard une forme blanche, portant un bonnet, mais dépourvue de tête: le fantôme d'Anne Boleyn. Le militaire en tombe évanoui. Accusé de s'être en fait endormi et d'avoir inventé une « histoire à dormir debout », le garde affirme qu'il a transpercé la forme de sa baïonnette et qu'il reçut en retour un éclair qui l'a plongé dans l'inconscience. Plusieurs soldats et même un officier corroborent ses dires. Anne Boleyn n'a-t-elle rien perdu de ses talents sorciers ? Ou alors la petite troupe entière a-t-elle passé un peu trop de temps au pub du coin ?

Anne avait décidé de réapparaître sporadiquement et on racontera même par la suite que le spectre se promenait en tenant avec élégance sa tête sous le bras. Cette Anne ectoplasmique se manifesta de temps à autre avant de se lasser de ses déambulations post-mortem en 1936.

Une Tour délicieusement morbide

Lorsque le militaire raconte son histoire de fantôme, la tour de Londres devient un célèbre lieu d'intérêt pour les touristes admis depuis peu dans certaines parties de l'édifice historique, par ailleurs objet de diverses restaurations. L'atmosphère est alors au romantisme et la faveur des visiteurs pour la prison de sinistre mémoire s'explique en partie pour l'engouement suscité par le livre de William Harrison Ainsworth, *The Tower of London, A Historical Romance*. L'auteur s'y étend avec délectation sur les moments les plus sanglants de la Tour, avec force descriptions des instruments de torture contenus dans les sous-sols. Dans une telle ambiance, rien de plus normal que de voir Anne Boleyn, et d'autres, défroisser et aérer un peu son linceul.

Quand le papa de Dracula s'en mêle

Élisabeth, la fille unique d'Anne Boleyn, n'échappera pas à la fascination assez malsaine pour la sorcière aimée puis tuée par Henri VIII. Régulièrement, les tabloïds anglais en mal de copies réveillent une vieille histoire qui trouve sa source chez le créateur du célèbre vampire Dracula. En 1910, dans *Famous Impostors*, un ouvrage qui se veut historique et non plus romanesque, Stoker consacre un long chapitre au sort qui s'acharne sur la descendante d'Anne Boleyn : Élisabeth Ire. Pour lui, celle qui fut la « Reine vierge » ne serait qu'une dragqueen. Stoker prétend qu'une dizaine d'années après l'exécution de sa mère, Élisabeth serait décédée. Elle se trouvait alors dans le village de Bisley où son père Henri VIII avait l'intention de la rejoindre. Comme la princesse mourut inopinément, les habitants de la bourgade cherchèrent parmi les petites villageoises une fillette susceptible d'être substituée à Élisabeth. Aucune ne convenait et le choix se porta sur un frêle garçonnet revêtu à la hâte des habits de la princesse dont le corps avait été enfoui en toute discrétion. La grande figure d'Élisabeth Ire n'aurait été qu'un homme du vulgaire engoncé dans ses vertugadins et manipulé par les grands du royaume. Et dire que Stoker prétendait faire œuvre d'historien et non de romancier !



Elizabeth Woodville, la mère des « Enfants d'Édouard »

Un usurpateur accusateur

Lorsque le roi d'Angleterre Édouard IV décède subitement en avril 1483, son fils aîné et héritier de la couronne n'est âgé que de treize ans. Le jeune Édouard V doit donc être assisté dans l'exercice du pouvoir. Un bras de fer s'engage entre la mère du très jeune souverain, Elizabeth Woodville, et son oncle paternel, le duc Richard de Gloucester. Leur rivalité ne date pas d'hier et la soif de pouvoir de Gloucester ne connaît pas de limites. S'il feint d'abord d'accepter de former un conseil de régence avec sa rivale, en tant que Lord protecteur, il manigance sa perte. Sous prétexte de protéger son neveu Édouard V, il l'enferme à la Tour de Londres dans l'attente du couronnement. Puis, il parvient aux mêmes fins avec son autre neveu, le petit Richard. Ses neveux représentent une énorme entrave sur le chemin de l'ambitieux Gloucester, un obstacle à éliminer.

Commence alors une énigme historique qui ne sera résolue que sous le règne de Charles II : l'affaire dite des enfants d'Édouard « disparus », mais en fait assassinés sur ordre de leur oncle. Le jeune Édouard V ne régna en fait que quelques jours et ne fut jamais couronné. En effet, peu avant sa « disparition » son oncle Richard de Gloucester l'avait déclaré bâtard comme son jeune frère Richard, car leur mère Elizabeth Woodville était une sorcière.

Sordides intrigues

Gloucester, ses neveux disparus, va s'emparer du pouvoir et devenir Richard III. Il s'impose plus par la terreur et les machinations que par ses qualités bien qu'il ne manque pas de bravoure sur le plan militaire. Sa première manœuvre avait été de faire assassiner la plupart des membres de la famille de la reine mère Elizabeth Woodville sous prétexte d'attentat à la personne du jeune roi Édouard V. Puis, il avait avancé un autre pion dans le jeu sordide qu'il menait, il prétendait tenir un argument de poids pour légitimer son accession au trône : les enfants d'Édouard étaient illégitimes, il était donc le seul héritier légal de la couronne d'Angleterre. Le mariage d'Édouard IV et d'Elizabeth Woodville était sans valeur parce qu'il avait été causé par un sortilège. Veuve en premières noces de John Grey, dont elle avait deux fils, Elizabeth avait attendu sous un arbre le passage d'Édouard IV en route pour la chasse afin de le faire tomber sous son charme. En réalité, Elizabeth venait supplier le roi, du clan des York, de lui rendre ses biens confisqués, car son défunt époux John Grey avait pris le parti des Lancastre, ce qui lui valut de perdre la vie et ses biens.

Un mariage trop secret

Elizabeth Woodville était selon les chroniqueurs la plus belle femme du pays avec des yeux au regard de dragon. Richard III prétendait qu'elle avait séduit Édouard IV au premier regard parce qu'elle l'avait ensorcelé. En fait, Édouard IV n'avait donné aucune publicité à son mariage avant d'être sûr qu'Elizabeth lui donnerait un héritier. Il convola lorsqu'elle fut enceinte, car un mage avait affirmé qu'Elizabeth accoucherait d'un garçon. Mais cinq mois après ces épousailles secrètes devenues entre-temps publiques, Elizabeth donnait naissance à la fille aînée d'Édouard IV ! Le conseiller d'Édouard IV, le célèbre Warwick, ainsi qu'un frère cadet du roi, Clarence, avait déjà tenté des années auparavant de comploter contre l'union royale contractée avec les Woodville.

Une réputation déjà sulfureuse

Warwick avait espéré voir sa propre fille Isabelle aux côtés d'Édouard IV. Plein de dépit, il l'avait donnée en mariage à Clarence, un cadet susceptible, après la mort d'Édouard IV, d'accéder un jour au pouvoir. Warwick tenta de convaincre Édouard IV que son attachement pour Elizabeth Woodville n'était dû qu'à des pratiques diaboliques menées à l'aide de figurines de plomb manipulées par la mère d'Elizabeth, Jacquette de Luxembourg. Cette femme de très haut rang avait épousé en secret le père d'Elizabeth, Richard Woodville, issu de la petite noblesse. Par ses sortilèges, elle avait obtenu que tous acceptent cette mésalliance. Jacquette et Elizabeth ne furent jamais condamnées pour pacte satanique, mais leurs vies furent bouleversées de manière tragique. Elizabeth perdit ses fils nés de son mariage avec Édouard IV ainsi que de nombreux membres de sa famille et elle connut des années d'exil avant de pouvoir réintégrer la vie politique après la mort de Richard III.

Une série télévisée

La vie d'Elizabeth Woodville et d'autres dames nobles de son époque, mêlées aux troubles événements politiques de la guerre des Deux-Roses et de ses conséquences, a inspiré une minisérie TV anglo-saxonne en 2013. Cette fiction historique ne connut pas le succès escompté et le taux d'écoute était en chute libre. La BBC décida alors de se limiter à la diffusion de la saison un et d'arrêter en 2014. Les scénaristes s'étaient inspirés d'une série romancée de Philippa Gregory (née en 1954), auteure britannique de romans historiques de l'époque de la guerre des Deux-Roses et des Tudor. Elizabeth Woodville y est la Reine blanche (référence à la Rose blanche des armoiries de York). Le roman *White Queen* a été traduit en français sous le titre de *La Reine clandestine*. Dans la minisérie avortée, Elizabeth Woodville est incarnée par l'actrice suédoise Rebecca Ferguson (née en 1983).

Melchior de la Vallée, le sorcier baptiseur

Un nom de roi mage pour un futur sorcier

En juillet 1631, à Condé-sur-Moselle (aujourd'hui Custines), au beau pays de Lorraine, Melchior de la Vallée périt sur le bûcher. Il avait un prénom de roi mage, vécu une ascension sociale aux côtés des grands souverains et mourut comme un membre de la famille des sorciers. Né dans un riche foyer d'orfèvres de Nancy, Melchior semblait préférer la ferveur de la prière à l'éclat de l'or. Cependant, l'opulence et les honneurs furent son quotidien. Il se fit prêtre, étudia le droit canon, un domaine dans lequel il se forgea une telle réputation que le pape le jugea digne de la fonction de protonotaire apostolique, une distinction très prisée. Au fil de ce que l'on doit bien appeler une « carrière » d'homme d'Église, Melchior de la Vallée accumula littéralement les prébendes et se fit une confortable fortune en rentes ecclésiastiques comme en biens immobiliers. En 1630, le pape Urbain VIII alla même jusqu'à accorder des indulgences aux pèlerins qui se rendaient dans une chapelle dédiée à sainte Anne, située sur un florissant domaine de Melchior.

Une faveur de trop

Melchior de la Vallée aurait sans doute pu terminer paisiblement son existence d'ecclésiastique richissime si le « démon » de la politique ne l'avait un jour possédé. En parallèle à sa vie d'homme de robe et de foi, Melchior fut amené à suivre le cursus des honneurs du siècle. Le puissant duc de Lorraine, Henri II, s'était intéressé à cet élément prometteur dès 1600 et l'avait hissé au rang de premier aumônier. Melchior de la Vallée devint un familier de la cour de Lorraine. Quand sa seconde épouse donna une fille à Henri II, Melchior fut tout naturellement désigné pour être le prêtre qui baptisa cette petite Nicole en 1608. Cette faveur devait lui coûter la vie 23 ans plus tard par un concours de circonstances politiques qui le mit au cœur d'une méchante affaire de captation d'héritage et déboucha finalement sur une accusation gravissime de sorcellerie.

Loi salique ou loi sadique ?

Henri II de Lorraine (1563-1624) était un personnage de très haut rang apparenté à la famille royale. Il avait pris part, dans le clan catholique, aux terribles guerres de religion qui avaient déchiré la France. Cela lui avait valu de contracter un premier mariage « arrangé » avec la sœur d'Henri IV de France et de Navarre, Catherine de Bourbon. Cette union avec une dame calviniste convaincue et par ailleurs assez âgée ne fut ni heureuse ni féconde. Veuf en 1604, Henri II s'unit alors deux ans plus tard à un très beau parti : la jeune Marguerite de Gonzague, proche parente de Marie de Médicis. Il n'eut que deux filles de cette union, Nicole et Claude-Françoise. Henri II décida qu'à sa mort, le duché de Lorraine reviendrait à son aînée qu'il souhaitait marier à Henri d'Ancerville, un bâtard du cardinal de Lorraine. Ancerville était son fidèle serviteur et sa naissance illégitime ne le mettait pas en position de revendiquer un autre titre que celui de « prince consort ». Une partie de la noblesse lorraine ne voyait pas cette situation favorablement et le principal opposant aux projets matrimoniaux d'Henri II de Lorraine n'était autre de son propre frère François de Vaudémont. Aussi retrouva-t-on très opportunément un testament d'un aïeul, le roi René II (1451-1508). Ce texte d'une authenticité douteuse instaurait la loi salique en Lorraine : les femmes sont exclues dès lors de la succession du duché ! Il fallait trouver un arrangement !

Imbroglio d'amours et de mariages

Malgré ses réticences, Henri II accepte que Nicole épouse un autre parti : son cousin, Charles de Vaudémont. Quant à sa cadette Claude-Françoise, elle n'aurait guère d'autre choix que d'accepter comme époux l'autre fils de François de Vaudémont, Nicolas-François. La double union fut scellée. En 1624, à la mort d'Henri II, son frère François de Vaudémont lui succède comme le veut la loi salique. Les États généraux de Lorraine acquiescent. Dès 1625, François abdique en faveur de son fils Charles. L'époux de Nicole devient donc le duc de Lorraine Charles IV. Cet arriviste n'entend pas jouer les princes consorts. Il revendique le duché, et Nicole devient un obstacle à ses ambitions. Désormais, Charles IV n'a plus qu'un désir : se défaire d'elle. Les années passent et la détermination de Charles IV s'exacerbe. Le nouveau duc est d'autant plus motivé de retrouver sa liberté qu'il est amoureux d'une superbe veuve qui partage ses sentiments : Béatrice de Cusance. Mais « divorcer » à cette époque ne peut s'envisager qu'en demandant l'annulation du mariage à l'Église. Or, Rome ne voit aucune raison valable d'accorder à Charles IV la dissolution de son union.

Le diable plus efficace que le pape ?

Dans un premier temps, Charles IV avait argué qu'il avait été marié par son père contre sa propre volonté. Ce prétexte était vite apparu comme trop mince pour délier ce que Dieu avait uni. Or, dès sa nuit de noces, Charles a détesté Nicole. Elle le dégoûte. Pour obtenir la nullité de son mariage, Charles va se mettre de plus en plus à clamer que devant Nicole, il a l'aiguillette nouée en raison de quelque maléfice. En outre, le lit de son épouse, raconte-t-il, est toujours rempli de sorts, d'objets insolites qu'il découvre avec effroi. Il se trouve même des serviteurs pour affirmer que le mariage ne fut jamais vraiment consommé. Un jésuite, le père Fayot, tente d'exorciser l'alcôve de

Nicole sans parvenir au moindre résultat. Les maléfices agissent de plus belle. Le pape n'en continue pas moins à faire la sourde oreille aux vœux de CharlesIV. À cette époque, la Lorraine connaît une vague totalement hystérique de procès pour sorcellerie. Les affaires sont instruites devant des commissions constituées par des membres des États de Lorraine ou, plus souvent encore, l'échevinat de Nancy. Même des gens « bien nés » font les frais de cette psychose, leurs richesses ne les mettant pas à l'abri, que du contraire. CharlesIV va trouver sa solution. Il prétend avoir découvert l'agent du malin. Il s'agit de Melchior de la Vallée. Celui-ci c'est jadis montré ouvertement hostile à son mariage avec Nicole.

Une femme « infidèle » et un bigame

Accuser Melchior de la Vallée d'avoir « ensorcelé » son mariage ne suffisait pas à Charles IV pour reprendre sa liberté. Le duc ourdit alors un plan machiavélique en poursuivant un raisonnement spécieux. Melchior de la Vallée avait baptisé Nicole. Or, voilà qu'il s'avère (CharlesIV a mis les juges de son côté) que ce prêtre est un adorateur du diable. Tous les sacrements qu'il a pu conférer dans sa vie satanique sont donc invalides. Nicole n'est pas une âme chrétienne, elle n'a jamais réellement vécu dans le giron de la foi catholique. La fille d'HenriII de Lorraine n'est qu'une « infidèle » que Charles IV n'a pas épousée en connaissance de cause. Melchior de la Vallée doit donc périr sur le bûcher malgré ses dénégations et le seul aveu de quelques manquements mineurs, comme d'avoir célébré la messe et de communier en n'étant plus à jeun. Au terme d'un procès rondement mené, il périra dans les flammes. En outre, les biens très conséquents de l'ecclésiastique « assassiné » reviendront à son accusateur et tortionnaire. Cette fois encore, l'Église ne cautionna pas la condamnation et s'opposa aux vellétés du Lorrain de se défaire de son épouse. CharlesIV en fut quitte pour rester marié. Melchior était mort en vain. CharlesIV n'en épousa pas moins Béatrice de Cusance et fut excommunié pour bigamie tandis que Nicole alla finir ses jours à Paris.

La Galigai ou la vengeance de LouisXIII



Une exécution pour le moins ambiguë

Le 8 juillet 1617, la foule se presse nombreuse en place de Grève à Paris comme pour chaque exécution publique. La populace est d'autant plus excitée autour des bois de Justice qu'il s'agit d'assister à la mise à mort d'une complice du Diable, Leonora Galigai (la veuve Concini). Le « public », partagé entre furie et liesse, voit le bourreau trancher d'un habile coup d'épée la tête de cette femme qui fut l'amie de la reine mère Marie de Médicis, sa conseillère et pour d'aucuns son âme damnée. Cette masse houleuse est persuadée d'avoir vu périr une authentique sorcière, elle qui est restée dans l'Histoire pour beaucoup la définition même de la fidèle confidente royale. Or, si Leonora Galigai périt sur l'échafaud, c'est en vertu d'une condamnation pour crime contre l'État, dit de « lèse-majesté divine et humaine » et non pour sorcellerie pure. Étrange affaire que ce procès où l'accusée fut soumise à vingt-trois interrogatoires, mais aucune séance de torture, une pratique cependant si habituelle et codifiée lors des accusations de sorcellerie à l'époque.

Pas besoin d'être sorcière !

Lors de son procès, l'Italienne, comme on l'appelait haineusement, avait déclaré : « Je ne me suis servie d'autre sortilège que de mon esprit. Est-il surprenant que j'aie gouverné la reine qui n'en a pas du tout ? » Le jeune LouisXIII et ses proches conseillers, désireux de se débarrasser coûte que coûte de la Galigai, avaient tenté d'imputer aux maléfices de celle-ci la puissance politique exercée par Marie de Médicis. LouisXIII, non sans raison, considérait que sa mère était devenue très encombrante et qu'il fallait la réduire à l'impuissance dans la gestion de la France. Il lui fallait abattre le plus solide rempart de sa mère, éliminer sa conseillère la plus proche et la plus influente. La peine appliquée à l'Italienne, comme la désignent avec mépris ses ennemis, est ambiguë. La Galigai ne périt pas sur le bûcher comme une « authentique » sorcière ; elle est décapitée comme une dame « de condition » et non vulgairement pendue, elle ne périt pas brûlée vive sur des fagots mais son cadavre est jeté aux flammes comme celui d'une envôuteuse promise irréductiblement à l'Enfer. Quoi qu'il en soit, LouisXIII avait atteint son but : l'exécution de Leonora Galigai, sœur de lait et amie d'enfance de Marie de Médicis, ce qui mettait un point final à l'ascendant détesté de Marie de Médicis sur LouisXIII et le royaume de France, une situation qui durait depuis dix-sept ans.

Flash-back

En 1600, le roi de France, HenriIV, est follement amoureux d'Henriette d'Enragues, dite Madame de Verneuil, mais il épouse Marie de Médicis. Cette union avec la « banquière florentine » lui est dictée par son désir de se concilier la papauté et plus encore de renflouer les caisses de l'État qui en ont bien besoin après des années de guerres de religion. La dot de la Toscane permet d'effacer une grande partie des dettes de la France.

Lorsque Marie de Médicis, jeune mais peu séduisante fiancée du roi de France HenriIV, arrive en France, on voit débarquer avec elle près de 2000 Italiens composant sa suite. Parmi eux figurent Leonora et son mari, Concino Concini. Cet ancien étudiant de l'université de Pise, s'il porte un titre de noblesse, n'en est pas moins « fiché » pour plusieurs délits : malversations et combines diverses, sans compter sa manie éhontée de se travestir en femme pour monter sur les planches.

La méfiance du vert galant

D'emblée, cette « invasion » de courtisans étrangers indispose la noblesse française. Pas plus que son entourage, le vert galant n'apprécie ces « Italiens » envahissants qu'il ne désire pas voir fourmiller à la cour. De plus, l'ascendant qu'a Leonora Concini-Galigai sur la reine déplaît au plus haut point à HenriIV. En fait, le roi de France se méfie même de sa propre épouse au point de ne la faire officiellement couronner reine à Saint-Denis que dix ans après ses noces, fait assez exceptionnel dans l'histoire de France.

Le Gascon avait aussi affiché très officiellement sa défiance à l'égard de Marie de Médicis en prenant une décision politique lourde de sens : s'il venait à décéder lors de la minorité de son fils aîné, le futur LouisXIII, la régence serait confiée à un conseil et non à la reine mère.

Une défiance prémonitoire ?

Les fastes du couronnement de la reine florentine se déploient le 13 mai 1610. Le lendemain, en plein Paris, Ravallac plonge un poignard mortel dans la poitrine d'HenriIV. Atrociement torturé, le régicide clamera jusqu'au bout qu'il a agi seul par grande haine envers son souverain, jadis « parpaillot ». Plusieurs théories de complot furent cependant évoquées, dont l'une, et pas des moindres, impliquait directement Marie de Médicis et ses plus proches favoris en Cour, les Concini, c'est-à-dire la fameuse Leonora Galigai et son époux.

À qui profite le crime ?

Dès leur arrivée en France, les Concini avaient profité de grandes largesses de Marie de Médicis qui extorquait par tous les moyens de l'argent à la cassette royale pour les doter fastueusement. Avec la souveraine, ils comptaient parmi les principaux « bénéficiaires » de la mort du roi. Pour eux, la voie était libre, désormais, d'autant que, grâce aux manœuvres du duc d'Épernon, les dernières volontés d'HenriIV furent détournées et Marie de Médicis parvint à se faire admettre comme régente et imposer ses volontés. Le 17 octobre 1610, les cloches de la cathédrale de Reims sonnèrent à toute volée pour le sacre d'un enfant de pas même dix ans : LouisXIII. Régente, Marie de Médicis voit se profiler de longues années de pouvoir personnel.

Un parvenu sans vergogne

Épouse bafouée, humiliée par les multiples et tapageuses amours d'HenriIV, Marie de Médicis, veuve et régente, s'enivre de sa puissance. Quant aux Concini, ils ne cessent de s'imposer dans la hiérarchie. Bientôt, ils se profilent derrière chaque décision importante prise par la « grosse banquière florentine ». Leonora et Concino tirent en coulisse les ficelles de la politique française. Avec le soutien de la reine mère, Concino Concini gravit les échelons de la société avec une rapidité étonnante. Il achète le marquisat d'Ancre, obtient le titre de premier gentilhomme de la Chambre, possède les clefs de gouverneur de plusieurs places fortes et finit par devenir maréchal, en 1613, alors qu'il n'a jamais livré bataille. Entièrement acquise aux deux parvenus italiens, l'ambitieuse régente, la « banquière » de jadis, finit par les consulter en tout.

« LouisXIII mérite le fouet » !

L'Italien ne se prive pas d'affirmer à ses proches que le jeune roi manque de qualités au point de « mériter le fouet ». Hautain et méprisant, Concini porte l'outrecuidance jusqu'à rudoyer publiquement le jeune Louis XIII, et ce de connivence avec Marie de Médicis. Car cette dernière ne se prive pas non plus d'humilier sans cesse son fils aîné, de le ridiculiser, de l'amoindrir en vantant les talents tellement supérieurs de son frère cadet Gaston. Même lorsque LouisXIII atteint sa majorité, sa mère décrète qu'il n'a encore aucune aptitude à régner : il n'est roi que de nom. Le peuple, toujours prompt à brocarder les grands de ce monde, ne se privait pas de faire des allusions très précises à propos des faveurs que la reine mère accordait à Concino Concini. Des couplets moqueurs, chantés dans les rues, faisaient rire sous cape la noblesse. « Si la reine allait avoir/Un enfant dans le ventre/Il serait bien noir/Car il serait d'Ancre » n'est qu'un exemple de couplets brocardant la liaison de la reine avec Concini. Mais les historiens sérieux accordent peu de crédit à ces prétendus liens amoureux et sexuels.

Sœurs de lait...empoisonné

En fait, si Concini atteint de tels sommets, il le doit à son épouse Leonora et non à sa séduction virile. Leonora et Marie de Médicis étaient inséparables depuis leur enfance. Marie de Médicis, riche héritière mais orpheline, n'avait eu que la fidèle compagnie de Leonora, son aînée de cinq ans, pour effacer l'ennui des journées solitaires à errer dans le palais Pitti de Florence. Leonora semble avoir été la fille de la nourrice de Marie de Médicis. D'origine modeste, la fillette (appelée en fait Dori), en grandissant auprès de sa noble amie, était parvenue à se construire un « personnage ». Elle était devenue une Galigai, patronyme d'une grande famille florentine au passé prestigieux déjà

évoquée par Dante. Leonora avait bien évidemment suivi Marie de Médicis en France. Lors du voyage, la dame de compagnie avait fait la connaissance de Concino Concini, elle était tombée follement amoureuse de ce « mauvais garçon » qui ne manquait pas de charme. Déjà sous la coupe de Leonora, fille d'origine modeste mais mythomane et ambitieuse, Marie de Médicis se laissa d'autant mieux manipuler par Concino.

Supprimer le mari d'abord

Marie de Médicis n'avait cure des grondements de moins en moins sourds de la noblesse française frustrée d'être reléguée au second plan. Dans la sphère de LouisXIII, le plus acharné à la perte du couple Concini était le duc de Luynes, le fauconnier du jeune roi et surtout son favori et mentor. Les Concini lui faisaient de l'ombre et barraient le chemin à son immense ambition personnelle. Charles Albert de Luynes, qui avait 23 ans de plus que LouisXIII, parvint à lui faire admettre la nécessité de faire un « royal coup d'État ». Les Concini évincés, la reine mère écartée fermement, LouisXIII serait en pleine possession du pouvoir, bien assisté par... le duc de Luynes bien entendu.

Le 24 avril 1617, LouisXIII, après maintes hésitations et tergiversations, finit par commanditer le meurtre de Concino Concini.

Le corps d'un sorcier

Le bruit court à Paris qu'un complot se trame contre lui, mais Concini, en être suffisant, n'en a cure. Il a tort. Le 24 avril 1617, l'aventurier italien est abattu de plusieurs coups de pistolet par le baron de Vitry. Pour être certains que Concini soit bien mort, Vitry et ses acolytes lardent le corps de coups d'épée rageurs. La dépouille de Concini est méconnaissable. À la hâte, ses exécuteurs l'enroulent dans un drap et l'enfouissent sous une dalle de Saint-Germain l'Auxerrois. Mais pour le peuple parisien, cela ne suffit pas, Concini mérite le sort de tous les suppôts de Satan. Le cadavre de Concini est exhumé par une foule tumultueuse, traîné dans les rues sous les huées, brocardé, lapidé. Le cadavre (ou du moins ce qu'il en reste) est roué de coups, puis pendu par les pieds à l'une des potences proches du Pont Neuf. Cette ultime peine infamante n'arrive pas à exorciser la peur de la population. Dépendu, le corps déjà en lambeaux de l'ancien maréchal d'Ancre est dépecé et ses restes lancés dans un brasier, sort réservé à ceux qui pactisent avec le Diable.

Au tour de la sorcière

Luynes, débarrassé de Concini, doit ensuite absolument faire disparaître Leonora. Le roi a l'intention de confisquer les immenses richesses des Concini puis de les octroyer à son cher Luynes. Déférée devant un tribunal, Leonora doit répondre d'accusation de détournement de fonds, de manipulations financières malhonnêtes, d'ingérence dans les affaires publiques. Malheureusement pour Luynes, la cour de Justice trouve les preuves avancées trop faibles ou peu fiables pour prononcer la peine capitale qui permettrait à Luynes de récolter la fortune de Concini. Le favori de LouisXIII avance alors un argument qu'il juge imparable : Leonora est une sorcière, une envoûteuse qui, par ses sortilèges, tient depuis toujours la reine mère sous sa coupe. Cette accusation permet en outre d'« exonérer » Marie de Médicis de certaines prises de position politiques très impopulaires. Il s'agit quand même de la mère du roi !

Encore faut-il que Luynes puisse étayer ses accusations, le tribunal affichant un certain scepticisme devant cette accusation aussi.

Qui cherche trouve

Le 28 mars 1615, soit deux ans avant la mort de Concini, le célèbre « mage » Côme Ruggieri était décédé. Déjà consulté par Catherine de Médicis en son temps, l'astrologue Ruggieri passait pour un occultiste inquiétant. Sur son lit de mort, il avait écarté brutalement les capucins venus lui apporter l'extrême-onction en clamant : « Il n'y a d'autres diables que les ennemis qui nous tourmentent en ce monde. » Cet éclat impie avait alors attisé la vindicte populaire. Le corps de Ruggieri avait subi un sort assez similaire à celui réservé plus tard à la dépouille de Concini. La phrase impie du dernier soupir de Ruggieri s'est répandue dans l'opinion par un livret anonyme : Histoires épouvantables de deux magiciens qui ont été étranglés par le diable dans Paris la semaine sainte. Même si aucun nom n'est clairement cité, personne ne doute : l'un des magiciens ne peut être que Ruggieri et l'autre, Concini. Au XVII^e siècle, les libelles de ce genre servent surtout à discréditer assez hypocritement des personnes en vue. De fait, Ruggieri fréquentait le cercle des Concini et dès lors, il apparaît facile pour Luynes de faire une association d'idées qui sert son ambitieux dessein : qui s'assemble se ressemble. En outre, Ruggieri et les Concini ont des intelligences avec les Juifs.

« Le complot juif »

Depuis sa plus tendre jeunesse, Leonora souffrait de troubles nerveux graves qui entraînaient des crises que d'aucuns suspectaient de n'être ni plus ni moins qu'un état de possession. Mélancolique, hypocondriaque et affligée d'un physique peu gracieux, Leonora souffrait en réalité de crises d'hystérie. En ce temps d'obscurantisme médical, les symptômes de la maladie de Leonora se trouvaient facilement confondus avec les manifestations démoniaques. Leonora elle-même se croyait en proie à des envoûtements et avaient fait multiplier messes, processions, prières avant d'en appeler à des ambrosiens venus de Nancy. Les membres de cet ordre qui s'était choisi comme patron

Ambroise de Milan agissaient comme « exorcistes haut de gamme ». Pour désenvouter Leonora, ils avaient pratiqué d'étranges rites au cours desquels des coqs étaient sacrifiés dans des églises. Ils n'obtinrent aucun résultat (cet ordre de charlatans fut rattaché aux Barnabites en 1589 avant d'être dissous en 1650 par le pape Innocent X).

En 1606, Henri IV, harcelé par Marie de Médicis avait permis à un médecin italien de venir spécialement en France pour s'occuper de son cas. Ce médecin s'appelait officiellement Philippe Rodriguez. En fait, il s'agissait d'un marrane baptisé, né sous le nom d'Elau de Luna Montaldo.

Judaïsme, paganisme, apostasie et hérésie

Là où les exorcistes et leurs fumeuses pratiques avaient échoué, le praticien marrane appelé au chevet de Leonora avait obtenu de bons résultats grâce à un diagnostic scientifique. Mais, lorsque l'état de Leonora se fut amélioré, Henri IV exigea le départ de Montaldo de la cour sous prétexte qu'il était juif.

Devenue régente, Marie de Médicis fut prompte à rappeler Montaldo. Le médecin revint à Paris en 1612. Il était accompagné de son épouse Rachel de Fonseca et de ses fils. Très vite, le cercle juif prend beaucoup d'influence à la cour de la reine mère qui leur donne toute sa confiance. Montaldo impose à la régente de pouvoir exercer son culte juif ouvertement. Un Juif devient même le médecin ordinaire de Marie de Médicis. Leonora installe chez elle un certain Mendes, un expert juif en aromes et parfumeur de gants. Elle reste bien sûr aussi en contact étroit avec Montaldo qui fait figure de chef dans le cercle juif de la cour et la maison Concini. Montaldo est à ce point apprécié par Marie de Médicis que lorsqu'il décède en 1616, la reine mère le fait embaumer et envoyer à Amsterdam afin qu'il repose dans un cimetière juif.

Tout dire et ne rien dire

Mort, Montaldo ne peut plus se défendre ! La disparition de ce personnage influent fragilise tout l'entourage juif de la reine mère et des Concini. Pour Luynes, c'est une occasion rêvée pour accuser Leonora d'animer autour de la reine mère un cercle de cabalistes et d'apostats pratiquant au grand jour un judaïsme hostile aux chrétiens. L'imagination de Luynes s'emballe : cabale, cercle magique, astrologues, mages. Cet amalgame porte un nom pour Luynes : sorcellerie. Il veut que Leonora réponde d'irrégion, d'infidélité, de judaïsme, de paganisme, d'apostasie et d'hérésie. Le Tribunal restera indécis et finira par trancher en accusant Leonora de crime de lèse-majesté divine et humaine, ce qui veut « tout dire et ne rien dire ». Une fois de plus, l'accusation de sorcellerie, même si sa conclusion demeure ambiguë dans le cas de Leonora Galigai, a été utilisée comme prétexte pour servir des desseins politiques sans aucun rapport avec la religion.



LE DIABLE OCCUPE LE TRÔNE

Il est des époques où le Diable semble se tapir dans tous les recoins, des pauvres masures aux splendides palais. Beaucoup de seigneurs, de rois et d'empereurs eurent recours de temps à autre aux devins et astrologues et parfois même aux alchimistes. Mais cette « magie blanche » connaissait une certaine tolérance de la part de l'Église, contrairement à la magie noire dite satanique.

Trop de mages à la cour, des érudits pas très « catholiques » comme des savants juifs ou des philosophes musulmans dans l'entourage du souverain devenaient une cause de suspicion. Certains monarques sentaient le soufre, mais certains papes furent perçus exactement de la même manière par leurs adversaires.

FrédéricII de Hohenstaufen, l'Antéchrist selon GrégoireIX

1239, « Apocalypse now »

« Un monstre furieux est sorti de la mer, hurlant des blasphèmes, ses pieds sont ceux d'un ours, ses dents celles d'un lion, il ressemble à un léopard et il n'ouvre la gueule que pour outrager le nom de Dieu. Il ne craint pas non plus de lancer des insultes contre le divin tabernacle et contre les saints qui habitent les cieux. » Telle est la description faite dans une circulaire de 1239 du pape GrégoireIX non pas d'un simple adepte de Satan, mais de l'Antéchrist en personne. Et pour le pape, cette figure apocalyptique est bien réelle puisqu'il s'agit de son contemporain et plus farouche ennemi : l'empereur FrédéricII de Hohenstaufen, auquel le pape fait le pire des procès qui mènera à l'excommunication du monarque. En 1239, FrédéricII n'en était d'ailleurs pas à sa première excommunication, il eut maille à partir avec trois papes. Autour de ce célèbre Hohenstaufen s'est dès lors créé un double mythe. FrédéricII est tantôt le protagoniste d'une légende noire le dépeignant comme dévoué à Satan, tantôt une « merveille du monde », comme le qualifièrent certains de ses contemporains percevant en lui l'un des esprits les plus éclairés de son temps. Aujourd'hui encore, la controverse fleurit : ange ou démon ? Sorcier ou savant éclairé ?

Un empereur germanique très italien

Orphelin de père et de mère dès sa plus tendre enfance, FrédéricII avait été couronné empereur en 1215. Son droit au trône du Saint-Empire de la Nation germanique avait été, selon l'usage, entériné par le pape. Cette « bénédiction » d'Innocent III, protecteur du jeune Hohenstaufen, consacrait la victoire de FrédéricII après un long combat contre l'autre candidat suscité contre lui : OthonIV. En 1220, le pape HonoriusIII, successeur d'InnocentIII, avait conforté FrédéricII dans sa suprématie impériale. Bien que maître de l'Empire germanique, FrédéricII marquait cependant une nette prédilection pour l'Italie où il séjournait la plupart du temps. Par sa mère Constance, fille de RogerII de Hauteville, le premier roi normand de Sicile, il avait hérité du pouvoir sur une grande partie du territoire du sud de la péninsule italique.

Une longue et méchante querelle

En 1215, en contrepartie de son appui, le pape InnocentIII avait fait promettre à Frédéric II de se croiser et d'aller reconquérir Jérusalem. Or, en 1227, sous divers prétextes, FrédéricII ne s'était pas encore mis en route et ne semblait pas pressé d'aller guerroyer en Terre sainte. Agacé par sa résistance, le pape GrégoireIX, successeur d'HonoriusIII, décide d'excommunier FrédéricII pour son obstination. C'est le début d'une « guerre » à couteaux tirés entre l'empereur et la papauté où tous les coups sont permis. Le conflit, entrecoupé de brèves réconciliations, s'envenimera pendant tout le règne de Grégoire IX et se perpétuera avec son successeur InnocentIV. Or, les papes avaient le suprême pouvoir de faire le pire des procès même au plus puissant des souverains. En excommuniant un monarque, le pape le mettait au ban de la Chrétienté, une condamnation ayant de terribles répercussions sur la vie quotidienne de tous les sujets d'un souverain excommunié. Un pays entier risquait de se voir privé des sacrements et le peuple se trouvait dès lors dans l'impossibilité de vivre en bons chrétiens étant donné que l'Église présidait solennellement à tous les moments de l'existence des fidèles, de la naissance aux funérailles.

L'ami des infidèles

Bien que l'Église interdise formellement à quiconque est excommunié de prendre la Croix, FrédéricII décida soudain en 1228 de se rendre en Orient pour délivrer le tombeau du Christ et y ménager le libre accès aux pèlerins chrétiens. Il y mena une croisade assez « inédite » qui trouva sa conclusion non pas par des combats sanglants, mais par un traité à l'amiable dit de Jaffa. FrédéricII avait profité des tensions très vives qui opposaient le sultan d'Égypte Malik al Kamel à son frère le sultan de Damas. Ayant savamment avancé son pion sur l'échiquier de cet imbroglio fratricide, FrédéricII récupéra Jérusalem sans devoir faire réellement la guerre.

En 1229, FrédéricII se couronna lui-même roi de Jérusalem puis quitta le Moyen-Orient, laissant la ville sainte aux mains de factions antagonistes de barons francs souvent soutenues dans leurs rivalités par les Templiers, les Hospitaliers et les Chevaliers teutoniques. L'empereur germanique ne revint plus jamais en Orient, mais profita de ses relations nouées au sein des chefs musulmans pour établir de fructueux traités de commerce à long terme.

Des mœurs de sultan

FrédéricII retira de cette expédition « militaire » la réputation d'être un islamophile, d'autant plus que son territoire de Sicile avait été longtemps sous le joug arabe et qu'il faisait venir à sa cour des savants musulmans et juifs. Bien que marié, on murmurait qu'il savait aussi s'entourer de jolies femmes exotiques et même d'eunuques. D'aucuns imaginaient volontiers le Hohenstaufen mener la vie d'un potentat oriental, sybarite et libidineux au milieu de son harem lascif. Comme l'empereur s'intéressait beaucoup à l'hygiène et prenait ses bains le dimanche, jour du Seigneur, son goût de la propreté fit un scandale et fut ressenti comme une provocation pour le clergé. Dans le monde monastique, un mépris du corps, une sainte crasse, passait pour une belle vertu à cultiver !

En 1232, le sultan de Damas al-Asraf envoya au Hohenstaufen un présent d'une valeur de 20 000 marks, un magnifique planétarium. Frédéric lui fit alors en retour cadeau de deux curiosités de sa collection animalière : un ours blanc et un paon blanc, oiseau très rare, mutant de paon bleu. Ces animaux vivaient dans son vaste zoo où se côtoyaient des spécimens européens rares ainsi que nombre de spécimens africains ou asiatiques. Il fut le premier souverain européen à posséder une girafe.

De temps à autre, Frédéric II faisait voyager sa ménagerie exotique afin de l'exhiber, ce qui ne manquait pas de faire jaser sur ses « relations orientales ». Autre preuve pour ses adversaires de sa collusion avec les infidèles : à Tunis résidait un consul qui représentait les intérêts impériaux à la suite d'un traité de commerce signé en 1231.

Islamophile...

L'une des accusations qui pesa sur tout le règne de Frédéric II porte sur son intérêt pour la culture musulmane, plus particulièrement les sciences, alors florissantes et rivalisant avec les connaissances européennes trop souvent perpétuées par les seuls religieux. Frédéric II parlait parfaitement au moins six langues dont précisément l'arabe. Après sa « croisade », il avait maintenu des liens commerciaux avec les musulmans, mais aussi des amitiés scientifiques. Il se révèle aussi exact que dans les armées impériales se trouvaient des contingents de soldats musulmans originaires de Sicile et des Pouilles qui prirent part à la drôle de croisade pour la récupération de Jérusalem. Pour l'Église, cela sentait le soufre à plein nez. L'orthodoxie catholique de Frédéric II faisait l'objet de tous les doutes et de remises en question sévères et récurrentes de la part de l'Église. La curiosité scientifique du Hohenstaufen était décrite par les clercs soumis au pape comme un exercice de la magie, un goût pour les pratiques sataniques.

...ou franchement Mahométan ?

Frédéric II fut le premier souverain de la catholicité à donner un statut aux musulmans dans ses états. Cependant, il faut aborder cette question avec nuances, car par sa mère de lignée normande, Frédéric II possédait la Sicile, une terre longtemps arabe. Entre 1223 et 1225, les sujets siciliens musulmans de Frédéric II, profitant de ses séjours en Allemagne, se révoltèrent sous la bannière de Muhammad ibn'Abbad et molestèrent les évêques de Palerme, Agrigente et Monreale. Des exactions furent commises contre les chrétiens et leurs lieux de culte. Frédéric II mata la révolte et déporta tous les musulmans de Sicile (entre 16 000 et 20 000) dans les Pouilles, à Lucera. Il leur fut cependant permis de garder us et coutumes et religion selon un statut juridique défini. À une époque où la reconquête du sud de l'Europe par la Chrétienté sur les Arabes était perçue comme une avancée territoriale assortie d'une conversion forcée des musulmans, l'attitude de Frédéric II avait quelque chose de suspect. De fait, Frédéric II n'avait pas réprimé la révolte sicilienne au nom de la foi chrétienne mais en vertu de sa suprématie impériale. Sa « croisade interne », puis l'instauration d'une colonie musulmane dans les Pouilles furent perçues par l'Église comme un penchant pour l'infidèle, voire une conversion secrète.

Le temple d'un païen !

L'un des châteaux d'Europe qui impressionnent le plus les visiteurs curieux se trouve dans les environs de Bari, à Castel del Monte. Il se dégage de cet édifice curieusement octogonal une étrange impression quand on l'aborde de la plaine et que l'on voit sa silhouette architecturale inattendue se profiler sur le ciel. À parcourir le plus célèbre château de Frédéric II, on ne manque pas de se poser bien des questions à propos de l'usage auquel l'empereur destinait cette étonnante bâtisse. Castel del Monte n'occupe aucun endroit stratégique et n'affecte pas la forme d'une forteresse. Bien au contraire, les escaliers en colimaçon tournant dans le sens contraire des aiguilles d'une montre sont au XIII^e siècle une aberration stratégique. S'il se fut agi d'un « refuge » de chasse (l'empereur était un véritable fanatique de chasse au faucon), le logis de Castel del Monte aurait été flanqué de vastes écuries. On n'en trouve guère trace !

Par contre, le château possède un très ingénieux système hydraulique inspiré des bains orientaux. La cour intérieure, évoquant une couronne, laisse au visiteur un sentiment incomparable d'émerveillement ou de « fantastique ». Bâti vers 1240, Castel del Monte pourrait rappeler vaguement l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem si certaines singularités du château ne rendaient cette hypothèse caduque. Une étude approfondie de la disposition des fenêtres laisse immédiatement apparaître une corrélation très calculée en fonction des équinoxes et des solstices. L'Église verra très vite dans Castel del Monte non pas un observatoire (déjà objet de suspicion en soi), mais le temple d'un Frédéric II païen adonné au culte du Soleil, une « vraie sorcellerie ».

Astrologues et mille diableries

L'une des très nombreuses raisons qui rendaient Frédéric II « diabolique » aux yeux de Rome était son goût pour les astrologues. Un astrologue arabe, al Hanifi, vivait dans l'entourage impérial et conseillait le Hohenstaufen. Non content d'en faire venir d'Orient, Frédéric II les recrutait aussi dans diverses régions d'Europe. Les plus connus des « mages » du Hohenstaufen, Théodore d'Antioche et Michael Scot, n'étaient guère en odeur de sainteté ! Théodore d'Antioche, bien que chrétien syriaque, avait vécu, étudié et travaillé à Mossoul, Bagdad et Konya. Michael Scot, quant à lui, avait gagné sa vie à Tolède comme traducteur d'ouvrages arabes. Médecin, il était également alchimiste et fervent des idées d'Averroès. En somme, des conseillers « pas très catholiques ».

En plus, non content d'être entouré de savants suspects aux yeux du pape, Frédéric II correspondait régulièrement

avec des spécialistes du Coran, car il semblait intéressé par une étude comparative des religions du Livre. Pour les historiens actuels, pareille curiosité place Frédéric II dans les maigres rangs des précurseurs précoces de la Renaissance. Au XIII^e siècle, Rome n'y vit que malice et idolâtrie. Au siècle suivant, Philippe le Bel invoquera à son tour les chefs d'accusation d'intelligence avec l'islam et mœurs douteuses pour anéantir les Templiers de France.

Un scientifique sadique ?

Si le portrait de Frédéric II a souvent été chargé par ses adversaires, il faut admettre que l'homme eut des comportements que l'on jugerait maintenant criminels. Le goût des sciences poussa Frédéric II à se livrer à de curieuses expérimentations sur les humains. Il autorisait les dissections anatomiques, décriées par l'Église. Pire, il se livra à des expériences sur des personnes vivantes. Ainsi, il fit ingurgiter un copieux repas à deux hommes puis envoya l'un à la chasse et l'autre au lit. Il fit ensuite tuer et disséquer les deux sujets afin de déterminer l'influence de l'exercice sur la digestion.

De même, il fit enfermer un homme dans une barrique close et l'y laissa périr avant de peser le tout pour déterminer si l'âme avait un poids ou si elle restait dans le corps et y mourait avec lui. On raconta dès lors que Frédéric II ne croyait pas en l'immortalité de l'âme et de ce fait excluait l'existence du Paradis et de l'Enfer.

Par ailleurs, il fit élever six bébés d'origines diverses par des nourrices qui ne pouvaient jamais leur adresser la parole afin de savoir quelle langue parleraient spontanément ces enfants. Frédéric II n'en sut jamais rien car les nourrissons dépériraient très rapidement. Cependant, l'Église lui reprocha moins d'avoir été un assassin d'enfants que d'avoir voulu par cette expérience connaître la langue originelle d'Adam et Ève. Il est à noter que le très polyglotte Jacques IV d'Écosse tenta avec la même issue une expérience similaire, tout comme Jalâluddin Muhammad Akba (empereur moghol, 1556-1605).

« Merveille du monde » ou crapule ?

Au vu de pareilles pratiques, à une époque où certaines vies humaines n'avaient pourtant guère de valeur pour les puissants, faut-il voir en Frédéric II un monstre insensible et démoniaque dont le pape fait le procès à juste titre ? Cet homme que ces contemporains appelaient « Merveille du monde » fit de son vivant déjà l'objet d'une légende noire dont il est difficile de démêler le vrai du faux. Frédéric II doit son exécration à sa réputation d'impie en grande partie à un moine franciscain de Parme, Salimbe de Adam (1221-1288). Ce dernier rédigea un *Chronica* dont l'ambition était de retracer 120 ans de l'histoire de l'Italie. Son sujet de prédilection, décrit dans une douzaine de chapitres, « un homme pestiféré, maudit, schismatique et... épicurien », n'est autre que Frédéric II dont le religieux étale avec complaisance toutes les turpitudes en insistant entre autres sur son vice d'avarice lui faisant convoiter les biens de l'Église. Il est intéressant de savoir que Salimbe de Adam était un fervent lecteur de Joachim de Flore (1130-1202). Ce dernier par ses écrits avait divisé l'histoire de l'humanité en trois âges. En prétendant que l'on vivait à la fin du troisième âge, il avait relancé les craintes millénaristes et beaucoup de gens pensaient que la fin du monde arriverait en 1260. Le conflit entre Frédéric II et la papauté se place donc dans un climat délétère d'Apocalypse imminente annoncée précisément par la venue de l'Antéchrist.

Un pape tyrannique

Si l'on peut brosser un portrait parfois méphistophélique de Frédéric II, la personnalité de son adversaire et juge, Grégoire IX, ne se singularise en rien par ses vertus. Grégoire IX est un homme assoiffé d'un pouvoir absolu, d'une insolence qui lui vaudra de nombreuses querelles avec les souverains européens comme avec les citoyens de Rome. Grégoire IX, à l'instar de son oncle et prédécesseur Innocent III (pape de 1198 à 1216 après le bref règne d'Honorius III), estime le pouvoir papal supérieur à tout autre. Cette prérogative lui importe encore plus quand il s'agit de la gestion du Saint-Empire de la Nation germanique, considérée comme l'héritier de l'Empire romain d'Occident. Se basant sur la « Dotation de Constantin », un faux document notoire de l'époque carolingienne, Grégoire IX estime que bien qu'élu, un empereur germanique tient son pouvoir de la consécration de son titre par le pape. Ce concept fait l'objet d'un antagonisme exacerbé entre Grégoire IX et Frédéric II.

Un pontife obscurantiste

Dès 1231, l'orgueil pousse Grégoire IX à vouloir régenter les universités et la diffusion du savoir. Cette même année, il codifie l'inquisition contre les cathares et autres « hérétiques », retirant ainsi la justice aux tribunaux civils et épiscopaux en la matière. Enquêtes et procès sont confiés à l'ordre des Dominicains, des moines souvent fanatiques et tous à sa botte. Les bûchers embrasent le Languedoc.

Prêtant une oreille complaisante à son mauvais génie, Conrad de Marbourg, inquisiteur pour l'Allemagne, Grégoire IX édicte la bulle *Vox in rama*, un document très misogyne visant les sorcières. Dès 1233, bien des femmes innocentes périront dans les flammes en compagnie de leurs chats ou d'un crapaud que le pape considère comme des formes sataniques. Quiconque possède un chat noir risque de finir rapidement en cendres. Dans ses textes, Grégoire IX s'étend avec une complaisance obsessionnelle sur les descriptions des sabbats et du culte du diable.

L'étincelle

Le conflit entre le pape GrégoireIX et l'empereur FrédéricII entra dans une phase de paroxysme à cause de l'affaire de la seconde Ligue lombarde. De longue date, une animosité existait entre les villes du nord de l'Italie et les empereurs germaniques. Dès 1167, plusieurs villes importantes du nord de l'Italie s'étaient liguées contre Frédéric Ier Barberousse dont elles réfutaient la souveraineté. Le conflit fut réglé militairement à Legnano et s'acheva en 1176 par le traité maintenant la suzeraineté impériale, mais accordant des libertés urbaines aux cités concernées.

Lors de la croisade de FrédéricII en Orient, la Ligue lombarde renaissait de ses cendres, profitant de l'éloignement de l'empereur. Elle tenta de s'opposer à lui comme lors de la guerre de la première ligue contre Barberousse, le grand-père du Hohenstaufen. Désireux de rattacher les villes du nord de l'Italie à ses propres états, le pape GrégoireIX se rangea ouvertement aux côtés des insurgés, entraînant dès lors un conflit armé avec Frédéric II.

Le mécréant

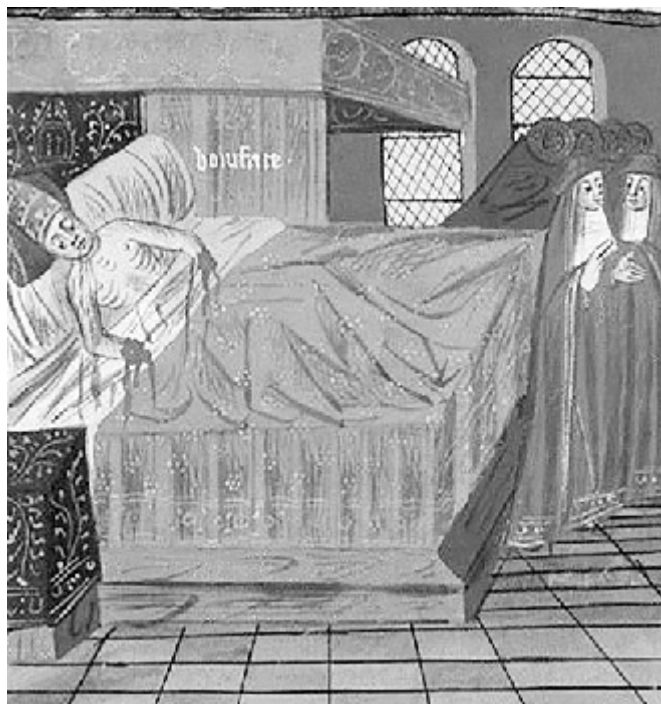
Pour le pape GrégoireIX, FrédéricII, « par son affirmation que l'Église n'a pas le pouvoir, transmis par saint Pierre et par ses successeurs de lier et délier... confirmant ainsi hérésie, se laisse prendre au piège par son propre témoignage et par sa démonstration, de cette façon, comme prétendre que les articles de la vraie foi soient diaboliques... Ce roi de pestilence a osé ouvertement affirmer, et nous nous servons de ses propres paroles, que le monde a été trompé par trois imposteurs : Jésus-Christ, Moïse et Mahomet, deux desquels sont morts de façon honorable, tandis que Jésus est mort sur une croix. Il a en outre affirmé, ou plutôt soutenu, de façon mensongère, que ceux qui croyaient qu'une vierge a pu mettre au monde le Dieu qui a créé l'Univers étaient tous des fous ». Tel est le message que le pape, appuyé par son fidèle cardinal Raniero Capocci, tente de faire passer à tous les souverains d'Europe, affirmant une fois de plus que le pouvoir papal se place au-dessus de tout pouvoir régalien.

La Bête

Dans sa lettre circulaire du 1er septembre 1239, le souverain pontife hausse le ton :

« Il veut réduire le monde en pièces le monde avec ses serres et ses dents d'acier, l'écrasant sous ses pattes... Pour démolir les remparts de la foi catholique, il a depuis longtemps préparé ses béliers... Arrêtez de vous émerveiller s'il lève contre nous le poignard de ses outrages, celui qui déjà se dresse pour effacer de la Terre le nom du Seigneur. Au contraire, pour résister à ses mensonges envers la vérité manifeste et réfuter ses tromperies par la preuve de la parole, observez la tête, le corps et la queue de ce monstre, de ce Frédéric, de ce présumé empereur ».

De mécréant blasphémateur et hérétique FrédéricII, accède au « grade » de précurseur de l'Antéchrist avant de devenir, dans la pensée du pape, l'authentique Antéchrist prédit dans les textes apocalyptiques. FrédéricII, plusieurs fois excommunié, est pire que la Bête de l'Apocalypse johannique. Même si de son côté, FrédéricII se bâtissait à contrario une légende messianique, GrégoireIX usa sans vergogne d'accusation de satanisme, assorti de menaces de condamnation, d'excommunication pour arriver à des fins politiques et assouvir ses appétits de puissance.



BonifaceVIII, le pape sorcier à titre posthume

Tué par une gifle ?

Le 7 septembre 1303, un Anglais du nom de Guillaume de Hundleby assiste à une scène saisissante à Anagni, la ville natale du pape Boniface VIII. Des hommes en armes se présentent aux portes de cette petite ville située au sud de Rome où le pape réside. La troupe vient s'emparer du souverain pontife et y parvient malgré le zèle mis par des fidèles du pape à défendre son palais. L'Anglais affirme que plusieurs soldats molestèrent alors BonifaceVIII. De ce témoignage est née la fameuse légende de la gifle d'Anagni, une légende romantique née au XIXe siècle.

Cette opération de choc avait été menée conjointement par deux groupes d'hommes armés : les gens du roi de France Philippe le Bel conduits par Guillaume de Nogaret et les troupes des cardinaux Colonna avec à leur tête Sciarra Colonna. Le pape resta prisonnier de ses agresseurs pendant deux jours avant d'être libéré par les habitants d'Anagni et de regagner Rome où il mourut dans la nuit du 11 au 12 octobre 1303, donc peu après cet événement traumatisant. Ainsi pourrait-on croire que se termine l'histoire de l'un des papes les plus controversés de l'Histoire, mais il n'en est rien, car la vindicte de ses adversaires s'exprimera encore après sa mort.

Un pape qui n'avait pas que des amis

BonifaceVIII occupa le trône de saint Pierre de 1294 à 1303. Au temps où il était encore le cardinal Benedetto Caetani, il ne s'était pas fait que des amis et avait amassé d'immenses richesses. Fait très rare, il avait été élu pape dix jours après non pas le décès, mais la « renonciation » à la charge pontificale de son prédécesseur Célestin V. Ce pontife, très âgé et rudement critiqué pour son administration, souhaitait se retirer dans un ermitage. Du moins est-ce la version officielle, car le discours de renonciation prononcé par Célestin V devant le collège des cardinaux à Castel Nuovo avait été rédigé par Benedetto Caetani en personne. À peine le vieux pape avait-il renoncé à la tiare que son successeur le fit mettre sous surveillance au prétexte de le protéger. L'ancien pape tenta de fuir en Grèce, mais rattrapé, il fut enfermé au château de Fumone où il décéda en 1296, de mort apparemment naturelle. Dès 1297, BonifaceVIII se fit de nombreux ennemis parmi les prélats et les grandes familles romaines. Les plus graves démêlés eurent lieu avec les illustres Colonna.

Le 3 mai 1297, Stefano Colonna tendit une embuscade aux gens de BonifaceVIII qui transportaient d'Anagni vers Rome un trésor appartenant au pape. Colonna s'empara du pactole qu'il estimait injustement acquis par extorsion à de pauvres prélats et clercs. La même année, la famille romaine publia trois mémoires accusant BonifaceVIII d'être un tyran et un usurpateur, responsable de la démission de Célestin V et même de sa mort.

Escalade de la violence papale

Furieux d'être dépouillé d'une partie de sa fortune, BonifaceVIII s'en prit à deux cardinaux de la famille Colonna, Giacomo et Pietro, le frère et l'oncle de Stefano, et les excommunia. BonifaceVIII parvint aussi à faire séquestrer tous les biens des Colonna au profit de ses propres neveux. Il resta inflexible jusqu'à ce que Giacomo et Pietro Colonna acceptent de venir en chemise, tête et pieds nus, la corde au cou, se jeter à ses pieds dans sa résidence de Rieti où il les « reçut » sur un trône, coiffé de sa tiare. Non content de cette humiliation infligée au puissant lignage, Boniface s'en prit aussi à leur ville de Palestrina, y sema la destruction et fit répandre du sel sur les ruines, « afin qu'il ne reste ni chose, ni le titre ni le nom même de la ville », comme il s'en targue dans une lettre du 13 juin 1299. Cet acte sera lourd de conséquences.

Mis en résidence forcée à Tivoli, Stefano et Sciarra Colonna réussirent à partir en France. Or, à cette époque, la France était gouvernée par un roi avide d'énormément de puissance, Philippe le Bel, lui aussi en conflit ouvert avec BonifaceVIII. Ce dernier, sur le plan politique, se considérait comme un « empereur » placé au-dessus de tous les souverains temporels, une vision qui contrariait fortement les ambitions du roi de France ainsi que ses intérêts financiers.

Sordide histoire de « très » gros sous

Contrairement à ses prédécesseurs, Philippe le Bel ne recherche pas l'approbation du pape pour mener sa propre politique.

Les légistes qui l'entourent sont nourris de droit romain antique et le confortent dans son dessein d'être le « maître dans son royaume ». En 1296, Philippe décide de lever un impôt (décime) supplémentaire sur le clergé. Les Cisterciens protestent et en appellent à Rome au moment où BonifaceVIII entend lui aussi taxer plus lourdement le clergé au profit de la papauté, avec en contrepartie le droit de ne plus rien payer du tout comme « aides » aux autorités laïques.

L'affaire finit par s'envenimer et BonifaceVIII veut réunir un synode des évêques français à Rome, exigeant que Philippe le Bel y participe. En 1301, le pape écrit à cet effet au roi de France qu'il ne doit pas écouter ses conseillers financiers : « Ne te laisse pas persuader, très cher fils, que tu n'as pas de supérieur et que tu ne dois pas te soumettre au chef de la hiérarchie ecclésiastique ».

Furieux, Philippe le Bel fit brûler cette lettre. Un conflit ouvert était déclaré.

Cinglante réponse

Ainsi, avec l'arrivée des Colonna en France, les tensions entre Philippe le Bel et BonifaceVIII sont exacerbées. BonifaceVIII finira par menacer Philippe le Bel d'excommunication et préparera d'ailleurs une bulle à cet effet. Le 12 mars 1302, Guillaume de Nogaret, le plus célèbre légiste de la cour de Philippe le Bel, dressait un réquisitoire contre le pape devant le Conseil royal du Louvre. Tous les griefs évoqués par les Colonna figurent dans sa terrible diatribe, mais s'y ajoute une accusation d'hérésie contre le pape. Le 14 juin 1302, Guillaume de Plaisians, un autre légiste fameux souvent associé à Nogaret, surenchérit avec de nouveaux griefs : BonifaceVIII ne croit ni en l'immortalité de l'âme ni à la présence du Christ dans l'Eucharistie. En outre, le pape prône la fornication et se réjouit de manière sadique du spectacle de la mise à mort de jeunes clercs en sa présence.

Sus à l'assassin

La France accuse aussi BonifaceVIII d'avoir fait mourir Célestin V. Ce dernier reproche grave aurait été directement inspiré par les Colonna. Dès lors, Philippe le Bel souhaite réunir un concile à Lyon afin de mettre le pape en accusation. Cette fois, c'est Boniface qui refuse de s'y rendre. Cette attitude entraîna la décision de Philippe le Bel, appuyé par les Colonna, de se rendre maître de la personne du pape, ce qui amena le fameux « incident » d'Anagni, suivi du rapide décès de Boniface VIII. Mais l'action n'en était pas éteinte pour autant dans le chef des adversaires du pontife. Aux yeux de la postérité, BonifaceVIII devait passer pour un sorcier malfaisant qui avait dirigé des cérémonies démoniques.

Accusé au-delà de la mort

Les charges sérieuses ou farfelues à l'encontre de BonifaceVIII s'accumulèrent jusqu'en 1311, moment où son successeur Clément V accepta le procès (sans retenir l'accusation d'hérésie) en raison du « bon zèle » de Philippe le Bel dans la recherche de la vérité. Sur BonifaceVIII, en tant qu'homme, pèsent les accusations d'orgueil, de luxure, de colère. Il est défini comme sodomite, fornicateur entouré de concubines et de bâtards.

Il dilapide les biens de l'Église et est un « potentat » belliqueux. Comme pape, il professe les pires hérésies. Mais il y a bien plus grave encore. Parmi une série de faits troubles complaisamment colportés circulait le récit d'un certain Berarus de Soriano qui avait, disait-il, surpris le pape en train de tracer avec une épée un cercle magique au milieu duquel il s'était placé.

Là, BonifaceVIII avait égorgé un coq dont il avait répandu le sang dans un brasero. Une épaisse fumée avait envahi la pièce quand le pape par des formules incantatoires avait fait apparaître le diable afin de s'entretenir avec lui toute la nuit.

Selon Guillaume de Plaisians, BonifaceVIII est un vrai sorcier consultant régulièrement des devins des deux sexes. Et l'accusateur d'ajouter qu'il « possédait un démon privé et se servait de ses conseils en tout, et c'est pour cela qu'il dit une fois que si tous les hommes du monde étaient d'un côté et lui de l'autre, personne ne pourrait le tromper, ni en droit, ni de fait, ce qui ne pourrait se faire que par puissance des démons ».

BonifaceVIII consulte aussi les morts par le biais d'une femme de Foligno. Lors de son avènement, le pape portait une bague dans laquelle son démon était enfermé et les reflets de la pierre livraient tantôt une image humaine, tantôt celle d'un animal. En outre, ce pape dévoyé avait fait sculpter des statues à son effigie afin de se faire adorer dans les églises par les fidèles comme un dieu païen.

Démêler le vrai du faux

Il est évident que ses adversaires avaient de bonnes raisons politiques de diaboliser BonifaceVIII, même après sa disparition. Mais certains éléments évoqués concernant la vie du souverain pontife donnent matière à suspicion, surtout à cette époque crédule et superstitieuse. À propos de son étrange anneau, le pape avide de bijoux possédait plusieurs bagues avec des camées antiques ornés de divinités gréco-romaines. Lors de l'inventaire de sa bibliothèque réalisé en 1311, on découvrit plusieurs ouvrages de magie dont deux traités célèbres, l'Ars nova de Salomon et l'Ars notaria, livres suspectés d'être hérétiques. Il apparaît aussi qu'il consultait des devins, mais le fait est coutumier de beaucoup de gens en vue au cours de cette période de l'Histoire.

Quant à l'accusation se faire idolâtrer, elle doit remonter à deux faits, deux arbitrages entre d'une part les chanoines et l'archevêque de Reims et d'autre part, dix ans plus tard, la même dispute cette fois à Amiens. Dans les deux cas, BonifaceVIII ordonna de mettre sur l'autel des deux cathédrales son effigie en argent ou argent doré lors de grandes fêtes religieuses. Il suivait en cela la coutume antique de mettre des statues de l'empereur dans les lieux de justice comme représentations du pouvoir. Mais BonifaceVIII finit par multiplier ses effigies et dès lors, on peut se demander si elles sont l'affirmation du pouvoir judiciaire du pape ou la preuve d'un orgueil sans limites ?

Mi-ange, mi-démon ?

Il est certain que Pietro Colonna a saisi toutes les occasions de noircir le personnage d'un pape qui avait causé si grand tort à ses proches. Or, BonifaceVIII avait une personnalité caractérisée par une grande suffisance, un désir

inlassable de se mettre en scène en toutes circonstances. La tiare à trois couronnes, symbole de la supériorité du pape sur les rois et les empereurs, est une invention de son cru. L'autosuffisance de BonifaceVIII et son désir affirmé d'imposer sa seule volonté à toutes les puissances de l'Europe ne pouvaient que déplaire. Son envie d'instaurer une véritable théocratie barrait la route aux ambitions de plusieurs rois et notamment celles de Philippe le Bel. Dès lors, le moindre fait de ce pape trop sûr de lui ne pouvait que déplaire au roi de France et lui donner un prétexte pour se retourner contre lui.

« Soft remake » du concile cadavérique

Le procès intenté au pape BonifaceVIII fut un procès de principe, sa présence « physique » ne fut pas requise et pour cause. Il en était allé tout autrement à la fin du IXe siècle dans un autre procès posthume d'un pape, celui de Formose en 897. Le concile (en fait un synode) qui lui appliqua sa sentence est resté dans l'Histoire sous le nom de « concile cadavérique ». Comme les minutes de ce procès ont disparu, son déroulement exact a sans doute été extrapolé pour le rendre le plus horripilant possible.

En 872, JeanVIII évince Formose lors de l'élection papale.

Le nouveau pape s'en prend à son ancien rival, l'accusant des pires turpitudes afin de l'éloigner de Rome. La querelle s'envenime jusqu'à l'excommunication de Formose. En 878, cette mesure n'aura plus d'effet si Formose promet de ne plus remettre un pied à Rome et de n'exercer aucune fonction sacerdotale. En 882, JeanVIII est empoisonné et achevé à coups de marteau. Malgré tout, Formose doit encore patienter sous les très brefs pontificats suivants, entrant de plus en plus dans les bonnes grâces de Marin Ier, AdrienIII et ÉtienneVI. Le 6 octobre891, Formose parvient enfin à s'asseoir sur le trône de Saint-Pierre et y reste jusqu'à sa mort en 896. À cette époque, l'Italie vit dans la tourmente politique, les factions s'affrontent, les grandes familles de Rome s'écharpent. Dans cet imbroglio, la noble famille de Spolète, lésée par Formose, obtient du nouveau pape ÉtienneVI le jugement de son prédécesseur. Formose est donc exhumé, dépouillé de son suaire pour être revêtu de ces habits pontificaux, assis sur un trône et flanqué d'un clerc, désigné avocat de la défense, censé répondre aux questions à sa place. Condamné pour les pires vices et manigances, Formose, ou plutôt son corps déjà desséché, se voit arracher ses vêtements. Les trois doigts de sa main droite qui bénissaient les fidèles sont coupés. Le cadavre est ensuite jeté dans le Tibre où il ira se prendre dans des filets de pêcheurs. La foule romaine, alors coutumière des revirements spectaculaires, porta la dépouille au tombeau tandis que le long du cortège les statues de saints des églises s'inclinaient sur son passage. Si BonifaceVIII n'eut pas à subir ses outrages d'outre-tombe, son étrange procès par contumace eut bien plus de retentissement que celui du pape de « l'âge de fer de la papauté ».

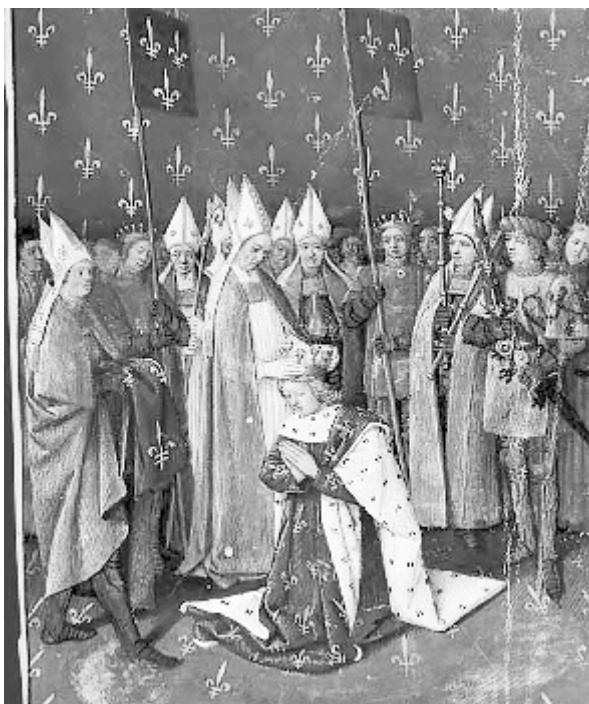
CharlesVI, le roi possédé

Une maladie diabolique

Une grande complexité marque la conception de la maladie au Moyen Âge. Ainsi peut-elle être attribuée selon la tradition gréco-romaine à un déséquilibre des « humeurs » dans le corps. Cependant, cette conception rationalisée de la pathologie perd du terrain face à la conception biblique, elle-même d'origine babylonienne, qui attribue les maux du corps au péché. Dès lors, le meilleur remède s'avère la prière de repentance. Une troisième conception de la perte de santé s'appuie sur des éléments d'origine perse relayés par le Nouveau Testament : un organisme malade est un corps pénétré par un démon. Certains maux, comme l'épilepsie et la folie (dont les symptômes impressionnants ne connaissaient alors aucune explication), sont plus particulièrement attribués à un maléfice du Malin. Au Moyen Âge, certains mages, souvent de simples rebouteux, sont appelés à chasser ces démons par des formules incantatoires. Dès lors que celles-ci se révèlent inefficaces, l'exorcisme devient le seul remède valable et le « mage » inefficace bascule vite dans la catégorie des sorciers diaboliques, complices des démons invincibles. Ce fut le cas pour ceux qui tentèrent de guérir de son étrange frénésie le roi de France CharlesVI (1368-1422).

Les premiers signes de folie

CharlesVI occupa le trône de France pendant 43 ans, dont 30 furent marqués par de brefs moments de lucidité entrecoupés de longs épisodes de dérèglements mentaux de plus en plus graves. Adolescent très costaud, habile à manier les armes, ayant reçu une éducation équilibrée, le jeune Charles est cependant parfois sujet à de brefs moments d'hallucinations. Le drame commence par une chaude journée du 5 août 1392. La guerre de Cent Ans est une fois de plus entrée dans une phase critique avec la désaffection du duc de Bretagne qui s'est tourné vers les Anglais. CharlesVI est un homme qui aime la guerre. Il se met en campagne. Le roi est en route pour Le Mans quand dans une forêt surgit un homme qui lui hurle qu'il a été trahi et que sa personne royale court un grand danger. CharlesVI, tout comme son escorte, somnole et l'irruption de ce personnage fantasque crée un effet de surprise qui a pour résultat un brouhaha et un cliquetis d'armes. CharlesVI tire son épée et veut tuer son frère cadet Louis d'Orléans. Même si le prince échappe aux coups, la soudaine furie du roi fait plusieurs morts. Son vieux médecin Guillaume d'Harcigny lui prescrit alors beaucoup de repos et de calme. Mais le praticien est âgé de plus de 90 ans et décède peu après.



La descente aux Enfers

CharlesVI semble avoir retrouvé ses esprits. Mais le 28 janvier 1393, lors d'une fête donnée en l'hôtel Saint-Pol, le roi et quelques courtisans se sont déguisés en hommes sauvages avec des costumes de poix et de plumes. Louis d'Orléans veut retrouver son frère parmi les masques et par malheur, le valet qui l'accompagne embrase un des hommes sauvages. Plusieurs courtisans ainsi déguisés meurent dans les flammes. Le roi échappe de justesse au

même sort. Cet épisode dramatique restera dans l'Histoire comme le « Bal des Ardents ». Après cette vision infernale, la raison de Charles VI vacille pour toujours.

Aux pires moments de folie, le roi ne reconnaît plus personne, pas même sa femme Isabeau de Bavière. Il prétend s'appeler Georges, gratte partout ses armoiries et vit dans une saleté effrayante. Pendant les crises, les oncles et le frère du roi Louis d'Orléans maintiennent le royaume à flot. Mais il se murmure que Louis se verrait bien à la place de son frère aîné et qu'il n'est pas étranger à la sorcellerie. Fait étrange : Charles VI, connu pour ses ardeurs sexuelles, ne reconnaît plus son épouse et la repousse, mais poursuit de ses assiduités l'épouse de son frère Valentine de Milan, réputée assez savante en maléfices.

La sorcière italienne

Valentine Visconti a épousé Louis d'Orléans à Melun le 17 août 1397. Comme la célèbre Lucrèce Borgia, Valentine est une femme dont s'est emparée la légende. Créature ambitieuse, elle aurait conçu le projet de devenir reine de France. Afin que son époux Louis d'Orléans occupe le trône, elle aurait tenté d'empoisonner Charles VI et son dauphin et usé contre eux de divers maléfices qui auraient provoqué la folie de son beau-frère et entraîné son incapacité à régner. Le blason de son lignage portait d'ailleurs un symbole maléfique : une vouivre, vipère mythique. Les Visconti de Milan passaient pour des empoisonneurs de génération en génération. Telle était du moins la rumeur publique, qui fut abondamment et complaisamment relayée par plusieurs chroniqueurs.

Eustache Deschamps, bien qu'au service de la famille d'Orléans, dédie à Valentine une jolie ballade où figure « En Orient servent tel breuvage », une allusion à peine cachée. Qu'elle fut suspecte d'utiliser le poison se retrouve aussi dans la Chronique de Charles VI (1380-1420) de Michel Pointin, chantre de Saint-Denis. Celui-ci parle du père de Valentine, Gian Galeazzo, et de son entourage comme de gens adeptes de pratiques magiques. Les deux auteurs, tout en prétendant démentir ces accusations, ne font que les propager.

Dans sa Justification de l'assassinat de Louis d'Orléans, Jean Petit dépeint Valentine comme une fille poussée par son père Galeazzo à user de sortilèges contre Charles VI. Et Froissart, le célèbre chroniqueur, n'a de cesse lui aussi de charger, dans la Chronique de Charles VI, le portrait de la belle-sœur de Charles VI. Louis d'Orléans s'alarme de l'ampleur des racontars et crut sage d'éloigner son épouse de la cour avant que cela ne tourne mal. Aucun procès, si ce n'est d'intention, ne fut intenté à Valentine Visconti.

La prière, remède inutile

Quand médecins juifs autant que chrétiens eurent en vain essayé tous les traitements en leur pouvoir, il devint évident que Charles VI était victime d'une possession démoniaque. Le recours à la miséricorde de Dieu fut alors envisagé. Des processions sont organisées ainsi que des Actions de grâce et des pèlerinages. Une troupe de jeunes garçons vierges se rendit à pied au Mont-Saint-Michel comme le fit le roi avec ses médecins en 1394. Ils n'obtinrent aucun résultat. Les appels aux saints-guérisseurs « spécialisés » restèrent lettre morte également. En 1399, des cisterciens apportèrent à Paris une relique qu'ils prétendirent être un suaire du Christ réputé avoir guéri nombre d'aliénés. Charles VI reste pendant neuf jours en prière devant cette relique. Le roi n'en gagne rien en raison, mais les moines en retirent de gros bénéfices pécuniaires. Leur échec ne sera pas sanctionné, contrairement à ceux que l'on appellera en dernier recours pour désenvouter Charles VI : les guérisseurs et les sorciers.

Le défilé des charlatans

Certains nobles de la cour firent venir des quatre coins du royaume des « guérisseurs », mi-mages, mi-sorciers, censés contrer le mal royal. Arnaud Guillaume se targue de guérir le roi d'un mot car il base sa science sur un livre, Smagorad, remis à Adam par un ange après la mort d'Abel. Devant son insuccès, deux augustins, Pierre et Lancelot, conseillent de faire manger, avec l'assentiment des médecins, des perles réduites en poudre au roi. La poudre n'a rien de « magique » et reste sans effet.

Les moines préconisent alors de faire arrêter Martin Joly, le barbier du roi. Ils ont découvert qu'il était l'ensorceleur. Le malheureux n'échappa aux bois de Justice que grâce à une soudaine rémission du mal du roi.

Au bûcher les incompetents !

Les deux compères, Pierre et Lancelot, faux religieux, furent démasqués et, sous la torture, avouèrent n'être que des invocateurs du démon. Décapités en place publique, leurs corps furent dépecés et les morceaux éparpillés dans Paris. Malgré le danger que représente désormais un échec pour les guérisseurs, deux Dijonnais, Poinot et Briquet, tentèrent à leur tour d'user de leur « science ». Près de Dijon, les deux sorciers prétendent avoir trouvé le remède pour délivrer le roi de ses démons : ils vont les transférer sur douze jeunes gens que l'on enchaîne dans une clairière à douze piliers de fer soutenant un cercle du même métal. Comme rien ne se passe, le bailli leur fit un procès retentissant et ils furent brûlés, bien qu'ils aient prétendu que leur échec venait du fait que les jeunes gens n'avaient cessé de se saigner.

Victimes de la bêtise

Ainsi, de nombreux « guérisseurs » finirent sur le bûcher à cause de la méconnaissance de la maladie et des peurs obsédantes du XIV^e siècle : le poison et la possession démoniaque. Après l'usage de divers procédés d'analyses assez fantaisistes, la preuve fut faite que Charles VI n'avait ingéré aucune substance nocive avant de sombrer dans la folie. Il ne restait dès lors plus que la possession comme explication. Il est étonnant de remarquer que les nobles et le peuple pouvaient à la fois imaginer que la folie était due à la sorcellerie, mais pouvait aussi se guérir par la sorcellerie. Quelques médecins élitistes émirent des doutes à ce sujet, mais les Grands du royaume dépensèrent des sommes folles pour entretenir une bande de charlatans, eux-mêmes assez crédules pour envisager d'arriver à un résultat. À chaque fois qu'un « sorcier » échoue, il est envoyé au bûcher, mais cela n'empêche pas la cour de continuer à faire appel à d'autres ensorceleurs et prétendus guérisseurs appâtés par le gain.

Un tournant dans les procès pour sorcellerie

L'époque pendant laquelle se déroulent ces faits est propice à une accentuation des peurs et superstitions. Aux combats de la guerre de Cent Ans s'ajoutent des sécheresses récurrentes suivies de mauvaises récoltes. La paysannerie craint la famine tandis que dans les villes le commerce décline, entraînant un malaise urbain et des tensions séditieuses. À partir de 1398, la faculté de théologie commence à réagir aux traitements infligés au roi et affirme que rien n'est guérissable par la sorcellerie. Jusqu'alors plus ou moins tolérées, les pratiques de magie même dite blanche sont interdites. C'est un tournant dans l'histoire des procès de sorcellerie, qui va s'étendre dans toute l'Europe et explique en grande partie la frénésie des chasses aux sorcières du XV^e au XVIII^e siècle. Si l'on ajoute à cela qu'une bulle du pape Jean XXII, *Super illius specula*, avait permis de confondre hérésie et sorcellerie à partir de 1326, on comprend que c'est à la fin du Moyen Âge que les procès de sorcellerie deviennent une obsession et non pendant le Moyen Âge même.



HenriIII de France, assassiné pour « sorcellerie »

Un frère sorcier

HenriIII succéda à ses frères FrançoisII et Charles IX. Ce dernier était mort dans des circonstances terribles le 30 mai 1574, jour de Pentecôte. Depuis deux ans, le souvenir du massacre de la Saint-Barthélemy hantait son esprit. Jean Louvet dans son Journal prétendit que le jeune monarque avait péri à cause d'envoûtements pratiqués par les protestants. À l'opposé, Jean Bodin, dans son *Demonomania*, accuse Charles IX et ses familiers de s'être livrés aux messes noires, à la nécromancie.

Si les fameuses sueurs de sang du roi semblent bien une légende née à l'époque romantique, la mort d'un souverain encore jeune posait question. Comme toujours, les rumeurs de sorcellerie et d'empoisonnement allèrent bon train. Catherine de Médicis permit aux médecins, avant que ne soit procédé à l'embaumement, d'analyser les viscères de son fils défunt. Mazille, premier médecin du roi et Ambroise Paré, premier chirurgien du roi, pratiquèrent ainsi l'une des premières vraies autopsies de l'Histoire. Même s'ils conclurent à une mort naturelle, le retour d'HenriIII en France (il séjournait en Pologne dont il avait été élu roi) se fit dans un climat délétère. Son règne sera d'ailleurs marqué par pas moins de quatre guerres de religion où protestants et catholiques s'affrontent sans relâche, des conflits émaillés de batailles sanglantes comme de campagnes de dénigrement.

Tous ligués contre lui

Leur seul point commun des adversaires d'HenriIII était le mécontentement quant aux positions royales en matière de choix religieux, une hargne encore attisée par le propre frère du roi, François d'Alençon. Les ultra-catholiques finirent par constituer la fameuse Ligue, menée par la famille de Guise. Elle est hostile à la politique jugée trop modérée d'HenriIII. Après l'assassinat du duc de Guise commandité par HenriIII, la Ligue fit courir des bruits terribles à propos du roi et soutint ceux qui dépeignaient déjà HenriIII comme un archisorcier à éliminer. Plus qu'un vrai procès, la rumeur devait préparer le terrain à un régime, l'exécution d'un roi possédé.

Les « auteurs de la médisance »

Protestant convaincu et personnage illustre, d'Aubigny fut par ses écrits l'artisan notoire de la légende sulfureuse d'HenriIII transmise à la postérité. Cependant, de nombreux pamphlets, insistant sur le caractère diabolique d'HenriIII, circulèrent au temps de son règne en France et même en Europe. En chaire de vérité, nombre de prédicateurs catholiques extrémistes tinrent des propos accusateurs semblables à ceux des auteurs malveillants. Leurs arguments pour diaboliser le roi reposent essentiellement sur sa vie sexuelle assez débridée, son goût pour ses mignons en particulier.

Le père Crespet, prédicateur très apprécié pour ses envolées verbales, affirme que des mœurs sexuelles libres ne peuvent qu'être d'essence diabolique : « Que le diable ennemy de la chasteté, par charme et philtre concite les hommes à pernicieux amour, pour faire offense à Dieu, et rendre semblables aux bêtes » peut-on lire dans son traité intitulé Discours Septiesme, un livre dans le droit fil du discours contemporain de l'Église plus encline à une religion de la peur que de la charité.

HenriIII est intervenu à maintes reprises auprès des parlements en faveur de personnes accusées de sorcellerie. Alors que des conseillers incitent le roi à faire mettre à mort les sorciers, cette clémence devint pour beaucoup une preuve de complicité. Pour un roi déjà décrié pour ses amours ambiguës, cette attitude fut jugée conforme à celle d'un hérétique, d'un non-croyant et en fin de compte d'un sorcier, voire de l'archisorcier par excellence.

De la médisance au délire

Pour alimenter leurs accusations, les détracteurs d'HenriIII avancent les arguments les plus saugrenus. Le roi est affligé de difformités physiques propres aux sorciers : Henri « du ventre bas ressemble à un chien sale, impudent, éhonté » trouve-t-on sous les plumes fielleuses. En outre, le roi est fils de l'Italienne Catherine de Médicis, avisée en sortilèges comme d'ailleurs, selon maints Français, tous ses compatriotes. Lors de son voyage de Pologne vers la France, HenriIII a séjourné à Venise où il a eu une relation avec une l'hétaïre Veronica Franco. Cette dame faisait partie des courtisanes de haut vol ; savante en amour autant qu'en littérature, elle publia plusieurs recueils de poèmes. Mais comme elle fut inquiétée par l'Inquisition pour sorcellerie, les ennemis du roi affirmèrent que le bref séjour vénitien du roi fut un temps d'initiations aux diableries. Outre son hérédité et ses fréquentations italiennes « douteuses », Henri III avait reçu des prénoms qui sentaient le soufre. Alexandre, un païen, Édouard, comme un roi anglais, et Antoine parce son parrain était Antoine de Bourbon. Ce dernier, pourtant rallié à la cause catholique, avait permis l'introduction du calvinisme dans ses états. Il n'était autre que le père du futur HenriIV, un candidat au trône honni par les catholiques. En outre, lors du sacre d'HenriIII, la sainte huile a « défailli » par un miraculeux présage.

Les « horribles » pratiques du roi

En janvier 1588, un pamphlet anonyme paraît à Paris : Choses horribles contenues dans une lettre envoyée à Henri de Valois par un enfant de Paris. Selon les Choses horribles, HenriIII a fait libérer tous les sorciers afin de bénéficier de leurs services. Il les a autorisés à ouvrir des écoles de magie et les laisse professer jusque dans son cabinet privé. Toutes leurs forces réunies auxquelles le roi associe la sienne permettent de faire surgir un esprit infernal, Teragon, et de lui donner un corps humain. HenriIII passe toute une nuit couché avec Teragon en... le tenant par la main. Il en garde un curieux « piercing » sur le nombril, une sorte d'anneau orné d'une pierre figurant son âme ! Teragon, malgré son aspect humain, est un diable car son corps est brûlant. Sans doute une satire à propos des relations du roi avec d'Épernon inspire-t-elle en fait ce petit libelle. Il n'en demeure pas moins que sa lecture persuada bien des gens qu'il fallait voir en HenriIII un archisorcier. Pour comble, le futur HenriIV se fait complice des manigances infernales du roi. La Sorbonne se range aux côtés des détracteurs et approuve les lignes accusatrices du libelle intitulé Les sorcelleries de Henry de Valois où sont dépeintes les relations du roi et d'Épernon.

On ne condamne pas un roi au bûcher !

Malgré toutes ces accusations, un procès et une condamnation pour sorcellerie d'un roi, personne sacrée, restent impensables, mais un assassinat pourrait en tenir lieu. Le 1er août 1589, un moine fanatique, Jacques Clément frappe le roi au ventre de manière emblématique. L'agresseur est percé de coups d'épées et de hallebardes, son corps jeté par la fenêtre. HenriIII agonise, mais il a le temps de désigner Henri de Navarre comme successeur. Le corps de Jacques Clément fut écartelé, dépecé et les restes réduits en cendres et engloutis par les eaux de la Seine. Cette peine post-mortem du régicide servait d'exemple, mais faisait aussi disparaître tout reste physique du meurtrier susceptible d'être vénéré comme relique. Il ne s'agissait pas d'une vaine précaution. Le pape Sixte V se serait félicité de la disparition du royal sorcier en faisant l'éloge de Jacques Clément le 11 septembre 1589. Une canonisation du moine fanatique semblait même envisageable. Il fallut quelques années pour que cet engouement finisse par disparaître. HenriIII n'avait certes pas péri sur un bûcher, mais il avait été victime d'un « procès de sorcellerie » fomenté grâce à la rumeur propagée dans toute la France. Son meurtre relève autant de la politique que de la superstition entretenue à son encontre par ses adversaires.



RodolpheII l'impuni, l'empereur des sorciers et nécromants

La haine du crucifix

Le 18 juillet 1552, Marie d'Autriche mettait au monde un fils : Rodolphe. L'entrée dans la vie de l'aîné des héritiers des Habsbourg de Vienne débuta mal, car la cour portait le deuil de son petit frère décédé en bas âge. En outre, il n'était pas un enfant de l'amour. Sa mère Marie, fille de Charles Quint, était une catholique fanatique. Par contre, son père MaximilienII de Habsbourg, neveu de Charles Quint, professait un protestantisme militant. Rodolphe passa son enfance viennoise dans un climat de cris et d'injures qui ponctuaient les sempiternelles disputes violentes entre ses parents tout en voyant, paradoxalement, naître nombre de frères et sœurs après lui.

Afin d'aplanir les tensions toujours latentes entre la branche des Habsbourg de Vienne (luthérienne) et celle de Madrid (ultra catholique), Rodolphe fut forcé comme deux de ses frères de passer son adolescence à la cour madrilène de son oncle PhilippeII, rigide et bigote. Rodolphe vécut cet épisode avec le sentiment d'être plus otage qu'invité. Il en conçut une haine farouche pour l'Espagne et une aversion pour sa fiancée « diplomatique », l'archiduchesse Isabelle, fille de Philippe II. Rodolphe finit aussi par ne plus supporter sa mère Marie qui ne cessait de le harceler pour qu'il épouse cette cousine détestée. Plus il avançait en âge, plus la religion devenait odieuse pour Rodolphe et il en fut ainsi tout au long de sa vie. Par moments, la seule vue d'un crucifix rendait presque hystérique cet homme marqué par une enfance triste et une sombre adolescence.

Perdre le Graal pour gagner un empire

Le 27 octobre 1576, quelques jours après la mort de son père MaximilienII, Rodolphe devint empereur germanique ainsi que roi de Bohême et souverain de Hongrie. Il vécut pendant sept ans à Vienne, en proie à l'avidité de ses frères cadets Ernest, Mathias, Maximilien et Albert (le futur époux de l'archiduchesse Isabelle). Ces derniers, jaloux de son pouvoir, exigèrent le partage à leur profit d'une grande partie du patrimoine immobilier familial. Or rien ne pouvait autant faire souffrir RodolpheII que de se séparer d'une œuvre d'art. Son désespoir toucha au paroxysme quand lui fut ainsi « ravi », en même temps que la mythique corne de licorne, l'objet très rare qu'était la coupe d'agate des Habsbourg. Ces deux pièces maîtresses de la collection familiale constituaient depuis 1564 une partie des biens inaccessibles de toutes les branches des Habsbourg et devaient dès lors revenir à l'aîné de la famille, en l'occurrence l'oncle de Rodolphe, Ferdinand du Tyrol. Bien que très peu porté sur la religion, RodolpheII n'en demeurait pas moins un être très superstitieux. À ses yeux, la coupe d'agate n'était autre que le vrai vase du Saint Graal, et s'en séparer revenait à en perdre les pouvoirs. Avec cette coupe, la plus grande au monde taillée dans une seule pierre, Rodolphe croyait détenir le plus puissant talisman assurant non seulement le bonheur, mais aussi l'éternelle jeunesse, ce rêve obsessionnel qui le tenna toute sa vie. Avec leurs manigances, sa mère et ses frères en arrivèrent à tant insupporter Rodolphe II qu'il finit par souffrir d'atroces maux d'estomac que nul médecin ne parvenait à soulager. L'empereur se tourna alors vers les mages et les alchimistes.

Prague, le refuge des magiciens

Ces nouvelles fréquentations ne furent pas sans conséquence. RodolpheII se mit dès lors à détester Vienne, ses églises, sa bigoterie. Il se tourna vers son royaume de Bohême, terre à l'atmosphère ténébreusement séduisante. L'empereur aigri décida de vivre dans son château de Hradcany sur la colline dominant Prague la mystérieuse, la cabalistique. Hradcany devint le centre de sa cour, son musée d'art et ses cabinets de bien étranges curiosités. Le château surplombant la ville dorée était aussi et surtout son repère d'alchimiste, un lieu de quête de philtres magiques où Rodolphe accueillait plus de mages et sorciers que de courtisans. Proche du château impérial, la ruelle d'Or, aujourd'hui bien trop encombrée par les touristes, avait conservé jusqu'à la fin du XXe siècle une atmosphère fascinante car elle avait, à tort ou à raison, gardé le souvenir des antres sulfureux des fidèles de l'« empereur ami des sorciers et mages », à la recherche d'une illusoire immortalité et du secret d'une richesse inépuisable grâce à la pierre philosophale.

Hradcany, le palais de l'étrange

Le château de RodolpheII ne ressemblait à aucune autre demeure princière. Hradcany tenait plus d'un labyrinthe ésotérique que d'un palais bruisant de fastes, de bals et de réjouissances. La visite de son enfilade de pièces à l'agencement insolite devait se faire selon un itinéraire initiatique et donnait la chair de poule. La magnificence d'œuvres plus qu'abondantes dans certaines « chambres » ravissait, et des automates étonnaient. Mais des bocaux remplis de monstres (tels des fœtus difformes, des animaux répugnants), s'offraient aussi à la vue des rares visiteurs admis au plus profond de l'antre de Rodolphe, vraie collection de tératologie. En outre, l'empereur avait une nette prédilection pour les toiles de peintres à la réputation sulfureuse, comme le Caravage. Il appréciait aussi les étranges compositions d'Arcimboldo. Mais, plus effrayant que les portraits du talentueux Italien, composés d'assemblages déjà surréalistes de fruits et de légumes, Rodolphe laissait entrevoir à quelques privilégiés de bien étranges figures : des images peintes d'êtres humains entièrement velus. Si l'on sait aujourd'hui que ces malheureux souffraient d'hypertrichose (une pathologie entraînant une pilosité surabondante

sur tout le corps et même le visage), les XVI^e et XVII^e siècles y décelaient plutôt des lycanthropes, plus familièrement connus sous le nom de loups-garous.

L'homme au miroir magique

Le 14 août 1590 arrive à Prague un homme nimbé de mystère : Hieronymus Scotus, dit Scotto. Sur son passé, Scotto brouille les pistes depuis qu'à Cologne, il s'était mis à fréquenter les sorcières en sabbat et à se procurer des amulettes et des figurines de cire pour procéder à des envoûtements. Mais Scotto possède aussi un miroir magique dont sortent des créatures irréelles. L'une d'elles met l'archevêque de Cologne, réputé assez libidineux, dans un tel état de folie amoureuse qu'un danger de conflit religieux se profile. Scotto, rendu responsable de cette tension politique, part chercher refuge chez un puissant dont il est assuré de l'aide : l'empereur friand de satanisme, Rodolphe II. Scotto et son miroir diabolique s'installent dans une auberge pragoise. L'enchanteur s'est fixé le but de prouver à Rodolphe II que le miroir magique lui permettra de tout savoir et d'acquiescer ainsi une puissance surhumaine.

Plusieurs romanciers tchèques ont choisi de faire de Scotto le héros de leurs œuvres de fiction, de sombres romans gothiques. Aussi est-il parfois malaisé de savoir jusqu'à quel point il influença Rodolphe II. Par contre, il est certain que Scotto s'aliéna très vite une partie des courtisans et surtout les alchimistes et sorciers de tous poils déjà bien en place à Hradčany. Scotto, arrivé en 1590 à Prague avec trois carrosses et quarante valets à cheval, se retrouva, trois ans plus tard, dans une misérable maison de la vieille ville à subsister chichement de la vente d'onguents des plus douteux. Son miroir magique semblait devenu inopérant !

Conversation avec les anges ou les démons ?

Quand Scotto avait tenté de se tailler la part du lion à la cour de Rodolphe, il s'était heurté aux nombreux mages et alchimistes en place. Parmi eux se trouvait Édouard Kelley, qui avait encore toute la confiance de Rodolphe. De sa jeunesse nébuleuse on ne sait que peu de choses, si ce n'est qu'il avait étudié le grec et le latin et qu'il s'était retrouvé au pilori à Lancaster pour des faits d'escroquerie. Ses contemporains le disent fort porté sur le vin, qu'il « a mauvais ». En 1607, Kelley avait rencontré son aîné John Dee en Angleterre. Dee, autant mathématicien et astronome qu'occultiste et hermétiste, avait l'oreille de la reine Élisabeth dont il était l'astrologue officiel. Érudit en navigation, Dee avait recours par contre à des médiums afin de trouver des terres inconnues susceptibles d'être colonisées par les sujets de Sa Gracieuse Majesté.

Édouard Kelley sut convaincre Dee qu'il était le médium qu'il lui fallait, car il possédait une curieuse pierre polie (sorte de boule de cristal) lui permettant de communiquer avec les anges. Le principal informateur de Kelley s'appelait Uriel et était avec Michel, Raphaël et Gabriel le quatrième archange ! En outre, Kelley, du moins le prétendait-il, avait trouvé dans les ruines de l'abbaye de Glastonbury au Pays de Galles une tombe dans laquelle il avait pu recueillir une poudre magique permettant de fabriquer de l'or. Les deux compères décidèrent de réaliser une tournée des cours européennes et de proposer ensuite leurs services à Rodolphe II qui se montra ravi de les accueillir... du moins pendant un certain temps. Dès 1589, Dee retourna en Angleterre et finit sa vie à 80 ans dans la misère et dans la peur, ses pairs voulant le faire juger comme sorcier après la mort en 1603 de sa protectrice Élisabeth Ire.

Un escroc ventriloque

Kelley continua seul ses dialogues avec les anges. Aujourd'hui, il est de plus en plus considéré comme un arnaqueur usant de l'habileté que peut avoir un ventriloque à abuser son auditoire. Mais bien des mystères planent encore autour de celui qui se définissait comme spirite et occultiste. En 1912, un chercheur du nom de Voynich fit une étonnante découverte chez les jésuites de Frascati : un manuscrit ancien illustré de dessins et rédigé dans une langue totalement inconnue. Le décodage de ce texte pose encore aujourd'hui des problèmes. La paternité de ce livre dit de Voynich reviendrait à Kelley. Ces lignes auraient été révélées à Kelley par son archange Uriel dont la langue était appelée l'« enochian » ! Si depuis 1584, Rodolphe se laissait crédulement abuser, beaucoup voyaient en Kelley (et bien plus qu'en Dee) un vrai sorcier qui méritait les fagots. Le nonce et évêque Germanico Malaspina, issu d'une très célèbre famille italienne proche des papes, décida de mettre Kelley sur la sellette dès le 27 mars 1587. Aucune suite ne fut cependant donnée à son intervention, car Rodolphe tenait trop aux talents de Kelley. Mais tout a une fin. En 1591, l'empereur, n'obtenant pas plus d'or que d'élixir de jeunesse de la part de Kelley, le fit arrêter et emprisonner au château de Krivoklát. Kelley disparaît de la scène et décède entre 1593 et 1597, selon les auteurs.

Le mythe de l'homme au nez d'or

Le plus connu et aussi le plus souvent taxé de « personnage le plus sulfureux » parmi les magiciens de l'entourage de Rodolphe II n'est autre que Tycho Brahé. Autour de ce Danois diplômé de diverses universités allemandes luthériennes s'est bâtie la légende d'un homme qui serait le principal responsable des idées les plus étranges de Rodolphe II. Or, Tycho Brahé était un authentique scientifique qui avait découvert la Supernova dans la constellation de Cassiopée (en 1572) et décelé la vraie nature des comètes. Pendant de nombreuses années, Brahé avait vécu sur son île de Ven où il avait bâti un palais-observatoire nommé Uraniborg. Ses recherches en astronomie étaient financées par le roi Frédéric II du Danemark jusqu'à la mort de ce dernier. Le successeur du souverain mécène se montra moins généreux et Tycho Brahé décida de chercher fortune ailleurs. Il avait 53 ans (en 1599) quand il se mit

sous la bienveillante protection de RodolpheII.

Un duel de jeunesse (1566) avec un sien cousin à Rostock lui avait coûté le nez. Nul doute que sa prothèse en or (ou en bronze) lui avait donné un cachet bizarre et inspiré des légendes, tout comme sa fin de vie. En réalité, Tycho Brahé connut un décès naturel, comme le prouvèrent les analyses de ses restes effectuées après les deux exhumations (1901 et 2012) de sa tombe à Notre Dame de Tyn (dans le vieux Prague), une mort due à une intoxication lente au mercure, substance très utilisée en alchimie. Quant à sa réputation d'âme damnée de RodolpheII, elle devient peu crédible quand on sait que Brahé ne passa que les deux dernières années de sa vie (1599-1601) auprès d'un RodolpheII bien ancré dans Prague et son château fantasmagorique depuis de nombreuses années. Cependant, Tycho Brahé eut un assistant puis successeur qui frôla réellement le bûcher : Kepler.

Issu d'une famille de sorcières « avérées »

Johannes Kepler (1571-1630) arriva à la cour de RodolpheII pour assister Tycho Brahé peu avant la mort de ce dernier, dont il reprit la succession comme mathématicien mais aussi comme astrologue de l'empereur. Après une enfance difficile, une vocation ratée de pasteur luthérien, Kepler accédera au rang des plus grands scientifiques progressistes de son temps. Cet homme exceptionnel mourut cependant dans la pauvreté, l'incompréhension et le mépris des luthériens, pour n'avoir pas assez fustigé les calvinistes ! En outre, sa vie faillit bien partir en fumée à cause des accusations portées contre sa mère. Celle-ci fut convaincue de pratiques de sorcellerie d'autant plus « crédibles » qu'elle avait été élevée par une tante brûlée vive en tant que sorcière. Heureusement, Kepler obtint des « congés » pour étudier à Tübingen des clauses bien particulières de droit canon, ce qui lui permit de faire casser le procès de sa mère pour vice de forme, « non-respect des procédures juridiques correctes dans l'utilisation de la torture ». Kepler sauva sa mère, mais il se sauva aussi lui-même.

Bien que souverain de Habsbourg et dès lors, en principe, grand gardien de l'orthodoxie catholique, RodolpheII s'entourait volontiers d'« hérétiques réformés » et n'avait cure des manigances inquisitoriales dans le choix de son aréopage où vrais savants et savants charlatans se mêlaient allègrement.

Un chapelain apeuré

Prague fourmille donc de tous les alchimistes les plus connus de l'époque, mais très vite, il ne suffira plus à Rodolphe de les consulter et de les avoir à son service. Son chapelain et l'Église le voient s'engager personnellement dans la recherche de la transmutation du mercure en or afin d'acquérir une richesse qui le rendra supérieur à tous les Habsbourg et lui permettra de surpasser en puissance son illustre parent, le défunt Charles Quint. Mais il faut jouir longuement de la richesse, alors Rodolphe se lance aussi dans une quête effrénée d'un élixir de longévité, voire d'immortalité. En un temps où médecine et magie se côtoient étroitement et que magie et sorcellerie se confondent pour Rome, Rodolphe II joue un jeu très dangereux. Dans un empire déchiré par les luttes entre les princes luthériens et catholiques, RodolpheII aura toujours tendance à soutenir le parti de Rome, tout en restant fidèle au vœu fait dans sa jeunesse madrilène de ne jamais permettre les exactions de l'Inquisition dans ses territoires. La conduite de RodolpheII en matière de lutte religieuse sera toujours ambiguë pour les deux camps.

Aussi le personnage de RodolpheII présente-t-il tant de complexité qu'il est parfois difficile de démêler le vrai du faux quant à son degré de satanisme.

Excentrique ou franchement immoral ?

Ainsi est-il vrai qu'il faisait précipiter dans sa fosse aux cerfs les alchimistes et mages incompetents ou trop orgueilleux et qu'il les y laissait périr de faim ou les faisait dévorer par les fauves de sa ménagerie, aussi extravagante que ses collections de « raretés » ? Le retrouvait-on la nuit aux pieds des gibets en quête de mandragore ? Connaissait-il le secret du Golem depuis qu'en 1592, il avait reçu le célèbre et savant rabbin Löw, auquel la tradition attribua l'invention de cette créature de glaise fantastique et animée par la magie des mots sacrés ? En fait, si pour le clergé, RodolpheII était certes un « ami du diable », son sacre impérial lui garantissait une certaine impunité. Il restera l'objet d'opprobre et de campagnes de dénigrement, faute de pouvoir lui faire tâter des flammes du bûcher que connaîtront certains de ses « employés ».

Un homme « dépecé »

RodolpheII n'était pas fait pour un pouvoir politique de l'ampleur de cet empire, qui lui fut échu dans une période de troubles internes et de menaces extérieures, dont l'avancée ottomane n'était pas la moindre. N'ayant plus d'empereur que le nom, fantôme de monarque chassé de son château et de son trône par son frère Mathias, il mourut en 1612, mais déjà alors qu'il était exilé au Belvédère, ses frères écartelèrent ses collections, sans doute les plus belles d'Europe, en les vendant sans vergogne aux plus offrants. RodolpheII avait passé la majeure partie de sa vie à amasser des trésors de sculptures, de peintures, de pièces rares et de monstruosité anatomiques animales et humaines qui flottaient dans des bocalux ou étaient empaillés. Avant de piller les salles du château, ses frères avaient d'abord pris soin de se partager ses territoires. Quand RodolpheII rendit enfin son dernier soupir, son cadavre attendit huit mois, exposé dans une chapelle, le repos d'une sépulture chrétienne.

L'empire bâti par Charles Quint était parti en lambeaux, mais en dispersant ses collections, c'est Rodolphe que ses frères avaient dépecé vif, le jetant dans la folie et le précipitant vers une sombre mort, lui qui toute sa vie avait cherché l'élixir d'éternité. Le procès qui condamna Rodolphe comme sorcier ne se joua pas devant un tribunal inquisitorial, mais dans le prétoire de sa famille et sa fin fut une lente agonie morale sans doute plus cruelle qu'une brusque mise à mort.



LE BEL ARGENT DU DIABLE

Beaucoup d'accusations de sorcellerie furent en fait des coups montés afin de s'approprier les biens et les richesses de certaines personnes. L'un des exemples les plus célèbres est l'acharnement de Philippe la Bel à incriminer les Templiers afin de renflouer le trésor royal. Nous évoquerons brièvement cette « affaire » qui a fait couler beaucoup d'encre et suscité de nombreuses controverses.

Les Juifs d'Occident constituent une population particulièrement visée par les accusations de sorcellerie afin de la spolier sans vergogne.

À partir du perfide postulat « Les Juifs sont les assassins de Jésus », ils furent régulièrement accusés de pratiquer tout naturellement la sorcellerie. Ils étaient des « déicides ». Déjà grevés de ce préjugé défavorable, les israélites furent considérés comme enclins à la récidive.

Dès lors naquirent des fables odieuses mettant en scène des Juifs « tuant » des hosties ou suppliciant de jeunes enfants innocents.

Les Juifs, assassins multirécidivistes du Christ

La persécution des Juifs au cours de l'Ancien Régime connaît de multiples causes et aussi de multiples facettes. Dans l'Occident chrétien de l'Ancien Régime, les Juifs font figure d'agents du Diable. Leurs « manigances » s'apparentent à celles des sorciers. Ils ne bénéficient cependant pas de circonstances atténuantes du fait qu'ils sont considérés dans la croyance collective comme responsables de la crucifixion et la mort de Jésus. En outre, ils ne peuvent sauver leur âme par une ultime confession comme un hérétique ou un sorcier repentant. Seule, dans certains cas, une conversion au christianisme leur accorde une mort moins atroce que de périr vif sur le bûcher.

Dans les pays de l'ouest de l'Europe, les communautés juives sont majoritairement urbaines. Adeptes d'une autre foi que les catholiques et, à partir du XVI^e siècle, que les réformés (Luther fait preuve d'un antijudaïsme viscéral), les Juifs sont confinés par la volonté de l'Église dans des quartiers réservés (appelés ghettos depuis 1516, année du regroupement des Juifs de la ville de Venise dans le quartier des anciennes fonderies). Accusés d'être responsables de la mort du Christ et donc de déicide, le pire des crimes qui soit, ils devront au fil du temps assumer des métiers de plus en plus impurs, les « métiers de l'argent ». En effet, Rome réprouve le prêt, considéré comme usure, et affiche un mépris pour le mauvais riche opposé au pauvre à l'âme pure !

Déjà fustigés par l'Église, les Juifs deviennent l'objet de jalousies de la part de la population qui leur envie leur réussite matérielle. Bourgeois comme petits artisans des villes voient dans la communauté israélite un nid de sangsues et dès lors, ils focalisent sur ces « autres » leurs peurs, leurs rancœurs. Les pogroms et la persécution des Juifs ont une double source : des griefs économiques et financiers, eux-mêmes « légitimés » par un jugement moral accablant et péjoratif des autorités religieuses. Les Juifs deviennent les boucs émissaires et sont considérés, de concert souvent avec les lépreux et les sorciers, comme responsables des épidémies (surtout les pestes que les Juifs provoqueraient volontairement par des empoisonnements ou des maléfices !), des catastrophes naturelles et de bien d'autres malheurs. Pour être équitable, il est utile de mentionner la protection accordée aux Juifs par certains évêques, que ce soit de manière désintéressée ou non.

Une lente descente aux enfers

Avant le XI^e siècle, il n'y a guère de trace d'antijudaïsme en Occident. La situation commence à se modifier avec les Croisades et les bouleversements économiques qu'elles entraîneront. Les Croisés trouvaient injuste de laisser vivre les Juifs, tranquilles et prospères, dans leur patrie alors qu'eux partaient se battre pour délivrer le tombeau du Christ. En 1146, l'abbé Pierre de Cluny écrit : « À quoi bon s'en aller au bout du monde... combattre les Sarrasins, quand nous laissons demeurer parmi nous d'autres infidèles mille fois plus coupables envers le Christ que les mahométans ».

En 1215, le Concile de Latran ordonne aux Juifs de porter un habit distinctif. En Allemagne, en 1236, les Juifs cessent d'avoir le statut d'hommes libres pour devenir des « serfs de la Chambre impériale ». En 1267, les conciles de Breslau et de Vienne interdisent aux chrétiens d'acheter des victuailles chez des Juifs, car ils risquent d'être empoisonnés !

Aux XVI^e et XVII^e siècles, le pays qui avait le mieux accueilli les Juifs et leur avait réservé une place de choix dans la société, l'Espagne, devient la nation la plus persécutrice avec une Inquisition particulièrement cruelle. Bien que convertis de leur plein gré, les « marranes » restent suspects de cryptojudaïsme et l'accès à des postes importants leur demeure souvent fermé. Enfin, il faut insister sur le rôle joué par le théâtre religieux, les fameux Mystères, qui se développent au XIV^e et XV^e siècles, soutenus par une catéchèse très antijudaïque.

Conclusion paradoxale : le XVI^e siècle, temps de la Renaissance, voit le Juif comme l'un des visages du Diable. Comme les sorciers, ils sont accusés de meurtres de nouveau-nés, de rituels sataniques et d'autres ignominies.

Le bel argent des déicides

En Occident, avec la complaisance de l'Église, les Juifs sont diabolisés surtout à cause de leur fortune réelle ou supposée, mais leur argent, quand il est à prendre, n'est étrangement plus porteur du sceau de Satan. Si certaines persécutions de Juifs par la populace relèvent d'une hargne irrationnelle, leur poursuite par les grands et les élites ressort du domaine de la spoliation. Les pratiques sataniques des Juifs, assassins de Jésus, servent alors de fallacieux prétexte pour s'approprier leurs biens. Ces captations existent tant au niveau des rois que de simples chapitres de chanoines.

Même si les Juifs sentent le soufre, seigneurs et rois tentent cependant de les accaparer. Louis IX, par exemple, par l'édit de Melun (1230), affirme que le Juif est propriété du seigneur du lieu et que nul autre seigneur n'a le droit de le faire sien. Petit à petit, les Juifs deviendront la « chose » du roi. Philippe le Bel considère que les Juifs sont la propriété du roi, mais parallèlement, l'Église se les était appropriés par la bulle Turbato Corde de 1267.

Les rois, spoliateurs par excellence

En 1306, Philippe le Bel, très endetté tant auprès des Juifs que des Templiers, décide de se débarrasser des uns et des autres afin de se rembourser à bon compte. Les biens des Juifs vendus aux enchères renflouent le Trésor royal au niveau de 17%. Par contre, l'expulsion suivante (en 1394) des Juifs de France s'explique par le désir de Charles VI de ne plus investir dans la protection des Juifs contre la vindicte populaire. Les ressources de ces communautés étaient alors trop maigres pour compenser l'impopularité d'un protectorat royal. Le roi chassa donc les Juifs pour « être tranquille » et rafla quand même au passage le peu qui restait de leurs biens. En Angleterre, Édouard Ier d'Angleterre chassa et persécuta les Juifs sous prétexte de manipulations diaboliques de la monnaie afin de s'emparer de leurs richesses en 1290.

Le Juif, le pire des profanateurs

Obstinés dans leur péché (ils demeurent dans les pratiques du judaïsme), les israélites sont dès lors en permanence soupçonnés de récidiver en tuant Dieu dans les hosties ou le vin du calice, devenus chair et sang du Christ. Ils poignardent ou piétinent les hosties et renversent le contenu des saints vases sur le sol, quand ils ne livrent pas à des pratiques encore plus odieuses et obscènes ! La conviction que les Juifs s'en prennent aux espèces sacrées s'ancre dans les mentalités à l'époque des Croisades. Il serait fastidieux de faire la liste de tous les déchaînements populaires irrationnels causés par d'imaginaires profanations attribuées aux Juifs en Europe. Par contre, il est bien à propos de voir à qui profite réellement le crime et quel est le bénéfice, principalement matériel, que retire l'Église de ces flambées de haine quand elle les cautionne.

En fait, la plupart des faits de profanation, et le lynchage ou le procès des Juifs accusés qui s'ensuivent, s'inscrivent en parallèle à l'expansion du culte du Saint-Sacrement (Fête Dieu). Il en découle des réquisitoires particuliers à chaque cas, mais dont la trame reste quasi identique. Sur le fond, ces narrations répétitives ressemblent étonnamment aux schémas récurrents des récits de miracles narrés dans les hagiographies ! Si ce n'est que le discours est inversé.

La fête Dieu

À son début, le Christianisme était loin d'être monolithique. Ce que certains théologiens affirmaient, d'autres le mettaient en doute ou le niaient. Il fallut donc arriver à un consensus sur divers points et l'un portait sur la présence réelle du corps et du sang du Christ dans les hosties après leur consécration ou transsubstantiation. Il s'ensuivait de vraies « querelles byzantines » pour savoir si les espèces consacrées étaient réellement devenues chair et sang du Christ, tout en gardant l'aspect de pain et de vin. Rien de tel qu'un miracle pour conforter une croyance. Ainsi, au VII^e siècle, à Lanciano, un prêtre aurait été pris d'un doute au moment de la consécration au sujet de la réalité du « changement » opéré dans les espèces. Pour remettre dans le droit chemin cet homme de peu de foi, l'hostie devint réellement un morceau de muscle et le vin de l'hémoglobine. Les reliques (un morceau de chair racorni et cinq caillots) sont encore vénérées à Lanciano.

Une fente dans la lune

De même à Bolsena, près d'Orvieto, le père Pedro de Praga fut saisi de doute lors de la consécration. Pour assurer ce « saint Thomas », l'hostie se mit à saigner. Le fait eut lieu en 1264 et le pape Urbain IV édicta la bulle *Transiturus* de hoc mundi instaurant la Fête Dieu ou Fête du corps du Christ. Le souverain pontife avait été influencé dans sa décision par Thomas d'Aquin, mais aussi par Julienne de Liège, religieuse au Carmel de Mont Cornillon (Liège). Car vers 1230, cette mystique avait appris de Dieu que la fente qu'elle voyait dans la Lune était un signe : il manquait à l'Église une fête du corps et du sang du Christ. Les successeurs d'Urbain IV suspendirent cette fête jusqu'en 1311, date à laquelle elle fut réintroduite par Clément V au Concile de Vienne (France). Tant les miracles que les profanations d'hosties qui provoquent leur saignement permettaient d'assoir la Fête Dieu dans les solennités des églises et d'attirer de nouvelles et plantureuses aumônes pour l'occasion.

Rue de Dieu bouilli

Certains cas de profanation sont plus exemplatifs que d'autres et méritent que l'on s'y attarde. En 1290 (année de l'expulsion des Juifs d'Angleterre) a lieu en France l'affaire dite des Billettes ou du Juif Jonathas. Cette histoire deviendra un vrai stéréotype, repris dans la dramaturgie sous le titre de *Mistère de la sainte hostie*.

Une femme démunie avait déposé ses pauvres hardes chez un usurier juif du nom de Jonathas (les monts-de-piété n'existaient pas en France à cette époque). Quand elle voulut les récupérer pour Pâques, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas assez d'argent pour reprendre son gage et céda à un soi-disant chantage de l'usurier. Comme celui-ci le lui demanda, elle retint sous sa langue l'hostie consacrée qu'elle avait reçue en communion à l'église Saint-Merry. Jonathas poignarda l'hostie qui se mit à saigner. L'« assassin » de l'espèce consacrée voulut jeter le pain béni au feu, mais l'hostie se mit à voler dans la pièce. Jonathas la récupéra et l'envoya derechef dans un chaudron d'eau bouillante. Mais l'eau se transforma en sang et l'hostie reprit son vol tandis qu'elle laissait apparaître une image du Christ crucifié. La pauvre femme récupéra enfin son hostie et alla la porter au curé de sa paroisse. Celui-ci dénonça le meurtrier de Dieu qui finit sur le bûcher après un procès expéditif. Selon une autre version, les enfants de Jonathas auraient narré par naïveté les faits à de petits camarades chrétiens qui en avaient avisé le curé. La femme et les enfants de Jonathas se convertirent, mais la maison du coupable fut rasée. Les biens confisqués furent un apport supplémentaire au Trésor royal.

Il est à noter que des hosties peuvent aussi entrer en lévitation « pour le bon motif » comme ce fut le cas à Faverney, en 1608, où l'hostie échappa ainsi à un incendie ! Un cas a aussi été signalé à Lourdes en 1999. Il existe une vidéo assez polémique de cet « évènement » sur lequel l'Église s'est gardée avec prudence d'en faire trop état.

Une hostie très rentable

Un bourgeois de Paris, commerçant avisé du nom de Régnier Flaming, fit l'acquisition du terrain laissé vacant par la maison rasée de Jonathas afin d'y édifier une chapelle expiatoire, dont la gestion fut confiée aux frères de la Charité Notre-Dame (appelés aussi Billettes), très appréciés par Philippe le Bel (comme par hasard). Des cérémonies expiatoires ayant eu lieu dans le petit sanctuaire, celui-ci devint vite trop petit devant l'afflux des fidèles et des pèlerins qui, pour l'occasion, déliaient leur bourse. En 1209, les bénéfices ainsi engrangés permirent la construction d'une église plus grande bientôt complétée d'un cloître et d'un cimetière (1427).

L'hostie, quant à elle, était devenue la propriété de l'église voisine de la maison du coupable : Saint-Jean de Grève. Les pèlerins pouvaient la voir enchâssée dans un splendide reliquaire. Lyon envoya aussi dans ce sanctuaire de Saint-Jean tout un lot de reliques qui contribuèrent encore à sa renommée. L'église des Billettes (transmises par la suite aux soins des Carmes) tenta de s'agrandir et même de construire un tout nouvel édifice au XVIIe siècle. Il s'ensuivit une série de disputes et de procès entre le sanctuaire expiatoire et l'église détentrice de l'hostie, une sordide histoire de sous à laquelle mit fin la Révolution : Saint-Jean fut rasée et l'église des Billettes devint au XIXe siècle un lieu de culte luthérien.

L'autre Jonathas

En 1369, un Juif nommé Jonathas (lui aussi !), notable de la ville d'Enghien, parvint à convaincre un Juif converti au Christianisme de dérober une grande hostie (celle élevée par le prêtre au moment de la Consécration et plusieurs petites hosties consacrées). Mais le forfait commis, Jonathas mourut (ou fut assassiné selon les versions). Sa veuve, peu désireuse de garder l'étrange butin de son défunt mari, s'en alla porter les hosties aux Juifs de Bruxelles. Le jour de Pentecôte 1370, des Juifs bruxellois réunis dans la synagogue percèrent les hosties de leurs dagues non sans les agonir des pires injures. Les hosties se mirent alors à saigner. Effrayés, les Juifs convinrent une Juive convertie nommée Catherine de porter les hosties sanglantes à la communauté juive de Cologne contre une bonne rétribution. Mais Catherine s'effaroucha, se repentit et porta les hosties au curé de l'église Notre-Dame de la Chapelle. L'affaire éclata donc au grand jour.

Boucs émissaires par excellence

Les Juifs de Bruxelles incriminés sont jugés sommairement et reconnus coupables. Ils sont promenés de par la ville en charrette, exposés aux quolibets, tenaillés cruellement et périssent enfin brûlés vifs. Leur synagogue est rasée et remplacée par une chapelle et les ducs de Brabant, Jeanne et Wenceslas, empochent les biens confisqués. Ce fait déclenche une persécution massive et lucrative des Juifs dans tout le Brabant.

En outre, dans ce conte sordide se retrouvent tous les ingrédients de ces récits dénigrants à l'égard des Juifs : les Juifs sont riches et pensent que leur argent peut acheter les consciences, les Juifs convertis ne sont pas vraiment fiables, les Juifs déjà responsables du supplice du Fils de Dieu réitèrent leur forfait sur les hosties consacrées, considérées comme la chair du Christ. Il est évident que ce récit, comme les autres du même cru, est monté de toutes pièces. En effet, pour un israélite, la transsubstantiation est une aberration et, dès lors, la profanation d'une hostie n'a aucun sens pour lui.

Détournement de procession et de profits à Bruxelles

Les puissants chanoines de Sainte-Gudule intriguèrent tant et si bien auprès de la hiérarchie ecclésiastique que l'église de la Chapelle, qui avait cependant été choisie par Catherine pour recueillir les hosties sanglantes, fut spoliée. Ainsi, les dons des fidèles, comme les pèlerins, se trouvaient détournés à leur profit, au grand dam du curé de l'église de la Chapelle qui parvint quand même jusqu'en 1402 à en distraire quelques-unes à la rapacité de ses « voisins ».

En possession de cette véritable manne, les chanoines de Sainte-Gudule instaurèrent la vénération traditionnelle de ces hosties sanglantes lors de la Fête Dieu et firent une véritable « institution » bruxelloise de leur procession du « Saint Sacrement du Miracle », celle-ci devenant la plus importante de la cité brabançonne. Ils n'attendirent pas pour ce faire la bulle tardive (1436) du pape Eugène IV, qui entérinait cette dévotion nouvelle et prêtait foi à l'histoire de Jonathas et ses comparses.

Or, depuis le milieu du XIVe siècle, l'Ommegang de Bruxelles, dite « Procession des arbalétriers », était la procession par excellence des Bruxellois. Les chanoines de Sainte-Gudule (aujourd'hui Saints-Michel-et-Gudule) n'eurent de cesse de s'y immiscer pour la faire vivre dans l'ombre de leur procession du « Saint Sacrement du Miracle », qui trouve son origine dans un véritable « coup monté ».

À la recherche de favoritisme

Une chapelle fut ajoutée dans le sanctuaire de Sainte-Gudule à l'intention du superbe reliquaire mettant les saintes hosties en valeur. En outre, pendant tout l'Ancien Régime, Sainte-Gudule obtint maints avantages des princes des Pays-Bas. Charles Quint ainsi que les archiducs Albert et Isabelle eurent beaucoup de générosité pour la chapelle du Saint Sacrement du Miracle. Ces derniers y furent d'ailleurs inhumés devant l'autel selon leurs vœux.

L'occupation du pays par les révolutionnaires français aurait pu porter un coup fatal aux hosties miraculeuses. Après avoir été cachées à plusieurs endroits, les hosties retrouvèrent leurs dévots après la Révolution (même si les mauvaises langues racontaient qu'il avait fallu les renouveler !). Après 1830, ce culte devait encore jouer un rôle essentiel comme socle de la catholicité du pays. Il fallut attendre 1968 et Vatican II pour que l'histoire de Jonathas et des Juifs de Bruxelles soit déclarée comme étant un récit antisémite.

Diablerie par personne interposée

L'affirmation des accointances des Juifs avec le Malin s'ancrent tant dans le discours antisémite de l'Église que même dans les villes où les Juifs ont été chassés ou sont absents, des charges de sorcellerie s'accrochent à eux. Loin de s'atténuer avec la Renaissance, l'affirmation du Juif profanateur est une veine à exploiter au maximum. Ainsi, Jean Molinet, chanoine de Valenciennes, rapporte un récit « édifiant » (en 1593).

Jean Langlois, prêtre d'Yvry, près de Paris, avait vécu un temps dans l'Avignon pontifical où il avait fréquenté les Juifs qui y résidaient. Ceux-ci l'ayant perverti, il leur aurait promis d'abolir publiquement le Corps de Notre Seigneur le jour de la Fête Dieu. Langlois, n'ayant pu agir à la date prévue, se précipite le lendemain dans la cathédrale de Paris et, en pleine messe, arrache des mains du prêtre le calice dont il jette le contenu à terre. Des savants de la Sorbonne, pilier de l'orthodoxie, ne parviennent pas à lui faire reconnaître son sacrilège, pas plus qu'ils n'arrivent à le faire taire lorsqu'il proclame qu'il est devenu israélite. On lui coupe donc la langue avant de le brûler vif. Or, à Paris, cela fait cent ans qu'il n'y a plus personne de confession israélite au ghetto. Le martyr de Langlois s'inscrit donc dans la chasse forcénée des Juifs par le biais des convertis considérés comme cryptojuifs.

Des hosties toujours attractives

On pourrait cependant croire que des « affaires » de vol d'hostie font partie d'un passé révolu. Plusieurs faits divers viennent infirmer cette idée. Pour ne citer que quelques cas : le 20 janvier 2005, des inconnus commirent ce genre de larcin dans l'église Santa Maria del Soccorso. Le diocèse de Rome signala que le fait n'était pas unique.

En 2011, c'est un ciboire rempli d'hosties consacrées qui disparut de l'église Notre Dame à Douai. Le 25 avril 2015, la même rapine fut signalée dans une église d'Hendaye. Ces délits sont sans doute moins le fait de profanateurs, de vandales ou de satanistes que de malfrats qui ne souciaient guère des hosties, mais plutôt de la valeur marchande des ciboires en métal précieux.

Tout aussi prosaïquement, les légendes d'hosties sanguinolentes ou volantes pourraient sembler appartenir désormais au domaine obsolète des contes édifiants pour fidèles naïfs. Il n'en est rien ! De nos jours, des hosties saignent encore. En août 1996, une hostie semble devenue un morceau de muscle cardiaque et fait l'objet d'une étude dont les conclusions sont à vrai dire peu convaincantes. En mai 2001, à Trivandrum en Inde, le visage du Christ se dessina clairement sur une hostie consacrée. Mais heureusement, si l'Église continue à se pencher sur ces phénomènes « miraculeux », plus personne ne songe à incriminer, comme ce fut le cas pendant des siècles, les Juifs ou des sorciers.

Têtes de Turc

Malgré la saine réaction de plusieurs papes (voir paragraphes suivants) aux condamnations et aux persécutions des Juifs, ces souverains pontifes n'ont pu freiner le zèle destructeur des prédicateurs et des théologiens. Ceux-ci voulaient, à tout prix et pour des raisons peu avouables, persuader le peuple des desseins diaboliques des Juifs, une anti-Église, un groupe qui, soumis aux volontés de Satan, ne songeait qu'à ruiner la Chrétienté. Dans tout Juif sommeillerait un sorcier qui ne demanderait qu'à sévir.

Parmi ces prédicateurs outranciers et responsables de massacres, citons Giovanni da Capistrano (1386-1456). Ce jeune homme de bonne condition se destina d'abord à une carrière de juriste. Il se maria, sans toutefois consommer son mariage ! Devenu veuf, il entra dans l'ordre des Franciscains en 1416. Il décida d'aller éprouver ses talents d'orateur d'abord en Allemagne (où il fit déporter les Juifs de Breslau), puis en Autriche, en Hongrie et en Pologne où il dénonce dans de grands discours emphatiques les hussites, les sorciers et les Juifs et les expose à la vindicte des populations. Or, son action se place au moment où les Turcs menacent de plus en plus l'Europe centrale. Mehmet II le Conquérant, qui s'est emparé en 1453 de Constantinople, marchera sur Belgrade deux ans plus tard.

Odieux populisme

Pour défendre la Serbie menacée, Jean Hunyadi réunit des milliers de mercenaires, une armée renforcée par les « troupes » recrutées par Capistrano. En vrai populiste, le franciscain a réuni sous sa coupe des petites gens comme des paysans et des artisans et quelques étudiants sous le slogan « Jésus » (mais sous-entendu à « sus à ses

ennemis, dont les Juifs »). Capitstrano « sauve » Belgrade des Turcs, mais succombe en 1456 à la peste qui ravage la ville immédiatement après la victoire.

Les prêches de Capistrano se focalisant sur les Juifs, cheval de Troie de la Chrétienté, tentaient de justifier la défaite de l'Occident face à l'avancée ottomane, non par un désaveu de Dieu à son encontre, mais par les diableries des Juifs. En Allemagne, dans les années 1920-30, le nazisme en pleine ascension usa du même discours (le coup de poignard dans le dos donné au pays par les Juifs) pour expliquer la défaite militaire des armées du Kaiser à l'issue de la Première Guerre mondiale et justifier la profonde crise économique que vivaient les Allemands.

Capistrano fut canonisé en 1690 par Alexandre VIII et Jean-Paul II, en 1984, n'hésita pas à faire de lui le patron des aumôniers militaires. On estime aujourd'hui que le zèle de Capistrano a déclenché une vague d'histoires d'hosties profanées, mais aussi d'enfants sacrifiés par les Juifs pour leurs « cultes sataniques ». Ces assassinats rituels d'enfants constituent le second volet de la « fureur déicide » des Juifs dénoncée tout au long d'une bonne partie de l'Ancien Régime.

Tuer l'Enfant Jésus à Pâques

En 1144, dans la ville anglaise de Norwich se passe pour la première fois un fait qui deviendra récurrent pendant des siècles (jusqu'au XVII^e inclus) : l'accusation portée contre des Juifs d'avoir assassiné un jeune garçon chrétien afin de s'adonner à des pratiques sataniques. Le corps sans vie de ce jeune garçon est retrouvé dans un bois proche de la ville... un jeudi saint.

De même que transpercer l'hostie de poignards, tuer un petit chrétien revient à faire mourir le Christ et réitérer sans cesse le déicide initial. On a recensé en Europe plus de cent cinquante cas de ces procès pour meurtre rituel d'enfants, sans compter les lynchages de foules rendues hystériques par les prédicateurs.

En 1147, à Würzburg, lors de prédications de la deuxième croisade, la découverte du cadavre d'un très jeune homme dans le Main entraîne une tuerie de Juifs (ces massacres sont par ailleurs fréquents sur la route des Croisades même sans suspicion de meurtre rituel). À Blois en 1177, comme à Bray-sur-Seine en 1191, des dizaines de Juifs sont massacrés. L'Allemagne n'est pas en reste malgré la bulle d'or de Frédéric II qui lave les Juifs de ces accusations en 1236.

À Berne, en 1294, tous les Juifs sont expulsés et bien entendu spoliés. On garde le souvenir toponymique du Kinderfressenbrunnen ou « Puits de mangeurs d'enfants », un nom révélateur des turpitudes des Juifs. D'autant que selon la croyance populaire, en sus, les Juifs empoisonnent les puits. De plus en plus, les prédicateurs recommandent aux chrétiens de bien garder leurs enfants à l'approche de Pâques, car les Juifs risquent fort de les sacrifier comme des agneaux et mêler leur sang à leur pain azyme.

Les récits de ces forfaits supposés abondent, illustrés de détails sordides : les enfants sont tués en les faisant rouler dans un tonneau hérissé de clous à l'intérieur comme autant d'épines de Sainte Couronne, ou crucifiés. En fait, les supplices prétendument infligés par les Juifs aux petits chrétiens sont l'une des tortures qui leur étaient appliquées lors des interrogatoires ou des expositions en public.

Le saint fantôme de La Guardia

À La Guardia, dans la province de Tolède en Espagne, une dévotion dite de « l'enfant de La Guardia » se perpétue encore de nos jours. Les statues représentant ce petit « martyr » ressemblent fortement aux images du petit Jésus de Prague. Pourtant, nulle relique n'est présentée à la ferveur des fidèles, et pour cause, cette fameuse petite victime des manœuvres sataniques des Juifs n'a jamais existé !

Cette sombre affaire débute le 16 novembre 1491 à Avila, quand sont brûlés plusieurs Juifs et convertis tenus pour responsables du meurtre rituel d'un jeune enfant de La Guardia. Des minutes et documents relatifs au procès ont été conservés et ils apparaissent entachés de nombreuses irrégularités et d'erreurs. Au départ, les condamnés avaient simplement été inquiétés pour leur foi, les uns judaïsants et les autres soupçonnés d'être de faux convertis, ayant secrètement gardé leurs pratiques israélites. C'est au cours de leur emprisonnement que l'affaire prend une autre tournure. Au fil d'interrogatoires plus que musclés, les inquisiteurs introduisent petit à petit dans la question (assortie de tortures), la notion de sorcellerie. Plutôt que de manque d'orthodoxie catholique, les prisonniers se voient chargés des pires turpitudes : ils ont enlevé un enfant, puis l'ont tué afin de mélanger son sang et son cœur à une hostie dérobée dans l'église de La Guardia. Ce mélange diabolique devait servir à leurs pratiques rituelles pendant le temps de la Pâque chrétienne.

Un peu d'imagination que diable !

Or, cette affaire se situe peu avant que les Rois Catholiques, bientôt vainqueurs de Boabdil, dernier souverain musulman de Grenade, ne décident d'expulser les Juifs d'Espagne. L'affaire de La Guardia préparait donc bien le terrain pour l'opinion publique et visait à emporter l'adhésion morale des Espagnols encore restés favorables aux Juifs. L'affaire de l'enfant de La Guardia devait frapper les esprits et l'Église se devait dès lors d'amplifier toute cette histoire. L'assassinat fut décrit comme étant d'une cruauté sans pareille, le petit ayant été fouetté, couronné

d'épines et enfin crucifié afin de le faire périr.

Il ne fallut pas longtemps pour que ce garçonnet (anonyme) se trouve doté d'une mère aveugle miraculeusement guérie à la mort de son fils. Le clergé put sauver l'hostie dérobée et l'exposer dans un reliquaire. Pour le corps du petit martyrisé, l'affaire était plus délicate dans la mesure où aucune macabre découverte n'avait été faite et ne se trouvait à la base de l'arrestation des Juifs incriminés. Qu'à cela ne tienne, la version officielle devint que son enlèvement au Ciel était comme celui du Christ.

Tromperie lucrative

Tant de mauvaise foi et de mensonges flagrants passèrent pour paroles d'Évangile. Des récits hagiographiques de plus en plus amplifiés de détails sordides se multiplièrent en Espagne dans le climat inquisitorial délétère que connaissait le pays. Des Vie de l'enfant de La Guardia parurent en 1569, 1583 et 1720, avec à chaque fois des rééditions.

Bien que grand auteur, Lope de Vega « tomba dans le panneau » lui aussi en écrivant L'Enfant innocent de la Guardia. Le dramaturge amplifie encore l'affaire en faisant du petit Juanito un enfant très pieux qui, peu avant son horrible fin, aurait affirmé à sa mère qu'il souhaitait faire partie du chœur des anges qu'il avait vus entourer la Vierge lors de la procession.

La tromperie de La Guardia servait un double dessein politique et financier. Dénoncer la mauvaise influence des Juifs sur les convertis et présenter leur communauté comme une « cinquième colonne », en répandant une théorie du complot de la « juiverie » contre le monde chrétien. Quant aux biens des Juifs et converses réduits en cendre sur le bûcher de l'infamie, ils allèrent à la construction du monastère Saint-Thomas d'Avila, achevé en 1493. Ironie du sort, c'est sous le patronage du plus incrédule des apôtres que l'hostie finit par être conservée !

L'affaire « Simon de Trente »

À l'inverse des faits de La Guardia, dans l'affaire Simon de Trente (1475-76), l'accusation grandit grâce à la rumeur publique et à la réaction hystérique de la populace. Mais cette situation fut mise à profit par l'évêque et son clergé.

En 1475, Bernardin de Feltre, prédicateur franciscain itinérant, était venu apporter sa bonne parole dans la ville de Trente. L'homme était connu pour ses sermons excessivement verbeux (il avait jadis souffert de bégaiements), mais il n'était guère apprécié des grands princes italiens ni des villes marchandes dont il avait été plusieurs fois expulsé. Sous couvert de défendre les petites gens contre les usuriers, il tenait des propos furieusement antisémites tout en essayant d'organiser les premières formes de monts-de-piété. Or, peu après le passage du moine, le 14 mars, à l'approche de la Pâque juive, un bambin de deux ans disparaissait mystérieusement. Deux jours plus tard, le petit Simon était retrouvé mort et exsangue dans un conduit situé sous la maison du Juif Samuel, doyen de sa communauté et prêteur. Samuel est arrêté avec neuf autres Juifs, puis tous les israélites de la ville (une trentaine) sont soumis à la question. Certains, sous la pression intolérable de tortures répétées, finissent par faire des aveux par ailleurs insensés.

Acquittés au bout de 500 ans

Les juges extraient alors de sa prison un converti (qui n'a cependant rien à voir avec l'affaire) et le confrontent avec les accusés. Contre la promesse de sa libération, il se fait très bavard et raconte comment son père, quarante ans auparavant, avait participé en Bavière au meurtre rituel d'un enfant. Il n'en faut pas plus pour qu'une vingtaine de Juifs soient envoyés au bûcher. Deux d'entre eux échappèrent à la mort pour s'être in extremis convertis au catholicisme.

Le pape SixteIV, ayant été informé de ces condamnations, marqua toute sa réserve, qui resta sans effet à cause de puissants appuis dont disposait l'évêque de Trente parmi les membres de la Curie. SixteIV finit par décider l'expulsion des Juifs et la confiscation de leurs biens. Les habitants de Trente et des environs se mirent à vénérer le petit « Simon de Trente » comme un martyr sacrifié pour que les Juifs puissent mêler son sang à leur pain et à leur vin. Très vite, Simon de Trente réalisa quelques miracles remarquables. En 1608, Sixte-Quint proclamait Simon martyr, ce qui équivalait avec une certaine ambiguïté à une canonisation.

VaticanII réexamina le cas de Simon de Trente en 1965 et le pape PaulVI lui enleva son auréole de martyr, au grand mécontentement de quelques traditionalistes de la région, furieux de voir l'autel du « saint » détruit, marquant la fin de ce culte lucratif.

Le cas Raphaël Levy

En 2001, à Montigny-lès-Metz eut lieu une étrange rencontre. Bernadette Lemoyne, une nonagénaire, ancienne professeur de piano et d'orgue, recevait Pierre-André Meyer, journaliste. La dame était la dernière descendante du frère de Didier Lemoine, un enfant de trois ans tué le 25 septembre 1669 ; le journaliste était celui du meurtrier présumé du petit Raphaël Levy, un Juif mort sur le bûcher à Metz en 1670.

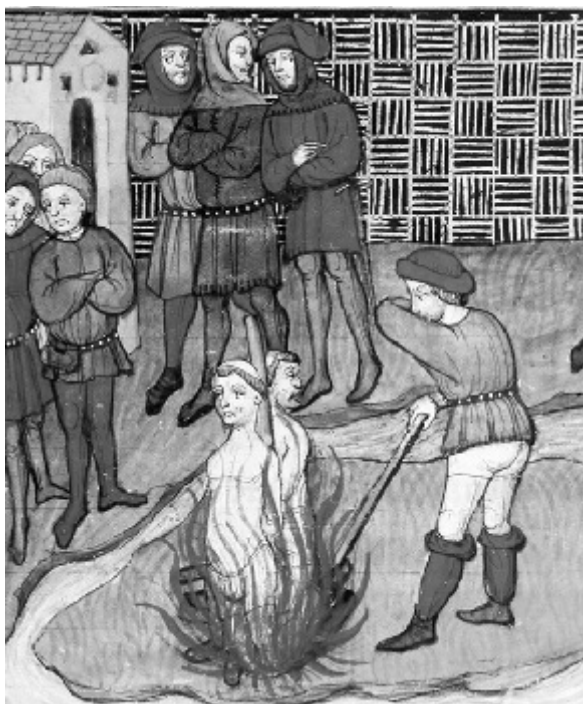
Levy, marchand de bestiaux, avait été accusé d'avoir enlevé et tué le petit garçon afin de se servir de son sang pour le repas de la fête de Yom Kippour. Le procès devant le Parlement de Metz, érigé en tribunal, fut inique : les témoins à décharge ne furent pas entendus et les juges ne tinrent aucun compte des contradictions dans les témoignages à charge, pour la plupart des femmes d'une rare méchanceté. Ce procès étonnamment tardif dans l'histoire de France choqua LouisXIV, qui décida d'assurer la protection des Juifs de la région.

De génération en génération dans la famille Lemoyne se transmettait la conviction de la culpabilité de Raphaël Levy. Vers l'an2000, Bernadette Lemoyne, catholique convaincue, fut prise d'un doute et mena sa propre enquête dans les archives. Elle en vint à la conclusion que depuis plus de 330 ans, Raphaël Levy avait été accusé à tort, car les accusatrices les plus virulentes du malheureux étaient les épouses d'hommes largement débiteurs de Raphaël Levy. Bernadette voulait que la vérité éclate enfin au grand jour.

Le bon sens de certains papes

Si très souvent le clergé (en majeure partie les prédicateurs) attisait la haine du peuple chrétien contre les Juifs afin de bénéficier d'un pouvoir accru, assorti de juteux avantages matériels, il faut dire à la décharge de certains prélats qu'ils furent les protecteurs des Juifs. Les uns, assez rares, par charité et humanité et les autres parce qu'ils trouvaient dans les ghettos des banquiers et des médecins bien utiles.

Quelques papes s'inscrivirent aussi à contre-courant de l'antisémitisme des ouailles et de leurs directeurs spirituels. En 1247, InnocentIV, s'exprimant à la suite d'une plainte de Juifs persécutés en Allemagne, déclarait : « Cependant ils sont accusés à tort de communier avec le cœur d'un enfant ». AlexandreIV lave aussi les israélites de cette accusation mensongère. Son très lucide successeur Grégoire X affirmait : « Les ennemis des Juifs les calomnient en disant qu'ils enlèvent et assassinent en cachette des enfants chrétiens et donnent en sacrifice leur cœur et leur sang tandis que les propres pères de ces enfants ou encore d'autres chrétiens cachent précisément ces enfants pour pouvoir attraper les Juifs et leur soutirer quelque somme d'argent en rançon pour faire cesser le harcèlement ». Lors de la Grande Peste qui ravage l'Europe, ClémentVI rejette formellement les assertions de ceux qui en imputent la cause aux Juifs. En 1418, Martin V renchérit : « On les accuse de crimes de manière totalement injuste afin de les conduire à leur perte ».



Les Templiers, ou la « reconnaissance » de Philippe le Bel

Une rafle bien préparée

Le 14 septembre 1307, le roi Philippe le Bel dépêcha en grand secret des émissaires auprès de tous les sénéchaux et baillis de France pour leur intimer l'ordre d'être prêts à procéder à la saisie de tous les biens mobiliers et immobiliers de l'Ordre du Temple. Philippe le Bel avait conçu son plan avec machiavélisme. Même les officiers supérieurs chargés de ladite mission en ignoraient la teneur exacte. Mobilisés avec leurs subalternes, ils avaient reçu un pli scellé à n'ouvrir que le matin même de l'action à mener. Cette procédure évitait totalement un risque de « fuite » d'informations. Le vendredi 13 octobre, en quelques heures, tous les Templiers de France sont appréhendés et mis sous les verrous. À Paris, des hommes d'armes sous le commandement de Guillaume de Nogaret investissent le Temple et s'emparent de Jacques de Molay, le grand maître de l'Ordre ainsi que des moines-soldats qui étaient en sa compagnie. Le roi fait directement main basse sur les trésors et aussi les archives des Templiers qui se trouvent dans la Tour.

Tout a commencé à Acre

Le 16 juin 1291, Saint-Jean d'Acre tombe aux mains des infidèles. Le Grand Maître du Temple Guillaume de Beaujeu et un grand nombre de Templiers périssent lors du siège de la ville forte. Après ce désastre, l'Ordre du Temple se replie dans un premier temps sur Chypre puis se redéploie dans les diverses commanderies en Europe et surtout en France, où leurs domaines (des bases arrière) sont les plus nombreux.

Le but de l'Ordre militaire étant de défendre les pèlerins chrétiens sur la route de Jérusalem, la fin des royaumes francs d'Orient les prive de cette mission fondatrice. Cet échec de la Chrétienté face à l'Islam est mal vécu par l'opinion publique européenne. On ne se prive pas de critiques au sujet de ceux qui n'ont pas été à la hauteur (les Templiers figurent au premier rang) et l'opinion publique exprime tout haut le ressentiment éprouvé envers un ordre cultivant volontiers le secret. Le peuple disait couramment « jurer ou boire comme un Templier », on qualifiait les chevaliers de « pêcheurs d'écus » et en Allemagne, les maisons closes étaient ironiquement qualifiées de Tempelhaus. En 1294, le pape Nicolas IV réunit un concile à Salzbourg afin de fusionner les Templiers, les Hospitaliers et les Teutoniques. Jacques de Molay, Grand Maître de l'Ordre du Temple, s'oppose vigoureusement à toute soumission des Templiers.

Philippe le Bel le faux monnayeur

Si la rapidité avec laquelle les Templiers ont été interpellés partout en France, si le secret du « complot royal » fut si bien gardé, c'est que Philippe le Bel préparait sa forfaiture avec grand soin depuis longtemps. Le roi de France sut « surfer » sur cette vague de mécontentement des Français à l'égard des Templiers alors que lui-même faisait l'objet de vives rancœurs de la part du peuple tout entier.

Pour éponger la dette royale, Philippe le Bel avait fait « rogner » la quantité de métal fin dans les pièces et aussi émis plus de pièces (la politique de la « planche à billets »). Ces agissements royaux, qui auraient derechef conduit tout citoyen au bûcher pour faux monnayage, mécontentèrent les petits seigneurs dont les rentes en nature étaient depuis longtemps converties en taxes fixes en argent. De même, les travailleurs voyaient leurs salaires se réduire comme une peau de chagrin. En 1306, nonobstant les manipulations des monnaies, les finances royales allaient toujours au plus mal. Philippe le Bel décida d'expulser tous les Juifs du royaume afin de s'emparer de tous leurs biens, jusqu'au moindre bijou.

Et pour calmer les grondements du peuple irrité par la dévaluation, il revint à une « bonne monnaie » qui entraîne par une spirale financière imprévue la hausse des loyers et des fermages, créant une nouvelle rage unanime contre le roi. Paris se soulève. Fuyant le peuple en révolte, Philippe le Bel trouve refuge avec ses proches dans la solide Tour du Temple de Paris. « Et la foule retenait le roi, ses frères, ses barons, ses biens assiégés dans le Temple qu'aucun d'eux ou de leurs proches n'osaient entrer ou sortir », écrit Jean de Saint-Victor dans sa chronique *Memoriale Historiarum*.

La rouerie de l'ingrat roi de France

Philippe le Bel se retrouva doublement débiteur des Templiers, au nombre de ses banquiers et de ses sauveurs. Il leur doit l'argent de ses emprunts et il leur est redevable de l'avoir sauvé d'une dangereuse jacquerie. Philippe le Bel est de ceux qui n'aiment pas plus avoir une dette morale qu'ils n'ont aucun scrupule à ne pas s'acquitter auprès d'un créancier. Ce roi a un perpétuel besoin de fonds ; les Templiers sont riches. Philippe le Bel est un centralisateur et un amant du pouvoir absolu ; les Templiers sont très puissants avec leurs réseaux économiques de commanderies, une vraie multinationale à l'échelle de l'Europe. Or, le « siège central » se trouve en France. Philippe le Bel ressent l'existence du Temple comme un état dans l'État. L'Ordre dispose en royaume de France d'une armée forte de 15 000 hommes, des soldats bien entraînés et organisés, une vraie milice privée au sein du pays avec des ramifications dans d'autres royaumes. Pour Philippe le Bel, les Templiers sont à abattre tant par avidité que par

méfiance. Encore faut-il trouver une raison pour s'en prendre à eux. Guillaume de Nogaret, son conseiller autant que son âme damnée, va lui fournir les moyens de ses noirs desseins : les Templiers s'adonnent au culte de Satan. Il faut poursuivre ces « sorciers » et les éliminer pour le bien de tous !

De terribles accusations

Un ancien Templier du nom d'Esquieu de Floyran prétend avoir des révélations à faire au sujet des mœurs des Templiers.

Son récit est effarant. Mais le plus surprenant dans cette affaire est que les aveux des Templiers corroborent les dires de leur délateur. Parmi des dizaines d'horreurs dont ils sont convaincus, ils avouent des actes jugés comme abominations pour un monde médiéval baigné par la Chrétienté. Ainsi, dès leur entrée dans l'Ordre, les Templiers renient le Christ et sa divinité.

Ils crachent rituellement sur le crucifix quand ils ne le piétinent pas ou n'urinent pas dessus, de préférence le Vendredi saint. Parfois, au cours de ces « cérémonies » sacrilèges, un étrange chat faisait son apparition. Lors de leur réception dans l'Ordre, les nouveaux frères étaient soumis à des baisers et des attouchements très impudiques.

Idolâtrie et sorcellerie

Dans chaque province de l'Ordre, il y avait une idole à trois têtes (Baphomet) que l'on vénérât à l'égal de Dieu. Par sorcellerie, leur idole apportait aux Templiers richesses, prospérité et pouvoir. Avarice, prévarication n'étaient pas pour eux des péchés. D'ailleurs, ils ne se confessaient qu'entre eux, tout comme ils assouvissaient en toute impunité leurs désirs charnels. Sur leur sceau, ils figurent à deux, bien serrés l'un derrière l'autre ! Cependant, cette représentation entendait signifier leur idéal de pauvreté individuelle, ils n'avaient qu'un cheval pour deux. Leurs accusateurs virent au contraire dans cette image l'évocation d'une complicité homosexuelle.

Des centaines de livres ont été écrits sur les Templiers, les uns remplis de fantasmes, d'autres, plus sérieux, tentant de trouver une origine à pareilles accusations. Contrairement aux Croisés qui étaient des « mercenaires » effectuant des missions temporaires en Terre sainte, les Templiers formaient une armée permanente. Ils étaient bien plus au courant que les barons croisés de l'Orient des coutumes et de la religion de l'ennemi musulman. Il est certain qu'en période de trêve, les moines soldats avaient des contacts avec les musulmans (Baphomet ressemble à Mahomet !) et qu'il devait leur arriver de préconiser la négociation en lieu et place d'un affrontement meurtrier sur le champ de bataille. Autant d'éléments qui, intentionnellement mal interprétés, pouvaient conduire à leur condamnation pour qui souhaitait leur perte, comme Philippe le Bel.

Étranges faiblesses

Après leur arrestation, les Templiers sont incarcérés dans diverses forteresses en attente de leur procès. En principe, les Templiers n'ont de comptes à rendre qu'au pape et leur jugement n'est pas du ressort des tribunaux civils. Mais Philippe le Bel a prévu la parade. Il charge son fidèle confesseur Guillaume Humbert, dit de Paris, par ailleurs Inquisiteur général de France, de mettre les Templiers en accusation et de les soumettre à la question. Fait étonnant pour des moines soldats aguerris au combat, la plupart des Templiers cèdent rapidement sous la torture et avouent maintes turpitudes (idolâtrie, satanisme, blasphèmes, sodomie, etc.), scellant ainsi le sort de leur ordre. Mais beaucoup de Templiers étaient des hommes simples et rudes, voire des incultes qui ne devaient guère comprendre les questions et le jargon de ceux qui les interrogeaient. On pourrait dire selon des termes modernes qu'ils se « sont fait piéger ».

Un pape sous influence

Beaucoup de chevaliers accusés par les inquisiteurs d'être des idolâtres, des sodomites, des blasphémateurs et coupables de maints autres péchés gravissimes se récusèrent assez rapidement. Considérés comme relaps, ils finirent derechef sur le bûcher. Les autres furent condamnés à rester dans des culs de basse-fosse sordides dans l'attente d'une sentence finale.

Le pape Clément V tenta de protester. Mais Philippe le Bel voulait en finir avec l'Ordre et surtout ses hauts dignitaires. Le souverain pontife, un homme au caractère timoré et faible, céda de guerre lasse sous la pression du roi de France et concéda la bulle Vox in excelsio qui ordonnait l'abolition de l'ordre des Templiers. Ensuite, par la bulle Ad providam (1312), il décrétait que les biens des Templiers deviendraient en grande partie la propriété des Hospitaliers, rivaux de toujours des Templiers et encore plus fortunés qu'eux.

La curée

Avec la bulle Considerandes dudum (1312), le pape acceptait ensuite que les Templiers reconnus coupables des forfaits dont ils étaient accusés soient mis à mort et que les chevaliers innocentés soient dispersés et aillent vivre dans le siècle ou un monastère.

Le 22 décembre 1313, la commission chargée de statuer sur le sort des hauts dignitaires, retenus depuis des années en détention, obtient des aveux réitérés de leur part. Le 18 mars 1314, sur le parvis de la cathédrale Notre-Dame de Paris, Jacques de Molay, Grand Maître et trois autres dignitaires (Geoffroy de Charnay, Hugues de Pairaud

et Geoffroy Gonneville) furent solennellement avisés de leur condamnation à la réclusion à perpétuité. Cependant, Jacques de Molay et Geoffroy de Charnay, revenant sur leurs aveux, clamèrent leur innocence et prétendirent que toute l'affaire était un tissu de mensonges et de fourberies, un complot monté de toutes pièces. Le lendemain, les deux relaps furent brûlés vifs. C'en était fini des Templiers, du moins en France. Philippe le Bel avait atteint son but et accru les biens de la couronne.



TROISIÈME PARTIE

LE DIABLE, LE SEXE ET LA FEMME



LA PUTAIN DU DIABLE

Un remarquable ouvrage, Les quatre femmes de Dieu. La putain, la sorcière, la sainte et Bécassine (Plon 2000) de Guy Bechtel, un auteur renommé pour ses études sur la sorcellerie, est une excellente référence pour les lecteurs souhaitant approfondir la question de la diabolisation des femmes. À noter qu'en la matière, les tribunaux laïques furent égaux ou pires que les tribunaux ecclésiastiques et que toute la chrétienté connut des procès de sorcellerie à l'exception de l'Église orthodoxe.

Amante du Diable par nature

Loin de l'image romantique

Si l'on regarde l'ensemble des procès de sorcellerie et les milliers de victimes innocentes torturées et brûlées vives, les statistiques démontrent que le nombre de sorcières inquiétées et exécutées est de loin supérieur à celui des hommes ayant péri à cause du même fanatisme des inquisiteurs et des tribunaux. En 1862, Jules Michelet (1798-1874) publiait chez Dentu et Hetzel *La Sorcière*, l'historien romantique terminant ainsi sa trilogie exaltant les femmes, après la parution de *L'Amour* (1858) et *La Femme* (1859). Dans la même veine, Michelet avait déjà traité de Jeanne d'Arc (1853) et des Femmes de la Révolution (1854). L'auteur qui jusque-là avait dénoncé la sorcellerie comme un retour à une ignorance païenne révisait son jugement dans *La Sorcière* en faisant de celle-ci une sorte d'apologie romantique. L'ouvrage de Michelet fit scandale et fut mis au rencart.

Pour Michelet, la sorcière était surtout une intellectuelle, une révoltée, une féministe, une femme libre de tutelle masculine. Or, le XIXe siècle, après une accalmie aux temps des Lumières, réinscrivait le machisme et la misogynie dans ses codes.

Dans les années 1950-60, un regain d'intérêt se manifesta pour *La Sorcière* de Michelet. À cette époque, le féminisme militant prenait un nouvel envol et *La Sorcière* fit l'objet d'une relecture. De fait, malgré son attrait, la vision de la sorcière de Michelet ne correspond guère à la réalité. La plupart des victimes des menées inquisitoriales étaient des femmes simples tout au plus herboristes ou avorteuses à l'occasion, et non des femmes insurgées contre l'ordre social établi ou les dogmes de la foi. On trouve cependant l'exception parmi les beatas, les béguines et les mystiques (voir le chapitre : « Servantes de Dieu, esclaves du diable »).

Lente diabolisation des filles d'Ève

Contrairement aux idées reçues, ce n'est pas le Moyen Âge qui voit s'ériger le plus de bûchers de sorciers et surtout de sorcières. Cette chasse hystérique débute à la pré-Renaissance pour aller en s'amplifiant au XVIIe siècle et s'amenuiser ensuite jusqu'à disparaître à la fin du XVIIIe siècle. Le point culminant des persécutions se situe entre 1570 et 1630 dans toute l'Europe catholique et réformée. L'époque médiévale connut certes de grands bûchers, mais ils concernaient les hérétiques (vaudois, cathares) et les hommes n'y étaient pas moins nombreux que les femmes.

En 1326, par la bulle *Super illium speculum*, le pape Jean XXII (1316-1334) assimilait hérésie et sorcellerie, se basant sur les conclusions d'une commission d'experts mise en place en 1320. À partir du XIVe siècle, le sorcier devint majoritairement sorcière et surtout ennemi à traquer et abattre. L'intensification des persécutions et des cruautés dont furent victimes les femmes reconnues sorcières se fit selon un cheminement de pensée qui avait débuté au IXe siècle.

Un canon d'époque carolingienne à l'origine incertaine et dont l'original est perdu (*Canon episcopi*) parle de « quelques femmes scélérates, perverses par le Diable, séduites par les illusions et les fantasmes des démons qui croient chevaucher des animaux de nuit en compagnie de Diane ».

On notera cette allusion à Diane, référence au paganisme antique (qui ne sera éradiqué que très tard des campagnes profondes) et surtout que ce canon insiste sur le fait que ces femmes « croient » agir, mais ne sont victimes que d'illusions. Telle est aussi l'opinion de l'archevêque de Trèves, Reginon de Prüm qui a transmis, au XIe siècle, cet ancien canon dans un livre de discipline à l'usage des évêques de son diocèse. Dans la première moitié du XVe siècle, le dominicain allemand, Hans Nider, va commencer à changer la donne par ses écrits (voir aussi le chapitre « Les armes contre le Diable »).

Nider invente la sorcière « consciente »

Vers 1435, Johannes Nider (1380-1438) publie le *Formicarius* (la Fourmilière) : le Diable devient plus palpable. Nider prétend que la sorcière agit réellement, il affirme que la méléfica est un agent satanique actif pleinement responsable, ayant pour mission et volonté la création d'une contre-religion.

Nider s'attèle alors à donner une définition type de la sorcière (et accessoirement du sorcier) qui servira à l'Église pour identifier ces nuisibles personnes. Il associe et mêle alors quatre stéréotypes : le sorcier de type antique, le faiseur de pactes, le cannibale et la strige antique. Mais lorsque Nider sort son *Formicarius*, l'imprimerie n'existe pas. Ses théories font certes des ravages mais ne s'ancrent pas rapidement dans les croyances populaires, leur succès varie selon la mentalité des pays où il est lu par les clercs.

La réelle folie de la chasse aux sorcières semble débiter autour du lac Léman. Uldry de Torrente, prieur des dominicains de Chambéry, condamne quelques sorciers et beaucoup de sorcières pour avoir déclenché des intempéries. L'évêque de Sion proteste en vain. L'épidémie de chasse aux sorcières va rapidement se répandre en

France puis en Allemagne du Sud et dans le couloir rhénan. L'obsession de la peur du diable et de ses manifestations auprès des humains, instillée dans l'esprit des clercs par Nider, sera à la base de la folle histoire de la « vauderie d'Arras », pour ne citer que l'un des cas les plus connus.

Les filles de joie d'Arras

L'affaire qui aura lieu à Arras à partir de 1509 sort du cadre de la sorcellerie traditionnelle, jusqu'alors surtout développée dans les milieux ruraux. En effet, les événements d'Arras, dits « vauderie d'Arras », concernent des citadins et n'épargnent pas même des bourgeois de haut rang. Dans ses Mémoires (1449 à 1467), Jacques du Clercq (1420-1501), un membre de l'entourage du duc de Bourgogne Philippe le Bon, apporte un excellent témoignage des événements qui marquent cette sordide affaire.

L'ermite Robert de Vaux, reconnu à Arras comme vaudois notoire, est interrogé (« vaudois », désignant au départ une hérésie née à Lyon, est devenu au XVe siècle synonyme de sorcier). À la suite des aveux de l'anachorète, le chapitre provincial des dominicains, en collaboration avec l'évêque d'Arras de Broussard, fait arrêter comme une de ses complices une prostituée de Douai, Deniselle. Ensuite, à Abbeville, est débusqué un certain Jean Lavite dit Tannoye, peintre et poète, célèbre pour son ode à la Vierge Marie. Ces trois « marginaux » se retrouvent dans les geôles d'Arras et sont convaincus d'être allés au sabbat, d'avoir adoré le diable et profané l'hostie consacrée et la croix. Pressé de dénoncer ses complices arrageois, Tannoye se coupe la langue, mais sous la torture finit par coucher des aveux par écrit. Les trois « comparses » et quelques personnes dénoncées, coiffés d'une mitre peinte à l'effigie du diable, constituent la première fournie pour le bûcher. Parmi les femmes dénoncées se trouvait également un certain nombre de prostituées.

Un inquisiteur paranoïaque

Non contents de cette victoire sur le diable, les dominicains procèdent à de nouvelles arrestations en 1460. Cette fois, ils s'en prennent aux forces vives d'Arras, car l'évêque de Broussard est convaincu qu'au moins un tiers des Arrageois pratiquent activement la sorcellerie. Ce qui nous semble aujourd'hui tenir du pur délire s'inscrit dans la croyance d'une vraie théorie du complot fomenté contre la vraie bonne religion par une secte vouée à la perte des chrétiens. Un ancien échevin, le chevalier Pyean de Beaufort, ancien conseiller du duc de Bourgogne, et de riches marchands sont exécutés avant que ne cesse cette folie. Mais entre-temps, la ville avait connu des difficultés économiques causées par la fuite de marchands arrageois inquiets et aussi par la défiance des négociants étrangers à la ville, effrayés par le climat qui régnait à Arras. En 1491, le Parlement de Paris réhabilitera toutes les victimes. Cependant, dès 1517, un pas de plus dans la persécution d'hommes et surtout de femmes innocentes pour cause de pactes diaboliques avait déjà été franchi.

Le marteau du « génocide » des femmes

Publié en 1487, le *Malleus maleficarum*, plus connu sous le nom de « Marteau des sorcières », un nouveau « manuel », ouvre la voie à une horrible persécution, en même temps que s'amorce l'engagement papal dans la poursuite de la sorcellerie et non plus de la seule hérésie. Bien qu'il concerne les pratiques de sorcellerie en général, ce traité de démonologie dû aux dominicains Heinrich Krämer (ou Kremer) et Jakob Sprenger dégoulinait d'une misogynie hystérique et avançait des thèses démentielles quant aux accointances entre les femmes et les démons. À cause du *Malleus*, des milliers de femmes connurent un sort horrible.

Dès 1484, ces deux inquisiteurs, de véritables enragés nourris du texte de Nider, avaient commencé à s'en prendre aux femmes les traitant de putains du Diable et de meurtrières d'enfants. Le *Malleus* de 1487 affirme non seulement que les sorciers (surtout les sorcières) agissent de leur plein gré, par goût, mais aussi qu'ils sont en si grand nombre qu'ils menacent le monde chrétien. Les dominicains évoquent une théorie du complot. Ils jouent sur la carte de la terreur. En réalité, leur *Malleus* n'est rien d'autre qu'un manuel d'instruction criminelle, un guide de procédure d'une rare cruauté et d'une bêtise assassine.

Obsédés sexuels

Ce qui semble le plus effarant à la lecture du *Malleus* est l'incroyable obsession sexuelle des deux dominicains. Après avoir expliqué que, par nature, la femme est faible et crédule et donc encline à se laisser séduire par Satan, Krämer et Sprenger, avec un luxe inouï de détails, se lancent dans la démonstration du caractère luxurieux des femmes qui entraînent les hommes dans leur chute.

Les femmes connaissent tous les sortilèges pour décupler ou alors éteindre la passion érotique. Elles-mêmes n'ont que le sexe en tête. Les ébats bénits et codifiés par l'Eglise dans l'alcôve conjugale ne leur suffisent pas, car elles préfèrent forniquer avec des démons. Parfois, l'incube et la sorcière s'accouplent dans le lit matrimonial sans que le mari ne se réveille ! Ces dames présentent aussi les orgies nocturnes des sabbats où l'on se livre à l'acte de chair, selon son envie du moment, dans une joyeuse ambiance échangiste, avec sorciers ou diables.

Certaines ont même un vagin mangeur de membre viril ! Ces dames se constituent aussi volontiers une jolie collection d'attributs masculins. Après avoir insisté sur toutes les turpitudes des sorcières, les deux dominicains passaient au volet pratique : comment reconnaître les sorcières, les faire parler, les torturer. Mais la véritable

nocivité du Malleus résidait dans le public ciblé par les auteurs : Krämer et Sprenger, de vrais psychopathes, entendaient dépasser l'audience des clercs et créer une véritable psychose au sein des populations mêmes. Hélas, leur but fut atteint.

Le paradoxe de la Renaissance

Souvent considérée comme un temps de retour à l'humanisme, une « sortie » de l'obscurantisme médiéval, la Renaissance fut en réalité l'une des pires périodes pour les sorcières. Si quelques intellectuelles, quelques nobles ou bourgeoises fortunées purent faire fructifier leurs talents dans la société, la plupart des femmes virent leur sort se dégrader à cause d'un abandon progressif du droit coutumier au profit du droit romain antique, législation désastreuse pour la condition féminine.

En outre, au XVI^e siècle commencent (surtout en France et en Allemagne) des guerres de religion qui créent un climat tendu, propice à la cruauté et à la dévalorisation de la vie humaine. Aux malheurs des guerres s'ajoute un refroidissement climatique néfaste aux cultures et à l'élevage. Le XVII^e siècle connaît des épidémies, surtout de peste, récurrentes. Dans une atmosphère aussi sombre, la tentation est grande d'attribuer tous les malheurs au Diable (puisque Dieu est bon !) et de se venger sur ses adorateurs supposés. Les persécutions furent souvent des « flambées de traques » pendant quelques mois, alternant avec des périodes de relative accalmie dans la chasse aux sorcières.

Inquisiteurs et juges civils, même combat

Deux périodes apparaissent comme extrêmement critiques dans la folle chasse aux sorcières. Entre 1480 et 1520, les tribunaux ecclésiastiques furent aussi nombreux que meurtriers. Lors de la seconde période, de 1580 à 1670, les tribunaux civils prirent le relais des juges inquisitoriaux avec une cruauté et un nombre d'exécutions en nette augmentation. À partir du XVI^e siècle, la sorcellerie devint principalement du ressort des autorités civiles subalternes, des parlements et même du pouvoir royal. Ainsi, dans les Pays-Bas espagnols, Philippe II imposait lui-même un édit définissant la sorcellerie et les procédures de répression. Les tribunaux diocésains perdirent beaucoup de leurs attributions, même si l'Église gardait toute son autorité morale quant à la stigmatisation des sorciers accusés également d'être des hérétiques. Le poison distillé dans les esprits par le Malleus (ainsi que par d'autres traités postérieurs, décrits dans un autre chapitre) mettra les femmes au premier rang des coupables de tous les malheurs et les désignera comme victimes expiatoires pendant des décennies. Du nord au sud de l'Europe, avec une intensité variable selon les pays, des milliers de sorcières périrent entre 1450 et 1650.

La sorcière type

Depuis le début du Christianisme, en raison des écrits des clercs souvent viscéralement antiféminins, la femme était envisagée comme un humain « de seconde zone ». Elle n'était pas considérée comme apte à pratiquer la grande sorcellerie (magie blanche, astrologie, divination, alchimie) mais devait se cantonner à la sorcellerie de second rang (préparation de remèdes, mais aussi de potions aphrodisiaques, conseils conjugaux). Les femmes sont aussi proches des gens dans leur vie intime : sage-femme, garde-malade. Elles préparent les mets, se rendent au puits (qu'elles peuvent donc facilement empoisonner).

Dès lors, il est plus facile de leur imputer une foule de malheurs qui frappent le quotidien, comme la mort de nourrissons, la stérilité, l'aiguillette nouée, et aussi, de manière plus large, de mauvaises récoltes, des intempéries, des épizooties. Dans l'imaginaire actuel (relayé par les contes pour enfants, dessins animés, etc.), la sorcière type est vieille, laide, voutée, édentée, défigurée par des verrues sur le nez ou le menton. Si ce « modèle » a existé par le passé, il correspond seulement à un genre de sorcière. Une vieillesse marquée par la laideur était en fait une preuve contre une suspecte quand on cherchait à incriminer une sorcière expérimentée, ayant façonné son art diabolique au cours de longs apprentissages. Cette sorcière-là est « sorcière-jurée », forte d'une longue expérience. Elle est en fin de carrière et sa laideur s'explique non pas par l'outrage des ans, mais par un long commerce charnel avec des démons hideux dont la hideur est contagieuse. Sa dangerosité est grande, car elle est au sommet de son art et devient dès lors un modèle et une instructrice pour les jeunes satanistes inexpérimentées.

La séduction reçue du diable

Dans les premières grandes vagues de persécutions, les femmes âgées constituèrent le gros des victimes de prétendue sorcellerie. Mais on vit ensuite de plus en plus de jeunes femmes, voire des fillettes, monter sur le bûcher. Car pour séduire sur ordre de Satan, il faut être attirante, selon l'opinion des clercs et inquisiteurs, pour la plupart des maniaques « chastes » que leurs sens brimés tourmentent de manière absolument pathologique. Parmi les sorcières brûlées à Würzburg entre 1627 et 1629 figure, selon les registres, « la plus belle fille du pays ». Est-ce à dire que la maturité seule était un temps de répit pour les sorcières potentielles ? Pas vraiment, car les inquisiteurs étaient persuadés que l'âge mûr donnait aux femmes l'expérience des raffinements du déduit et prenaient ainsi facilement les jeunes hommes dans leurs filets diaboliques. Aïeule, pucelle, jeune femme sexy ou cougar, toute fille d'Eve semblait susceptible de cacher un démon sous ses jupes.

La veuve libidineuse

Parmi les femmes plus menacées de soupçons de sorcellerie : les veuves. Depuis le premier siècle, le statut de veuve n'est guère enviable. Si Dieu a jugé bon de lui ôter son époux, n'est-elle responsable par sa nature pécheresse de cette décision ? Ou pire, n'est-elle pas une empoisonneuse ? De toute manière, privée de l'appui d'un homme, livrée par définition à son seul esprit faible, la veuve devient une proie facile pour le Malin. Ayant connu les étreintes, elle les regrette et ressent de la frustration, elle ressasse ses plaisirs enfouis dans son cœur au lieu de se tourner vers la prière.

Bien sûr, elles auraient dû suivre les « saines » pensées de Paul de Tarse, ne pas songer à se remarier pour ne pas donner libre cours à leur libido. Elles auraient aussi pu dormir habillées et ne plus jamais se regarder dans un miroir suivant les « saintes » injonctions de Bernardin de Sienne. Faute de suivre ces conseils de religieux refoulés, les veuves secrètement avides de sexualité passaient pour des sorcières en puissance, car tentées de calmer leurs pulsions dans des bras démoniaques. Même sans agissement louche connu de leur part, il valait mieux les envoyer au bûcher « de manière préventive ». Un prétexte est toujours vite trouvé dans un climat de psychose, de superstition.

Récit d'horreurs

Dans les milieux moins (!) sadiques, on se limitait parfois à peser les sorcières. Trop légères, elles périssaient sur le bûcher. En effet, pour voler dans les airs afin de se rendre à quelque sabbat, le surpoids était un réel « handicap ». En France et aux Pays-Bas, des suspectes potentielles demandaient aux autorités communales un certificat de « masse corporelle suffisante ».

Plus cruelle et d'une rare perfidie était l'épreuve dite « du bain ». Jetée à l'eau d'une rivière ou d'un lac, la sorcière était brûlée si elle refaisait surface, car seul le démon avait pu lui permettre de surnager. Dans le cas contraire, il n'était plus nécessaire de mettre à mort une noyée ni de brûler ses restes puisqu'elle était innocente.

En juillet 1699, dans l'Essex, la veuve Comon, convaincue de sorcellerie mais sans preuves très probantes, fut jetée à l'eau et refit surface. On recommença l'opération une semaine plus tard, la femme flotta une nouvelle fois et même encore lors d'un troisième essai, vraisemblablement à cause de sa corpulence massive. Revenir trois fois à la surface, même quand les accusations sont minces, ne peut se faire sans intervention diabolique. La veuve Comon finit donc sur le bûcher. Même à l'époque où elle était pratiquée, cette épreuve de l'eau parut « peu scientifique » aux enquêteurs. La présence de marque du Diable sur le corps de l'accusée devait constituer un indice plus probant de ses contacts avec le Malin. Il fallait donc soumettre la suspecte à une série d'épreuves de plus en plus dures, longues et d'un raffinement odieux.

Odieuses procédures

Il est impossible de rapporter tous les procès qui menèrent à la torture et à la mort de nombreuses innocentes. Mais la plupart des affaires suivent un même schéma et commencent par une arrestation arbitraire ou sur dénonciation. La malheureuse arrêtée, passé l'effet de la surprise, comprend vite qu'elle est accusée de sorcellerie dès qu'elle est placée dans un panier suspendu, car elle ne doit pas toucher le sol (siège de ses pouvoirs !). Parfois, elle est jetée attachée et les yeux bandés dans une charrette qui la mène en prison. Dêvêtue, la « sorcière » est rasée de la tête aux pieds, jusqu'aux parties les plus intimes du corps. Les ongles de ses mains et de ses pieds sont taillés à raz. La femme est revêtue d'une chemise « baptisée le dimanche à l'eau bénite et trempée dans du sel ».

Torture mentale

En même temps que l'on recherche les preuves du goût pour la sorcellerie par un interrogatoire serré de la malheureuse incarcérée, une perquisition de sa maison est effectuée. Jean Bodin, que l'on connaît pour de meilleurs textes que son Traité de démonologie, explique sereinement que le but est de mettre la main sur : « Crapauds habillés de livrées, ou, dans des pots, d'os d'enfants, ou de graisses et poudres puantes et autres choses semblables dont les sorcières sont ordinairement pourvues ». Au vu de cette liste, les inquisiteurs ne devaient pas manquer de trouver au moins un indice probant. Il suffit d'un pot d'épices ! Pas plus la « sorcière » que ses proches, si elle a une famille, ne sont tenus informés. Ce silence engendre une atmosphère de terrible torture mentale. Après l'avoir laissée moisir tout un temps, sans le moindre secours d'un avocat, dans un cachot froid et « fort obscur et étroit » (selon les recommandations de Boguet, auteur de l'ignoble Discours exécration des sorciers en 1603), la présumée sorcière passe à l'épreuve pour lui extorquer les aveux complets de ses accointances avec Satan.

Le piège

L'interrogatoire de la sorcière est un véritable récit d'horreur et de sadisme. En général, les interrogateurs commencent par poser des questions en apparence anodines, mais contradictoires et incompréhensibles pour des esprits non initiés aux subtilités de la théologie. Les sorcières, bien que de bonne foi, se contredisent malgré elles. Lorsque le premier aveu ne peut être extorqué par la torture, on considère une mauvaise réponse comme un aveu. Cependant, il arrive que la sorcière ne soit pas vraiment naïve. En août 1646, Adrienne d'Heur, veuve assez « joyeuse » de Pierre Bacqueson, un orfèvre de Montbéliard, est sommée de répondre à la question suivante : croit-elle à l'existence des sorciers ? Elle se trouve devant un dilemme. Une réponse négative signifie qu'elle nie le

Diable, opinion contraire à la doctrine de l'Église. Une réponse positive entraînera d'autres questions sur les sorciers qu'elle connaît et des incitations à la dénonciation. Finaude, Adrienne répondit qu'elle croyait à l'existence des sorciers puisque les Écritures en font mention. Malgré son intelligence, cette petite marchande finit quand même par craquer sous la pression des témoignages de trente-deux délateurs et des tortures répétées. À l'heure de sa mort, elle avoua les pires turpitudes au pasteur venu l'entendre pour une ultime « confession ». Plus hypocrite et plus sûr est de demander à l'accusée si elle connaît quelque remède de bonne femme. Ne se doutant pas de la perfidie de cette demande, elle répond le plus souvent par oui. Du coup, ses tourmenteurs estiment qu'elle a avoué une pratique de premier degré (magie), ce qui leur permet de soumettre la malheureuse à la torture pour lui faire avouer des manigances de sorcellerie au second degré (magie noire, dite sorcellerie diabolique).

Enquêteurs obscènes

Comme les manuels de confesseurs, les procès-verbaux des séances de tortures ne sont pas à mettre dans toutes les mains et peuvent gravement choquer des âmes sensibles. Leur cruauté, mais aussi leur salacité, digne des pires romans pornographiques sadomasochistes, font des récits d'interrogatoires de véritables horreurs. Nues et entièrement rasées, les sorcières sont soumises à l'examen de vrais médecins mais aussi de barbiers ou de charlatans rétribués.

« Quand une sorcière arrive en prison, elle doit se mettre nue, puis le maître (bourreau d'Eischstätt) lui met dans la bouche du sel béni, autant qu'il peut en tenir entre deux doigts, et une gorgée d'eau bénite et d'eau de baptême : ensuite il doit chercher la marque, qui est une petite tache comme une égratignure. Quand il l'aura trouvée, il la piquera avec une aiguille acérée. S'il s'agit d'une trude (sorcière), il n'y a pas de sang et elle ne bouge pas » (1089).

Donc, quand on ne trouvait ni taches ni verrues ou malformations, il fallait s'acharner. Les sorcières étaient piquées au poinçon en diverses parties du corps afin de trouver des endroits insensibles. On sait aujourd'hui que les piqueurs devaient parfois posséder de bonnes notions d'anatomies et arriver à piquer leurs victimes sans écoulement de sang mais simplement de liquide rachidien. L'absence de sang était preuve de sorcellerie !

Cruautés lucratives et viols avec la bénédiction des tribunaux

En Angleterre, le pricker était un spécialiste du genre. John Kincaid s'est rendu tristement célèbre lors de la folle vague de sorcelleries entre 1659 et 1661. Avant lui avait sévi dans l'est de l'Angleterre un certain Mathew Hopkins (mort en 1647), auteur d'un traité sur les méthodes à utiliser pour identifier les sorcières. Il s'était autoproclamé « chasseur de sorcières en chef » sans le moindre assentiment des autorités. Accompagné de quelques acolytes, il écumait les villages avec des prickers (piqueurs) et gagnait pour une visite de village l'équivalent du salaire annuel moyen d'un ouvrier. La « profession » de prickers en Angleterre comme en Écosse était si lucrative et bien organisée que ces tourmenteurs s'étaient rassemblés en guildes comme n'importe quels honnêtes hommes de métier.

L'Allemagne confiait l'ignoble tâche de chercheur de marques à des « maîtres de torture » ou Scharfrichter, Kleemeister.

Les cas de dérapages sont nombreux, comme celui de cette pauvre femme de Haute-Saône dont on ne put retirer du muscle fessier droit une aiguille longue de quatre doigts ! On fouillait surtout les endroits les plus intimes des sorcières, car c'était là les lieux de prédilection de Satan. Le démonologue Martin del Rio voulait que l'on poursuive l'examen « dans les parties les plus secrètes ». Les suspectes se voyaient enfoncer des aiguilles dans les seins, dans la bouche, dans l'anus et la vulve.

Enfin...la torture

Toute personne portant une marque du diable (paradoxalement, on en trouvait sur la quasi-totalité des suspects quand on le voulait) devait ensuite avouer, devant des tribunaux civils (assistés de prêtres) ou des cours ecclésiastiques, toutes leurs démoniaques turpitudes. Venaient alors les « vraies » séances de torture. Dans le cas de l'Inquisition espagnole, la torture était en principe codifiée de manière stricte, mais il en allait tout autrement dans d'autres régions d'Europe où la Justice s'en remettait à la « créativité », n'imposant qu'une seule limite : laisser le supplicié en vie de manière à pouvoir le châtier publiquement de façon exemplaire. Le fait le plus odieux était la manière progressive dont on pratiquait la torture en la rendant répétitive de manière à non seulement occasionner des douleurs physiques insoutenables, mais à créer une tension morale extrême due à la crainte des tortures à venir, dont l'interrogée savait qu'elles seraient pires en souffrance. On cite le cas d'une accusée ayant subi cinquante-six fois les tourments les plus odieux. À l'opposé, une sorcière âgée et malportante comme Elisabeth Tutke à Paderborn (1631) a été soumise à des supplices « modérés », tant ses tourmenteurs craignaient qu'elle ne sorte pas vivante de leurs séances.

Le martyr d'Elisabeth Maderin (Cobourg 1629), un exemple

... on lui a brûlé des plumes soufrées sous les bras et autour du cou... on l'a montée au plafond par les mains liées derrière le dos... cela a duré trois ou quatre heures. On l'a laissée pendue là-haut et le maître des tortures est allé prendre son déjeuner. Et quand il est revenu il lui a versé de l'eau-de-vie sur le dos et a allumé. Il lui a placé des

poids et l'a remontée. Après cela il lui a mis une planche non rabotée pleine d'échardes sous le dos et l'a remontée au plafond par les mains. Ensuite on lui a vissé les deux gros orteils et les deux pouces. On lui a mis un bâton en travers des bras, on l'a pendue et on l'a laissée environ un quart d'heure. Elle est passée d'un évanouissement à l'autre. On lui a vissé les jambes à hauteur du mollet... (Heiko Oberman. Masters of reformation pp160-161).

Il est à noter que cette séance a été répétée jusqu'à l'obtention d'aveux complets, c'est-à-dire jusque à ce que la malheureuse Elisabeth Maderin raconte tout ce que bourreaux et juges souhaitaient entendre.

On cite aussi de nombreux cas de gens dont les os ont été écrasés dans les brodequins, les fesses et les organes génitaux brûlés par des plaques incandescentes, les ongles arrachés, les chairs tenaillées avec des pinces et même les seins coupés.

Les procès-verbaux sont loin d'être avarés en détails atroces.

Coupables ou non

Avouer faisait cesser les tourments, mais menait à une condamnation à mort. Toutefois, avant que n'ait lieu l'exécution publique, la sorcière devait encore subir de nombreuses souffrances et les pires humiliations. Parfois, on la menait au supplice, entièrement dénudée malgré ses plaies béantes, afin de lui infliger quelques ultimes coups de fouet. Elle était livrée ainsi aux insultes et quolibets de la foule. Si par une chance extraordinaire, la sorcière n'avait pas été reconnue formellement comme telle à l'issue de la « question », elle se voyait néanmoins bannie, livrée à la mendicité ou, pour les plus jeunes, à la prostitution. Un retour dans leur ancien village ou quartier les rendait derechef suspects d'être revenues perpétrer leurs diableries et dès lors relapses, et la condamnation à mort intervenait. Contrairement aux idées reçues, être brûlée « vives » n'était pas toujours le mode d'exécution réservé aux sorcières. Dans certaines régions, avant que leurs restes ne soient livrés aux flammes, les sorcières étaient décapitées, pendues ou enterrées vivantes. En 1606, un sorcier de Nimburg fut hissé sur une estrade, émasculé et cloué à une potence jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ces méthodes permettaient à la foule de mieux « voir la mort » de l'allié de Satan. Le type d'exécution diffère fortement d'un pays à l'autre. En Espagne, le bûcher était la règle, mais paradoxalement, l'Espagne n'est pas le pays où l'on tua le plus de sorcières et de loin.

Un « beau » bûcher

Dans les bûchers classiques (comme ceux dressés pour Jeanne d'Arc et Jean Hus le Praguois), le condamné souvent porteur d'une chemise soufrée était lié à un poteau, les pieds au sol.

Il était entouré de fagots qui laissaient seulement dépasser la tête. Le condamné est dès lors vite étouffé par la fumée et lorsque le corps s'effondre, la foule ne voit plus le condamné. Les foules avides de sensationnel hurlaient leur frustration devant un « spectacle » si bref. Il y avait donc tout un art à dresser un bûcher « satisfaisant » pour la population. Selon que la condamnée (il en allait de même pour les sorciers et les « simples » hérétiques) ait montré du repentir peu avant sa fin dernière ou se soit obstinée dans sa négation en clamant son innocence, le supplice pouvait varier dans la longueur selon la nature du bûcher érigé. Une sorcière en aveu et repentante avait droit à un bûcher de fagots secs qui crépitaient. Les cris de la malheureuse cessaient au bout de moins d'une heure. Par contre, les obstinés périssaient très lentement parce que le bourreau boutait le feu à des racines mouillées étouffant la sorcière, mais assez lentement pour que le supplice doublement raffiné dure le plus longtemps possible.

Une bourse bien garnie glissée au bourreau influençait la confection du bûcher et parfois même les condamnés avaient alors droit à une charitable, rapide et discrète strangulation avant que les fagots ne soient allumés.

Jusqu'à la nausée

Si le discours contre les sorcières émanait en majeure partie de moines fanatiques, obsédés sexuels frustrés, et si l'interprétation par ces malades mentaux de quelques bulles papales ambiguës leur permit de donner libre cours à leurs folles pulsions, Rome ne décréta jamais officiellement une chasse aux sorcières, contrairement à son attitude envers les hérétiques. Mais l'hypocrisie de la papauté est réelle pendant des siècles. Car si normalement, un prêtre ne fait pas couler le sang lui-même, il n'en reste pas moins l'instigateur, l'inquisiteur qui, in fine, se décharge sur le bras séculier des tâches odieuses qu'il préconise.

Dans certaines régions, le zèle des tribunaux civils laisse pantois, car il va parfois au-delà des désirs des dominicains et autres tourmenteurs. En 1657, le pape Alexandre VII, par la bulle Pro formandis, formula un blâme à l'encontre des juridictions civiles trop sévères. Par la suite, Louis XIV en 1682 condamna les procès de sorcellerie, mais il fallut attendre le XVIII^e siècle pour que d'autres pays prennent des mesures similaires. Les dernières sorcières exécutées officiellement le furent en Prusse en 1714, en Angleterre en 1736, en Autriche en 1766, en Suède en 1779. La Suisse décapita et brûla sa dernière sorcière, Anna Göldin, dans le canton de Glaris en 1782 (elle fut réhabilitée en 2008 ! Car le procès n'était pas clair et pouvait laisser supposer que la sorcière avait été condamnée comme empoisonneuse !) et il semble que deux Polonaises moururent encore après un procès pour sorcellerie en 1793.

Rumeurs et lynchages

La chasse aux sorcières affectait les villes, mais le phénomène frappait tout autant, si pas plus, les campagnes, où un sentiment d'attrait mêlé de crainte vis-à-vis de la sorcière existait depuis l'Antiquité et perdurait sous un vernis

de christianisme. Plusieurs sorcières furent ainsi victimes de lynchages sans autre forme de procès. Mégères en furie, jeunes gens éméchés, soldats en vadrouille (comme à Auch en 1644) n'hésitaient pas à battre, lapider ou noyer des malheureuses désignées par la rumeur publique. Les assassins obtenaient une lettre de rémission après leur crime grâce à l'appui des notables du village. Ces mêmes notables subissaient d'ailleurs régulièrement des pressions de la paysannerie locale, persuadée que les calamités naturelles, les morts subites de bétail ou de personnes devaient être imputées à quelque amante de Satan. En 1649-50, l'Écosse connut une paranoïa de sorcellerie. Comme c'est souvent le cas, cette poussée de fanatisme s'inscrivit dans un contexte tendu. Les affaires d'Écosse se déroulèrent sur fond de petit âge glaciaire, de mauvaises récoltes successives, d'une épidémie de peste bubonique (1649-50) et des guerres insurrectionnelles de Cromwell contre la monarchie.

Un exemple : Péronne Goguillon...

En mai 1679, dans les Ardennes, l'hiver est encore là. On craint pour l'avenir agricole du village de Bouvignies. Au temps de l'Ascension et de la Pentecôte, les âmes simples des paysans ont cru être réconfortées en marchant en procession derrière le curé pour faire le tour de leur territoire et ainsi le mettre symboliquement sous la protection divine. Mais la clémence céleste tarde à venir. À la Saint-Jean, il est de coutume de brûler un sorcier en effigie et cette coutume, en fait une superstition, va coûter la vie à une pauvre femme dont les seuls défauts étaient d'avoir mauvaise réputation et d'être un caractère faible. Au soir du 8 mai 1679, quatre cavaliers logés chez l'habitant dans le village se présentent chez Péronne Goguillon (Bouvignies, proche de Douai, fait partie de cette Flandre récemment devenue française où l'armée est très présente). Les quatre soudards tentent de la rançonner pour se faire l'argent facile à aller dépenser au cabaret. Devant sa résistance, ils deviennent violents et la traînent de force à la taverne tout en réitérant leurs demandes d'argent. Ils l'obligent à boire. De plus en plus éméchés, ils ameutent tout l'établissement en insultant Péronne de sorcière et en lui débitant des paroles obscènes. Comme ils continuent à la harceler, la paysanne tente d'emprunter de l'argent à des villageois avant que les soudards ne l'emmènent vers une autre taverne où ils recommencent leur odieux manège.

...et son pauvre époux solidaire

Comme tout le village est échauffé, le meunier accepte de prêter une petite somme à la malheureuse et retient sa vache en gage tout en avertissant le mari de Péronne, Andrieu Dufosset. Une partie de la population approuve la conduite des ignobles soudards, car l'un d'eux, non content de son forfait, propose une sorte d'ordalie pour prouver que Péronne est bien une sorcière comme il l'a clamé lors de sa cuite. Pour laver son honneur, Andrieu Dufosset accepte cette « procédure » archaïque et prend la place de sa femme avant de porter plainte devant le tribunal de la baronnie de Bouvignies. Mais c'est Péronne qui est inquiétée et accablée par les témoignages de villageois solidaires de la soldatesque. La tension qui règne à cause des craintes pour les récoltes focalise la hargne de la populace sur cette femme « de peu ». Mise à la question, Péronne perd le contrôle et accuse une série de membres de sa famille, de sa belle-famille et même sa propre fille de se livrer à la sorcellerie comme elle-même ; ceux-ci nient tous au cours d'une confrontation. Sans doute Péronne espérait-elle une grâce ou une peine allégée, mais il en alla tout autrement : on fit d'elle un terrible exemple. Les juges estimèrent qu'il ne fallait la brûler qu'à moitié afin d'exposer ses restes sur une roue près du pilori du village. Lors de l'année 1679, à Bouvignies, trois autres bûchers suivirent l'exécution de Péronne.

Quand des « voyants » débusquent les sorcières

Aussi incongru que cela puisse paraître, des communautés villageoises faisaient appel à des détecteurs de sorcières afin de nettoyer leurs campagnes des femmes maléfiques. Parmi ces « voyants » se trouvait un certain nombre de bergers. Comme ces détecteurs de sorcières étaient des gens illettrés rompus à la solitude et au contact de la nature, les paysans les gratifiaient d'une réelle aura justifiant leur confiance dans leur jugement. En 1644, un jeune berger sema la terreur sur son passage en Bourgogne. Il examinait les prunelles des femmes et quand il y détectait le signe du diable, les tribunaux seigneuriaux devaient agir, tant la pression délirante de la populace pesait sur eux.

En Béarn, en 1670, un apprenti sorcier repent, fin connaisseur des sabbats, débusqua dans trente villages plus de six mille sorciers et sorcières. Il fallut l'intervention du Parlement de Pau pour mettre fin à cette hystérie rurale désastreuse sur le plan économique pour toute la région. Les enfants ne sont pas épargnés par les tribunaux compétents en sorcellerie diabolique. Certains périrent pour crimes de sorcellerie, d'autres furent utilisés dans la chasse aux sorcières comme témoins tout à fait fiables malgré leur très jeune âge. Il arrive aussi que leur « innocence enfantine » les transforme en rabatteurs plus ou moins consentants. Dès 1527, à Logroño, deux fillettes de neuf et onze ans qui se targuaient d'avoir assisté au sabbat mettaient leur talent de voyance au service des juges. Elles parcouraient les campagnes et les villes en compagnie des enquêteurs, sûres de déceler la marque du diable dans l'œil gauche des gens.

La peur, mauvaise conseillère

La peur d'être reconnue comme sorcière portait certaines femmes à devancer les dénonciateurs en demandant un « dépiçage » pour les mettre à l'abri des soupçons. En 1601, au Cateau, dans le Nord de la France, Aldegonde de Rue, qui avait fait l'objet d'une accusation de sorcellerie restée sans suite quelques années auparavant, décida de se faire examiner de son plein gré par le bourreau expert de Rocroi, dans les Ardennes. La malheureuse veuve de 70 ans, dépouillée de ses vêtements, fut piquée sur tout le corps jusqu'à ce que son tourmenteur lui découvre une

marque probante sur l'épaule gauche, indubitablement déposée là par Satan pour sceller un pacte. Aldegonde, reconnue sorcière patentée, fut condamnée au bûcher, mais ses juges lui firent la grâce d'être étranglée avant de la faire rôtir devant une foule mise en liesse par une si belle aubaine.

Le sabbat, complot satanique

Danse avec les démons

« Dans le corpus des croyances qui fonde la démonologie, le sabbat constitue une des pièces maîtresses. Tous les interrogatoires mènent à lui, tous les aveux de sorcières passent par lui. Messe à rebours, fête de Satan, horrible danse nocturne à la lueur des flammes infernales. Le sabbat donne lieu à une imagerie éloquente et à des représentations d'une précision et d'un réalisme stupéfiants. » Voilà comment, en quelques mots clairs et précis, Jean Michel Salmann (Les Sorcières fiancées de Satan) définit le sabbat, cette obsession malsaine des inquisiteurs, ce fantasme des populations.

La première condamnation d'une sorcière pour une participation avouée au sabbat remonte à 1330. L'affaire est jugée par l'Inquisition qui, à cette époque, tente d'éradiquer dans le Languedoc les dernières traces de catharisme. L'utilisation du terme de « sabbat » de la part de l'Église n'est pas innocente puisqu'elle fait allusion au shabbat (jour de repos) des Juifs, peuple réputé de mœurs diaboliques et de plus en plus persécuté à travers l'Europe à partir du milieu du Moyen Âge. Par exemple, on lit chez Boguet (voir plus loin) que « les sorciers s'étant donc rassemblés dans leur synagogue adorent en premier lieu Satan », preuve que sorcellerie et antijudaïsme restent indissociables dans beaucoup d'esprits (à propos des Juifs, voir le chapitre « Le bel argent du Diable »). Si un nombre effarant de sorcières (et aussi quelques sorciers) avouèrent avec un luxe de détails les horreurs des assemblées sataniques, il est évident que tout cela tient de la pure invention.

Mensonges délibérés

Tout au plus peut-on penser que des crimes crapuleux, des infanticides ou des meurtres épouvantables perpétrés par des serial killers puissent être à la base de certaines terreurs de populations incultes et se sont ancrées dans l'imaginaire collectif comme des réalités de cultes sataniques. Mais ces peurs sont savamment entretenues par les intellectuels et certaines élites afin d'asseoir leur puissance. À cet égard, les traités de démonologie (voir ce chapitre) contiennent tous les ingrédients capables d'entretenir l'hystérie des masses. Homme de la Renaissance, légiste de renom, juge reconnu, Henry Boguet (1550-1619) est l'un des auteurs les plus explicites sur le déroulement des sabbats dans son Discours exécration des sorciers. Boguet livra plusieurs publications sur la sorcellerie et les méthodes pour la contrer et la réprimer, mais cet ouvrage publié en 1603 connut de multiples rééditions et devint une référence. La description faite par Boguet des sabbats tient de la scénographie d'un drame à grand spectacle.

Les temps forts du sabbat

Pour bien honorer Satan qui, selon son humeur, apparaît en grand homme noir ou en bouc gigantesque, il convient que les participants au sabbat « le baisent aux parties honteuses de derrière ; quelques-uns à l'épaule » ! Après avoir salué Satan, sorciers et sorcières dansent dos à dos et dans la farandole, les boiteux ne sont pas les moins entraînants. Il n'est pas rare que quelque bouc ou mouton noir prenne une sorcière par la main ou par la patte (!) pour se mêler au ballet sacrilège. Qui dit danse, dit musique. On joue du hautbois, Satan se met à la flûte et on chante. Cependant, le diable ne semble guère mélomane et se satisfait des piètres performances de ses adeptes qui « disent leurs chansons pêle-mêle et avec une confusion telle qu'ils ne s'entendent pas les uns les autres ». Échauffés par leur cacophonie, sorciers et sorcières s'accouplent de préférence avec un membre de leur proche famille : « Le fils n'épargne pas la mère, ni le frère la sœur, ni le père la fille : les incestes y sont communs ». On peut noter au passage une accumulation progressive de « crimes » dont Boguet charge les sorciers et sorcières (semblables aux judaïsants, incestueux comme des païens).

Satan bisexuel, radin et « maître d'école »

À une époque où évoquer le sexe reste un énorme tabou, Boguet se complait à détailler la lubricité des sabbats. « Satan se met tantôt en incube pour les femmes et en succube pour les hommes. » Après tous ces ébats, la faim se fait sentir, aussi les participants vont se concentrer autour d'un chaudron où cuit de la viande et d'autres mets en abondance. Le vin coule à flots (parfois simplement de l'eau). Seul le sel est totalement exclu du menu, car il est sacré et divin !

« Cependant tous les sorciers reconnaissent que les aliments qu'ils mangent au sabbat n'ont aucun goût et que la chair n'est autre que de la chair de cheval. » Les adeptes du sabbat avouent qu'au sortir de table, ils restent tenaillés par la faim, preuve que Satan ne leur a servi que du vent. Parfois, pour varier les plaisirs, la messe est dite à l'envers. Alors l'eau remplace le vin dans le calice, une rave noire l'hostie, des grimaces, moqueries et blasphèmes tiennent lieu de prière et l'assistance se fait asperger non d'eau bénite, mais d'urine du diable.

Il n'y a pas de sabbat sans examen. Les « bons élèves » du diable se vantent de tous les méfaits qu'ils ont commis depuis le sabbat précédent et sont applaudis et félicités. Par contre, Satan tance les tièdes que toute la « classe » se met à huer. Dans sa description, Boguet ne fait pas état de sacrifices d'enfants ou de cannibalisme comme le feront d'autres auteurs, notamment au XVIIe siècle, époque de persécution obsessionnelle des sorcières.



Surenchère de récits chimériques

Les sorcières de Zugarramurdi

À la même époque (1608-1609) où se déroule en France la persécution des bédécrites (voir ce chapitre) dans le pays du Labourd, une affaire en terre basque, mais cette fois espagnole, défraie la chronique : la vaste chasse aux sorcières de Zugarramurdi. Maria de Ximildegui, née de parents français, était née en pays espagnol mais à la fin de son adolescence, elle avait été placée pendant quatre ans comme servante à Ciboire en France. Revenue au foyer, Maria avoua à ses proches que lors de son séjour à Ciboire, elle avait assisté à des sabbats. Heureusement, un jour de carême, elle avait eu la révélation de son erreur et était revenue dans le giron de l'Église. Furieuses de sa désertion, les sorcières lui avaient jeté un sort l'affligeant d'une maladie mortelle. L'absolution d'un prêtre lui avait permis d'échapper à un trépas imminent. Fermeement décidée à redevenir la plus pieuse des chrétiennes, Maria de Ximildegui affirma vouloir débusquer les sorcières de Zugarramurdi, qu'elle savait nombreuses, et commença par citer Maria de Jureteguia. Une partie des villageois la crurent, mais d'autres, menés par l'époux de l'accusée Esteve de Navarorena, s'insurgèrent contre ses accusations. Le village se scinda en deux clans.

L'acharnement d'une servante folle

Esteve ramena l'accusatrice devant sa ferme afin qu'elle s'explique en public des attaques portées contre sa femme. L'ancienne servante maintint ses accusations, tout en haussant d'un cran l'horreur de ces récits au fur et à mesure que Maria de Jureteguia niait de plus en plus farouchement. L'assistance s'excitait et la malheureuse accusée finit par perdre connaissance. Quand elle revint à elle, contre toute attente, elle avoua avoir participé à de nombreux sabbats, entraînée par sa tante Maria Chipia Barrenechea. Sur sa lancée et pressée par son confesseur Felipe de Zabatela, la jeune femme se dit persécutée par des démons lui apparaissant en chats, en chiens, en cochons.

Graciana, une octogénaire, prit la tête d'une troupe qui alla fouiller les maisons en quête de crapauds, preuve de pratiques diaboliques.

L'Inquisition s'en mêle

Fort de son pouvoir de prêtre dans une petite bourgade, Felipe de Zabaleta enjoignit à toutes les sorcières de se dénoncer. En cas de refus, affirmait l'ecclésiastique, les suspectes seraient horriblement torturées. Il se produisit alors une folie collective et une vague d'aveux de sortilèges, d'usage de poudre empoisonnée, ainsi que de meurtres de sept adultes et de dix-huit enfants dont elles avaient sucé le sang. Dans les coutumes basques, cette affaire n'était pas la première à avoir été réglée par la communauté villageoise. Une confession publique, un repentir sincère pouvaient mener à une réconciliation et la vie reprenait ensuite son cours normal. Mais il y eut une fuite. En janvier 1609, l'Inquisition décida de mener sa propre enquête sur cette mauvaise querelle villageoise. L'affaire prit la tournure d'un retentissant procès, car les aveux spontanés se multiplièrent et se transformèrent en délire collectif. C'était à qui irait le plus loin dans les diableries. Graciana, qui avait mené la traque aux crapauds dans les demeures de Zugarramurdi, se prétend désormais la reine des sorcières du village.

Sabbat à la basque

Beaucoup de femmes avouèrent être sorcières depuis l'enfance, la tâche des jeunes sorcières étant de garder le troupeau de crapauds ! L'une d'elles, ayant manqué de respect à l'un des batraciens, avait été rossée par les autres sorcières. Les sorcières âgées avaient le pouvoir de réduire la taille de leurs jeunes initiées de manière à ce qu'elles puissent passer par les trous de serrure ou les fissures dans les murs. Chaque sorcière, jeune ou vieille, avec son crapaud apprivoisé, se rendait régulièrement à des assemblées nocturnes où tout le monde forniquait pêle-mêle et évoquait les actes commis : infanticides, vampirisme, cannibalisme, profanation de sépultures et festin de cadavres.

Comme tous les récits se ressemblaient, les deux inquisiteurs chargés de l'enquête envoyèrent un rapport au Conseil de la Suprême Inquisition. Ils étaient persuadés de la véracité des faits rapportés par ces villageoises visiblement frappées d'hystérie collective. Se sentant dépassés, les inquisiteurs en appelaient à leurs supérieurs.

Le questionnaire

Dans l'esprit de beaucoup de nos contemporains, l'Inquisition espagnole est la plus grande coupable de la chasse aux sorcières. En fait, malgré tous les reproches qui peuvent lui être faits à juste titre dans d'autres persécutions, elle fut relativement prudente en matière de sorcellerie. Le 2 mars 1609, le Conseil de la Suprême Inquisition fit parvenir aux deux inquisiteurs locaux un questionnaire auquel ils devaient soumettre les accusés emprisonnés. En effet, le Conseil voulait savoir si les faits avoués étaient avérés ou relevaient de la pure surenchère d'imagination de gens arriérés. Les inquisiteurs étaient aussi sommés d'apporter des preuves concrètes. Trois inquisiteurs de Logroño en vinrent à la conclusion de tout était vrai et qu'il fallait organiser un autodafé. Ceux qui persistaient à nier furent soumis à la torture et très peu continuèrent à nier leur participation au sabbat.

Des crapauds endiablés

Si l'affaire n'avait été si sordide et n'avait entraîné autant de malheurs, la sorcellerie à la manière de Zugarramurdi aurait de quoi faire rire par sa naïveté et son absurdité. Le plus bel exemple de cette sottise est le rôle dévolu aux crapauds dans cette affaire. Lors de son intronisation, chaque sorcière se voyait confier un crapaud dont elle devait prendre soin, car il représentait son meilleur auxiliaire en matière de diableries. Il fallait donc le vêtir de beaux atours et lui donner une nourriture de choix faite de maïs, de pain et de... vin. Rassasié, le crapaud recevait quelques légers coups de baguette afin qu'il enfle et devienne vert. Que ce fût à cause de la nourriture ou les coups de baguette, le crapaud évacuait ses excréments verdâtres, fournissant ainsi aux sorcières l'onguent indispensable à leur envol.

Il semble que les crapauds devenus peu efficaces dans cette délicate fonction scatologique finissaient, malgré leur statut, en bouillie avec des couleuvres, des salamandres, des limaces, des escargots et des vesses-de-loup afin de composer un excellent poison destiné aux ennemis et parfois même aux proches, comme le raconte une sorcière s'accusant d'avoir ainsi éliminé son propre petit-fils.

Vague de folie

À Logroño, les bûchers s'allumèrent, faisant de ces villageois aux esprits simples des victimes expiatoires. Celles qui échappèrent aux flammes connurent le bannissement et la confiscation de leurs biens. L'exécution des gens de Zugarramurdi eut lieu en présence de 30 000 spectateurs dont l'imagination fut à ce point frappée que, en très peu de temps, une vague de sorcellerie se répandit comme une traînée de poudre dans toute la vallée. L'hystérie se répandit alors en Navarre où, dans plusieurs villages, des sorcières furent lynchées sans autre forme de procès. Les enfants, surtout, se montraient de plus en plus prompts à s'accuser ou à porter des accusations sur des voisins, voire des membres de leur famille. Toute la contrée se trouva désorganisée sur le plan économique et, au sein du clergé, certains commencèrent à se poser les bonnes questions.

Une vraie enquête

L'évêque de Pampelune, Venegas de Figuerroa, des jésuites et quelques curés s'insurgèrent. Ils en appelèrent au Conseil de la Suprême Inquisition en suggérant que ces aveux n'étaient que divagations nées des racontars au sujet des procès de sorcellerie se déroulant en France. Ils appuyèrent ainsi la version de l'humaniste Pedro de Valencia qui voyait dans cette logorrhée populaire la conséquence d'un « bourrage de crâne » dû au fait que, lors des exécutions, lecture était faite au public des turpitudes des sorcières avec un luxe inouï de détails propre à impressionner des gens sans culture ni beaucoup de discernement. L'inquisiteur Alonso de Salazar y Frias, qui avait déjà participé à la toute première enquête, fut à nouveau sollicité. Il fut chargé de sillonner les villages en folie des Pyrénées et d'y appliquer l'Édit de Grâce, qui absolvait des crimes les plus odieux si un repentir sincère était exprimé.

Il s'appliqua à la tâche avec deux interprètes basques et finit par se rendre compte du caractère chimérique des aveux comme des accusations.

Retour à la raison

Salazar décida de changer de méthode. Il délaissa les interrogatoires musclés et la torture pour auditionner (pour user d'un terme moderne) ceux qui avouaient tout à tort et à travers et, surtout, pour observer les enfants de certains villages, souvent des délateurs prolifiques de premier ordre.

Si Salazar, lors de sa première enquête menée à Zugarramurdi, avait cru à la culpabilité des sorcières, il révisa son jugement en relevant les multiples contradictions et les invraisemblances qui lui avaient échappées naguère. Il finit par avouer au Grand Inquisiteur : « Je n'ai pas trouvé une seule preuve, ni même une indication qu'un acte de sorcellerie ait effectivement eu lieu » et il fit son mea culpa en affirmant que rien ne justifiait des arrestations. Après de longues délibérations sur base des rapports de Salazar, le Conseil Suprême décida en 1617 de ne plus poursuivre, en Navarre, les sorcières sur simple dénonciation ou rumeur publique. Depuis le début de l'affaire en 1608, des centaines de personnes avaient été accusées et beaucoup condamnées. Si leur mort ne fut pas vaine en Espagne, d'autres régions continuèrent à manquer de discernement et à se livrer à la chasse aux sorcières allant au sabbat.

Jacques Ier, un roi démonographe et chasseur de sorcières

L'Angleterre et l'Écosse, comme la plupart des pays d'Europe (l'Espagne et l'Italie dans une moindre mesure), connurent au tournant du XVI^e et du XVII^e siècle des vagues d'épouvantables procès de sorcellerie. L'affaire des sorcières de Pendle (1612), liée à celle des sorcières de Sawlesbury, est l'un des plus connus car l'un des mieux documentés grâce à Thomas Potts, qui fut le greffier des audiences. Potts laissa un compte-rendu précis et « neutre » des débats (*The wonderfull discoverie of witches in the countie of Lancastre*).

Les faits se déroulent sous le règne de Jacques Ier (1566-1625), un souverain désireux d'affirmer son pouvoir de droit divin et obsédé depuis sa jeunesse par la peur des sorcières. Fils de Marie Stuart, reine d'Écosse, catholique, il devint roi d'Écosse en 1567 sous le nom de Jacques VI à l'âge d'un an et dut subir le pouvoir de régents successifs jusqu'à sa majorité. En 1603, à la mort d'Élisabeth Ire Tudor, décédée sans héritiers, il devint Jacques Ier

d'Angleterre et d'Irlande. Il était lié à l'Écosse, à l'Irlande et à l'Angleterre par une union personnelle, mais ses désirs de régner sur un royaume uni furent contrés. Son règne se passa sur fond de rivalités religieuses entre les nostalgiques de la papauté (restés secrètement catholiques) et les anglicans. Dans d'autres pays, comme l'Allemagne, cette confrontation entre deux courants chrétiens fut également un terreau fertile pour les accusations de sorcellerie. Mais fait exceptionnel, le roi Jacques Ier se sentait personnellement investi d'une mission de chasseur de sorcières.

Une tempête assurément diabolique

La phobie des sorcières dans l'esprit de Jacques Ier s'était accrue en 1589, alors qu'il n'était pas encore roi d'Angleterre à cause des circonstances de son mariage avec Anne, fille de FrédéricII de Danemark (décédé en 1588) et sœur du roi ChristianIV. L'union avait été scellée par procuration au Danemark et Anne avait ensuite embarqué pour l'Écosse. Mais au cours de la traversée, une violente tempête s'était levée et la jeune mariée n'avait dû son salut qu'à une escale en Norvège. Le roi d'Écosse monta une équipée pour aller chercher sa femme et la rejoignit en Scandinavie. Lors de son séjour au Danemark, il eut l'occasion de rencontrer Tycho Brahé, cet étrange astronome-astrologue et alchimiste qui marquera le destin de RodolpheII de Habsbourg à Prague (voir ce chapitre). Revenu sur le sol écossais, le roi Jacques était persuadé que des sorcières, sans doute cryptocatholiques, avaient mené un sabbat destiné à réunir des forces démoniques pour déchaîner les éléments et faire périr Anne de Danemark en mer. Très vite, la hantise de faire l'objet des manigances des sorcières s'ajouta à sa crainte des complots politiques.

Le roi fait office de bourreau

À North Berwick, sur la côte écossaise, une centaine de personnes (en grande majorité des femmes) furent arrêtées pour sorcellerie peu après le retour du roi d'Écosse et de son épouse, cependant sains et saufs. Les suspects furent soumis à la torture, afin de leur extorquer les aveux concernant leur participation à des menées diaboliques visant l'épouse du roi. Dans les tourments, plusieurs avouèrent : JacquesVI était allé, afin de participer en personne aux interrogatoires, s'installer dans son château de Holyrood. Il se trouva ainsi en présence d'Agnès Sampson, une villageoise guérisseuse connue sous le nom de « Wise wife of Keith » et mise en accusation par un voisin. Le monarque crédule l'interrogea lui-même tandis que la malheureuse était rivée au mur de sa geôle par la « bride des sorcières ». Cette horrible attache se terminait par un instrument en fer à quatre pointes introduit dans la bouche. Deux pointes compressaient la langue et deux autres se fichaient dans les joues au moindre mouvement. Ainsi cruellement entravée, Agnès Sampson subit des heures de mise à la question, séances auxquelles le roi apporta une participation active. Ensuite, la sorcière présumée fut privée de sommeil pendant des jours jusqu'à ce qu'elle avoue tout ce que le roi souhaitait entendre. Elle fut étranglée et brûlée en 1591. Les Écossais du lieu sont persuadés que son fantôme hante Holyrood, du moins est-ce l'histoire qu'ils racontent aux visiteurs.

Un royal traité de démonologie

Dans sa célèbre pièce de théâtre Mac Beth, Shakespeare décrit la rencontre du seigneur avec trois sorcières. Cet épisode lui a été directement inspiré par *Demonologiae*, rédigé par le roi JacquesVI d'Écosse. Intéressé d'abord par la théologie protestante, JacquesVI d'Écosse, fils de la catholique Marie Stuart, s'était ensuite tourné vers les questions démoniaques après son séjour au Danemark.

Il décida d'ajouter son propre « manuel contre les sorcières » et ordonna officiellement de les poursuivre par un nouvel édit très strict promulgué en 1597. Arrivé sur le trône anglais en 1603, le roi Jacques sentit s'accroître sa peur des sorcières et, surtout, les malfaisantes qui étaient restées secrètement catholiques. Il souhaitait, contre le gré des Écossais, réunir les couronnes écossaise et anglaise. Dès lors, il s'imaginait que les réticences écossaises trouvaient en grande partie leur source dans la sorcellerie. Les juges furent chargés de mener des enquêtes pour débusquer les papistes. Les hommes de loi restèrent sceptiques et réticents. En 1605, les angoisses du roi s'accrurent encore. Le « complot des poudres » ourdi par le catholique Guy Fawkes aurait pu anéantir toute la famille royale à Westminster s'il n'avait été déjoué à temps.

C'est dans ce climat très tendu que débuta le célèbre procès de Pendle.

Pour quelques aiguilles

La célèbre affaire de Pendle commença par une stupide dispute, comme il s'en passe des milliers tous les jours, si ce n'est que les démêlés d'Alizon Device avec le colporteur John Law d'Halifax eurent des conséquences invraisemblables. Au départ, les deux protagonistes souffrent déjà d'un « mauvais profil » : John, en tant que marchand ambulant, est une personne toujours en déplacement, sa vie peut donc avoir des aspects cachés ; quant à Alizon, elle fait partie de ces guérisseuses toujours un peu sorcières, mais bien intégrées dans le paysage rural. En outre, le comté de Lancashire où débute notre histoire passe pour une contrée sauvage peuplée d'habitants violents et luxueux par nature. Il est notoire que des prêtres catholiques s'y obstinant à célébrer la messe en secret. Tous ces éléments sont rassemblés quand Alizon reproche violemment à John d'avoir refusé de lui vendre des aiguilles. Le petit marchand en fait une attaque. Dès qu'il se rétablit, il accuse Alizon de lui avoir jeté un sort pour le faire mourir. Elle accepte cette accusation et, selon les coutumes locales, décide de s'excuser afin de clore le débat. Pendle ne serait jamais entrée dans l'Histoire sans une vieille querelle familiale qui opposait la famille d'Alizon

aux Chattoy.

Sorcière, un métier lucratif

Malgré les édits et les poursuites, certaines régions d'Angleterre (et en général en Europe) étaient peuplées de villageois convaincus du bien-fondé du recours à la magie en cas de maladie, de problèmes avec les récoltes ou le bétail, ou encore pour favoriser ou empêcher les élans sentimentaux et érotiques. À Pendle, les sorcières ne faisaient pas mystère de leurs talents. En fait, le « métier de sorcier » engendrait le lucre au point de créer des rivalités entre les familles exerçant cet art, souvent en même temps que la mendicité. Au différend entre Alizon et John vinrent se superposer de mauvaises chicanes qui parvinrent aux oreilles de la justice officielle. Le juge Nowell fut saisi de l'affaire. Il fit arrêter des membres des deux familles et les incarcéra dans la prison de Lancaster en attente d'un procès pour « maléfices ». L'affaire échappait dès lors à la communauté de Pendle. Jennet Device, la fille d'Alizon, à peine âgée de neuf ans, accusa sa mère, ses frères et sa sœur de sorcellerie. Son témoignage fut pris en compte selon les ordres du roi Jacques Ier qui considérait les dires des mineurs comme fiables au même titre que ceux des adultes.

La conspiration de Lancaster Castle

Jacques Ier, toujours marqué par la « conspiration des poudres » (1605) qui faillit faire vaciller son trône, crut à de nouvelles manigances diaboliques ourdies pour attenter à sa vie et à son pouvoir dans une contrée, l'Angleterre, qui lui semblait peu acquise. Ainsi, toutes les inventions fantasques de Jennet furent prises au pied de la lettre. Sa mère Alizon avait un démon familial du nom de Ball. Ce nom rappelle bien sûr le dieu antique Baal auquel de jeunes enfants étaient sacrifiés. On retrouve ce mot de manière récurrente dans beaucoup de procès pour sorcellerie en Occident. La gamine, ayant sans doute entendu prononcer ce mot par des adultes au cours de conversations, se mit à délirer sur ce sujet. Ball apparaissait sous la forme d'un grand chien marron, il dialoguait avec Alizon et lui donnait de bons conseils pour mener à bien ses entreprises criminelles. Plusieurs exécutions capitales en public conclurent cette sinistre affaire née de la rivalité entre deux familles, ou plutôt deux clans, sous la coupe de deux matriarches octogénaires, et aussi de la hantise irrationnelle d'un roi.

Judicieuse exploitation des sorcières

Les lois régissant la sorcellerie furent abolies en Angleterre en 1736. En 1998, Jack Straw, ministre de l'Intérieur, reçut une pétition demandant la révision du procès de Pendle, elle resta lettre morte comme le furent d'autres initiatives postérieures de réhabiliter les protagonistes. En effet, les Écossais surent « exploiter la folie de la sorcellerie de jadis ». Outre le fantôme d'Agnès Sampson qui rend Holyrood très attrayant, des fêtes d'Halloween sont organisées sur la colline de Pendle. Un circuit touristique de 72 kilomètres en car permet de suivre la route des villages ensorcelés.

La contamination du Nouveau Monde, « Les Sorcières de Salem », un évènement théâtral

Le 22 janvier 1953 a lieu à Broadway la première de la pièce d'Arthur Miller, Les Sorcières de Salem (titre original : The Crucible). Elle fait l'effet d'une bombe pour certains critiques. En fait, en s'inspirant d'une affaire réelle de sorcellerie à Salem Village en Amérique (1692), l'auteur jugé sulfureux dénonce le maccarthysme dont il est victime, comme nombre d'intellectuels suspectés de sympathies communistes dans les États-Unis d'après-guerre. Arthur Miller ne supporte pas l'étouffoir de la vie culturelle que la Commission impose, et qu'il assimile au tribunal de Boston qui avait jugé les sorcières de Salem. Le caractère politique de la pièce n'échappa pas à Marcel Aymé, qui la traduisit en français et en fit l'adaptation en 1955 pour le théâtre Sarah Bernhardt de Paris. Au moment où il se rapprochait de l'URSS, en 1957, Jean-Paul Sartre entreprit une adaptation pour le cinéma (le film fut produit par Raymond Rouleau avec comme acteurs principaux Montand, Signoret, Demongeot et Piccoli). En 1996, Miller porta lui-même Les Sorcières de Salem à l'écran.

Salem, village puritain dans la tourmente

Les événements qui ont inspiré Miller se sont déroulés en 1692, à Salem Village (ou Salem Farms), un hameau de l'important port de Salem Town dans le Massachusetts. Le port de Salem, fondé en 1626, est alors en pleine expansion et souhaite englober les hameaux alentour dans son entité, ce qui crée des tensions aggravées encore par un climat d'insécurité constante causée par des raids des Amérindiens. Samuel Parris, un pasteur puritain, vient d'arriver dans la localité, accompagné d'une esclave, Tituba, qui sera la cause de tous les problèmes ou plutôt servira de bouc émissaire. Les auteurs se disputent quant à la personnalité de Tituba. Les uns la considèrent comme une femme très au fait de la magie africaine telle qu'elle est pratiquée aux Antilles. D'autres spécialistes la décrivent comme une Indienne des Antilles, une Arawak capturée enfant et réduite en esclavage à la Barbade, où Parris l'aurait achetée. À Boston, elle aurait été un temps sa maîtresse avant de l'accompagner à Salem. Elle est alors devenue l'épouse d'un serviteur de Parris.

Tituba la sorcière exotique

Peu après l'arrivée de Tituba à Salem Farms, de jeunes habitantes sont prises d'étranges malaises, à commencer par Betty, la fille du pasteur Parris, âgée de neuf ans, et sa cousine Abigail, âgée de onze ans. Elles sont prises de

convulsions et de trances incontrôlables et accusent des sorcières de les mordre et de les pincer de manière diabolique. Tituba est arrêtée avec deux autres femmes dénoncées pour maléfices : Sarah Good, une clocharde, et Sarah Osborne, une vieille mal-aimée de cette communauté repliée sur elle-même. Les trois suspectes sont déferées à Boston. Cet éloignement des trublions ne calme pas le village où les trances de possession se multiplient. Il s'ensuit de nombreuses arrestations d'autres personnes suspectées de se livrer à des manigances diaboliques. La communauté est en transe, même des pasteurs sont inquiétés. Une centaine de villageois et principalement de villageoises se retrouvent devant le tribunal de Boston. Devant le scepticisme des juges, les jeunes filles possédées à cause des menées diaboliques de Tituba et de dizaines d'autres sorcières présumées entrent dans des trances épouvantables en public. Le 10 juin 1692, une première sorcière est pendue et puis, à un mois d'intervalle chaque fois, d'autres charrettes prennent la route du gibet.

Un pasteur, homme de raison

Ces événements se placent dans le cadre de conflits avec les Amérindiens, qui ont retenu le gouverneur Phips. Celui-ci revient du lieu des affrontements et s'inquiète de la situation. Certains accusent les sorcières de complot : elles sont les agents de Satan qui veut détruire la Nouvelle-Angleterre, terre élue de Dieu (et surtout des Puritains). Pasteur à Boston, Increase Mather prend la tête des prédicateurs effrayés par cette folie de persécution de sorcières et dénonce une hystérie collective. Il rédigera *Cases of Conscience Concerning Evil Spirits* et affirmera haut et fort : « Il apparaît préférable que dix sorcières suspectes puissent échapper plutôt qu'une personne innocente soit condamnée ». L'affaire fut close. Tituba en sortit vivante, mais près de trente « suppôts de Satan » furent pendus, à part l'un d'eux, un vieil homme de quatre-vingts ans qui refusait catégoriquement de se présenter au tribunal. On lui appliqua une peine aussi « traditionnelle » qu'odieuse : des pierres furent graduellement empilées sur son torse afin qu'il étouffe sous la pression. Il mit trois jours à mourir.

Les causes du vent de folie

Les causes de cette affaire abjecte sont multiples : le désir des habitants du hameau de Salem Farms, des cultivateurs et des bûcherons, de garder leur indépendance vis-à-vis du grand port de Salem, peuplé de marins et de marchands, mais aussi la prospérité grandissante des commerçants dont l'ouverture vers l'extérieur faisait de l'ombre aux pasteurs intégristes qui, dès lors, étaient moins écoutés et suivis. Le climat de tension politique dans la Nouvelle-Angleterre, au cœur de polémiques et de rivalités des puissances colonisatrices de l'Europe, engendrait un mal-être.

Bien que refoulées, les tribus amérindiennes restaient menaçantes et se rappelaient au souvenir des « colons » par des raids ponctuels mais meurtriers. Les blancs qui avaient été capturés par les Indiens et étaient parvenus à leur échapper décrivaient les tortures qu'ils avaient subies au cours de leur captivité, des scènes de souffrances terribles qui marquaient les esprits, d'autant plus que dans leurs sermons les pasteurs assimilaient volontiers les Indiens à Satan en personne. Comme ce fut le cas dans maintes affaires de sorcellerie villageoise, les antagonismes des clans familiaux s'exacerbaient lorsque l'atmosphère se faisait lourde. Salem Farms n'échappa pas à cette situation. Enfin, parmi ces habitants anxieux, on note la présence de jeunes névrosées qui simulèrent et exagèrent leurs trances et avouèrent, bien plus tard, s'être bien amusées de leurs subterfuges et de leur ignoble attitude criminelle.



SERVANTES DE DIEU, ESCLAVES DU DIABLE : BÉATES, BÉGUINES, BÉNÉDICTES

Au cours du Moyen Âge, certains couvents féminins furent de vraies pépinières de talents artistiques et littéraires. On compte parmi les religieuses de vraies poétesses mystiques. Mais à côté de ces femmes liées par des vœux, certaines développent une autre forme de mysticisme et entendent le faire en dehors du cadre d'une hiérarchie ecclésiastique désirent transmettre sa spiritualité par ses écrits et ses prêches. Libres et indépendantes, sans référence à un homme, parfois pas même à un confesseur, ces béates, béguines et bénédictes sont mal vues par l'Église, mais également par les autorités civiles. De là à les accuser de sorcellerie et les faire taire à jamais, il n'y a qu'un pas qui fut souvent franchi.

Les beatas ou le « dialogue privilégié et direct » avec Dieu

Des femmes trop libres

Dans le courant des XVI^e et XVII^e siècles, l'Inquisition espagnole, de triste mémoire, instruisit un très grand nombre de procès de béates (beatas), accusées de sorcellerie alors qu'elles-mêmes se définissaient comme des femmes pieuses par excellence, ayant eu un contact, une expérience directe avec le Divin par des révélations, des extases ou des trances mystiques. Francisco de Quevedo (vers 1580-1645), dans son écrit polémique *Su espada por Santiago*, les décrit en ces termes : « On appelle beatas ces femmes désabusées vouées à l'esprit et à la prière qui se consacrent à la milice de quelqu'un de leurs fondateurs comme celles de saint François, de saint Dominique et de saint Augustin. » Dans un autre passage, le même auteur définit sur un autre ton ces mêmes femmes « sous l'aspect de Beatas, aux yeux innocents mais aux jupons faciles ». Poussant encore une critique plus acerbe, un prédicateur des années 1650 invective les beatas avec des mots très durs, d'un machisme répugnant de mépris : « Nombreuses sont ces serpents qui, plus par oisiveté que par dévotion, passent tout le jour dans l'église alors qu'elles seraient mieux à filer. Combien sont-elles qui murmurent, critiquent et médisent de ceux qui ne sont Dieu ».

Des filles au sang chaud

La vox populi n'est guère plus tendre avec les beatas. Si l'on s'en tenait aux romans, aux pièces de théâtre, on ne pourrait se faire qu'une idée peu flatteuse des beatas, présentées comme des jeunes filles ou des femmes esseulées recherchant dans le secours d'une « certaine » forme de religiosité une compensation affective. Les dictons populaires citent souvent les beatas dans des rapprochements obscènes : « No hay mayor beata que una puta arrendida », une comparaison claire avec une fille de joie. Les jeux de mots grivois à propos de la beata ou « servia de Dios » abondent dans le langage commun pour leur reprocher leur fausse piété qui n'est que prétexte à attirer l'attention sur elles.

En fait, le mouvement des beatas se place dans le contexte bien particulier de l'Espagne de la seconde moitié du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle : la balance démographique est en déséquilibre à cause du départ, sans retour, de nombreux jeunes hommes vers l'aventure américaine qui débute alors.

De diaboliques jupons en feu

Leurs révélations, leurs trances sont souvent encouragées par des confesseurs qui vont de villes en villages à la recherche de ces âmes qui veulent s'ouvrir à Dieu. Malheureusement, nombre de ces confesseurs ont une conception bien personnelle de la spiritualité des beatas, d'autant qu'ils rencontrent ces pieuses filles en milieu « très privé » et en profitent sans vergogne surtout quand la pénitente est jeune et naïve. Quant aux femmes plus mûres vivant seules, elles sont toujours suspectées d'avoir transformé leur foyer en antre de sorcière et d'avorteuse. Si la beata est considérée comme une oie blanche abusée par un religieux libidineux, elle se perçoit aussi comme dévote du diable lorsqu'elle a des velléités d'indépendance matérielle et spirituelle. Les « bonnes familles » ne manifestent guère de tendresse vis-à-vis de leurs filles ou nièces qui décident de courir les rues en guenilles pour annoncer une bonne parole dont le Ciel les a rendues détentrices sans le moindre intermédiaire officiel.

Des féministes avant la lettre

Malgré leur caractère malveillant, souvent caricatural dans leur description du « phénomène » des beatas, les textes « populaires », écrits vulgaires ou savants, permettent de conclure que les beatas sont des femmes ayant fait le choix d'être des tertiaires (dans un couvent ou seules à domicile), mais aussi des laïques pieuses mais qu'aucun vœu ne lie. Ces dernières, encore plus que les autres, suscitent la haine du clergé parce qu'elles échappent à son contrôle. Même si certaines (assez rares) sont mariées, la plupart des beatas sont des femmes sans « référence » à un homme et entendent le rester. Par ailleurs, le refus d'entrer au couvent, de se couler dans un moule s'explique souvent plus par un désir de féminisme, certes pieux mais militant, que par une carence de dot. En outre, beaucoup de beatas entendent prêcher et propager leurs idées et leurs expériences par la parole. Cette attitude est ressentie comme révoltante pour un clergé espagnol rigide et monopolisateur sur le plan du cadre et du contenu du message religieux en un temps où le protestantisme s'étend comme une tache d'huile dans toute l'Europe. Beaucoup parmi les beatas n'ayant prononcé aucun vœu se permettent en outre de porter un habit de tertiaire dans leurs saintes pérégrinations de prêcheuses.

Des rebelles infernales

Beaucoup de vraies beatas n'hésitent pas à refuser l'autorité d'un confesseur qu'elles jugent inutile dans la mesure où les certitudes de leur foi leur viennent du Christ en personne. Elles mettent au rancart les prêtres qui se croient leurs intermédiaires obligatoires. Telle l'hydre brandissant de multiples têtes, l'Inquisition espagnole va accroître les types d'anathèmes, en classifiant minutieusement ces rebelles au carcan social et ecclésiastique. Outre les beatas monacales (vivant en couvent ou à domicile) et les propagandistes laïques inspirées des ordres mendiants,

L'Inquisition va définir aussi les ilusas et les iludentes. Derrière l'ilusa, une beata passive, se tient Satan dont elle est un agent, même si, abusée par le Malin, elle ne s'en rend pas compte. Mais lorsque l'ilusa devient une beata active et prédicatrice et persiste, malgré les injonctions de son confesseur ou des inquisiteurs, à ne pas vouloir entendre « raison », elle bascule alors dans le camp méphitique des iludentes, des hérétiques. L'Inquisition, qui ignore la clémence, finit par décréter que l'ilusa, en prêchant, se fait iludenta, car elle se laisse aller sans frein à son orgueil et pêche par vanité. Dans un cas comme dans l'autre, le sort de la beata est scellé. Pauvresses ou riches bourgeoises, les beatas qui n'en démordent pas, persistent dans leurs révélations mystiques et les partagent devant les fidèles catholiques doivent s'attendre à de lourdes peines et même à l'autodafé.

Le mal-être d'une société

Comme nous l'avons mentionné dans un paragraphe précédent, le mouvement des beatas naît dans le contexte très particulier de l'Espagne de la fin du XVe siècle, c'est-à-dire des années qui suivent la reconquête de l'entière de la péninsule ibérique par les Rois Catholiques, avec pour conséquence la disparition en 1492 de la dernière enclave musulmane, le royaume de Grenade, et l'injonction officielle faite aux juifs et musulmans de devenir chrétiens ou de quitter le territoire.

L'Espagne compte donc des « nouveaux » chrétiens suspects d'hypocrisie aux yeux des « anciens », qui ne tardent pas à les affubler de sobriquets peu flatteurs : marranes et morisques. D'autre part, beaucoup de « vieux » chrétiens, influencés par les idées venues d'Italie, aspirent à un renouveau au sein même de la catholicité.

L'Espagne constitue donc un terreau propice à l'éclosion de mouvements novateurs, voire mystiques. Ajoutons à cela que le phénomène des beatas n'est pas le seul à agiter

L'Espagne catholique et rigoriste : proche des beatas, se développe aussi le courant des illuminés ou alumbrados. Les penseurs de ce mouvement, inspirés par les idées d'Érasme, prônent l'abandon à la Grâce de Dieu, une démarche qui se passe du monachisme et de la hiérarchie ecclésiastique. Les illuminés n'ont cure de la confession, sont indifférents, voire méprisants à l'égard d'autres sacrements mais le pire : ils nient l'existence de l'Enfer. Cette dernière attitude les range dans la catégorie des serviteurs du Diable, eux aussi. L'édit de Tolède datant de 1525 est on ne peut plus clair à ce sujet.

Machisme ecclésiastique

Il faut souligner un fait important : en Espagne encore plus qu'ailleurs, l'Église n'aime pas le verbe féminin. Souvent, dans le cas des beatas, l'Inquisition souhaite insister sur la faiblesse naturelle propre à l'esprit des femmes ou invoquer la folie, mais de fortes personnalités, même si elles doivent le payer de leur vie, refusent de s'inscrire dans ce cadre minable. Souvent issues de la petite et moyenne bourgeoisie, donc majoritairement citadines, elles revendiquent le droit de prêcher et d'avoir leurs disciples sans la bénédiction officielle de l'Église, au regard de laquelle elles deviennent des « hors-la-loi », des suppôts de Satan. Il y eut des procès retentissants et des sanctions d'une cruauté « exemplaire ». Nous verrons plus loin que parmi les femmes « inquiétées » figurent des saintes aujourd'hui particulièrement vénérées (mais elles sont bien sûr minoritaires au sein des beatas).

Chefs d'accusation, le cas Geronima de Noriega

Comment l'Inquisition fait-elle d'une femme à la trop évidente piété une vraie sorcière ? En fait, les chefs d'accusation à l'encontre de Geronima de Noriega en 1628 sont exemplatifs. Après la perte d'un fils et de son époux, cette dame madrilène s'était retirée au couvent du Carmel où sa parole faisait autorité. Jalousée, elle fut dénoncée au Saint-Office comme béate. Les reproches qui lui furent faits donnent une bonne idée de la définition de la béate pour l'Église : fourberie pernicieuse, hypocrisie, vanité, témérité, blasphème, hérésie, mystification, injures à Dieu, soutien et propagation des idées des illuminés érasmiens. Il y avait là suffisamment d'accusations pour conduire au bûcher ou à la réclusion, après un tapageur repentir public d'usage. Mais Geronima de Noriega, contrairement à beaucoup d'autres beatas, n'alla pas jusqu'au bout de ses positions et se plia à la confession et au repentir pour des fautes qu'elle n'avait en fait pas commises. Elle échappa donc à la fustigation et à la réclusion pénitentiaire.

Isabel de la Cruz, une femme écoutée...

Isabel de la Cruz est née dans une famille aisée de nouveaux chrétiens (juifs convertis) installée à Guadalajara. L'une de ses sœurs est entrée dans les ordres. Dès sa plus tendre enfance, Isabel connaît des expériences spirituelles qui la poussent à s'affirmer très tôt comme servante de Dieu. Esprit indépendant, elle ne tarde pas à se brouiller avec sa famille qu'elle quitte afin de vivre sa vie, c'est-à-dire à la fois prêcher et se lancer dans une quête de la perfection pieuse. Elle appartient au Tiers Ordre des Franciscains, séduite par les idées de bonté et surtout de simplicité prônée par François et Claire d'Assise. Dès 1509-1510, Isabel devient une autorité édifiante, prodiguant son enseignement aux clarisses et franciscains de Guadalajara. Personnage en vue, elle fréquente le palais de Diego Hurtado de Mendoza. Un prêtre (vieux chrétien), Rodrigo de Bivar, devient son principal disciple.

Guadalajara possède son groupe d'alumbrados (illuminés) qui se réfère souvent aux idées d'Isabel de la Cruz. Ainsi, Pedro de Alcaraz devient le propagateur de ses idées et il les exporte hors du cadre de Guadalajara. Mais en 1519, une ancienne disciple d'Isabel, Mari Nuñez, la dénonce auprès du Saint-Office (Inquisition) sans aucune suite. Au contraire, Isabel connaît un succès grandissant l'amenant à enseigner à des professeurs de la prestigieuse

université d'Alcalá de Henares. Certains n'hésitent pas à appeler Isabel la « Madre de alumbrados ».

...puis persécutée

Tant de succès attise les jalousies. À la fin de l'année 1523 ou au début de l'année 1524, le provincial des Franciscains prend ombrage du succès grandissant d'Isabel de la Cruz et décide de la priver de son habit de tertiaire franciscaine. Puis, le 24 février 1524, Isabel et son disciple Pedro de Alcaraz sont arrêtés pour hérésie (ce qui équivaut en fait à une accointance avec le Diable).

Le 6 août 1529, le verdict tombe : condamnation à perpétuité. Mais avant d'être enfermée, Isabel de la Cruz eut à subir de nombreux sévices dont les moindres ne furent pas de recevoir de multiples coups de fouet en public dans toutes les villes où elle avait propagé ses idées. Il s'agissait de véritables autodafés (même s'il n'y eut pas de bûcher) qui devaient impressionner ceux qui, comme Isabel, seraient tentés par des opinions hérétiques, telles que la lecture directe des textes saints, leur interprétation personnelle, le rejet de la crainte de l'enfer au profit de la confiance dans l'amour divin, le mépris de la communion et de la confession ainsi que du Jeudi saint et l'indifférence aux bulles papales. En somme, les idées et principes d'Isabel de la Cruz rappellent fortement les tendances luthériennes que certains seigneurs des Pays-Bas arrivés en Espagne dans la suite de Charles Quint avaient discrètement véhiculées.

Francisca Hernandez, mystique ou mystificatrice

Contrairement à Isabel de la Cruz, Francisca Hernandez est issue d'un milieu vieux chrétien de Canillas (région de Salamanque). Bien que de famille aisée, Francisca refuse de mener une vie conventuelle confinée et n'adhère pas même au Tiers Ordre. Très indépendante, elle crée son propre cénacle et enseigne à ses disciples les Saintes Écritures agrémentées de son interprétation personnelle. En 1523, Francisco Ortie, grand prédicateur franciscain, s'incline devant sa pensée et se fait son zéléateur. Francisca, comme Isabel de la Cruz, séduit les intellectuels et les universitaires d'Alcala. La béate recrute également ses fervents parmi la noblesse. Francisca finit en outre par jouir d'une aura de faiseuse de miracles, car rien qu'en imposant sa ceinture à des moines libidineux, elle les ramène sur la voie de la chasteté. Cependant, ses détracteurs, principalement les inquisiteurs jaloux de l'engouement que suscite la jeune femme, font courir des bruits sur la nature très peu chaste de ses rapports avec le bachelier Alonso de Merano.

Avertie d'un risque d'arrestation, Francisca fuit à Valladolid en compagnie de son « amant présumé » et de deux autres disciples, Bernardino de Tovar et Diego de Villarcal. À Valladolid, Francisca et les siens peuvent compter sur l'appui des franciscains, mais aussi de personnages en vue comme Pedro de Cazalla, juif converti et néanmoins trésorier du roi et de son épouse Leonor de Vivero. Mais le Saint-Office aura le dernier mot : Francisca sera arrêtée avec sa servante Mari Ramirez et toutes deux seront condamnées.

Jeanne de la Cruz : le néant de l'asile de fous

Jeanne de la Cruz était novice au couvent de La Paz à Séville. En 1612, treize témoins l'accusent d'avoir lévité jusqu'au plafond avec l'aide de Satan, qui l'assiste aussi dans ses extases. Jeanne de la Cruz est conduite devant le tribunal du Saint-Office et soumise à la question. Elle avoue avoir « involontairement et par ignorance vénéré Satan qui avait pris pour la tromper l'apparence de l'Enfant Jésus ». Elle ajoute qu'elle a compris son erreur quand le Christ lui est apparu entièrement nu et l'a ensuite connue charnellement, lui imposant pendant dix ans une relation que l'on qualifierait aujourd'hui de franchement sadomasochiste. Bien qu'elle ait abjuré, reconnu son erreur et été absoute pour sa repentance, elle fut envoyée dans un asile d'aliénés. Une manière de désencombrer les cachots de l'Inquisition et de briser moralement les accusées.

Ana de Abella : l'incurie des médecins

De nombreuses beatas savantes ou crédules, mentalement équilibrées ou sexuellement frustrées jusqu'à la déraison, tirèrent des peines de plusieurs années ou encoururent la réclusion à vie avec mise au secret. Parmi de nombreux cas, on peut citer celui d'Ana de Abella, une béate qui tenait des propos jugés incohérents mais qui était très écoutée. En 1654, l'Inquisition décide de s'occuper de son cas et appelle des médecins en renfort. Ceux-ci affirment que la folie n'est pas de leur ressort ! Bien qu'Ana fût probablement réellement démente, ce n'est pas à cause de sa pathologie, mais bien de l'accusation de pacte avec le diable que cette béate finit ses jours parmi les malades mentaux de l'asile de Balsamo.

Le pire des cas : Maria de los Dolores

Même si les Inquisiteurs espagnols étaient friands d'autodafés pour les hérétiques, ils ne furent pas les champions des bûchers pour sorcellerie. Les beatas furent humiliées, socialement anéanties, puis enfermées, mais elles finirent très rarement dans un brasier. Du moins en fut-il ainsi, paradoxalement, jusqu'au XVIIIe siècle. Alors que les autres pays d'Europe s'ouvraient peu ou prou aux idées des Lumières, l'Espagne se recroquevillait et l'Inquisition versait de plus en plus dans la répression impitoyable, les beatas en faisant principalement les frais. À Séville, en 1781 (!), à l'issue d'un procès de deux ans, la béate Maria de los Dolores paya dans les flammes expiatoires son obstination dans l'affirmation de la véracité de ses enseignements.

Elle prétendait qu'elle avait appris à lire et écrire sans l'aide d'aucun enseignant, un fait banal en soi si Maria de los Dolores n'avait été aveugle de naissance. Sa cécité et son habit lui attirèrent les foules et une grande vénération qu'elle entretenait grâce à ses « éblouissements » et ses conversations personnelles avec la Vierge, ainsi qu'aux supplices et flagellations qu'elle s'imposait en tant qu'épouse du Christ. À Séville, personne mieux qu'elle ne délivrait les âmes du purgatoire. Trop populaire au regard d'un confesseur, elle fut dénoncée et servit d'exemple, d'autant qu'elle parvenait à déjouer les manœuvres des théologiens dépêchés auprès d'elle pour la confondre. La béate Dolores, refusant énergiquement toute confession, fut revêtue d'un scapulaire blanc recouvert d'un corroza, vêtement d'infamie orné de flammes infernales et de démons, et pendue avant que son corps ne fût livré aux fagots.

Thérèse d'Avila : suspectée de sorcellerie, devenue docteur de l'Église

« Je voudrais détruire l'Enfer et le Paradis afin que Dieu fût aimé pour lui-même », cette petite phrase semble bien anodine de nos jours et serait sans doute ressentie par des croyants comme l'expression d'une piété profonde. Cependant, dans le dernier quart du XVI^e siècle, cette affirmation et d'autres du même genre valurent quelques petits ennuis avec l'Inquisition à leur auteure Thérèse d'Avila (qui fut élevée au rang des Pères de l'Église en 1970 par le pape Paul VI !). Les écrits de la réformatrice du Carmel, principalement son autobiographie, furent à plusieurs reprises mis sur la sellette par le Saint-Office. Une première fois, de son vivant, l'Inquisition fit appel à un dominicain, Dominique Banez, afin qu'il fasse une lecture très critique de la Vida de Thérèse d'Avila. Le religieux n'y trouva rien à redire, mais conseilla de ne pas diffuser cet ouvrage. Un autre dominicain, Hernando de Castillo, arriva aux mêmes conclusions.

En 1580, le grand Inquisiteur Quiroga conclut au fait que Thérèse d'Avila s'inscrit dans la stricte orthodoxie. Mais il faut souligner un fait rare : Quiroga était un homme assez mesuré, moins fanatique de la plupart de ses semblables. En 1589, un inquisiteur de Llerena revint cependant à la charge (à titre posthume) : Alonso de la Fuente, obsédé par la recherche et l'éradication des illuminés et des beatas. Or, dans les divers couvents fondés en Espagne par Thérèse d'Avila, plusieurs beatas « revenues » de leurs erreurs avaient pris le voile. La démarche de la Fuente fera des vagues, mais n'eut in fine guère de suite, la béatification de la carmélite étant déjà envisagée (Thérèse d'Avila était décédée en 1582).

De l'art de se faire des ennemis

Thérèse d'Avila a eu de la chance avec l'Inquisition : ses détracteurs étaient nombreux et elle avait suscité beaucoup d'animosité dans divers milieux et principalement au sein des couvents de carmes.

La notoriété de ses réformes, imposées afin de rendre à l'ordre sa rigueur originelle, avait indisposé les carmes masculins, rageurs de voir leur mode de vie remis en question par une femme si instruite dans les affaires de la foi. Thérèse d'Avila comptait beaucoup de zélatrices dans les couvents, mais aussi parmi les femmes n'ayant pas choisi de prendre le voile, souvent des cadettes de bonne famille entrées dans une maison dirigée par une tante ou une cousine aînée qui créait autour d'elle une vie assez agréable et même divertissante. Il est évident que se voir imposer huit mois de jeûne par an, un régime végétarien, le silence quasi absolu, l'interdiction de contacts extérieurs et des mortifications comme d'avoir pieds et poings liés afin de recevoir le fouet n'était guère à leur goût.

Une « cougar » débauchée

Si Thérèse était visiblement inattaquable sur le plan des écrits, les mécontentes eurent recours à la médisance et à la calomnie. Ainsi le tribunal de Séville eut-il à statuer sur les mœurs de la réformatrice. Deux religieuses, l'analphabète Béatrice de la Mère de Dieu et Isabelle de Saint-Jérôme, l'accusèrent d'avoir des relations coupables avec un certain Gratien. Elles tentèrent de faire passer leur supérieure pour une « cougar » de soixante ans amourachée d'un jeune carme de trente ans. Et dans la foulée, les mauvaises langues s'y donnant à cœur joie, Thérèse d'Avila se vit soudain accusée d'avoir plusieurs enfants, élevés discrètement par son frère installé au Pérou. Les deux délatrices en furent pour leurs frais, les tribunaux classèrent l'affaire sans suite jugeant que les deux religieuses étaient des prétendues visionnaires qui avaient agi par jalousie envers Thérèse d'Avila.

Sainte Thérèse : une beata ?

La place qu'occupe aujourd'hui Thérèse d'Avila au sein de la catholicité (béatifiée en 1614 par Paul V, canonisée en 1622 par Grégoire XV, nommée patronne de l'Espagne en concurrence avec saint Jacques le Majeur et Matamaure en 1627 par Urbain VIII et enfin hissée au rang de Père de l'Église en 1970 par Paul VI) fait oublier dans quel contexte se place sa vie, ses extases, ses écrits et la perception qu'en eurent les Espagnols de son époque. Des spécialistes du droit ecclésiastique et de la perception de la sorcellerie par les tribunaux de l'Ancien Régime ont trouvé, dans les écrits et les affirmations de Thérèse d'Avila, des propos qui, devant des tribunaux fanatiques, auraient senti le soufre si les juges s'étaient entre autres avisés de s'en référer au tristement célèbre manuel de la plupart des inquisiteurs : le Malleus Malifaciarum (voir le chapitre des « Guides à l'usage des chasseurs de sorciers »). Par exemple, la négation de l'Enfer telle que la suggère la carmélite était un propos très fréquent dans la bouche des beatas, un propos qui les envoyait directement sur le banc des accusées de sorcellerie.

...et une marrane exaltée

Au XVI^e siècle, par ses origines, la famille d'Avila reste pour d'aucuns sujette à caution quant à son orthodoxie. En effet, le grand-père de la mystique visionnaire avait eu des ennuis avec l'Inquisition. Juif séfaraïte converti, il avait été convaincu de cryptojudaïsme. Il aurait sans doute fini ses jours dans un autodafé s'il n'était parvenu grâce à de puissants appuis à s'acheter un faux certificat de « vieux-chrétien », sésame pour vivre en paix et, surtout, document indispensable pour accéder à certaines fonctions et professions. Dans sa prime jeunesse, Thérèse d'Avila vécut une crise d'adolescence difficile, tiraillée entre périodes d'abattements et temps d'exaltation, d'indécision quant à sa future vocation. Autant que son parcours psychique, sa santé était et restera chaotique : des crises lourdes d'épilepsie, des périodes de paralysie et sans doute le diabète (cette dernière pathologie expliquerait que son cadavre soit resté incorrompu après des mois d'ensevelissement). Enfin, des séries d'extases et la fameuse transverbération (dont le récit est une superbe description d'un orgasme féminin) rapprochaient Thérèse d'Avila des fameuses beatas dont, pour certains, elle était une « version » exacerbée. Ainsi va le sort : pour les unes la sanction, pour d'autres la canonisation.

Les Guérinettes ou les « beatas » chez les Ch'tis

En 1625, Pierre Guérin (1596-1654), curé de la paroisse de Saint-Georges de Roye, décide d'ouvrir une école pour jeunes filles et engage comme enseignantes de pieuses dames : Françoise Wallet, Marie Sanier, Charlotte et Anne de Lancy, qui se baptisent « Filles dévotes » ou Filles de la Croix.

Leur conception de la foi se rapproche par certains aspects de l'attitude des beatas espagnoles (pour résumer grossièrement : elles n'ont d'autre tribunal que leur conscience) au point que certains auteurs ont prétendu que, fuyant les persécutions du Saint-Office espagnol, à peu près 60 000 beatas et « illuminados » avaient pris le chemin de l'exode vers la Picardie et les avaient fortement influencées. Comme Guérin était très proche de « ses filles », la population se mit à jaser et à se moquer des « guérinettes ». Le mot devint même un sobriquet grivois. En 1627, Guérin dut venir s'expliquer devant le Parlement de Paris, mais aucune charge d'hérésie ou de sorcellerie ne fut retenue contre lui après qu'il eut été interrogé par Vincent de Paul. Néanmoins, Richelieu le fit encore arrêter en 1630, puis en 1634. Roye ayant été prise par les Espagnols, Guérin déménagea à Brie-Comte-Robert en Île-de-France. Contrairement aux illuminés et beatas d'Espagne, la petite communauté de Roye fit simplement l'objet de lourdes tracasseries de la part des autorités et dut subir les sarcasmes obscènes de la population, mais ne fut pas inquiétée par les tribunaux.

Madeleine de Flers, une mère supérieure guérinette

Madeleine de Flers, supérieure des augustines de l'Hôtel-Dieu de Montdidier, appartenait par ses idées au courant des « guérinettes ». En 1628, il fut procédé à son arrestation comme ce fut le cas pour Guérin. Selon Madeleine, l'abandon devant Dieu devait être total, une démarche toute personnelle sans l'intermédiaire d'une hiérarchie et la nudité (intégrale et pas seulement morale) devant Dieu était indispensable ! Selon cette mère supérieure, visions et extases figurent au programme des religieuses. Madeleine se sent une vocation à faire partager son expérience spirituelle acquise directement au contact du divin par des révélations. Ainsi peut-elle décrire que « Dieu faisait passer les âmes par des déserts effroyables, par de grandes tentations et enfin la possession du démon ». Certaines de ses novices poussèrent leurs extases un peu trop loin, car « l'une d'elles s'était enfin tuée elle-même, tant elle avait été fidèle à suivre la liberté de l'impression du Saint-Esprit ». Quand on sait à quel point l'Église condamnait le suicide, on aurait pu s'attendre à voir la supérieure lourdement condamnée, mais paradoxalement, il n'en fut rien.

Une Thérèse d'Avila, mais « endiablée »

L'influence de Madeleine de Flers s'étendra au-delà de Montdidier et jusqu'à Port-Royal des Champs lorsque la supérieure fut liée à l'histoire de ce foyer du jansénisme. Gorgée des idées de Madeleine de Flers, la sœur Candide le Cerf (cela ne s'invente pas !) vécut pendant un an une expérience mystique édifiante : « Il excita dans son esprit de si violentes peines, et dans son corps une si furieuse agitation et oppression qu'il lui semblait qu'elle allait étouffer... elle fut un an dans cet effroyable état ». Douleurs physiques, agitation, mais aussi un certain plaisir à les subir : un discours qui n'est pas sans rappeler les « états » de Thérèse d'Avila. Mais Candide le Cerf n'a pas l'envergure de la carmélite espagnole et finit par avouer qu'en fait, c'était le diable « qui lui fit sentir sa rage ». Elle se rangea parmi les détracteurs de son ancienne inspiratrice, Madeleine de Flers.

Ces exemples (et il en existe d'autres) montrent qu'en France, l'état de beata fut jugé moins sévèrement qu'en Espagne. Mais il est vrai qu'à la même époque, le clergé et surtout Richelieu, qui tirait les ficelles dans beaucoup de procès instruits contre les couvents féminins, traitaient d'affaires bien plus intéressantes (voir le chapitre « L'Ordre de Sainte Érotomanie »)

Les béguines, libres individualités bourgeoises et poétesses

Béguine n'est pas nonnain

Dans le langage populaire, on a tendance à confondre les termes « bonne sœur », « nonne » (nonnain sous sa forme ancienne) et « béguine » pour désigner une femme qui fait partie d'une congrégation monastique. Or, c'est une grossière erreur, car la béguine, même pieuse, mène une vie à l'opposé des moniales souvent étroitement cloîtrées, coupées du monde, et toujours liées par des vœux. Sous l'Ancien Régime, beaucoup de femmes de toutes conditions étaient obligées de se plier à des règles de vie drastiques, non par choix, mais à cause d'impératifs sociaux. Il n'y avait pas de place pour elles dans le siècle, car les dots conséquentes étaient réservées aux aînées, les cadettes n'ayant droit qu'à un pécule réduit pour se « caser » dans un couvent. Ces « fourre-tout » que devenaient les monastères féminins finirent même par inquiéter la papauté à un point tel que le concile du Latran (1215) établit un *numerus clausus*.

Le choix alternatif des fortes femmes

Certaines filles étaient, par quelque vœu des parents, destinées au monastère dès leur naissance et se retrouvaient, à peine adolescentes, coupées de toute vie normale sur le plan social, affectif et sexuel. Innocentes mais condamnées à un enfermement et à des macérations, ces religieuses malgré elles sont très exemplatives du sort lamentable réservé aux femmes qui ne parvenaient pas à vivre sans référence masculine. À cet égard, la béguine est une pure féministe qui, dès le Moyen Âge, jouit d'un statut de liberté que bien des femmes occidentales auraient pu trouver enviable jusqu'à la fin des années 1960. Les béguines subsistent et gardent leur autonomie grâce à leur travail. Il va sans dire que les béguines furent persécutées par l'Église qui tenta par des mesures de coercition de les faire rentrer dans le rang en les intégrant dans des ordres monastiques, avec un succès par ailleurs mitigé selon les régions. C'est à cause de la soumission consentie in fine par certaines béguines à ce diktat que le langage populaire use à tort du mot « béguine » pour désigner une moniale.

Socialiste en guipure

La béguine, souvent une bourgeoise veuve ou célibataire, plus rarement une femme mariée qui souhaite vivre « séparée » de son époux, ne prononce pas de vœux. L'état de béguine librement consenti peut bien être temporaire. La béguine n'est pas astreinte à des règles si ce n'est une conduite décente en public. Aucune obligation ne lui est faite d'assister ponctuellement à des offices religieux ou de pratiquer une piété plus intense que n'importe quel bon fidèle. Par choix, les béguines décident en général de résider dans un quartier de maisons individuelles, protégé par un mur et des portes (elles ne ferment que la nuit tombée), et souvent doté de sa propre église. Les béguines aisées vivent dans leur propre logis, souvent servies par une béguine pauvre qui peut être une parente nécessiteuse charitablement recueillie. Ces dernières ont également la possibilité d'habiter une maison commune où résident également des jeunes filles venues recevoir l'instruction dispensée par des béguines cultivées, voire savantes. Certaines béguines s'adonnent aux arts comme l'enluminure ou la littérature, mais la plupart travaillent dans l'industrie drapière ou dispensent leurs soins comme apothicaires et herboristes. Elles vivent donc en autarcie et jouissent d'une liberté de pensée et d'une situation matérielle stable. Les béguinages ignorent la hiérarchie (sauf peut-être celle due à la fortune personnelle), mais elles respectent l'autorité de la Grande Dame, conseillère spirituelle mais surtout gestionnaire de la communauté.

À l'origine, une princesse mérovingienne

Pendant des décennies, les auteurs contemporains (XIXe-XXe siècles) se lancèrent dans des controverses oiseuses afin de connaître l'origine exacte des béguinages et surtout du mot béguine. Les uns prétendaient mordicus que l'initiatrice de ce mode de vie féminin n'était autre que Begge, la sœur de Gertrude, célèbre abbesse de Nivelles. La noble dame mérovingienne aurait ainsi créé le premier béguinage en 692. Bien que non dénuée de charme, l'hypothèse, plutôt la légende, ne tient pas la route car les archives n'attestent guère l'existence de béguinages avant la seconde moitié du XIIe siècle. Une autre école historique situe, avec plus de vraisemblance, l'apparition du premier béguinage dans la ville de Liège. Sa fondation est attribuée à l'influence d'un curé de la paroisse de Saint-Christophe : Lambert le Bègue dit aussi le Bègue (vers 1131-1177).

...ou un curé « cathare »

Lambert n'est pas vraiment en odeur de sainteté auprès de l'évêque de la principauté : Raoul de Zähringen, un prélat simoniaque dont Lambert ose dénoncer les « magouilles ». L'évêque prive le curé de sa cure et le met en prison sous prétexte de possible hérésie dualiste. Un certain Jonas avait déjà connu le bûcher à Liège pour des accusations similaires. En effet, il est faux de croire que le catharisme est circonscrit au seul Languedoc. Il y avait aussi des « bons chrétiens » dans le Nord. Ils participent « par l'intérieur » au mouvement de pensée réformatrice de l'Église surgi au tournant du Moyen Âge, et qu'illustrent aussi les vaudois lyonnais, les « *poveri humiliati* » italiens, les bogomiles des Balkans et les franciscains à leur origine. Lambert eut plus de chance que Jonas. Il adressa une supplique à l'antipape Calixte III, fut blanchi par le pape suivant et mis hors de cause par le concile de Venise. Il put, semble-t-il, finir ses jours à Liège où le béguinage commençait à prospérer.

Des béguins ? Non, des bogards !

Un courant similaire à celui des béguines connu son équivalent masculin dans les villes drapières : les bogards. Mais ces communautés de célibataires pieux et industriels furent vite dénoncées par les corporations du drap comme des concurrents déloyaux, agissant hors règlements et taxes sous couvert de « socialisme charitable ». Les doyens de métier eurent gain de cause auprès de l'Église et les bogards furent priés de s'intégrer aux franciscains. La trace de leur éphémère existence se retrouve dans la toponymie de certaines villes. Ainsi, à Bruxelles, la gare du Midi porta le nom de gare des Bogards à son origine parce qu'elle fut bâtie sur un terrain jadis occupé par ces tisserands d'un genre particulier. Contrairement à leurs pendants masculins, les béguines résistèrent plus longtemps aux injonctions ecclésiastiques de se plier aux règles d'un ordre monastique et, dans les anciens Pays-Bas, le phénomène du « béguinage » persista. La dernière béguine, Marcelle Pattyn, s'est éteinte à l'âge de 97 ans à Courtrai le 15 avril 2012 !

Un sujet d'étonnement

Outre des bourgeoises industrielles, les béguinages abritaient également des femmes savantes et même des mystiques aux écrits poétiques et libres comparables aux « cansons » des troubadours et des trouvères, ces chantres de l'amour courtois. Cet amour poétique, les béguines le réservaient certes à Dieu mais l'exprimaient avec les mots de l'amour humain. À son apogée de ferveur, au milieu du XIII^e siècle, le mouvement des béguines, par les écrits et le désir de se démarquer de mouvements conventuels entachés de relâchement spirituel, entendait participer activement au renouvellement de la foi au sein de l'Église. Contrairement aux beatas espagnoles, la plupart des béguines ne rejetaient ni les sacrements ni la confession, tout en se plaignant toutefois du peu de compétence du bas clergé. Elles n'avaient réellement en commun avec les « inspirées » hispaniques que la volonté d'une communion directe avec le divin. Un franciscain, Lamprecht de Regensbourg (dans *La Fille de Sion* vers 1250), en fait la constatation assez émerveillée : « Voici que, de nos jours/En Brabant et en Bavière/l'art a pris naissance chez les femmes/Seigneur Dieu, qu'est-ce que cet art/Grâce auquel une vieille femme/Comprend mieux qu'un homme d'esprit ». Par « art », le franciscain entend une compréhension des choses de l'Esprit qui échappe même à des hommes très instruits en théologie.

L'intelligence bourgeoise du diable

Parmi toutes ces intellectuelles émergent quelques très grandes figures que l'on cite trop peu dans le cadre de l'histoire des lettres et de la spiritualité. Plus que des « possédées par Dieu » ressentant physiquement d'intenses sensations mystiques, les béguines plus cérébrales sont très souvent des « encyclopédies vivantes », maîtres en théologie très au fait des Saintes Écritures et de leurs exégèses. Ces qualités vaudront à certaines béguines l'admiration et l'amitié sincères de grands abbés et prélats, tandis qu'elles en vouèrent bien d'autres aux gémonies.

Les XIII^e et XIV^e siècles connurent aussi de grandes écrivaines mystiques parmi les abbesses. Leur rang, leurs origines souvent nobles les rendaient familières du latin qu'elles utilisaient dans la rédaction de leurs œuvres. Par contre, les béguines usaient plus volontiers de la langue vulgaire, répandant ainsi leur pensée tant au sein du clergé que d'un plus large lectorat laïque.

Dès lors, trop libres, trop critiques, trop novatrices et surtout trop appréciées par le peuple, les béguines furent lourdement pourchassées par l'Église. Elles eurent à souffrir de nombreuses persécutions qui culminèrent avec la décision de les éradiquer, une mesure prise au concile de Vienne (France) par Clément V en 1311. À cette date, les béguines avaient déjà fourni plusieurs martyres.

Mechtilde de Magdebourg, usée par la calomnie

Née entre 1207 et 1210, Mechtilde était une jeune femme aisée, peut-être noble, qui fut « saluée » par le Saint-Esprit à douze ans. Elle décide de cacher son « don » et s'installe dans un béguinage à Magdebourg où elle bénéficie pendant de nombreuses années de « grâces » dont elle finit par faire part à son confesseur Henri de Halle, un sage qui l'encourage à rédiger vers 1208 la *Lumière ruisselante de la Déesse* (dont il fut ensuite le traducteur en latin). Ce récit très allégorique, en vers et prose narrative rythmée en alternance, met en scène des dialogues entre Dame et Amour, ou Âme et Dieu. Vertus et qualités figurent dans ses lignes des « personnages ». Mais Mechtilde ne se contente pas de parler de ses expériences mystiques, elle fustige aussi les mœurs du clergé traitant par exemple les chanoines lubriques de boucs puants, et certains prêtres de menteurs aux saintes apparences. Cependant, lorsqu'elle a la vision de leurs âmes dans le feu du Purgatoire, elle fait cette demande : « Seigneur, accorde-moi de rendre le bien pour le mal » et souhaite charitablement être tourmentée à la place de ces tourmenteurs. Pour une partie du clergé, ce n'est pas le feu du purgatoire qui attend Mechtilde, mais les flammes de l'Enfer, en passant par celles, bien terrestres, du bûcher. Épuisée, Mechtilde finit par faire le deuil de sa liberté en s'enfermant dans le couvent cistercien d'Helfa. Dans ce milieu cloîtré, malgré la sollicitude de l'abbesse Gertrude de Hackeborn, elle-même femme d'une grande culture, Mechtilde vit son inspiration se tarir. Sans doute avait-elle sauvé sa vie, mais en sacrifiant sa liberté, elle vit sa poésie mourir.

Hadewijch d'Anvers, dénonciatrice d'un diable fait inquisiteur

Hadewijch d'Anvers, contemporaine de Mechtilde, a laissé peu d'écrits et de maigres éléments biographiques. Aussi

est-ce à l'étude de ses textes conservés (aujourd'hui très étudiés après des siècles de quasi-oubli) qu'il faut se référer pour conclure que cette béguine au large savoir (auteure de Visions, poèmes et lettres) connut des déboires et fut l'objet de tracasseries et même de menaces de la part de l'Eglise. Dans un passage de sa Liste des parfaits amants, elle décrit, après sa treizième vision, des âmes défunttes ou les tourments entrevus d'âmes de vivants et fait allusion aux persécutions subies par les béguines et cite « une béguine que maître Robert fit mourir à cause de son juste amour » (à Cambrai en 1236). Il s'agit dans ce texte d'Aleydis et d'autres béguines qui périrent à cause de ce monstre de Robert le Bougre, le diable fait inquisiteur. Ancien « parfait cathare », Robert le Bougre (ce mot « bougre » désignait de manière péjorative un hérétique dualiste), trahissant sa foi initiale, avait regagné le rang des dominicains, inquisiteurs aussi acharnés qu'impitoyables. Le Bougre, possédé d'un zèle démoniaque, sema dès lors la panique dans le Nord de la France. En 1236, il envoya au bûcher plusieurs béguines de Cambrai « trop libres d'esprit » et d'autres personnes, dont des notables, coupables selon lui d'hérésie dualiste. Ses excès de cruauté amenèrent le pape à suspendre ses activités et Grégoire IX en vint même à la conclusion qu'il lui fallait remodeler l'Inquisition et ses méthodes.

Ruusbroec (Ruysbroeck) piétine la béguine Bloemardine

En 1917, les fidèles bruxellois remarquèrent une nouvelle statue dans la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule : un homme en habit religieux écrasait tout bonnement du pied la tête d'une femme jetée au sol ! Cette image d'une « charité » édifiante représentait Jean de Ruusbroec, « mystique » encensé par l'Eglise pour ses écrits, foulant avec mépris et morgue Hedwige Bloemard, anéantissant à la fois la femme et la béguine intellectuelle bruxelloise qui lui faisait de l'ombre. Outre un charisme et un charme indéniable, la Bloemardine (comme on appelait familièrement Hedwige) possédait, selon ses contemporains, une éloquence envoûtante. Ses disciples allèrent même, si l'on en croit certains, jusqu'à lui offrir un siège en argent massif comme « cathedra » du haut de laquelle elle prodiguait ses enseignements et ses conseils. Ce siège fut donné après la disparition de Bloemardine à la femme du duc de Brabant, Marie d'Évreux. On murmurait que la béguine inspirée ne prenait la parole qu'entre ses deux séraphins protecteurs, invisibles aux yeux des foules.

Diabolique jalousie envers une femme savante

Riche héritière d'un lignage bruxellois, la Bloemardine avait repris la communauté en faillite de Hedwig van Meerbeek. Elle avait de ses propres deniers acheté des maisons pour agrandir son béguinage, où elle occupait un logis en compagnie de sa fidèle servante Mechteld van Biggarden.

Comme il est difficile de lui attribuer avec certitude certains écrits, des auteurs la confondirent avec Hadewijch d'Anvers. Il est vrai que sa théorie de la recherche de la parfaite fusion avec l'amour divin avait amené Bloemardine à la conclusion que la ni recherche de la vertu ni la pratique du péché n'avaient d'importance. Cette assertion fit que Ruusbroec et ses semblables accusèrent la béguine et ses affidés d'être des gens aux mœurs douteuses. En fait, Bloemardine se vit confinée dans l'oubli à cause de la jalousie d'un concurrent (qui finit par quitter Bruxelles pour fonder le prieuré de Groenendaal). Religieux érudit mais machiste invétéré, « Ruusbroec » avait trouvé un prétexte fallacieux pour occulter et anéantir pour la postérité la pensée de Bloemardine. Il a réussi dans la mesure où Bloemardine fut reléguée, jusqu'à nos jours, au rang de personnage « pittoresque et farfelu », voire purement légendaire. Anéantir une œuvre est aussi une sorte de condamnation à mort de son auteur.

Marguerite Porète, le glas des béguines

Peu d'éléments de la biographie de Marguerite Porète, dite aussi de Marguerite de Hainaut, nous sont connus quant à son parcours avant qu'elle ne se trouve en butte aux tracasseries de la hiérarchie ecclésiastique à cause de sa pensée, exprimée dans son Miroir des simples âmes anéanties et qui seulement demeurent en vouloir et désir d'amour, un dialogue spirituel conçu selon une étonnante dramaturgie. Cette œuvre poétique et mystique est conservée en partie. Quelques commentaires élogieux mais prudents sur sa spiritualité, de la part de théologiens et de penseurs de son époque, constituent les seules sources qui permettent de cerner la personnalité de cette béguine (si l'on excepte les minutes des procès inquisitoriaux intentés contre elle et qui, par nature, sont fallacieux). Dans son Miroir des simples âmes anéanties, Marguerite Poète usant d'allégories, disserte sur le pur Amour Divin faisant dialoguer l'Âme touchée par Dieu, Amour et Raison et d'autres concepts personnifiés. Là où les écrits se veulent témoignages d'un rapport personnel et privilégié au divin, l'Eglise voit surtout l'impasse volontairement faite sur la hiérarchie ecclésiastique, la relativisation des sacrements et un rejet de la morale. Tous ces reproches se retrouvent, sans nuances, en filigrane des jugements portés sur les beatas, les béguines et certains mystiques.

Au feu ce « fatras d'hérésies » subversives

Déjà avant 1306, l'évêque de Cambrai GuiII condamna le « Miroir des simples âmes anéanties » et les idées qu'il énonçait. Il fit brûler le livre en place publique de Valenciennes et il fut interdit de le lire ou de le faire circuler sous peine d'excommunication. Marguerite Porète n'en continua pas moins à enseigner les principes et les valeurs qui étaient développées dans ses écrits. Elle s'attira la colère du successeur de GuiII, Philippe de Marigny, et finit par être dénoncée au Provincial de Haute Lorraine, une instance supérieure et très puissante de l'Inquisition. Marguerite refusa de comparaître devant le tribunal ecclésiastique ainsi que de prêter serment de dire la vérité à l'Inquisiteur (le refus du serment se retrouve aussi chez les cathares). Marguerite fut emprisonnée un an et demi à Paris. Cette période était le temps « légal » accordé aux accusés pour admettre de passer devant le Tribunal de l'Inquisition.

Mais au terme prescrit Marguerite s'entêta et refusa d'être jugée.

Martyre pour l'exemple

Persistant dans son silence, Marguerite Porète fut menacée de mort. La peur légitime d'une fin prématurée la poussa à accepter de se rétracter et d'envisager de collaborer avec le Saint-Office pour le salut de son âme. Son changement d'avis la fit plutôt condamner comme relapse et hérétique. Livrée au bras séculier (l'Église ne tue pas !) le 31 mai 1310, Marguerite Porète monta le lendemain sur le bûcher dressé en place de Grève et y périt devant une foule ébranlée par son courage et sa force de caractère. La peine des flammes pour hérésie infligée à une femme était une « innovation » dans la France du Nord (quoique pratiquée en Languedoc). L'exécution de la béguine devait faire office d'exemple pour toutes celles qui tenteraient de diffuser leurs idées sans tenir compte du magistère, des théologiens et des « savants » de la Sorbonne. En outre, certains historiens voient dans la condamnation « exemplaire » de Marguerite Porète à la fois une haine de la femme intellectuelle, mais aussi une « compensation » faite à la papauté par le roi de France Philippe le Bel pour le massacre des Templiers français, dont la première journée avait été exécutée dans la même semaine que la béguine.

Acharnement posthume

L'élimination physique de la docte femme ne signifia pas pour autant la fin de l'acharnement de l'Église contre elle. Marguerite Porète devait servir d'exemple aux esprits trop libres (surtout féminins) de son temps, mais aussi inspirer la crainte aux femmes tentées de suivre sa voie.

En 1311-1312, le Miroir se trouve parmi les documents examinés et condamnés par le concile de Vienne (France) qui a pour but d'éradiquer le mouvement dit de « la mystique nordique », ainsi que la pensée de Maître Eckhart et toutes les déviations des Libres Esprits, trop portés à prêcher et conseiller un contact direct et « sensible » avec le divin. Dans la foulée, le pape Clément V déclara les béguinages « hors-la-loi ».

Les béguines furent fermement priées de rejoindre des ordres et d'y faire les vœux traditionnels des moniales. Quelques régions firent de la résistance et en la matière, les anciens Pays-Bas virent leur ténacité payée en retour, comme on le sait.

Heurs et malheurs d'une œuvre

Malgré les interdits, le Miroir fut quand même diffusé et traduit en Angleterre à partir du XIV^e siècle déjà, non sans que les éditeurs-commentateurs assortissent le texte « d'avertissements », il est vrai. Introduite en Grande-Bretagne par les Chartreux, la pensée de Marguerite Porète finit par influencer l'illuminisme mystique des quakers.

Le texte fut moins bien reçu dans le nord de l'Italie, où Bernardin de Sienne se déclina contre lui entre 1311 et 1313, date à laquelle les Bénédictins de Padoue le firent interdire. Contrairement aux idées reçues, il y eut bien des béguinages dans les pays méditerranéens.

Issue de Gênes, Douceline, plus tard dite « de Digne », créa un béguinage à Hyères, près de Marseille. Elle réunissait autour d'elle de fortes individualités, séduites par sa pensée originale selon laquelle la Vierge ne s'était jamais enfermée dans un quelconque monastère et qu'elle pourrait bien être la première béguine. Inquiétée, calomniée, Douceline mourut cependant en paix au sein de sa communauté en 1313.

La puissance des idées

Plus nuancé envers le Miroir de Marguerite Porète, Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris de 1395 à 1425, mentionne le texte qu'il attribue à une certaine « Marie de Valenciennes ». Cette erreur sur le nom de l'auteure démontre que la figure de Marguerite Porète entraînait dans l'oubli, même si son œuvre survivait vaille que vaille. En fait, Gerson ne condamnait pas le livre mais considérait qu'il n'était pas à mettre dans toutes les mains à cause de son « incroyable subtilité ». Des remarques similaires furent faites par des théologiens en Espagne au sujet des œuvres de Thérèse d'Avila ! Si l'auteure s'effaçait des mémoires, il y eut des intellectuels qui voulurent au moins conserver la pensée de Marguerite Porète. La très érudite et aimée sœur du roi de France François I^{er}, Marguerite de Navarre, tenait le Miroir en haute estime. Elle-même brillait tant comme poétesse que femme d'esprit à la vaste culture. La sœur du roi avait eu accès à la seule copie en vieux français de l'œuvre de Marguerite Porète, conservée au couvent de la Madeleine d'Orléans. Même si elle ignorait le nom de Marguerite Porète, la dame de Navarre, dans ses Prisons, écrites à la fin de sa vie, rend un bel hommage à la béguine-sorcière :

« Oh qu'elle était cette femme attentive/À recevoir cet amour qui brûlait/Son cœur et ceux auxquels elle parlait/
Bien connaissant par cet esprit subtil/Le vrai ami qu'elle nommait Gentil ».

Marguerite, telle le phénix

Bien que des chercheurs pointus estiment aujourd'hui que la pensée mystique du très célèbre maître Eckhart a pu trouver une part d'inspiration dans les textes de Marguerite Porète, le Miroir a été, pendant des siècles, si pas occulté du moins mis sous le boisseau et considéré comme l'œuvre d'un auteur anonyme. Redécouvert en 1867 par Francesco Töldi, la teneur du texte et sa puissante pensée incitèrent celui-ci à attribuer l'œuvre à Marguerite de

Hongrie, une sainte bien en place au sein de l'Église catholique. À peine réapparue, Marguerite Porète se serait sans doute dissoute dans l'oubli sans la sagacité de Romana Guarnieri qui, en 1946, établit un rapport certain entre la béguine hennuyère martyrisée et le Miroir. Dès lors, son œuvre retrouvait toute sa signification de témoignage à la fois mystique, mais aussi libertaire et féministe.

Laissons à un poète le dernier mot :

Nous avons appelé notre cage l'espace
Et ses barreaux déjà ne nous contiennent plus

écrivait Aragon dans son recueil La Nuit de Moscou. Poème :
Le Large, à Marguerite Porète et quelques autres.

Les bénédictees du Labourd

Les Martyres de 1609

Au centre du village de Saint-Pée-en-Nivelle (en Pays basque), sur la « place 1609 », se dresse depuis 2009 un monument à la mémoire des suppliciés du Labourd, des hommes, mais surtout un grand nombre de femmes envoyées à une mort atroce pour pratiques de sorcellerie diabolique. Par son œuvre, le sculpteur Nestor Basterretxea a voulu honorer les victimes de Pierre de Rosteguy de Lancre (1553-1631), un juge bordelais ignorant des coutumes et de la langue basque, véritable déséquilibré et maniaque sexuel comme en témoignent ses écrits (voir le chapitre « Les armes contre le Diable »).

Frustré et libidineux, ce magistrat et démonographe au service du Parlement de Bordeaux est obsédé par la séduction des femmes du Béarn dont il dépeint la chevelure brillante comme l'éclair et les yeux fascinants, autant de sortilèges et d'armes offertes par Satan à ses créatures.

Une mission royale

Le 10 décembre 1608, le roi Henri IV fut « saisi d'une requête » par les habitants du Labourd à cause du grand tumulte qui régnait dans la région et qui avait débuté par une méchante querelle entre le sieur d'Urtubie et la municipalité de Saint-Jean-de-Luz. Les édiles avaient fini par accuser leur adversaire et sa famille de se livrer à la sorcellerie et le pays était en ébullition. Henri IV, qui cependant était béarnais et protestant converti au catholicisme par pure manœuvre politicienne, décida de mettre de l'ordre dans cette affaire. Il était d'autant plus motivé que ce coin de Pays basque restait réfractaire aux structures centralisatrices de la monarchie française, aux nobles et au clergé français. En effet, les ecclésiastiques d'origine basque étaient peu rigides et se mêlaient volontiers aux jeux et festivités populaires. Henri IV écrivit donc deux missives au Parlement de Bordeaux afin de nommer des commissaires pour s'occuper du Labourd. Malheureusement pour les malheureux Basques, leur sort tomba entre les mains du fanatique de Lancre, persuadé dès le départ que ce coin du Béarn regorgeait plus qu'ailleurs de suppôts de Satan.

Un enquêteur hystérique

Le roi Henri IV entendait faire, en Pays basque, la lumière sur les « agissements des réfugiés juifs et mauresques expulsés d'Espagne et du Portugal autant que sur les comportements des guérisseuses et diseuses de bonne aventure » ainsi que « purger le pays de tous les sorciers et sorcières sous l'emprise des démons ». De Lancre se focalisa sur le second volet de sa mission. Il était persuadé que « la dévotion et bonne instruction de plusieurs bons religieux ayant chassé les Démons et mauvais Anges du pays des Indes, du Japon et autres lieux, ils se sont jetés en foule en Chrétienté : et ayant trouvé ici les personnes et lieu bien disposés, ils y ont fait leur principale demeure ». Pour de Lancre, ce coin de France est devenu l'ultime refuge sur terre de tous les diables ! Les gens du Labourd sont tous à la botte de Satan selon de Lancre, dont les soupçons se portent même sur les enfants et quelques prêtres. Mais les vraies et puissantes alliées de Satan ne peuvent être pour cet enquêteur à la libido morbide que les femmes : « Ce mélange de grandes filles et de jeunes pêcheurs qu'on voit à la cote en mandille, et tous nus dessous, se pèle-mêlant dans les ondes... »

Une argumentation ahurissante

Homme rigide et étroit d'esprit, incontestable jaloux et envieux de la saine liberté des femmes du Labourd, de Lancre fait du Labourd un paradis terrestre après la chute originelle : « En fin c'est un pays de pommes, elles ne mangent que pommes, ne boivent que jus de pomme, qui est une occasion qu'elles mordent si volontiers à ceste pomme de transgression, qui fist outrepasser le commandement de Dieu, et franchir la prohibition à nostre premier père. Ce sont des Èves qui séduisent volontiers les enfants d'Adam, et nues par la teste (toujours cette obsession de la chevelure !) vivant parmi les montagnes en toute liberté et naïveté comme faisoit Ève dans le Paradis terrestre, elles escoutent et hommes et Démons, et prestant l'oreille à tous serpens qui les veulent séduire. »

Cette argumentation, par ailleurs d'une confusion révélatrice d'un esprit stupide, vient à de Lancre de l'observation des activités féminines et des traditions au Labourd. Proches de la nature, les femmes n'ont pas leur pareil pour connaître les remèdes et les rites traditionnels bénéfiques aux récoltes et aux soins du bétail, un savoir issu de la simple expérience et de l'enseignement prodigué par les aïeules. Le Labourd est une région de paysannerie, mais aussi une terre de pêcheurs retenus au loin pendant de longs mois passés en Terre-Neuve. Bien que mariées, les Labourdines doivent se « débrouiller » seules pendant les mois d'absences de leurs époux pêcheurs. Elles ont donc libres, actives et indépendantes.

La trop pieuse Labourdine

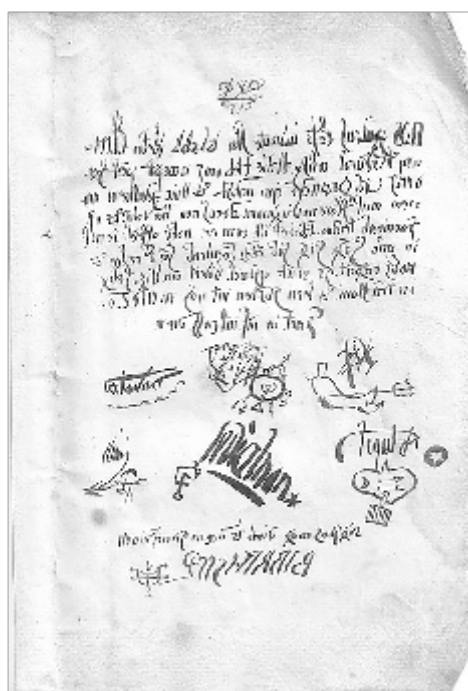
Entre les lignes délirantes de Pierre de Lancre se lit la raison profonde de la haine de l'enquêteur envers les femmes labourdines : elles se mêlent du culte, car selon la coutume du pays se trouvent parmi elles des marguillères ou bénédictees. La bénedictee est une jeune fille ou une veuve nommée par le curé ou les paroissiens pour s'occuper de

l'entretien de la propreté de l'église, blanchir les nappes d'autel, sonner les cloches. Elle est logée aux frais des paroissiens et touche un casuel de chaque baptême, mariage et enterrement. En outre, fait intolérable pour de Lancre, la marguillière lève le deuil et les interdits au moment des funérailles, mais en plus, elle est autorisée à distribuer la communion aux fidèles. Un être équilibré comprendrait que cette situation n'a rien d'anormal dans un pays où les femmes ont coutume d'assumer des charges réputées masculines en raison de l'éloignement de leurs époux. Mais de Lancre l'entend tout autrement : « Satan qui a eu de tout temps quelque mégère pour abuser le monde, s'est avisé d'une ruse en ce pays de Labourd pour prendre pied dans les églises ».

Le retour inattendu des marins pêcheurs

Pierre de Lancre persécuta des centaines de personnes. Certains auteurs prétendent que sa phobie aurait amené Pierre de Lancre à distinguer des marques diaboliques sur près de 3000 enfants. En 1872, un auteur du nom de Reuss avança le chiffre de 600 personnes (quelques hommes, prêtres, enfants, mais une écrasante majorité de femmes) épouvantablement torturées afin de leur arracher les témoignages les plus aberrants de pratiques diaboliques et de sabbat. Des études plus pointues dont les résultats furent publiés en 1938 révisent ces chiffres à la baisse. Nonobstant cette correction, il est quand même fait état de quatre à cinq cents personnes interrogées avec « fermeté » et de quatre-vingts exécutions. La vague de persécutions était encore en cours quand les marins partis en Terre-Neuve furent avertis par d'autres navigateurs des horreurs que vivaient leurs proches au pays. Ils décidèrent de rentrer deux mois plus tôt. Pierre de Lancre n'avait pas prévu ce retour précipité et croyait pouvoir s'en prendre aux femmes et aux enfants, privés de protection musclée.

Quand les bateaux accostèrent au Labourd, les sicaires de Pierre de Lancre avaient commencé à procéder à l'exécution d'une dénommée Marie Bonne. La fureur vengeresse des hommes de la mer déclencha une émeute dans toute la contrée. Contrairement aux ordres royaux, la mission de Pierre de Lancre tourna court. Mais, par contagion, l'histoire connut des suites en Espagne.



L'ORDRE DE « STE ÉROTOMANIE » OU LES COUVENTS DU DIABLE

Dans le courant du XVII^e siècle, la France a connu une série ahurissante d'affaires de sorcellerie dans des couvents de femmes, principalement d'ursulines. De terribles scènes d'hystérie collective se produisirent à répétition. Elles donnèrent lieu à des séances d'exorcismes publics d'une obscénité répugnante. Mais à l'étude du phénomène, il apparaît que ces véritables « spectacles de foire » n'étaient qu'un écran de fumée destiné à masquer des complots politiques d'envergure.

The Devils, un film classé X

En 1971, la sortie du film de Ken Russell *The Devils* défraya la chronique. Basé sur un livre du célèbre et sulfureux auteur britannique Aldous Huxley, *The Devils of Loudun*, paru en 1952, ce film fut classé X en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Il fut même totalement interdit de projection publique dans certains pays et largement censuré dans d'autres, car jugé trop violent, trop érotique, voire pornographique et injurieux vis-à-vis de l'Église catholique. Cependant, Russell comme Huxley avaient bâti leur fiction sur des événements historiques réels très bien documentés dans les archives : des faits de possession de religieuses survenus à Loudun dans les années 1630. L'issue de cette affaire fut la condamnation au bûcher d'Urbain Grandier, un prêtre déclaré « démoniaque ». Même si Russell se permet quelques fantaisies et des scènes parfois relativement crues, son film pamphlétaire est « bénin » par rapport aux procès-verbaux d'une rare précision dressés par les exorcistes qui s'occupèrent des religieuses en proie aux démons.

Obscénités, religion et politique

L'affaire de Loudun s'inscrit dans une vaste chasse aux sorcières dont Richelieu fut le principal initiateur. Une affaire d'hystérie collective, due « bien sûr » au diable, avait eu lieu à Aix-en-Provence (1609-1611). Deux autres faits similaires furent des « répliques » de Loudun à Louviers (1626-1627), puis à Auxonne (1658-1653). Le scénario est toujours le même. Une religieuse, d'abord, puis plusieurs sont prises de crises de possessions. Elles ont des convulsions, se contorsionnent et éructent les pires obscénités puis décrivent d'hallucinantes scènes de sabbat. Cela se passe toujours dans un couvent de sœurs ursulines, un ordre où beaucoup de filles sans vocation étaient casées par leur famille qui ne souhaitait pas, pour diverses raisons, qu'elles se marient. Le fauteur de troubles, celui qui introduit Satan dans le couvent, est un directeur de conscience ou un confesseur séduisant et généralement assez libertin. Les exorcismes, des scènes extrêmement brutales de tortures sadomasochistes et sexuelles se passent la plupart du temps en public et attirent un grand nombre de gens avides de voyeurisme crapuleux. Ce refus du huis clos s'explique par le désir des exorcistes de faire entendre les logorrhées délirantes et de faire voir les corps possédés afin que la population comprenne le message : le Bien triomphe des pires manifestations du Mal de manière spectaculaire. Cette théâtralité procède de la manipulation. Le contexte en est toujours extrêmement hypocrite et politisé.

Satan parle aux protestants

Pour mettre fin à des années de guerres de religion qui avaient déchiré la France entre protestants et catholiques, Henri IV avait promulgué en 1598 l'Édit de Nantes, qui accordait certaines libertés et des lieux de culte aux protestants. Les huguenots se voyaient aussi concéder 150 places fortes, ayant le droit de se défendre par une armée potentielle de 30 000 soldats réformés. Ce dernier droit fut supprimé dès 1629 par l'Édit de Grâce d'Alès promulgué par Louis XIII. Depuis l'assassinat en mai 1610 d'Henri IV par Ravaillac, beaucoup de catholiques s'insurgeaient de plus en plus contre l'Édit de Nantes et la Cour se fit l'écho de ce mécontentement.

Les fameuses affaires de possession de sœurs ursulines donnaient lieu à de spectaculaires séances d'exorcisme public. Les protestants n'étaient pas absents dans l'assistance de ces voyeurs ou de ces curieux souvent sceptiques. Dès lors, grâce à l'intercession des exorcistes, les démons s'exprimaient, il leur arrivait souvent de questionner ou d'interpeller des huguenots. On comprend immédiatement la manœuvre politique sous-jacente. Par le biais de diableries « de foire », l'Église tentait de mettre les protestants dans l'embarras et de leur montrer le droit chemin : celui du retour à l'Église de Rome.

Peste et ruines, une ville sous tension

En 1632, la ville de Loudun, dans la Vienne, vit en état de psychose. La peste a ravagé la cité, les catholiques comme les protestants sont déprimés ; ces derniers, nombreux, craignent en outre la politique de Richelieu, le ministre tout puissant de Louis XIII. En vertu de l'Édit d'Alès (1629), les remparts de la ville ont été rasés en 1630. En 1631, Louis XIII a accordé à son fidèle Armand du Plessis, dit Richelieu, la faveur d'ériger une ville nouvelle. Cette cité au plan en damier, sortie de nulle part, sera, selon la volonté royale « un bourg clos de murailles et de fossés et bâti avec une halle ». Il va sans dire qu'aucun temple calviniste n'y sera toléré.

Pour peupler la cité et attirer des habitants, les futurs Richelais se voient offrir une foule d'avantages. Les protestants loudunais tremblent, car ils sont désormais privés de leur garnison propre et proches d'une nouvelle ville hostile et fortifiée. Les catholiques ne vivent pas mieux ces événements, car ils redoutent une reprise des hostilités religieuses et la faillite économique de leur ville que risque de causer la proximité de la ville de Richelieu avec sa halle, ses quatre foires annuelles et ses deux marchés hebdomadaires autorisés et favorisés par Louis XIII. Or, Richelieu n'est distante de Loudun que de quelque vingt kilomètres.

Dans la nuit du 21 septembre 1632, l'étincelle qui va mettre le feu à cette poudrière qu'est Loudun part du couvent des ursulines.

Un spectre démoniaque

Au beau milieu de cette nuit où l'année rentre dans l'automne, la supérieure des ursulines mère Jeanne des Anges, la sous-prieure sœur des Colombiers et la sœur Marthe de Sainte-Monique entendent une voix et voient passer une ombre. Elles ont reconnu leur confesseur, le prieur Moussaut.

Malheureusement, le brave prieur a succombé à la peste quelques mois auparavant et repose dans sa tombe. Il n'empêche qu'à partir de ce fameux 21 septembre, il vient hanter le couvent toutes les nuits et se fait tellement présent que bientôt, les autres sœurs affirment avoir vu également son fantôme rôder partout.

Bientôt, toutes ces femmes sont prises de convulsions, débitent des obscénités, se contorsionnent et agissent avec une singulière grossièreté, ce qui est inconcevable car la plupart viennent de milieux très honorables. À n'en pas douter le diable s'en est mêlé.

Pas de roses sans épines

Les confesseurs veulent en savoir plus, ils interrogent les ursulines endiablées. Jeanne des Anges raconte ses nuits. On la dénude, on la caresse, on veut abuser d'elle. Au petit matin, elle est fourbue. Une nuit, elle a senti que l'on plaçait trois épines noires dans sa main et qu'on lui serrait ensuite le poing. Quand elle retrouve ses sœurs pour l'office du matin, elles ont l'air éreintées, de larges cernes bleuissent sous leurs yeux. Les nonnes avouent : elles subissent les mêmes tourments que la supérieure. Quelqu'un a jeté un sort au monastère et par un « charme », il a permis aux démons de se glisser au milieu de ces pieuses filles. Un chat noir est descendu par la cheminée, on le soupçonne d'être le véhicule de Satan, mais il s'avère que cet animal n'est autre que l'un des braves chats du couvent. Il faut trouver mieux.

On cherche cet objet, ce « charme » terrible, et Jeanne des Anges le découvre : un bouquet de roses jeté par-dessus le mur du couvent. Elle l'a respiré, les fleurs sentent le musc. À l'époque, ce parfum, pas encore synthétique, s'obtient d'une glande de cerf mâle en rut. Toutes les sœurs en ont senti les fragrances et depuis elles sont intenables, torturées de désirs charnels inavouables, mais quand même complaisamment étalés devant les confesseurs et directeurs de conscience qui se mêlent de l'affaire. Toutes ces filles de bonne famille se troussent les jupes, grimpent aux arbres et miaulent. Le bouquet de roses blanches déjà toutes flétries est jeté au feu. En vain. Une sœur possédée par le démon Astaroth dévoile soudain le nom du coupable : Urbain Grandier, un prêtre séduisant et assez libertin mais qui n'a jamais mis un pied au couvent ! Sa réputation de galanterie est cependant connue de toutes les dames de Loudun. À n'en pas douter, c'est lui qui a introduit le Mal en jetant ces roses blanches par-dessus le mur du couvent.

Trop beau, trop engagé politiquement

Urbain Grandier est né en 1590 dans la Mayenne. Il a étudié chez les jésuites de Bordeaux. À Loudun, il détient la paroisse de Saint-Pierre au Marché et un canonat à Sainte-Croix. Séduisant, beau parleur, il a été envoyé à Loudun dans le but de recatholiciser la ville trop peuplée de huguenots au goût du roi LouisXIII et de son entourage. En la matière, cet esprit ouvert de Grandier ne montre guère de zèle. Par contre, comme confesseur, il fait merveille, surtout auprès des femmes. Comme il n'est pas du pays, il fait des jaloux et des envieux. Ses mœurs sont trop libres, son parler trop franc. Certains Loudunais l'accusent d'avoir des relations sexuelles avec ses pénitentes jusque dans l'église. Voilà Urbain condamné à jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis pendant trois mois, interdit de séjour pendant cinq ans du diocèse et à jamais de Loudun. Grandier fait appel. L'archevêque de Bordeaux Sourdis le protège et use de son influence. La sentence est annulée.

Le cardinal de Richelieu ou la rancune tenace

L'orgueilleux Urbain Grandier, fier de sa victoire, fait un retour très remarqué à Loudun. Il se présente à la nombreuse foule venue le voir reprendre sa paroisse avec une branche de laurier à la main, presque comme un Christ entrant à Jérusalem. Mal lui en prend. Il s'attire la haine de Mignon, le directeur de conscience des ursulines qui a succédé à Moussaut, emporté par la peste. Grandier avait serré de trop près l'une des parentes de ce religieux. Mais celui qui le déteste le plus n'est autre que le puissant ministre Richelieu, qui tient sous sa gouverne LouisXIII et son épouse Anne d'Autriche. Armand du Plessis a un compte à régler. De 1609 à 1618, il était évêque de Luçon, mais aussi prieur de Coussay. Lors d'une procession à Loudun, Grandier l'avait humilié en le faisant défiler parmi des ecclésiastiques de rang inférieur, sous prétexte que dans sa paroisse, Richelieu n'était que prieur de Coussay. Richelieu attend Grandier au tournant. Il enrage d'autant plus que Grandier fréquente les beaux esprits de Loudun, qu'il s'est permis de rédiger un ouvrage satirique sur le cardinal et qu'il aurait secrètement épousé une demoiselle de Brou juste après avoir rédigé un traité, très peu orthodoxe, sur le célibat des prêtres. En outre, Grandier s'était bien tiré d'un second procès pour immoralité. Richelieu attend son heure et elle va venir.

Un procès politique

Le cardinal envoie à Loudun son conseiller Laubardemont, un parent de la supérieure des ursulines Jeanne des Anges. Le 17 décembre 1633, Urbain Grandier est arrêté. Au début du mois de février, il est interrogé pendant dix jours et persiste à nier toute acointance avec le diable. Des témoins à charge affluent. Le tribunal les écoute et écarte les témoins dont les assertions sont favorables au « prêtre maudit ». Au couvent des ursulines, les démons, par l'entremise des bonnes sœurs, s'en donnent à cœur joie. Les spectateurs salaces se délectent des scènes

d'exorcisme. En cette prude première moitié du XVII^e siècle, il est rare de voir des femmes, de surcroît des religieuses, se trousse sans vergogne, montrer leurs jambes, parfois même ne se limitant pas à leurs cuisses. Les exorcistes ne sont pas en reste pour satisfaire tout cet exhibitionnisme.

Cependant, certains sont mécontents de cette agitation dans la ville, de cet afflux de voyeurs. Les habitants les plus sensés, intellectuels ou bourgeois fortunés, les protestants, mais surtout les familles des religieuses commencent à faire sentir leur exaspération. L'enquête menée sur l'implication de Grandier dans la folie collective et subite des ursulines et sur ses pouvoirs de sorciers dure pendant sept mois. Or, les juges découvrent que Grandier porte une cicatrice sur le pouce : à n'en pas douter, cette marque est due à des coupures qu'il s'est faites pour signer de son sang des pactes sataniques.

Film gore sans trucages

Le 8 juillet 1634, une commission est chargée de juger publiquement Grandier. Arrive le jour de la sentence. Plongée dans une obscurité opaque, tendue de drap noir, la salle du tribunal n'est éclairée que par quelques flambeaux posés près de la longue table où siègent les juges. Grandier, entouré d'archers, est assis sur un banc drapé également de noir. Sur l'étoffe s'inscrivent des flammes d'or, prémices de cet enfer qui attend assurément Urbain Grandier. Il est entravé par de longues chaînes tirées par des moines qui, ostensiblement, se tiennent à distance de cet « être maléfique ». Un des juges, Houmain, se lève et prononce son réquisitoire. Ses mots murmurés indistinctement ne sont entendus de personne. On procède à la lecture des récits des témoins accusant le curé de sorcellerie ainsi qu'aux relations très détaillées des exorcistes.

Coup de théâtre

Soudain, Jeanne des Anges fait irruption dans la salle, se jette aux pieds de Grandier et clame qu'elle a tout inventé et que Grandier est innocent. Elle jure qu'elle n'a agi que par jalousie, elle désirait en vain l'amour de celui qu'elle a désigné comme sataniste pour se venger de son indifférence. Un énorme brouhaha monte de l'assistance. Grandier est entraîné manu militari dans une salle annexe et atrocement torturé. On lui brise les jambes en plusieurs endroits, un tourment appliqué aux pires criminels. Ensuite, malgré ses dénégations, Grandier est condamné au bûcher. La sentence est exécutoire immédiatement.

Des cendres, ou plutôt des braises

Le 18 août 1634 à cinq heures du matin, six hommes traînent Urbain Grandier ensanglanté, les os brisés, par les rues pendant un long moment pour l'exhiber à une foule nombreuse, curieuse mais de plus en plus hostile envers les juges de leur curé. Sur la place du Marché, devant l'église Saint-Pierre qu'il a desservie, Grandier est couché sur le bûcher. Ses jambes broyées empêchent le bourreau de l'attacher debout à un poteau. Un prêtre présente un crucifix au condamné qui s'en détourne. Les juges s'en réjouissent. Cet homme à l'agonie qui proteste encore de son innocence se détourne du Christ. En fait, le crucifix a été rougi au feu. La robe du condamné est enduite de soufre par ses tourmenteurs.

Le bourreau, qu'une main charitable avait payé, devait étrangler Grandier avant l'ultime supplice du feu, mais l'un des inquisiteurs empêche ce geste de compassion à la dernière minute et allume les fagots. La pluie se met à tomber, la foule veut délivrer Grandier, mais les soldats la repoussent brutalement. Grandier se consume. Quand le brasier s'éteint, il ne reste du trop séduisant curé qu'une main calcinée qui serre une petite croix en ivoire et une image de Marie-Madeleine, préservées des flammes comme par miracle. La foule est à genoux. Mais les cendres d'Urbain Grandier resteront à jamais des braises. Pendant quatre ans, les ursulines continueront à verser dans l'hystérie totale : le bal obscène de possédées toujours mené par Jeanne des Anges.

Jeanne des Anges ou Jeanne la démente

Celle par qui toute cette histoire a débuté s'appelle Jeanne de Belcier. En religion, elle a choisi de devenir Jeanne des Anges, mais son autobiographie et les récits bien documentés des faits de Loudun relatés par ses contemporains portent vraiment à croire que le nom de Jeanne des Démons lui conviendrait bien mieux. Née dans une famille noble, elle descend par sa mère d'une fille naturelle de Charles VII et d'Agnès Sorel. Son parcours de possédée qui se mue en stigmatisée thaumaturge prouve combien cette femme savait user de ses « talents » de manipulatrice et s'entourer de dupes autant que de complices.

Une infirme schizophrène et encombrante

Jeanne est encore toute petite quand une grave chute la rend infirme et difforme à la grande honte de sa mère. Jeanne sera toujours cachée sous d'amples vêtements. Malgré la tendresse qu'il porte à sa fille, le père de Jeanne ne peut empêcher son épouse de se débarrasser de la vue de cette enfant. À cinq ans, la petite demoiselle de Belcier est envoyée chez une tante maternelle à l'abbaye royale de Saintes. Lorsque sa tante décède, Jeanne, affolée par les rigueurs d'une future vie de bénédictine, parvient à réintégrer sa famille. Jeanne prétendra que malgré son infirmité, plusieurs partis s'étaient présentés, mais qu'elle ne souhaitait pas le mariage. Vérité ou affabulation, les contradictions tissent la vie de Jeanne que certains « psys » actuels considéreraient comme bipolaire ou franchement schizophrène. À l'âge de vingt ans, Jeanne, que les rigueurs du couvent effraient moins,

se découvre soudain une vocation religieuse. Entrée au couvent des ursulines de Poitiers et devenue Jeanne des Anges, elle se signale rapidement par des comportements inconvenants et une conduite déréglée. Elle devient dès lors indésirable.

La supérieure de Poitiers cherche à la caser ailleurs.

Les ursulines, un ordre « dévoyé » ?

Pour la compréhension du lecteur, une petite note d'histoire de l'Église s'impose. La monarchie et l'Église catholique françaises avaient besoin de religieux pour regagner du terrain sur le calvinisme. Cette tâche est confiée en priorité aux jésuites, connus et appréciés pour leur sens didactique. La Compagnie de Jésus, selon les vœux de son fondateur Ignace de Loyola, n'admet aucune femme dans les rangs de cette armée d'évangélisateurs. Les ursulines deviendront leur pâle équivalent féminin. À Brescia, en 1535, Angèle Merici avait fondé la Compagnie de sainte Ursule. Elle désirait réunir autour d'elle des femmes prêtes à se consacrer à l'éducation des filles et à se dévouer pour les malades et les nécessiteux. Ces dames, laïques pieuses, vivaient dans le siècle et ne prononçaient aucun vœu. Mais, on le sait, l'Église catholique de l'époque n'appréciait guère en son sein les femmes trop libres. Bien que l'ordre eût été approuvé par la papauté, l'archevêque de Milan Charles Borromée obligea les filles de cette Compagnie de sainte Ursule à changer de statut en 1572. Désormais, elles devaient vivre dans un couvent et prononcer les trois vœux traditionnels.

D'un mouvement, parti d'un désir de charité et d'empathie, la Compagnie d'Angèle de Merici (à part celle de Brescia) devenait un ordre voué à la défense de la Contre-réforme et, bien trop souvent, un endroit où se débarrasser définitivement de filles nobles ou bourgeoises impossibles à marier pour diverses raisons, que ce soit le coût d'une dot ou une conduite sexuelle trop libre. La population de Loudun, encore très acquise à la foi réformée, constituait un magnifique terreau pour les ursulines.

Jeanne commence ses manœuvres

Comme beaucoup de manipulatrices, Jeanne a le don de harceler les gens avec une telle vigueur qu'elle obtient ce qu'elle veut.

De guerre lasse, la supérieure des ursulines décidée à se débarrasser de Jeanne lui concède de s'installer dans le tout nouveau couvent des ursulines de Loudun, ce que la religieuse désire effectivement. Par « mille petites souplesses d'esprit », comme elle l'écrira elle-même, Jeanne de Bélcier parvient à devenir la supérieure de Loudun. Le jeu peut commencer. Jeanne est la première atteinte par la possession. Elle aura beau jeu d'entraîner dans sa comédie dramatique ses « filles » qui, presque toutes, sont comme elle des laissées pour compte, des femmes sans la moindre vocation et en manque de contacts sociaux et de vie affective. En outre, elle est parente d'un proche de Richelieu, Jean de Laubardemont, qui a précisément pour mission de s'occuper des protestants de Loudun et de les « ramener à la raison » de gré ou de force.

Exorcisme ou match de catch

Avant et pendant le procès, comme après la mort d'Urbain Grandier, les diableries continuent, assorties de scènes d'exorcismes délirantes qui voient se déplacer même des parents de LouisXIII. Deux fois par jour, l'église Sainte-Croix est le théâtre de l'arrivée en file, deux par deux, des sœurs ursulines. Elles portent des cordes pour se faire ligoter par le cou sur des matelas disposés dans les chapelles. Elles sont vingt-sept à attendre qu'apparaisse la custode remplie d'hosties consacrées. À sa vue, leurs yeux changent de couleur, leur visage devient animalier et les obscénités fusent. Parfois, ces filles consacrées à Dieu crachent quelques débris diaboliques de petits animaux comme des queues de rat et diverses touffes de poils. Un tréteau dressé devant les marches de l'autel sert de ring. Le match commence selon un scénario bien rodé. L'exorciste Lactance, récollet de Limoges, enjoint aux démons de Jeanne de sortir. Jeanne prend une position en crabe et monte les marches de l'autel sur les pieds et la tête en bonne contorsionniste. L'ecclésiastique tente de la tirer en arrière mais une sœur, qui comme par hasard n'est pas attachée, se lance sur lui et donne une fameuse raclée. Aussitôt, toutes celles qui ne sont pas encore entravées se lancent dans la bagarre, les gifles, les coups de pieds, pleuvent sur les exorcistes qui rossent les sœurs à leur tour. Les sœurs éructent des cris de bêtes, des jurons, les exorcistes rugissent de « saintes paroles » libératrices. En outre, les sœurs portent des caleçons serrés afin qu'elles ne s'offrent pas un petit plaisir personnel pendant les séances de claques et de coups auxquelles se livrent les autres.

Le cirque plie son chapiteau

Leur performance terminée, les exorcistes se calment et les possédées entrent en léthargie. C'est l'entracte. Mais on ne se livre pas à des répétitions de ces jeux enragés sans en subir les conséquences. Jeanne des Anges, ou plutôt des Démons, tient solidement son rôle. Ce n'est pas le cas de Lactance et d'un autre exorciste, le capucin Tranquille. Ils finissent par donner des signes de déraison, bien réels cette fois. D'autre part, le public se lasse des scènes trop semblables ou en arrive à s'indigner.

En 1634, le jésuite Surin arrive à Loudun. Il traite Jeanne d'une tout autre manière, plus psychanalytique, comme il le raconte dans un récit des événements de Loudun. En 1636, il arrêtera cette chronique à cause d'une profonde dépression qui durera vingt ans. Même cet homme en principe équilibré ne sortira pas intact des griffes de Jeanne et ses « filles ». En 1635, Jeanne attrape une pneumonie, elle est à l'article de la mort quand un ange lui apparaît.

Elle le décrit : c'est en fait le portrait d'un beau libertin, parent du roi, François de Vendôme qui a assisté pour se divertir à plusieurs exorcismes. Pour Jeanne, comme elle l'explique, cet ange a pris l'apparence de saint Joseph. À l'entendre, le père nourricier de Jésus, déguisé en Vendôme-ange, lui a versé du baume sur la chemise et la voilà miraculeusement guérie. Jeanne s'est décroché un nouveau rôle pour rester en tête d'affiche.

La bougresse se fait « stigmatisée »

La guérison de Jeanne s'est accompagnée de deux phénomènes extraordinaires. Sa chemise continue à sentir bon le baume offert par Saint-Joseph. Fait plus merveilleux encore : sur la main de la nonne miraculée s'inscrivent tantôt « Jésus » ou « Marie », puis, de plus en plus, « F.D. Salles ». Jeanne sait pourquoi ce dernier nom apparaît en rouge vif : il lui reste le démon Béhémot à expulser et cet exorcisme ne pourra se faire que sur la tombe de saint François de Salles à Annecy. En 1638, la tournée de Jeanne des Anges peut commencer avec, dans ses bagages, sa chemise d'agonisante imprégnée de l'onction de saint Joseph. Beaucoup de gens venaient la voir à Loudun, mais il semble que Jeanne ait besoin d'un peu de distraction. Très vite, cette chemise parfumée à l'onction opère des guérisons sur le chemin du pèlerinage de Jeanne qui, de temps à autre, impose aussi sa main stigmatisée. L'ancienne supérieure de Loudun se découvre des dons de thaumaturge. De plus en plus, dans les villes jalonnant les routes de Savoie, Jeanne expose sa main stigmatisée devant les populations réunies dans les églises. À Annecy, elle est accueillie comme le serait une rock star de nos jours. À Meaux, Jeanne rencontre le cardinal de Richelieu. Dans un roman, on écrirait : mission accomplie ! Jeanne rencontre enfin le commanditaire de l'affaire de Loudun et de la perte orchestrée d'Urbain Grandier.

Jeanne roule en carrosse

Elle roule en carrosse désormais et rencontre le nonce du pape, légitimant ainsi son nouveau statut de spirituelle qui la débarrasse de sa défroque de phénomène. L'infirme refoulée a trouvé un nouveau moyen de s'exhiber. Elle rencontre à la Visitation Jeanne de Chantal, déjà déclarée bienheureuse. Cette dernière a tant prié pour que le roi ait un héritier et Anne d'Autriche est enfin enceinte.

Jeanne des Anges connaît enfin l'apothéose quand à Paris, le roi lui permet de se rendre au chevet de la reine parturiente. Louis Dieudonné, futur Roi-Soleil, est né. Mère Jeanne lui offre la protection de sa sainte chemise. Beaucoup à la cour ricanent, mais Anne d'Autriche prend la stigmatisée en affection.

Après sa tournée triomphale, Jeanne réunira autour d'elle un petit groupe de fidèles et continuera à se mettre en valeur jusqu'en 1661. Cette année-là, une attaque la laisse hémiplegique, du côté droit, et aphasique. Elle vivra ainsi encore pendant quatre ans avant de décéder à l'âge de soixante-trois ans.

Nymphomane égocentrique

En 1644, Jeanne avait commencé à écrire ses mémoires sous la direction de son nouveau confesseur, le père Jure. Elle veut donner sa version des faits, la seule vraie, car vécue par elle dans son corps et son âme. Au même moment, la France est secouée par l'affaire des possédées de Louviers (voir ce chapitre), à son tour très médiatisé, et Jeanne des Anges veut rester à l'avant-scène du spectacle de la possession. Par cette rédaction et son abondant courrier échangé avec Jure, Jeanne montre qu'elle ne renonce en rien au vedettariat.

Il est certain que Jeanne des Anges présentait de très sérieux troubles de la personnalité. Cette nymphomane frustrée et mythomane était orgueilleuse. Elle décrivait avec complaisance les mortifications qu'elle s'imposait en se brûlant volontairement, grièvement, en restant des nuits déshabillée dans la neige, en se roulant dans les orties ou en s'entourant des parties du corps de cilices faits de grosses épines. Il est difficile de dire si ses fameux stigmates étaient des tatouages ou des plaies que Jeanne des Anges s'infligeait régulièrement pour entretenir le mythe de son personnage hors de l'ordinaire. Égocentrique et vaniteuse jusqu'à la pathologie, Jeanne se vante : « Le diable me trompait souvent par un petit agrément que j'avais aux agitations et autres choses extraordinaires qu'il faisait dans mon corps, je prenais un extrême plaisir d'en entendre parler et j'étais bien aise de paraître plus travaillée que les autres ».

Manipulatrice manipulée ?

Le texte autobiographique de Jeanne des Anges ne sera publié qu'en 1886, préfacé par le célèbre aliéniste Charcot, sous le titre de Sœur Jeanne des Anges. Autobiographie d'une hystérique possédée. Les discours de Jeanne sont étonnants :

« Notre Seigneur permit qu'il fût jeté un maléfice sur notre communauté par un prêtre, Urbain Grandier. Ce misérable fit un pacte avec le diable de nous perdre et de nous rendre filles de mauvaise vie. »

« Quand je ne le (Grandier) voyais pas, je brûlais d'amour pour lui et quand il se présentait à moi, et qu'il voulait me séduire, notre Bon Dieu m'en donnait une grande aversion. »

Ainsi va naître un concept qui fera son chemin par la suite dans d'autres affaires de possession de religieuses : si le diable se manifeste au travers d'elles, il en va de la volonté de Dieu. Possédées et exorcisées, les sœurs ont pour

sainte mission de montrer que l'Église catholique triomphe du Malin et affirme ainsi sa supériorité sur toute autre religion. Jeanne était une formidable actrice, mais qui était vraiment le scénariste ? Richelieu ?

À Loudun, le diable rôde encore

Il y a une vingtaine d'années, j'étais reçue à Loudun par des connaissances, des personnes très aimables. Il m'apparut évident que si les gens s'exprimaient volontiers au sujet de l'affaire historique d'Urbain Grandier, ils devenaient moins disert à propos de Marie Besnard. Pour ne pas les mettre dans l'embarras, il était préférable de ne pas trop aborder le sujet, même si le dossier judiciaire était clos depuis 1961. L'affaire de la « bonne dame de Loudun », comme la nommait la presse de l'époque, débute en 1949. Marie Besnard fut inculpée le 21 juillet de pas moins d'une douzaine de meurtres avec préméditation. Ce fait divers aux multiples rebondissements s'étala sur dix ans et trois procès.

Or, comme pour Urbain Grandier, tout avait commencé par des rumeurs et des basses jalousies. Au milieu du XXe siècle, la même accusation fut portée sur Marie Besnard que celle qui mena le prêtre loudunais sur le bûcher au XVIIe siècle : la sorcellerie. Comme Grandier, Marie Besnard avait clamé son innocence jusqu'au bout et elle en sortit vivante, mais pas indemne. La rumeur lui valut plusieurs années de prison préventives avant un non-lieu.

Arsenic et jalousie

Marie Besnard, née Devaillaud, se retrouve veuve une première fois en 1928. Une pleurésie a emporté son mari et cousin, Auguste Antigny. Dépressive, la jeune femme se rend chez une cousine demeurant à Loudun. C'est ici qu'elle fait la connaissance de Léon Besnard et l'épouse en 1929. Peu de temps après son installation à Loudun, les murmures commencent : Marie, désormais Besnard, a fait un mariage d'intérêt, elle collectionne les amants, elle aime trop l'argent, elle est trop riche. Pendant une vingtaine d'années, la rumeur enfle mais reste contenue jusqu'en 1947. Léon Besnard, après un repas de famille, est pris de vomissements et décède peu après. Le médecin appelé à son chevet conclut à une crise aiguë d'urémie. Marie Besnard est veuve et héritière. Sa richesse déjà confortable s'accroît encore.

Sexe et argent

Dans cette petite ville de province écrasée par l'ennui, on guette ses voisins tapis derrière les rideaux. Les langues de vipère ont beau jeu : Marie Besnard a un amant, un de ses domestiques appelé Alfred Dietz. Comme il s'agit d'un ancien prisonnier allemand resté en France, Marie Besnard se fait taxer de « collabo », accusation infamante dans l'après-guerre. Agonisant, Léon Besnard avait reçu la visite de Louise Pintou, une de ses locataires. Il semble bien qu'ils étaient amants, eux aussi. Louise Pintou a de bonnes raisons de détester la veuve. Avec la mort de Léon Besnard, Marie Besnard entre en possession d'un fameux magot et gagne toute liberté de vivre avec Alfred Dietz.

Cette femme pleine de rancœur fréquente un certain Auguste Massip, personne trouble et délateur dans l'âme. Un jour, Louise Pintou insinue auprès de lui que Léon lui a fait une étrange confidence avant de décéder. Il aurait mangé une soupe servie par son épouse dans une assiette où flottait un fond de liquide !

Incendie et déplacements d'objets

Bien que n'ayant aucune connaissance médicale, Massip conclut que ses symptômes ne peuvent que prouver l'empoisonnement de Léon Besnard à l'arsenic. Massip se livre à son passe-temps favori, la dénonciation, et envoie une lettre au Procureur de la République. Son courrier reste sans suite.

Le 17 octobre 1948, le château de Montpensier, demeure de Massip, brûle de fond en comble. Le 5 février 1949, Louise Pintou retrouve son logement sens dessus dessous, mais rien n'a été dérobé.

Pour ces deux victimes, aucun doute ne subsiste quant au fait que Marie Besnard est une empoisonneuse, car la veuve de Loudun pratique la sorcellerie. Aussi absurde que cela puisse paraître, on croit encore à cette époque que les possédés du démon sont capables d'incendier à distance et de déplacer avec facilité des objets avec leur seule mauvaise pensée. Cette croyance, répandue dans toute l'Europe, remontant au Moyen Âge, motive des habitants de Loudun à se mobiliser contre la veuve trop riche et trop libre de mœurs ; des prétendus témoins se muent en accusateurs déterminés.

Exhumations médiatisées

Le 11 mai 1949, le juge d'instruction de Poitiers diligente une enquête et le corps de Léon Besnard est exhumé. Le médecin légiste de Poitiers constate une forte teneur d'arsenic dans les restes du corps autopsié. Dès que la nouvelle connaît une certaine publicité, les accusateurs affluent et insistent sur le fait que beaucoup de personnes sont décédées dans l'entourage de Marie Besnard. Ces membres de sa famille et ceux de sa belle-famille lui ont laissé pas mal de biens. La Justice ordonne l'examen de onze corps, dont ceux des propres parents et beaux-parents de la présumée empoisonneuse. Tous contiennent beaucoup d'arsenic. Trois procès vont dès lors se succéder avec de multiples rebondissements.

Empoisonnés jusqu'aux os ?

Certains corps reposent en terre depuis de très nombreuses années. Les expertises s'enchaînent, les spécialistes s'affrontent et se contredisent. Les médias, à chaque conclusion ou remise en cause, trouvent matière pour des reportages détaillés et pas toujours objectifs. Les spécialistes des analyses utilisent pour détecter l'arsenic une méthode vieille alors d'un siècle, dite de Marsh et Gribier. Ils estiment presque tous que les personnes exhumées sont décédées à cause d'une ingestion lente d'arsenic mêlé à leur nourriture. Dès lors, Marie Besnard devient pour le public une serial killer d'autant plus ignoble que la parricide et le matricide ne l'ont pas effrayée ! À la fin des années 1950, on ne brûle plus les sorcières mais la peine de mort reste toujours d'application en France. L'affaire est pratiquement entendue quand intervient comme ultime expert le professeur Frédéric Joliot-Curie. Il utilise une toute nouvelle méthode de recherche de l'arsenic, dite de Griffon, qui affine l'examen et analyse les os. Les preuves n'étant pas suffisamment probantes, il y a non-lieu.

Un autre poison : le doute

Marie Besnard a rédigé ses mémoires et affirme : « Mon histoire aurait pu être la vôtre ». Nul besoin de sorcière pour bouter le feu à un château, des jeunes enfants qui jouent avec des allumettes suffisent. Nul besoin de sort pour vous mettre un énorme désordre dans une pièce. Néanmoins, un doute subsistera quant aux « pouvoirs » de Marie Besnard et à ses agissements criminels, malgré le fait que l'arsenic est très présent naturellement dans la terre de nombreux cimetières et de celui de Loudun en particulier.

Le célèbre chroniqueur judiciaire Frédéric Pottecher et Alice Sapritch se brouillèrent. L'actrice, interprète du rôle de Marie Besnard dans un film, en 1986, ne croyait pas en l'innocence de la dame de Loudun. Pour beaucoup, Marie Besnard restait « la Brinvilliers » de Loudun car un téléfilm retraçant l'affaire, avec Muriel Robin dans le rôle-titre, s'intitulait Marie Besnard, l'empoisonneuse et ce titre a provoqué des polémiques !

L'affaire d'Aix-en-Provence, prélude de Loudun

Verrine, le démon moralisateur

Dans cette affaire de possession du début du XVII^e siècle apparaît un bien étrange démon. Il s'appelle Verrine et on pourrait presque le qualifier de « bon petit diable ». Du moins est-ce ainsi que les inquisiteurs et les exorcistes le considèrent dans la terrible affaire des possédées du couvent des ursulines d'Aix-en-Provence, dont la macabre conclusion fut la mort sur le bûcher de Louis-Jean-Baptiste Gaufridi sur la place des Prêcheurs, le 30 avril 1611. Avec cette possession collective de religieuses débute la grande chasse aux sorcières dans les couvents féminins dont l'affaire (relatée dans le précédent chapitre) des ursulines de Loudun et le supplice « inutile » d'Urbain Grandier fut la plus effarante.

Gaufridi, un jeune homme trop curieux

Louis-Jean-Baptiste Gaufridi, né en 1572, montra dès son jeune âge une vive intelligence. Son oncle Cristol Gaufridi, curé de Pourrières, ayant remarqué ses dispositions aux études, le prit sous son aile et décida de faire son éducation. Enfant brillant, Jean-Baptiste ne pouvait qu'être curieux. Lorsqu'il découvrit caché chez son oncle un ouvrage sur la Kabbale, il se prit d'un vif intérêt pour le sujet. C'était le début d'une longue histoire qui allait bien mal finir pour lui. Un jour, après avoir consulté les textes cabalistiques, du moins d'après les minutes de son procès, il eut la surprise de voir apparaître le diable en personne. Le démon lui proposa un pacte : si Jean-Baptiste se vouait à la sorcellerie, il recevrait en contrepartie le pouvoir de séduire toutes les femmes qu'il désirait. Nonobstant, Gaufridi, après avoir quitté son oncle, alla étudier la théologie à Arles. Il entra ensuite au couvent Saint-Victor de Marseille en 1595, ce qui lui permit de desservir plusieurs paroisses. Il devint ainsi curé des Accoules, une charge très lucrative à l'époque.

Un abbé très mondain

Curieusement pour un membre de la communauté de Saint-Victor, Gaufridi alla s'installer dans un agréable quartier de Marseille où il devint un abbé mondain. On le voyait souvent dans la demeure des de Demandolz, car il était s'y rendait comme directeur de conscience de la mère de famille et de ses trois filles. Il vit naître et grandir l'une d'elles, Madeleine. Gaufridi fit de cette gamine sa protégée et insista auprès de la noble famille pour que Madeleine soit admise comme novice chez les ursulines de Marseille. Madeleine entra donc dans le cercle des « filles spirituelles » de Gaufridi. Ce dernier, en directeur de conscience et confesseur très consciencieux, rejoignait chaque soir une ou plusieurs de ses filles pour entretenir avec elles des... conversations pieuses et très privées.

Le diable s'en mêle

À l'âge de dix-sept ans, Madeleine est obligée de retourner à plusieurs reprises dans la demeure familiale. De toute évidence, les saintes conversations avec Gaufridi la rendent trop émotive.

En 1609, Madeleine, revenue au couvent des ursulines de Marseille, donne des signes inquiétants de possession démoniaque selon les autres sœurs. Catherine Gaumer, la mère supérieure, une personne de bon sens, avertit Madame de Demandolz des troubles psychiques de sa fille Madeleine. Les deux femmes se mettent d'accord pour exiger que Madeleine ne soit plus en contact avec Gaufridi. Madeleine est derechef transférée au couvent des ursulines d'Aix-en-Provence comme novice. Mais le diable ne semble pas être découragé par le bon sens de ces deux dames mûres ayant une saine expérience de la vie. Satan n'entend pas lâcher Madeleine.

L'arrivée d'un exorciste

La novice se met à avoir des visions et fait des crises pendant les offices. Ses troubles s'aggravent de jour en jour. La supérieure d'Aix et le confesseur du couvent s'inquiètent et interrogent Madeleine qui avoue finalement que sa virginité a été ravie et qu'elle a été vouée au diable. Son verbiage laisse son entourage incrédule, ce qui pousse le démon qui possède Madeleine à faire quelques efforts. Les convulsions de Madeleine reprennent de plus belle, elle brise les crucifix, se contorsionne, s'évanouit tant et si bien qu'on fait appel à un inévitable exorciste. Ce père Bomillon, grâce aux stratagèmes souvent très efficaces des méthodes d'exorcisme, apprend de la bouche de Madeleine que c'est un prêtre qui l'a ensorcelée et qu'ils ont copulé. Ce prêtre est donc un adorateur du diable.

Surenchère de possession

Madeleine fait alors des émules au sein du couvent d'Aix-en-Provence. Nonnes et novices rivalisent de contorsions, de blasphèmes, de propos obscènes. L'une d'elles, Louise Capeau, surpasse même Madeleine en agissements insensés. Le père Bomillon se sent dépassé par la tournure que prennent les événements. Lui qui pensait n'avoir qu'à exorciser une jeune femme hystérique se retrouve au milieu de toute une communauté en folie à longueur de journée et de nuit. Bomillon décide de conduire les deux sœurs les plus atteintes, Madeleine de Demandolz et Louise Capeau, au monastère de la Sainte-Baume. Là, le prieur du couvent de dominicains de Saint-Maximin,

Sébastien Michaelis, est non seulement un exorciste de renom, mais aussi un inquisiteur dont l'efficacité n'a jamais été prise en défaut.

Une belle affaire de possession

Pour une « si belle » affaire de possession démoniaque, Michaelis fait appel à deux autres experts : un certain Billet ainsi que Domptius, un exorciste flamand qui a fait ses preuves. Les trois spécialistes tombent très vite d'accord : Belzebuth et Astaroth sont entrés en possession de Madeleine, accompagnés d'une cohorte de démons subalternes qu'ils dirigent. Les religieux ont donc affaire à forte partie, la lutte s'annonce très intéressante et pourrait devenir spectaculaire. Le cas de Louise Capeau, selon eux, est moins grave que celui de Madeleine. Elle n'héberge que trois démons et encore, ils ne sont que subalternes.

Un dialogue déliant

Le 19 décembre 1610, l'un des démons de Louise Capeau, appelé Verrine, apostrophe Madeleine (par la bouche de Louise bien entendu) et lui adresse ce reproche : « Louise est possédée. Elle subit ce malheur pour toi. Elle est ta caution. » Et voilà que le démon Verrine se transforme en bon petit diable enjoignant dans la foulée Madeleine à faire pénitence. D'ailleurs, Verrine connaît le nom du responsable de toutes ces calamités : Louis-Jean-Baptiste Gaufridi. C'est la première fois que le nom du trop séduisant confesseur apparaît dans cette affaire. Comme à Loudun, ce n'est pas l'initiatrice des désordres qui désigne le coupable, mais une autre religieuse ne semblant, a priori, n'avoir aucun rapport personnel avec le présumé coupable. Les démons de Madeleine et de Louise commencent alors à dialoguer entre eux, à s'apostropher et cela fait du bruit, car Domptius a découvert que Madeleine hébergeait 666 démons, un chiffre apocalyptique. Ce qui aujourd'hui serait traité d'absurdité, voire de supercherie passe au début du XVII^e siècle pour une réalité, du moins certains ont-ils avantage à le faire croire. Toutes ces diableries attirent du beau monde au spectacle. Certains historiens ont même suggéré que parmi les exorcistes devaient se trouver des ventriloques qui, comme de vulgaires bateleurs, pimentaient les « représentations » d'exorcismes.

Un bon mot mortel

Domptius exige que Gaufridi vienne délivrer Louise Capeau. Cette dernière, à la vue du confesseur de Marseille, l'accuse d'être un ignoble sorcier cannibale qui emmenait Madeleine dans des grottes pour s'y livrer à des pratiques sexuelles échangistes avec des démons crapuleux. En homme sensé et cultivé, Gaufridi se gausse de pareils propos. Son ironie finira par lui coûter la vie, car, sarcastique, il avait rétorqué à Louise-Verrine : « Si j'étais sorcier j'aurais certainement donné mon âme à des milliers de diables ». Pour les exorcistes et l'inquisiteur, cette phrase ironique a valeur d'aveu. Gaufridi se retrouve dans la « grotte de pénitence », la prison du monastère Saint-Maximin de la Sainte Baume. Gaufridi mis à l'ombre, les dominicains de Saint-Maximin sont incapables de trouver le sommeil, car dans les bois entourant leur établissement religieux se sont installées des cohortes de démons venus à la rescousse de leur ami Gaufridi. Pour passer le temps, cette foule démoniaque mène un joyeux et bruyant sabbat afin de tourmenter les bons dominicains. Gaufridi, croyant toujours que le bon sens va reprendre ses droits, finit par avouer qu'en fait, Madeleine, au temps du couvent des ursulines de Marseille, l'a provoqué en vraie allumeuse. Il ajoute que la chair est faible et qu'il a profité de l'occasion. Il admet que c'est un grave péché, mais que cela n'a rien à voir avec un quelconque satanisme, qu'il s'agit d'une banale affaire de sexe dont la confession devrait lui valoir une légère pénitence avant le pardon des fautes.

Fatal désir de vengeance

Persuadé de la banalité de son cas, Gaufridi pense alors pouvoir se permettre une petite vengeance envers Louise Capeau et le fameux diabolon Verrine. L'Édit de Nantes de 1598, permettant une certaine liberté de culte aux huguenots, est loin de plaire au clergé et à la cour, surtout depuis la mort d'Henri IV qui vient d'être assassiné par Ravaillac le 14 mai 1610. Gaufridi accuse Louise d'être une fille d'hérétique, une fausse convertie au catholicisme. Même si Louise-Verrine continue à l'agonir d'injures, Gaufridi pense avoir gagné la partie. La fouille de sa maison n'a rien révélé de suspect et les avis de ses paroissiens à son sujet laissent entrevoir un homme sympathique et populaire. Gaufridi en appelle alors à ses relations et Domptius est morigéné par l'archevêque d'Avignon et l'évêque d'Aix-en-Provence. La politique va s'en mêler.

Michaelis, un « vrai » possédé

Le prieur de Saint-Maximin, l'inquisiteur Michaelis, n'en démord pas, il est enragé et se plaint auprès du premier président du Parlement de Provence, Guillaume de Vair. D'ecclésiastique, l'affaire passe à la juridiction civile. Cette fois, Gaufridi se retrouve mis aux fers dans le palais des comtes d'Aix.

De son côté, Madeleine doit passer des nuits dans l'ossuaire de la cathédrale Saint-Sauveur, avant de se faire piquer régulièrement par les inquisiteurs et exorcistes. Le 24 février 1611, le médecin Antoine Mérimod la déclare totalement possédée. Après avoir été horriblement torturée, Madeleine est présentée aux professeurs de l'université d'Aix, qui constatent qu'elle a été déflorée.

Scène insoutenable

Le 3 mai 1611, la jeune Madeleine a donc été soumise à un examen « minutieux » confié à Jacques Fontaine et Louis Grassi, les deux médecins universitaires, assistés de deux chirurgiens-barbiers : Pierre Bontemps et Antoine de Mérindol. Il est à noter que les examinateurs sont toujours des hommes. Ils concluent :

« Poursuivant notre dessein, nous avons visité les parties honteuses de la susdite demoiselle, auxquelles nous avons trouvé les lèvres à l'entrée du col de la matrice molles, flétries et fort éloignées. Après, ayant sondé avec les doigts l'entrée du col de la matrice, nous l'avons trouvée large, de telle façon qu'on peut y mettre les trois doigts de la main gauche sans grande difficulté ».

La complaisance salace mise dans le rapport d'examen donne la nausée.

« Grand Guignol »

Madeleine de la Palud devient bavarde et raconte les sabbats. Au programme de ces festivités diaboliques : dimanche, copuler avec des démons, succubes et incubes ; jeudi, sodomie ; samedi, bestialité. Madeleine dévoile aussi que les sorciers ou magiciens sont masqués et consacrent l'hostie à Lucifer. Un jour, un sorcier amène au sabbat un gros dogue pour lui faire dévorer l'hostie consacrée, mais cette brave créature de Dieu met ses pattes arrière à genoux et joint ses pattes avant comme pour une pieuse prière, refusant d'ingurgiter le bain béni. Fâchés, les sorciers décidèrent d'exclure des sabbats les chiens, animaux trop peu conciliants. Parfois, lors des exorcismes, l'assistance s'amuse, le diable sait se faire acteur. Par la bouche de Madeleine, Belzébuth chante des chansons paillardes. Asmodées a ses fantaisies. Tous les démons de Madeleine sortent par la bouche de la jeune femme sans toutefois mordre les doigts des inquisiteurs qui viennent les y déloger. Asmodée lui, pour s'exprimer, se trouve une autre issue anatomique tout aussi naturelle, non dénuée de musicalité. Chacun se gausse du diable pétomane.

...mais crue réalité

Après des traitements abominables, Madeleine est déclarée sorcière. Une confrontation a lieu entre Madeleine et Gaufridi. Madeleine l'accuse d'être sorcier. Gaufridi, piqué par des épingles, est également reconnu sorcier. En effet, certains endroits de son corps (des cales) restent insensibles. Cela suffit à le faire condamner et exécuter. On peut se demander si la seule raison de se mettre en valeur en organisant des spectacles d'exorcismes, qui relèvent de la pornographie, pouvait être un motif suffisant pour que des religieux se livrent à de pareilles insanités. Car il est évident que les délires sexuels de ces nonnes dépassent largement les expériences réelles qu'elles avaient pu connaître.

Les dessous sordides

On s'interroge beaucoup sur la personnalité des possédées et sur leurs dérangements mentaux, mais il faudrait peut-être se pencher aussi plus attentivement sur celle des exorcistes et des inquisiteurs.

Dans cette affaire des possédées d'Aix-en-Provence, Michaelis, dominicain et inquisiteur, occupe un rôle central autant que Gaufridi, Madeleine et Louise. Ce dominicain a lu tous les livres des inquisiteurs des différents pays d'Europe. Il les connaît presque par cœur. Michaelis a sa théorie sur les diableries, il y a du protestantisme là-dessous. Or, les séances d'exorcismes sont publiques, des catholiques y assistent mais les huguenots s'y intéressent aussi. Dans l'affaire d'Aix, les démons acceptent de dialoguer avec des huguenots. Verrine, par exemple, entame une conversation avec le seigneur d'Oppède, parpaillot notoire. Et le « bon petit diable » de demander à d'Oppède s'il croit en l'Église. Le seigneur calviniste répond qu'il y croit mais Verrine conteste : « Crois-tu en la vraie église qui est l'Église romaine, tu ne le crois pas ! ». Plus on verse dans le spectaculaire, plus les démons sont terribles, plus les exorcistes vainqueurs sont mis en valeur. Car dans l'affaire d'Aix, certains démons se sont en fait comportés en alliés des exorcistes.

Répétition générale avant Loudun

« Verrine » finit par déclarer publiquement qu'en fait, c'est Dieu qui lui a confié la mission de posséder Louise pour sauver Madeleine et faire triompher le Bien. Or, Louise est fraîchement convertie au catholicisme. Quelle belle preuve de la supériorité de l'Église romaine sur celle de Calvin !

La supérieure ursuline de Loudun, Jeanne des Anges, inscrit dans ses mémoires (1644) des affirmations similaires. Il est évident pour la psychologie moderne que les possédées qui appartiennent toutes aux ursulines ne sont, la plupart du temps, pas des « religieuses à vocation » mais des filles déshonorées ou des cadettes trop difficiles à marier. Le phénomène de possession collective avec surenchère résulte en fait de troubles psychiques dus à la frustration sexuelle et aux phantasmes engendrés volontairement ou involontairement par un confesseur, seul homme admis dans un milieu féminin où les jalousies sont exacerbées à cause des différences d'origines sociales. Les pratiques saphiques inévitables, ressenties comme culpabilisantes, entrent également en jeu comme on le verra de manière patente dans l'affaire d'Auxonne qui débute en 1658 (voir ce chapitre). En France, l'Église catholique avait tout avantage à exploiter les délires de ses malheureuses à des fins politiques ou financières.

Les possédées de Louviers

Un vieil évêque...

L'affaire débute en 1643 et implique entre autres l'évêque d'Évreux, un certain François Périscard qui dirige le diocèse depuis 1613. Louviers en fait partie. Le couvent féminin des sœurs hospitalières du tiers ordre de Saint-François, dénommé Saint-Louis-et-Sainte-Élisabeth, dépend ainsi de sa juridiction ecclésiastique. Or, cette maison de piété et de charité vaudra au prélat une notoriété peu banale. Son diocèse servira de cadre à l'une des plus grandes affaires de possession conventuelle de l'histoire du XVII^e siècle, une époque particulièrement féconde dans ce domaine. Le couvent trouve son origine dans les idées d'une certaine Catherine Le Bis, une dame venue de Paris.

Et une dévote honteuse

Catherine était la veuve d'un procureur de la Chambre des comptes. Hélas, son époux avait été condamné pour concussion et exécuté en place du Vieux Marché de Rouen, le 14 mars 1602. Écrasée par la honte, Catherine Le Bis était montée à Paris et s'était entourée d'un groupe de dévotion. Le curé de Saint-Jean-en-Grève aimait les pieuses conversations stimulantes de cette assemblée. Madame le Bis avait pris ce prêtre séculier, nommé Pierre David, comme directeur spirituel. David était un personnage singulier. Son physique et son charisme brûlant permettaient de l'imaginer avec des allures de Raspoutine avant la lettre.

Une prière très dépouillée

David semble avoir été un fervent adepte de l'adamisme, à savoir la tenue d'Adam comme habit religieux dans les couvents. Selon Pierre David : « La nudité est l'apanage de la vraie innocence et il faut donc mortifier la honte et la crainte naturelle. » Ce qui pourrait se traduire de façon crue comme « soigner le péché par le péché », on peut imaginer le tableau ! Surtout quand une fondation religieuse comportait à la fois une aile masculine et une aile féminine. En 1616, le petit groupe Le Bis décide de passer du simple groupe de dévotes à la fondation d'un couvent et s'installe à Louviers, en bonne partie grâce aux largesses de la pieuse veuve. À l'origine, la mixité de l'institution s'était imposée à l'esprit des fondateurs, mais l'idée fit long feu. À Louviers, Catherine Le Bis devint bien entendu la supérieure et le directeur de conscience ne pouvait être autre que Pierre David.

« Saint Paillard »

Catherine meurt en 1622 mais sa fondation continue à se développer. Le 20 décembre 1621, le pape a approuvé la création de la maison de Louviers. En 1628, Pierre David étant lui aussi décédé, arrive un nouveau directeur spirituel, Mathurin le Picard, curé d'Acquigny puis du Mesnil. Il a la plume facile et a rédigé des ouvrages édifiants comme *Le Fouet des paillards* ou *juste punition des voluptueux et charnels*. Ce morceau de « littérature » rédigé en 1622 est en réalité une classification très précise et très détaillée des diverses espèces de paillardises, bref un texte qui frise la pornographie. Mathurin le Picard décède en septembre 1624. Ses restes sont inhumés dans la chapelle du couvent, devant la grille du chœur. Or, très peu de temps après cet enterrement, Anne Barré, en religion sœur Anne de la Nativité, affirme qu'elle a vu un diable dans sa cellule. Ce diable lui a montré des hommes et des femmes enlacés et dansant nus. Un peu plus tard, un crucifix, puis un ostensor lui adressent des discours. Comme si cela ne suffisait pas, Anne Barré est persuadée que des démons prennent la forme de la maîtresse des novices qui se mue ensuite en ange lumineux. Anne Barré agrmente ses délires de chutes spectaculaires, de convulsions.

Diable de maîtresse

Ce n'est qu'un début. Sœur Marie des Esprits, à son tour, voit dans sa cellule un homme noir grimaçant et traçant des cercles. Puis, par une belle nuit, deux hommes (assurément des démons) entrent dans sa cellule et l'un d'eux, très obscène, s'assied sans façon sur son ventre. Les démons lui proposent de copuler tous les trois. Puis arrive le tour de Sœur Marie des Anges qui, affolée, cherche du secours parmi ses supérieures. Elle aimerait que la maîtresse des novices la conseille lorsqu'elle se rend soudain compte, comme Anne Barré, qu'un diable habite la maîtresse. Du coup, Sœur Marie des Anges perd connaissance très régulièrement. Et voilà que Marie Langlois, sœur du Saint-Sacrement, voit, toujours bien sûr dans l'intimité de sa cellule, un prêtre en « robe de chambre » qui se transforme en une bête immonde à la gueule béante et puante. Bien sûr, Marie Langlois voudrait en parler à sa supérieure, Mère Marie de l'Annonciation. Heureusement, elle prend conscience qu'un démon habite aussi la supérieure. Il faut dire que depuis peu, Marie Langlois a vu le diable changer d'aspect : maintenant, c'est un très bel homme jeune. Désormais, elle ne craint plus les visites démoniaques mais les attend avec impatience !

Les « Marie » en folie

L'hystérie se répand comme traînée de poudre dans tout le couvent. Bien sûr, des bruits courent, car même dans le monde de la clôture, il y a des fuites. L'affaire vient aux oreilles de hautes autorités ecclésiastiques et le vieil évêque d'Évreux François Périscard décide d'agir. Il se rappelle qu'en son temps, Pierre David, le directeur de conscience des nonnes, avait fait l'objet de nombreuses critiques quant à ses singulières manières de prière en costume d'Adam et

Ève. L'évêque donne pour mission au provincial des capucins, Esprit de Bosroger, de mener l'enquête sur l'étrange épidémie frappant les sœurs de Louviers. Les religieuses avouent en confession être la proie des démons. Leurs récits des rencontres démoniaques fourmillent de détails piquants et indubitablement, les nonnes font assaut d'originalité. Cependant, elles s'accordent sur un point : la faute de ces turpitudes incombe à Madeleine Bavent. Cette sœur est la cause de tous leurs maux. L'évêque Péricard en appelle aux exorcistes qui se mettent à l'œuvre avec zèle.

Une Marie-Madeleine enfin repentie ?

Madeleine Bavent va se retrouver au centre des diableries.

De toute évidence, cette orpheline, apprentie couturière qui vivait chez son oncle et tuteur, le sieur Sadoc, n'avait pas pris le voile par vocation. Madeleine avait une vingtaine d'années quand elle était entrée au couvent Saint-Louis-et-Sainte-Élisabeth. C'était en 1622, peu après le décès de Catherine

Le Bis, donc deux décennies avant que ne commence la névrose collective de Louviers. Il semble qu'un moine cordelier appelé Bontemps aimait en donner aux jeunes filles qu'il entendait en confession. Toute jeune, Madeleine s'était laissée séduire par ce beau parleur. Son oncle, désirant étouffer le scandale de cette liaison, avait enjoint Madeleine de se retirer du monde. Madeleine avait vu s'envoler sa jeunesse, enfermée de force dans une communauté essentiellement féminine, si ce n'est le directeur de conscience, le fameux Mathurin le Picard. Ce dernier décède en septembre 1642 et l'agitation des nonnes commence subitement.

Après un interrogatoire musclé, Madeleine Bavent avoue que Mathurin le Picard, un individu en fait diabolique, s'est livré sur elle à des actes peu recommandables qui expliquent sa possession si contagieuse. Le 12 mars 1643, Madeleine Bavent est condamné par un juge ecclésiastique : elle est déchue de sa qualité de religieuse et condamnée à la prison à vie avec comme sanction supplémentaire de n'avoir trois jours par semaine que de l'eau et du pain sec.

Un défunt turbulent

Très vite, l'affaire se corse : le défunt conseiller spirituel, le soi-disant diabolique Mathurin Picard, ne peut séjourner plus longtemps dans son caveau au sein du couvent. Voilà donc son cadavre déterré sur ordre de l'évêque. Mais le prélat a agi à la hâte et contre tous les usages : aucun curateur, c'est-à-dire aucun avocat, n'a été désigné pour défendre feu Mathurin Picard. Ensuite se pose un autre gros problème : le corps est très bien conservé, fait jadis considéré comme preuve de sainteté. L'évêque invente une histoire tarabiscotée pour faire croire que cette conservation n'est qu'une rouerie de plus des démons ayant investi le couvent des nonnes hystériques. D'ailleurs, après l'exhumation, le corps de Mathurin le Picard disparaît mystérieusement. Malheureusement pour l'évêque d'Évreux, des chiffonniers un peu trop curieux découvrent les restes de Mathurin dans le puits Crosnier qui sert de déchetterie. Du coup, le pouvoir civil en la personne du bailli de Louviers s'en mêle. Le cadavre, qui se décompose désormais rapidement, est emmené à la prison de Louviers.

La politique s'en mêle

Les héritiers de Picard sont furieux, ils affirment que l'évêque a outrepassé ses droits, et réclament à grands cris une digne sépulture chrétienne pour leur parent si malmené post-mortem. L'affaire arrive cette fois devant le Parlement de Rouen et la voilà portée simultanément devant un tribunal ecclésiastique et un tribunal civil. Nouveau rebondissement : l'histoire parvient aux oreilles d'Anne d'Autriche, reine mère de Louis XIV et régente. Anne d'Autriche décide d'envoyer à Louviers une commission d'enquête composée de personnages aussi importants que l'archevêque de Toulouse, bon nombre de chanoines et un médecin qui a toute sa princière confiance, le docteur Yvelin. Tout ce monde arrive à Louviers le 23 août 1643. Fait assez rare pour les praticiens de son époque, Yvelin est un homme de bon sens qui considère les récits des religieuses comme des balivernes, des racontars de femmes sexuellement frustrées. En outre, il s'indigne de la dureté des séances d'exorcismes. Il trouve scandaleux des pratiques telles que mordre les possédées, les piétiner et bien d'autres sévices, exutoire malsain à leurs propres névroses dont ne se privent pas les exorcistes.

Humour noir sanctionné

Yvelin affirme aussi, à mots couverts, que les exorcistes sont des manipulateurs qui soufflent habilement aux nonnes les réponses qu'ils souhaitent entendre. Pour Yvelin, l'affaire de Louviers se résume à une vaste supercherie, il remet donc un rapport caustique. Son humour noir lui vaut d'être écarté sur-le-champ de la commission et remplacé par deux médecins rouennais.

Pour eux, il n'y a aucun doute, le couvent de Saint-Louis-et-Sainte-Élisabeth est bourré de démons jusque dans les moindres recoins et les religieuses sont terriblement possédées.

Cette fois, la cour royale semble satisfaite au point que Mazarin envoie une lettre de félicitations à l'évêque d'Évreux, ce vieux François Péricard qui a déclenché cette procédure totalement délirante. En cela, Mazarin se montre digne successeur de Richelieu comme « patron des exorcistes ».

Tous dans l'arène

Les religieuses deviennent très bavardes et se montrent désormais désireuses de coopérer avec les exorcistes. Elles révèlent, entre autres, les cachettes des « charmes » utilisés pour les pratiques démoniaques que les démons leur soufflaient d'exercer. Les « boîtes à charmes » sortent de leurs cachettes. L'une d'elles contient des hosties profanées, d'autres des crucifix souillés. Mais la plus terrible de toutes recèle le cœur d'un enfant et un papier sur lequel est écrit le mot « relique ». Les exorcistes à n'en pas douter reconnaissent l'écriture de Mathurin le Picard. Et les langues des nonnes se délient encore davantage : cet enfant a été tué à l'âge de huit ans et deux jours pour lui arracher son cœur. Le malheureux supplicié n'est autre que le fils de Mathurin, né au cours de l'un de ces sabbats où le conseiller spirituel emmenait régulièrement les nonnes. Tous ces aveux accompagnés de convulsions et de contorsions se font non seulement devant les exorcistes, mais aussi devant tout un parterre de spectateurs comme cela sera le cas à Loudun. Voir les exorcistes torturer à cœur joie les possédées est un spectacle de choix. Des gens, dits de qualité, viennent de très loin pour assister à ces séances qui durent parfois jusqu'à six heures.

Un complice tout trouvé

Au Mesnil, un vicaire du nom de Thomas Boullay (parfois écrit Boullé) partageait la cure où vivait Mathurin le Picard. Avec prudence, voyant l'ampleur que prenait l'affaire des pouvoirs démoniaques du défunt curé, Boullay s'était empressé de trouver un poste à Chartres. Mais il est arrêté le 2 juillet 1644. Du fond de sa geôle, Madeleine Bavent décide d'entrer une fois de plus dans le jeu. Elle accuse Boullay d'être un sorcier aussi dangereux que Mathurin le Picard. Les enquêteurs civils, bien moins acharnés que les exorcistes, ne croient pas Madeleine Bavent et vont jusqu'à remettre à Boullay la clef de la prison afin qu'il prenne la fuite et se fasse oublier dans un coin reculé de France ou d'ailleurs. Malheureusement pour lui, Boullay refuse cette évasion arrangée, étant sûr de son bon droit et certain que la vérité va triompher. Mal lui en prend.

Piqué par les exorcistes, Boullay a sur le corps une plaque insensible, il ne peut donc n'être qu'un sorcier comme l'affirment Madeleine Bavent et les autres religieuses qui s'empressent de corroborer ses dires. Elles finissent par avouer que Boullay a tenté de les séduire, d'abuser d'elles charnellement et ceci bien entendu par des charmes démoniaques. En fait, Boullay semble avoir été assez bel homme et peu regardant sur la vertu. Il n'en fallait pas plus pour alimenter les phantasmes des religieuses ou la jalousie de celles qui n'avaient pas eu droit aux « diableries » de Thomas Boullay.

Menus de sabbat et drôle de chat

Bien que retenue dans un cul de basse-fosse, Madeleine Bavent trouve encore le moyen d'occuper l'avant-scène en racontant dans les moindres détails sa vie de possédée. Elle a été mariée à un démon et fréquentait assidument le sabbat en compagnie de Boullay. Parfois, dit-elle, le Vendredi saint, une femme apportait son nouveau-né sur lequel on plaçait des hosties consacrées que l'on enfonçait à l'aide de clous dans le corps du malheureux nourrisson pour en faire un « crucifié ». D'autres clous plantés dans la tête tenaient lieu de couronne d'épines. Ensuite, le petit était dépecé et dévoré, mais en partie seulement, car certains membres devaient être conservés pour les cacher dans les fameuses « boîtes à charmes ».

Au menu du sabbat du Jeudi saint figurait généralement un bébé rôti pour évoquer la Dernière Cène de manière blasphématoire et démoniaque. Et puis, il arrive parfois que Madeleine rende le récit plus croustillant : Picard la prenait debout contre les balustres de la chapelle après avoir passé une hostie consacrée sur ses « parties honteuses » tandis qu'un chat, un démon déguisé, sodomisait l'ecclésiastique. Tout ceci remplissait les trois protagonistes d'étranges ravissements. Ce qui aujourd'hui serait qualifié d'érotomanie relevant même de la psychiatrie apparaît à cette époque comme diableries plus que plausibles.

Supercherie avouée

L'affaire de Louviers dure depuis trois ans quand l'évêque d'Évreux, François Péricard, décède le 21 juillet 1646. Mais la procédure a pris des proportions énormes tant devant la justice ecclésiastique que civile. Le Parlement de Rouen finit par statuer : Mathurin le Picard (ou du moins, ce qu'il en reste) est condamné pour sorcellerie de même que son ancien vicaire Boullay. Cependant, le vicaire doit encore subir la question ordinaire et extraordinaire, d'horribles tortures, afin qu'il dénonce ses complices. Boullay et le cadavre de Mathurin furent traînés pendant des heures dans les rues de Rouen avant d'être livrés au bûcher. En cette même année 1647, Madeleine Bavent rédigea son autobiographie dans laquelle elle finit par reconnaître n'avoir pas toujours raconté la stricte vérité ! Le provincial des capucins de Normandie, Esprit de Bosroger, envoyé par l'évêque d'Évreux à Louviers dès le début de l'affaire et qui tira toutes les ficelles de cette sordide affaire fit un récit qu'il jugeait édifiant, décrivant les horreurs de la possession démoniaque : La piété affligée ou discours théologique de la possession des religieuses dites de Sainte Elisabeth de Louviers. En fait de discours de théologie, Esprit de Bosroger étale un fatras d'indécences qui n'a rien à envier à un « roman de gare » pornographique.

Folie à Auxonne

Les nonnes sadomasochistes

Cette affaire de possession est assez tardive. Comme à Loudun, Louviers ou Aix-en-Provence, le phénomène a lieu dans un couvent d'ursulines et met en cause des confesseurs un peu trop aimables ou zélés. Barbe Buvée, en religion sœur Sainte-Colombe, a passé son noviciat au couvent des ursulines d'Auxonne avant de poursuivre sa vie monastique à Flavigny. À la fin des années 1650, Barbe a 45 ans et revient à Auxonne. C'est une femme d'un caractère fort et assez autoritaire. Or, en 1658, peu après l'arrivée de Barbe Buvée, de jeunes novices âgées de 15 à 20 ans sont prises de violentes convulsions. À n'en pas douter, elles sont possédées. Quelqu'un leur a jeté un mauvais sort. Des exorcistes arrivent ainsi que toute une foule de spectateurs friands de spectaculaires exorcismes publics. Très souvent, les deux exorcistes désignés pour traiter l'affaire, les « pères » (ils ont 27 et 28 ans) Nouvelet et Pelletier passent la nuit au couvent avec les novices pour les « interroger » !

Satan s'est déguisé en Sapho

En 1660, la supérieure des ursulines d'Auxonne, Marguerite Jannel, accuse formellement Barbe Buvée d'être la cause des troubles démoniaques des novices ; elle ajoute même qu'elle la soupçonne aussi d'infanticide, voire de cannibalisme. Des novices lui ont rapporté que Barbe leur mettait les mains sur la poitrine, faisant naître en elles des désirs charnels qui ne pouvaient qu'être diaboliques. Elle leur conseillait aussi d'user de « bâtons à linge » pour assouvir leurs pulsions, démoniaques bien sûr. Marguerite Jannel, pieuse mère supérieure des ursulines, a du se montrer très pointue dans son enquête auprès de ses « filles », car elle justifie ses griefs contre Barbe Buvée avec une précision remarquable : « Un jour, la sœur Marie de Malo, dite de Saint-Joseph, l'a vue seule dans une pièce, se faisant sur elle-même des attouchements... Elle a aussi fait des attouchements sur les seins de Gabrielle Janin, sous la galerie et a mis la main sur la poitrine de la sœur de l'Annonciation... Pire encore, un jour, elle a pris sur ses genoux la sœur Françoise Borthon, dite de la Trinité. Elle lui a fait aussi des attouchements, et elle lui a mis le doigt dans ses parties honteuses... et lui a suscité des désirs impurs pour les hommes ».

Reine du sabbat

Si Marguerite Jannel use de mots bien pudiques, elle se complait dans les détails, car elle reproche aussi à Barbe Buvée de faire tomber les jeunes religieuses dans le péché en posant des sorts dans divers endroits du monastère, en particulier sous le confessionnal, pour susciter chez elles des tentations impudiques envers les deux confesseurs, les pères Nouvelet et Pelletier. Pour la supérieure et tout le couvent en folie, l'autoritaire nonne venue de Flavigny n'est autre que la « reine du sabbat ». Barbe est sauvagement battue par les sœurs et les novices avant d'être envoyée au cachot pieds et mains aux fers.

Plus besoin de « bâtons à linge » érotiques

Tandis que Barbe moisit en prison dans le couvent, les novices et la plupart des sœurs continuent d'être interrogées ou plutôt torturées par les exorcistes qui font preuve d'une rare obscénité. Certains rapports sont hallucinants de lubricité.

« Par le moyen de l'exorcisme, elles assurent et les prêtres aussi les avoir guéries d'hernies qu'ils leur ont fait rentrer les boyaux qui sortaient par la matrice, qu'un moment ils ont guéri les blessures que les sorciers leur avaient faites à la matrice qui les leur avaient déchirées, qu'ils leur ont fait tomber des bâtons couverts de prépuces de sorcier qui leur avaient été mis dans la matrice »

Ce procès-verbal étonne déjà en 1895 Félix Atlan dans le Progrès médical, la revue dans laquelle il écrit l'article : Barbe Buvée en religion Sœur Sainte Colombe et la prétendue possession des ursulines d'Auxonne. De nos jours, on parlerait soit de pratiques sadomasochistes, soit d'automutilations. Un jour, un spectacle d'exorcisme tourne mal. Trois jeunes vendeuses de légumes dont l'étal était proche de l'église sont soudain prises à partie par quelques furieux pendant une séance d'exorcisme. Elles sont soudain accusées de sorcellerie par une foule en délire et cruellement lynchées par la populace.

Quand le diable se déguise en salade ou en pomme

On est en droit de se demander pour quelle raison la foule s'est déchaînée brutalement contre ces malheureuses maraîchères. Il faut savoir que de nos jours, encore, dans les campagnes reculées, les anciens racontent des histoires d'envoûtements réalisés par des sorciers grâce à des légumes ou des fruits. Saint Grégoire rapporte qu'une religieuse avala un diable en mangeant une salade. Tout au long de l'histoire de l'Occident chrétien, accepter une pomme d'un inconnu revêt un réel danger. La pomme, le fruit défendu du paradis terrestre, la cause de tous les maux du monde, garde la réputation, pour les esprits simples, d'être l'un des instruments de Satan qui renouvelle la ruse dont il usa avec tant de succès auprès d'Ève.

Pommes certifiées d'origine non diabolique

Sous l'Ancien Régime, à Sainte-Marie-d'Oléron, les marchandes de quatre saisons n'étaient autorisées à vendre des pommes que munies d'un certificat d'un ecclésiastique attestant qu'elles n'étaient pas sorcières. Même dans les contes, la pomme est maléfique. Blanche-Neige en sait quelque chose.

La folie, l'irrationnel qui a saisi la foule d'Auxonne peut donc s'expliquer : ces marchandes étaient certainement des fournisseuses de légumes sataniques, des « charmes » pour ensorceler le couvent.

En outre, les exorcismes pratiqués dans les églises étaient certes publics mais les spectateurs étaient sélectionnés de manière élitiste. Le petit peuple devait généralement se contenter de regarder de loin. Ce lynchage peut être le fait d'une superstition paysanne ou également cacher une lutte des classes.

Toutes des affabulatrices

L'exécution sommaire et irraisonnée des marchandes a une suite immédiate. Elle fait craindre aux autorités des incidents répétés, voire des émeutes. Cette fois, le pouvoir civil doit de se mêler de l'affaire. Le Parlement de Dijon envoie un conseiller sur place : Benigne Legoux, chargé d'instruire l'affaire du lynchage. La famille de Barbe Buvée réclame également justice. Legoux est un enquêteur aux méthodes avant-gardistes. Quand il mène son enquête, vingt ans se sont écoulés depuis la très médiatisée affaire de Loudun. Legoux, en homme rationnel, a les pieds sur terre et conclut rapidement que cette histoire de possédées n'est qu'une série d'affabulations de jeunes femmes sexuellement frustrées. Il ajoute dans son rapport, très sceptique, que des livres relatant la célèbre histoire d'Urbain Grandier à Loudun ont été retrouvés au couvent, et que l'inspiration des possédées provient de leur lecture. Il insiste : tout cela n'est que pure invention et hystérie collective. Malheureusement, le bon sens de Benigne Legoux ne semble guère partagé par ses mandataires.

Acharnement clérical

L'évêque de Châlons-sur-Saône est requis pour mener ses propres investigations et pour lui, aucun doute ne subsiste : ces novices abritent des démons furieux et lubriques. L'évêque avance ses preuves malgré les conclusions du rapport de Benigne Legoux. Sœur Saint-François est illettrée et pourtant, elle s'exprime en latin pendant les exorcismes. Legoux, persistant dans son refus d'y voir l'action du diable, applique ses propres méthodes. Il connaît bien les langues anciennes et pose aux religieuses des questions très pointues en latin. Toutes les nonnes répondent en latin, certes, mais par des balbutiements ou des prières apprises par cœur. C'est alors que sœur Saint-François, sans doute pour faire diversion, se met à cracher des petites coquilles, un signe manifeste de possession. Le sagace enquêteur exige alors qu'avant chaque exorcisme, les sœurs se rincent la bouche pour être certain qu'elles n'y cachent aucun objet. Legoux n'en démord pas : la cause de toute cette agitation n'est que mythomanie ou alors intelligence hypocrite avec les exorcistes. Cependant, le 15 avril 1661, les démons se dévoilent enfin : Lucifer, Belzebuth et quelques centaines de démons subalternes consentent à sortir des bonnes sœurs. Pour en finir, il faudra que la Parlement de Paris s'en mêle et tranche. Barbe Buvée et les autres nonnes et novices sont réparties dans divers autres établissements religieux. Les démons partis, ils ont, semble-t-il, emporté leurs déchets et les ex-possédées ne crachent plus rien d'insolite.

Les ensorcelés, poubelles de Satan

Le rejet par le corps humain d'objets « bizarres » d'origine diabolique se retrouve dans bon nombre d'affaires de sorcellerie. On connaît, même encore au Siècle des Lumières, beaucoup de cas aberrants abondamment documentés. Pour ne citer qu'un exemple parmi nombre d'autres : l'histoire incongrue de Madeleine Morin de Lisieux, qui passa un bien étrange examen médical relaté par le docteur Lange. Cette jeune fille avait reçu un coup de l'une de ses voisines, réputée sorcière, et se plaignait de vives douleurs à l'endroit où elle avait été frappée. Quelle ne fut pas la surprise du médecin qui examinait l'endroit incriminé lorsqu'il vit sortir la tête d'une aiguille et deux épingles. Mais ensuite, six épingles surgirent du sein gauche et l'année suivante, devant une grande assistance, Madeleine Morin vomit 62 épingles et une aiguille, toutes courbées. Cela se passait entre juin 1716 et février 1717 ! De nos jours, extirper des objets du corps relève de la charlatanerie ou de soins médicaux prodigués à des personnes psychologiquement dérangées, se plaisant à ingérer n'importe quoi, de même que d'autres qui, pour ne pas être comme tout le monde, se mutilent ou se font poser des implants sous-cutanés pour se donner une apparence monstrueuse ou bestiale.

Une belle source littéraire pour les libertins à venir

Dans le cas de la dame Buvée, pas de bûcher, la raison l'a emporté. Seul fait réel : Barbe Buvée, femme mûre, était très mal vue des autres sœurs parce qu'elle voulait mettre fin aux visites de jeunes et beaux confesseurs. Sans doute avait-elle des tendances au saphisme et voyait-elle dans ces directeurs de conscience un peu trop zélés autant de rivaux potentiels. Après les événements d'Auxonne, le pouvoir civil semble se lasser de devoir intervenir dans des affaires religieuses qui tournent mal. Les séances d'exorcismes deviennent trop généralement des spectacles de foire qui dévalorisent l'Église. En 1682, la sorcellerie est dépénalisée. Au XVIIIe siècle, les auteurs libertins puiseront avec plaisir dans ces affaires de possessions pour tracer de très réalistes portraits de prêtres lubriques. La pornographie ne date pas d'hier, son inspiration non plus.



QUATRIÈME PARTIE

LE DIABLE N'EST PAS MORT

On pourrait penser qu'après le XVIII^e siècle, époque des Lumières et des philosophes, après les énormes changements apportés dans l'Europe entière par la Révolution française, les affaires de sorcellerie, de charmes et de sort auraient été réduites au simple domaine de curiosités régionales et folkloriques. Étonnement, il n'en est rien.

En 1886, un folkloriste, Louis Sauvé, faisait ce triste constat : « Les sorciers, c'est la grande misère, le fléau redouté entre tous, les espèces n'en diminuent point, la graine en pousse partout et, ce qu'il y a de pis, elle est malaisée à reconnaître (...) Ces gens-là vont à l'école du diable et en ont toutes les malices. D'un regard de leurs yeux, d'un souffle de leur bouche, d'un geste de leur main, d'un mot, ils peuvent dessécher la moelle des os, enfoncer mille aiguillons dans vos chairs, empoisonner vos étables, détruire vos récoltes, semer la ruine et la désolation autour de vous ; avec leurs herbes, leurs drogues, leurs oraisons, ils sont capables de faire de vous ce qu'ils veulent. Dans leurs miroirs maudits ils forcent à apparaître les morts et les vivants. Rien ne leur résiste » (cité par Dominique Camus) .

Bien sûr, en Europe, aucune autorité ne pourrait et n'oserait plus mener quelqu'un au bûcher pour manigances diaboliques, mais la mentalité collective véhicule toujours une croyance dans les pouvoirs sataniques.

En février 1993, le magazine « Mystère » révèle que 18 % de la population française est persuadée de la réalité de l'envoûtement. En août de la même année, « Le Point » révèle qu'on « estime à 50 000 le nombre de voyants, astrologues ou sorciers en France. Chaque année, ils se partagent 10 millions de consultations pour un chiffre d'affaires de vingt et un milliards de francs soit plus que l'ensemble des généralistes ». Et aujourd'hui encore, les mages majoritairement originaires d'Afrique noire inondent les boîtes aux lettres de publicités racoleuses.

Force est de constater que le Diable n'a pas même totalement déserté les prétoires.

LE XIX^e SIÈCLE ROMANTIQUE ET AMBIGU

Paganini, l'archet du Diable

Long voyage posthume

Dans le contexte romantique du XIXe siècle, une étrange histoire s'attache à la fin de la vie de Paganini (1782-1840). Lors du décès du musicien, l'évêque de Nice, ville où il séjournait, aurait refusé une sépulture chrétienne à sa dépouille sous prétexte que Paganini était animé par le Diable et que son talent ne pouvait provenir que de quelque sorcellerie. Atterrés, ses amis cherchèrent alors pendant des années un cimetière susceptible d'accueillir les restes de Paganini tout en les soustrayant entre-temps à la curiosité des gens et aux manigances de l'Église. Ainsi Paganini entreprit-il après sa mort une longue pérégrination avant de reposer dans sa terre natale.

Si cette histoire n'est pas entièrement une légende, la réalité a été quelque peu « enjolivée » ou « endiablée » avec le temps. Mais sans conteste, la personnalité du virtuose prêtait aux contes.

La main du Diable

Déjà de son vivant, beaucoup de légendes circulent à propos de Nicolo Paganini, musicien et compositeur d'un talent extraordinaire. Bien que merveilleusement habile à l'alto et à la guitare, c'est au violon que Paganini enchantait jusqu'à la folie le public des salles de concert. Il tirait de son archet des sons divinement mélodieux à moins, comme le murmuraient certains avec superstition, que le diable n'y fût mêlé. Les mains du virtuose, d'une longueur exceptionnelle et d'une souplesse « surhumaine », charmaient et intriguaient à la fois. Pragmatiques, des médecins ont aujourd'hui tenté d'expliquer ce talent si peu commun et précoce (Paganini comme Mozart était un enfant prodige) par une maladie des tendons ou hyper laxité qui lui permet une souplesse des doigts égalant celle des contorsionnistes (qui souvent n'arrivent à leurs prouesses qu'à cause de cette pathologie).

Des trilles endiablés

Avec ses mains plus qu'humaines, Paganini excellait dans ses propres compositions prodigieuses mais il atteignait le sommet de la maestria en interprétant l'une des pièces parmi les plus ardues du répertoire de son temps : la sonate pour violon en sol majeur Les Trilles du Diable de Giuseppe Tartini (1692-1770).

Selon la légende, Tartini aurait raconté à un ami la genèse de cette sonate composée au saut du lit après un bien étrange songe : « Une nuit (1713), je rêvais que j'avais fait un pacte et que le Diable était à mon service... J'imaginai lui donner mon violon, pour voir s'il parvenait à me jouer quelques beaux airs ; mais quel fut mon étonnement lorsque j'entendis une sonate si singulière, exécutée avec tant de supériorité et d'intelligence que je n'avais même rien conçu qui put entrer en parallèle. » La prédilection de Paganini pour ces trilles sulfureux renforça encore son image de personnage quelque peu méphistophélique.

À propos de Paganini, Balzac évoquait le « violon du Diable » et Carl Ghur, directeur du théâtre de Francfort, assurait que « Paganini peut toucher les plus profonds gouffres de l'âme ». Même si dans l'adagio de Paganini, Schubert entendait « chanter les anges » pour Louis Sphor (1802-1869), Paganini est pour le moins un « enchanteur » : « On dit que c'est un véritable sorcier car il tire de son violon des sons jamais entendus avant lui ».

Entouré d'âmes musicales

La collection d'instruments que possédait Paganini et qu'il utilisait lors de ses concerts lui conférait aussi une aura magique. Le compositeur traitait ses deux violons préférés comme de véritables amis et comparses : « le Cannone », une merveille créée à Crémone en 1737 par le luthier Quarnerius de Gesu et le « Vuillaume », fabriqué tout spécialement pour lui en 1833 par un ami.

Paganini était l'heureux propriétaire de toute une collection d'instruments de musique mythiques dont se dégageait un parfum de magie. Le plus ancien, « Comtesse de Flandre » (un alto), datait de 1582 et le violon « Antonio Amati » remontait à 1600. Paganini était aussi riche de deux violons du XVIIe siècle et de six autres du début du XVIIIe siècle sans compter trois violoncelles de la première moitié du XVIIIe siècle.

Quand on sait que les instruments à cordes hors pair étaient considérés comme des « personnes » qui, de génération en génération, servaient les plus talentueux et semblaient garder un peu de l'âme de leurs propriétaires, on imagine la magie propre prêtée aux chefs-d'œuvre de lutherie réalisés par Stradivarius ou d'autres facteurs de renom. Lorsque Paganini faisait vibrer les cordes de ses instruments, il faisait aussi renaître avec magie le génie de ses prédécesseurs.

Banni de la terre consacrée

Un jour, Paganini aurait dit à l'écrivain Heine : « J'ai un secret : c'est le Diable qui me guide par la main ». Ironie, boutade, cette petite phrase et bien d'autres légendes qu'il semblait par ailleurs sagement entretenir firent que Paganini n'était guère en odeur de sainteté. Mais de là à se voir refuser une place au cimetière des chrétiens de

Nice ! Il y a de la marge...

En réalité, plus que le côté diabolique de Paganini, le long parcours de sa dépouille est dû à des rivalités et à la mauvaise foi de la part de religieux catholiques. Lorsque Paganini décède subitement, il n'a pas fait ses Pâques, ni ne s'est confessé, ni n'a reçu les derniers sacrements. Suivant l'acte de décès arrivant à la cathédrale de Nice, le musicien devait reposer selon ses derniers vœux à Gênes. Mais, et c'est là que tout commence, don Cafarelli, qui aurait dû administrer l'extrême-onction à Paganini après l'avoir confessé, refuse de bénir le corps. Cette attitude peu charitable prive dès lors Paganini de sépulture chrétienne dans tout le royaume sarde (possession de la famille de Savoie dont Nice comme Gênes fait alors partie). La sentence était tombée.

Le défunt errant

Malgré les suppliques des proches de Paganini, l'archevêque de Nice se montre solidaire avec le prêtre têtue. Les amis de Paganini sollicitent en vain la justice pour régler l'affaire. En 1842, le baron Pareto se rend même à Rome pour obtenir l'autorisation de transférer le corps à Gênes. Le temps s'écoulant, le corps de Paganini est embaumé vaille que vaille et caché dans une cuve à huile vide au sein du domaine du comte de Cessole. Le comte Cais de Pierlas finit par emmener le corps par barque et Paganini reçoit une tombe à Villefranche-sur-Mer, dont il sera extrait à cause des menées de prédicateurs qui excitent les voisins du domaine. Paganini sera donc « caché » au lazaret de Villefranche (une véritable forteresse). Ensuite, les restes du virtuose prirent les voiles sur le Maria Magdalena pour être déposés dans le terrain de sa modeste maison de jeunesse, puis par la suite dans le jardin de sa belle propriété « Villa Gajona » à Parme, grâce la bienveillance de Marie-Louise, veuve de Napoléon et dame du duché de Parme. Selon son dernier désir, Paganini put enfin, après des décennies d'errance, reposer dans le cimetière de Gênes non sans un avant-dernier « transit » par le cimetière de la Steccata à Parme.

Qui du musicien endiablé ou de ces absurdes gens qui firent subir un tel périple posthume à un génie peut être qualifié de suppôt de Satan ?

LES XX^e ET XXI^e SIÈCLES
LE DIABLE HANTE ENCORE LES PRÉTOIRES

Ultimes bûchers

Si l'on excepte le cas douteux de deux Polonaises qui auraient été condamnées à mort en 1793, la dernière sorcière à être exécutée après un procès s'appelait Anna Göldin, qui périt en 1782 en Suisse. L'Inquisition espagnole fut supprimée par Napoléon Ier en 1808. Mais elle fut rétablie en 1814 pour n'être définitivement abolie qu'en 1834 grâce à la reine Marie-Christine. Entre-temps, une dernière victime avait perdu la vie.

En 1826, un instituteur accusé de « déisme » avait été pendu par ordre du tribunal inquisitorial.

En France, à Bournel, des paysans en furie brûlèrent vive une femme réputée sorcière. Un peu plus tard, une autre malheureuse périt atrocement dans un four brûlant où des villageois l'avaient enfermée. Le 4 avril 1874, à Jacobo, au Mexique, l'alcade Castillo fit brûler vif Jose-Maria Bonilla et son épouse Diega pour avoir jeté un sort à un certain Silvestre Zacharias. Il envoya aussi à la mort une vieille femme et son fils que la foule dénonçait comme sorciers. Il fallut que le gouvernement mexicain s'en mêlât avant que l'alcade ne fit d'autres victimes.

Le diable s'est déguisé en libre-penseur

En 1826, par une lettre apostolique Quo graviora, le très conservateur LéonXII condamne fermement et abomine la franc-maçonnerie. Il persécute aussi les patriotes italiens (carbonari) et oblige les Juifs des villes italiennes à réintégrer les ghettos délaissés lors de la période française.

Le 20 avril 1884, le pape LéonXIII publie une encyclique Humanum genus, une furieuse diatribe contre les francs-maçons. On peut y lire : « Depuis que par jalousie du démon, le genre humain s'est misérablement séparé de Dieu auquel il est redevable de son appel à l'existence et des dons surnaturels, il s'est partagé en deux camps ennemis, lesquels ne cessent pas de combattre, l'un pour la vérité et la vertu, l'autre pour tout ce qui est contraire à la vertu et à la vérité. (...) Le but fondamental et l'esprit de la secte maçonnique avaient été mis en lumière par la manifestation évidente de ses agissements. (...) Certes dans un plan si insensé (celui des francs-maçons) et si criminel, il est bien permis de reconnaître la haine implacable dont Satan est animé à l'égard de Jésus-Christ et sa passion de vengeance. »

C'est cependant à ce même pape LéonXIII auquel on doit l'encyclique sociale Rerum novarum (1891).

Sectes et superstitions

Au XXe siècle, malgré les progrès de la science, la sorcellerie se porte mieux que jamais si l'on prend en compte le nombre de groupes satanistes et de sectes qui voient le jour. Des assemblées les plus farfelues aux associations d'escrocs ou pire, de criminels furieux et sans pitié, les adeptes des démons et les sorciers font encore trop souvent la une des journaux. Plus notre époque se veut rationaliste et plus certains comportements paraissant insensés se manifestent, même dans le monde occidental. Ils relèvent en fait le plus souvent des hôpitaux psychiatriques que des tribunaux.

Les profanations de tombes, les exhumations et les mutilations de cadavres (bien que sanctionnées par des peines de prison et des amendes) sont du pain bénit pour les tabloïds. Plus sporadiquement, de nouveaux millénaristes se persuadent ou tentent de persuader les autres que l'Apocalypse est imminente, assortie bien sûr du retour de l'Antéchrist. L'année2000 n'ayant pas été celle de la fin du monde, quelques fantaisistes ayant exhumé et interprété un calendrier maya annoncèrent qu'en fait la fin du monde viendrait en 2012 !

Pauvres chats noirs

En 2007, l'AIDAA (association de protection animale italienne) s'offusquait à juste titre de la disparition de nombreux chats noirs. Cette association estime à 60 000 le nombre de ces petits félins « sacrifiés » à cause de stupides superstitions. La fête d'Halloween, réimportée en Europe avec succès, voit chaque année une hécatombe de ces pauvres animaux.

En 2014, un refuge animal de Budapest, l'Arche de Noé, fait une constatation inquiétante : peu avant le 31 octobre (Halloween), les demandes d'adoption de chats noirs se font pressantes. Après enquête, l'association découvre que des satanistes stockent ces pauvres animaux afin de les immoler en masse lors de cette lugubre fête.

Archaïsmes

La première moitié du XXe siècle connut encore des condamnations aberrantes.

En 1917, alors que la Première Guerre mondiale fait rage, le Saint-Office (héritier de l'Inquisition romaine créée en 1542) et le pape BenoîtXV se soucièrent de condamner fermement le spiritisme.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, une Écossaise du nom de Helen Duncan fit neuf mois de prison (en 1944) en vertu d'une loi qui remontait à 1735. Elle avait affirmé avoir été contactée par l'esprit d'un défunt marin qui lui a évoqué le naufrage de son navire de guerre. Or, la perte de ce vaisseau était tenue secrète par la Défense. La dame ne fut pas poursuivie pour espionnage mais pour sorcellerie. Cette loi ne fut abolie qu'en 1951.

Satan chatouille toujours Rome

Si dans la civilisation occidentale, il n'existe plus de délit de « sorcellerie », l'Église catholique continue à fustiger toutes les formes de divinations. Le Catéchisme de l'Église catholique publié en 1992 affirme que : « La consultation des horoscopes, l'astrologie, la chiromancie, l'interprétation des présages et des sorts, les phénomènes de voyance, le recours aux médiums recèlent une volonté de puissance sur le temps, et finalement sur les hommes en même temps qu'un désir de se concilier les puissances cachées. (...) Ces pratiques sont plus condamnables encore quand elles s'accompagnent d'une intention de nuire à autrui ou qu'elles recourent à l'intervention des démons. »

Si ce Catéchisme fut quelque peu modifié en 1998, il n'en reste pas moins que Rome croit toujours au Diable. La preuve en est qu'en 2005, on peut toujours lire dans le Catéchisme que sont proscrits : « Le polythéisme et l'idolâtrie, qui divinise une créature, le pouvoir, l'argent, même le démon ».

Modernes possédés : les possédées de Morzine

Un avare, un voleur et un bûcheron ou le trio infernal

Toute l'affaire commence en Savoie, qui faisait encore partie du Royaume sarde à l'époque avant son rattachement à la France. Le 14 mars 1857, à Morzine, une bourgade de 1500 habitants encore assez isolée du reste du monde, une fillette du nom de Péronne, au sortir de l'église, entend les cris d'une amie tombée dans le torrent, elle parvient in extremis à la sauver de la noyade. Un peu plus tard, alors qu'elle est en classe à l'école des sœurs de Saint-Vincent, la fillette courageuse tombe en léthargie pendant plusieurs heures. Au mois de mai, Péronne garde les chèvres avec sa sœur Marie quand elles tombent toutes deux dans un état cataleptique après avoir eu des convulsions. On les retrouve endormies, étroitement serrées.

Très vite, les deux enfants multiplient les « crises ». À l'accoutumée très dociles, Péronne et Marie deviennent violentes et débitent des obscénités à tout va. Elles finissent par avouer qu'une vieille femme des Gets, un village proche, les a touchées à l'épaule et que depuis lors, elles sont habitées de trois démons : l'Avare, le Voleur et le Bûcheron.

Des messes mouvementées

Bientôt, toutes les fillettes de l'école de Saint-Vincent sont tourmentées par des démons, si l'on en croit les crises qu'elles piquent à tout moment. Les sœurs n'ont d'autres recours que de se signer en permanence pendant les manifestations des démons, qui ont une furieuse tendance à se multiplier au sein de leur institution.

Le 15 août, lors de la fête de l'Assomption, l'épidémie prend de l'ampleur et se répand parmi les jeunes femmes. La grand-messe est le théâtre d'un formidable raffut de démons par possédées interposées. L'unique médecin du coin, le docteur Buet, ne sait plus où donner de la tête devant cette foule de convulsionnaires. Il en appelle aux autorités sardes qui délèguent sur place des carabiniers et le docteur Tavernier de Thonon. Le praticien détecte une démomanie et conseille d'isoler les filles et les femmes atteintes de cette aliénation. Il rencontre aussitôt la vive opposition de la population qui ne veut pas en démordre : ces jeunes filles et ses femmes sont possédées et d'ailleurs une vieille femme, Julienne Pérot, prophétesse à ses heures, a déclaré que tout le village « y passerait ».

Le curé du village, malgré les interdictions de l'évêque d'Annecy, Mgr Rendu, multiplie les exorcismes. Bientôt, Morzine compte une bonne cinquantaine de possédés.

Impériale raison

En 1860, la Savoie devient française. Ce changement de nationalité n'affecte pas les démons qui se manifestent de plus belle. Les ministres de Napoléon III décident de prendre fermement l'affaire en mains. Le docteur Arthaud, de Lyon, délégué à Morzine, n'est pas long à s'apercevoir que le spectacle des malades pousse toute la population à entrer en crise. La décision préfectorale tombe : toute personne qui tomberait « malade » sera arrêtée à partir de septembre 1860. Le curé Pinget, délaissant sa panoplie d'exorciste, déclare en chaire de vérité : « Mes frères, je me suis trompé, la maladie qui nous frappe ne vient pas du diable, c'est une maladie naturelle ». Ce prêche a le don de déchaîner les paroissiens qui se ruent vers l'abbé et l'auraient mis littéralement en pièces s'il n'avait été secouru par ses vicaires et quelques notables de bon sens. Les malades sont alors obligés par les autorités de rester confinés chez eux et la contagion cesse. Entre-temps, Morzine a tenu la vedette tant dans les revues médicales que dans les journaux à sensation. Le cas des « possédés de Morzine » a interpellé des sommités de la Faculté de médecine et a attiré les magnétiseurs et spirites de tous poils.

Le curé maudit

Malgré les efforts des autorités, il est bien difficile de faire entendre raison à un groupe de villageois irréductibles. Ils sont maintenant convaincus que tout le mal vient d'un vieux curé qui avait jadis desservi leur paroisse et qui s'est retiré près de Genève. Nuitamment, un groupe d'enragés se met en route pour aller demander des comptes à cet abbé Corlin. Ils arrêtent près d'une chapelle en ruines jadis bâtie par le curé honni et trouvent là son chien noir. Les enragés tuent sauvagement le pauvre animal, lui arrachent le foie qu'ils lardent de coups de sabre, avant de l'enterrer dans les ruines de la chapelle. Ensuite, ils revinrent à Morzine pour se vanter de leur « exploit », ce qui déclencha la répression par les autorités. Troupes, gendarmes et médecins s'installèrent à Morzine, le temps de remplacer le curé et le maire et de disperser tous les malades dans divers hôpitaux éloignés du bourg. Des dispositions furent également prises afin d'aider les familles affectées par les événements.

Rechutes

En 1863, l'affaire semblait réglée. Or, le 4 mai 1864, l'évêque d'Annecy se rend à Morzine pour la messe de confirmation des premiers communiant. Sa présence suscite une nouvelle vague d'hystérie. « La consternation et la peur n'ont jamais été si grandes à Morzine. C'est la population entière qui est malade. Les femmes ont des crises,

mais tout le monde est frappé, les esprits ébranlés ne peuvent être rassurés par le fait d'un seul travail d'une année. C'est l'éducation morale de la commune qu'il faut refaire, en même temps que l'on devra appliquer des mesures rigoureuses », écrit-il.

Des mesures furent prises et Morzine redevint une bourgade normale, si l'on excepte une légère recrudescence d'agitation en 1870 et une seconde en 1873. La cause de cette démente doit être recherchée dans l'isolement géographique du bourg à l'époque, la consanguinité et dans un faible niveau d'éducation propice à la superstition et à l'hystérie contagieuse.

Les « ardents » de Pont-Saint-Esprit

Une petite ville provinciale

Pont-Saint-Esprit (Gard) est une petite ville provinciale un peu morne en dehors des jours de marché, mais dont les vieux quartiers pittoresques valent la peine d'une visite tout comme le musée d'Art religieux, l'un des plus beaux et, dans ce domaine des plus riches de toute la France.

Cette cité paisible a cependant attiré l'attention du monde entier à cause d'étranges événements survenus en 1951 et que l'on désigna sous le nom des « Possédés de Pont-Saint-Esprit ». Au cours de la nuit du 24 au 25 août, plusieurs Spiripontains ont soudainement un comportement aberrant. Un homme se lève la nuit, déterminé à se noyer dans le Rhône ; une femme se jette contre les murs de son habitation, s'occasionnant plusieurs fractures ; un homme hurle au secours car son cœur lui échappe par le pied ; un enfant tente d'étrangler sa mère. Pont-Saint-Esprit se réveille dans l'horreur.

Comme une traînée de poudre

Des dizaines, puis des centaines de malades présentent des troubles digestifs aigus. Mais les médecins locaux et les spécialistes, venus en renfort de la célèbre Faculté de médecine de Montpellier, sont surtout interpellés par des symptômes inhabituels comme un très faible rythme cardiaque, une tension très basse. Les praticiens remarquent aussi que les patients se plaignent d'avoir les extrémités des mains et des pieds glacés. Très vite, de nouvelles pathologies apparaissent comme des vertiges, des tremblements incontrôlables, des sudations très abondantes et même parfois de graves troubles cardio-vasculaires. Puis, ce sont les neurologues qui sont alertés : des personnes normales offrent le triste spectacle d'actes très agressifs et de crises d'hallucinations. Ils voient des flammes et des bêtes étranges qui les poussent à se terroriser. D'autres deviennent soudainement et sans raison totalement suicidaires. Même les chiens et les chats meurent subitement après avoir fait plusieurs cabrioles insensées. Trois cents personnes sont touchées et cinq décès sont à déplorer.

Un mal moyenâgeux...

À l'époque, personne en France n'ose plus parler de « possession » au sens littéral du terme. Cependant, la cause de cette étonnante épidémie donnera lieu à certaines interprétations assez surprenantes. Au départ, les recherches s'orientent vers l'alimentation des malades. Un boulanger est pointé du doigt. En effet, les symptômes présentés par les personnes atteintes rappellent fortement une pathologie médiévale nommée « mal ardent », provoquée par l'ergot du seigle et incitent à penser à un empoisonnement de ce type. L'ergotisme est actuellement encore présent dans certains pays africains. On évoque aussi un fongicide utilisé pour la conservation des grains destinés à faire de la farine. Son dosage serait en cause. En 1982, des savants avancent une hypothèse proche des précédentes, à savoir une moisissure toxique se développant dans les silos à grains.

...ou le Grand Satan ?

Mais en 2010, un journaliste américain, Hank Albarelli, publie un livre intitulé *A Terrible Mistake* qui fait l'effet d'un pavé dans la mare. Les responsables de cette folie collective des Spiripontains sont à chercher parmi les membres de l'US Army et les laboratoires qui travaillèrent à l'élaboration d'armes chimiques et bactériologiques dans le contexte de la guerre froide. Le journaliste prétend avoir mené son enquête après le suicide de Frank Olsen, un chercheur impliqué dans le projet et qui s'est bizarrement suicidé en se défenestrant après avoir pris du LSD. Pour Albarelli, c'est le Grand Satan américain qui est responsable de cette hécatombe. Comme dans d'autres régions du monde, dont certaines aux USA mêmes, des avions auraient pulvérisé du LSD au-dessus de la ville de Pont-Saint-Esprit dans un but d'expérimentation humaine ! Ce qui est franchement « diabolique », il faut l'avouer !

Les « brûlés » de Faaïté

Il n'y a pas si longtemps, un macabre fait divers jette une lumière trouble sur Faaïté, petite île de l'archipel de Tuamotu en Polynésie française. Dans ce coin éloigné des grandes voies de communication vit une petite communauté très chrétienne, jusqu'au jour où débarque un faux prophète annonçant qu'une trombe d'eau va anéantir l'île, car elle est infestée de démons. Les habitants, jusque-là en grande majorité des dévots ne posant pas trop de questions ni au curé ni à eux-mêmes, sont soudain pris d'étranges sensations. Ils entendent des bruits bizarres ou reniflent des odeurs putrides. Les anciennes superstitions, supposément éradiquées depuis l'évangélisation de 1849, refont jour. Les démons ancestraux se mêlent aux diables d'un christianisme « basique » et forment un mélange détonnant. En deux jours, six personnes périssent par les flammes, désignées et suppliciées par leurs proches, car elles sont habitées par des démons hostiles. Ces faits se passent entre le 7 et le 8 septembre 1987. La cour d'assises de Papeete prononcera, en 1990, 21 condamnations pour coups et blessures, meurtres (parfois aggravés) et complicité.

Les albinos des Grands Lacs en Afrique

Le martyr de Noirs albinos

En mars 2016, la foule asperge sept personnes d'essence et les brûle une à une dans le district de Nsanje au Malawi. Celles-ci avaient intrigué les habitants par leur allure et surtout par les sacs qu'elles portaient sur le dos. De fait, elles étaient soupçonnées de transporter clandestinement des os humains destinés à des pratiques de sorcellerie. Un terrible lynchage intervint après l'aveu de l'un de suspects : ils s'adonnaient au trafic d'os, vraisemblablement d'albinos africains décédés.

En effet, dans plusieurs régions des Grands Lacs, les os et la chair des albinos sont réputés pour leur pouvoir : mélangés avec d'autres ingrédients peu ragoûtants, ils donnent une mixture censée donner chance et puissance et qui est même appréciée par des candidats politiques. Il n'est pas rare que des albinos décédés soient déterrés, car un cadavre peut valoir entre 75 000 à 200 000 dollars, mais des « morceaux » d'albinos vivants atteignent des cotes encore plus élevées.

Aussi, depuis 2006, on estime qu'une centaine d'albinos ont été enlevés et tués à des fins de sorcellerie. En 2015, en Tanzanie, 225 « sorciers » ont été arrêtés. Dans ce pays où toute sorcellerie est illégale et où les licences des guérisseurs ont été révoquées, on pourchasse tous meurtres ou mutilations d'albinos. Les sept personnes brûlées à Nsanje possédaient également des peaux de lézards et de lion, des os de phacochères, des œufs d'Autruche, des queues de singes et d'ânes et des pattes d'oiseaux destinés à confectionner les mêmes potions.

Des faits atroces

Naître « blanc » de deux parents noirs est une véritable malédiction dans des régions où une part de la population est inculte. Les albinos courent de grands dangers au Swaziland, au Burundi, en Tanzanie et même dans la République démocratique du Congo malgré les mesures prises par les autorités. Les sorciers boivent le sang des albinos et font croire à leurs « clients » que ce breuvage les renforce physiquement et mentalement. Des faits atroces ont été rapportés, comme ceux de la mutilation d'un enfant de six ans qui a eu la main coupée, et d'un bébé de dix-huit mois retrouvé amputé sauvagement des bras et des jambes. En avril 2010, une jeune femme albinos a péri les seins et les membres sectionnés tandis que son enfant de cinq ans, lui aussi démembré, avait eu en outre les yeux arrachés. Mariana Stanford, jeune femme albinos amputée des deux bras, mais laissée en vie, a fait une tournée aux États-Unis en 2008 pour témoigner de ces atrocités suscitées par la croyance dans le pouvoir de la sorcellerie.

Une triste réalité

Le « pouvoir » du corps d'un albinos est à ce point ancré dans certaines mentalités que de nombreuses campagnes d'information ont été menées. Quand on parcourt le site de Jeune Afrique (mars 2015), on reste médusé devant ce que les informateurs doivent fournir comme renseignements pour lutter contre la dangereuse crédulité de certains.

Il faut ainsi persuader les populations que l'albinisme n'est pas contagieux et que les albinos ne sont en rien des déficients mentaux, qu'ils ne sont porteurs d'aucune malédiction ni d'aucun pouvoir. Il faut aussi dissuader les personnes crédules que manger le sexe d'un albinos, contrairement à ce qu'elles pensent, ne porte pas chance, pas plus que de copuler avec une vierge albinos ne guérit du Sida !

L'Afrique, un terreau hélas fertile

Déjà en 2009, le pape Benoît XVI, en visite en Angola, avait exhorté les catholiques à travailler à la conversion des adeptes de la sorcellerie qui faisait encore des ravages en Afrique noire. En 2012, dans le même pays, l'archevêque de Huambo, Mgr Francisco Viti, constate avec un certain effroi que : « Le problème de la sorcellerie prend des proportions inquiétantes, il touche de plus en plus de fidèles, il détruit les liens familiaux et affecte les relations entre les personnes. » En Afrique, la sorcellerie fait encore trop souvent des ravages, même en dehors du cas des albinos. En 2004, à Douala au Cameroun, une étudiante universitaire (!) soutira un litre de sang à sa mère sur la demande d'un sorcier qui lui avait assuré que ce « charme » lui assurerait enfin la réussite aux examens qu'elle avait ratés plusieurs fois. L'infortunée mère de la cancre ne survécut pas à cette « vampirisation ».

En 2014, toujours au Cameroun, à Tongrelo, des écoliers terrassent et mettent à mal leurs professeurs. Ils s'en expliquent par le fait que les enseignants font partie d'un groupe de sorciers et que cela leur a été révélé par une vieille femme du village, elle-même envoûteuse. On pourrait multiplier les exemples de ces délits graves qui inquiètent régulièrement les autorités, sans oublier pourtant que parfois, ils dépassent le cadre du continent noir.

Le Zimbabwe n'est pas épargné. En 2010, il y sévit un terrible gang de femmes. À plusieurs, elles violent les hommes non pour assouvir leurs pulsions sexuelles mais pour récolter dans des préservatifs du sperme destiné à des potions magiques fort lucratives !

Project Violet

Au Royaume-Uni, Scotland Yard a mis en place un projet appelé « Project Violet » dont le but est de s'occuper des violences dues aux croyances et déviances religieuses. Parmi les cas épineux figurent les enfants battus et parfois tués par leurs parents qui les croient « possédés par des esprits maléfiques ». Debbie Ariyo, fondatrice de l'organisation « Africans United Against Child Abuse », explique que des pasteurs affirment en chaire qu'un sorcier se trouve dans l'église. L'officiant désigne ensuite un enfant parmi les fidèles, à la grande honte de ses parents. Ces derniers ne voient qu'une solution pour se laver de ce déshonneur : faire pratiquer un exorcisme sur leur bambin. Évidemment, cette pratique rapporte gros au dit pasteur.

Sacrifices humains

L'engouement pour la sorcellerie et le regain de rites sataniques en Afrique peuvent dans une certaine mesure s'expliquer par un retour à un animisme ancestral, occulté au temps de la colonisation.

Mais cette résurgence d'un culte primaire voué au Diable et aux esprits malfaisants n'est pas le seul fait des noirs africains, elle apparaît aussi dans d'autres pays où par le passé les religions exigeaient des rites abominables. Certaines « traditions » sont plus cruelles comme celle des sacrifices humains. En 2010, dans le village de l'Andhra Pradesh (sud de l'Inde) un homme de 35 ans a décapité un enfant de quatre ans pour offrir sa tête à la déesse Kali. D'un commun accord, les villageois ont attaché l'homme à un poteau et l'ont aspergé d'essence avant de bouter le feu. Ce n'est que quand le brasier enflait que les anciens ont appelé la police.

Cela s'est passé près de chez vous...

Le 5 août 2004, la police est appelée dans un appartement de Schaerbeek (Bruxelles). Une jeune femme y gît mourante sur un matelas. C'est son mari, de confession musulmane, comme elle, qui a demandé l'intervention des forces de l'ordre pour une personne « malade à domicile ». Malgré les efforts des secours, la jeune femme décède à l'hôpital. Les légistes interviennent et découvrent sur le corps de la défunte de nombreuses ecchymoses, l'enquête révélera que l'objet contondant est un manche de déboucheur de toilettes recouvert d'un verset au Coran ! En outre, la victime (comme il y a lieu de l'appeler désormais) a de l'eau dans les poumons.

Dans la capitale de l'Europe !

L'enquête révélera que la morte a subi de longues et répétées séances d'exorcismes musulmans pratiquées avec le consentement de sa famille par un « cheikh » autoproclamé. Pour chasser les démons responsables de ses migraines et de son infécondité, l'exorciste lui avait fait avaler des litres d'eau qui avaient au préalable « lavé » des versets du Coran. On apprend aussi que la malheureuse était plongée dans des bains « très » chauds et maintenues de longues minutes la tête sous l'eau.

La cour d'assises de Bruxelles prononça plusieurs condamnations à des années de prison. Cette pratique de soi-disant exorcisme, qui ne peut être qualifié autrement que de meurtre par fanatisme et ignorance, est lamentable dans une grande ville européenne du XXI^e siècle.

On serait tenté de croire que la sorcellerie est chose d'un autre âge, appartenant au temps de ténèbres et de fanatismes religieux, depuis longtemps révolus dans nos sociétés modernes et démocratiques. On se persuade que tout cela n'est plus que superstition et triste « apanage » d'esprits imbeciles.

Et pourtant, méditons ceci :

« Dans le fond je suis persuadé que comme la plupart des cas de folie le sien est une véritable possession. (...) N'est-il possible de l'exorciser à distance ? »

Paul Claudel à l'abbé Fontaine, lettre du 26 février 1913. Que dire de plus !

Bibliographie

- Alexakis, Ch. : Les Bûchers de l'Histoire. Pygmalion, 1980.
- Anonyme : Nouvelles d'Écosse (1591), suivi de JacquesVI, Roi d'Écosse (1597) Démonologie. Éd : Jérôme Millon
- Autrand, F. : CharlesVI, La folie du Roi, Fayard, 1986.
- Autrand, F et Guénée, B. : Entretien à propos de la folie du roi CharlesVI. Tracés, Revue des Sciences Humaines ; 6/2004.
- Balasse, C. : 1306, L'Expulsion des juifs du Royaume de France. De Boeck, 2008.
- Barbaza, M.C. : Femmes et Spiritualité. Médiations culturelles et spirituelles à travers le rôle des béates en Espagne à l'époque moderne. Cahiers d'étude du Religieux3/. 2008. (<https://cerri.revue.org>)
- Bataille, Michel : Gilles de Rais. Éditeur : J'ai Lu.
- Barberi, B. : Tribulation posthume de Paganini et l'archipel de légende... Annales de la Société Scientifique et Littéraire, p.49. Cannes.
- Bazin de Roucou, Anaïs : La Cour de Marie de Médicis. Mémoires d'un cadet de Gascogne1615-18. Alexandre Mesnier. Paris, 1830.
- Beaune, Colette : Jeanne d'Arc, Vérités et légendes. Perrin, 2008.
- Bechtel, G. : Les quatre femmes de Dieu. La putain, la sorcière, la sainte, la bécassine. Plon2000.
- Bennassar, B. ; L'Inquisition espagnole, XVe-XIXe siècles. Hachette Littérature, 1979.
- Benoist-Méchin, N. J. : Frédéric II, Hohenstaufen, ou le rêve excommunié. Roman historique. Perrin 2008.
- Bertière, Simone : Les femmes du Roi-Soleil ; Éd. de Callars, 1998.
- Birnbaum, P. : Un récit de « meurtre rituel » au grand siècle. Fayard 2008.
- Bodin, J. : De la démonomanie des sorciers. Édition critique. Droz. s.d.
- Bologne J.-C. : Du flambeau au bûcher, magie et superstition au Moyen Âge. Plon1993.
- Boudet, Jean-Patrice : Entre science et nécromancie : Astrologie, divination et magie de l'occident médiéval. Publication de la Sorbonne, 2006.
- Boudet, Jean-Patrice et Helary, X. : Jeanne d'Arc, Histoire et mythes. Presses universitaires de Rennes. 2014.
- Bourreau, A. : Satan hérétique : Naissance de la démonologie dans l'occident médiéval. Médiévale, 31/2000 pp. 165-168.
- Bouzy, Olivier : Jeanne d'Arc en son siècle. Fayard2013.
- Bouzy, Olivier : Jeanne d'Arc à l'endroit. CLD Éd. 2008.
- Breton, Guy : Histoires d'amour de l'histoire de France. T.3, Presse de Coulé, 1979.
- Camus, D. : Pouvoirs sorciers et pratiques magiques, du Moyen Âge à nos jours. Ouest-France, 2015.
- Carmona, M. : Sœur Marie des Anges. Éd. André Versailles, 2011.
- Clément, Catherine : L'Appel de la transe. L'autre pensée, Stock2011.
- Closson, Marianne : L'Imaginaire démoniaque en France (1000-1600). DR 2009.
- Colin de Planck, M. : Dictionnaire infernal en bibliothèque universelle... P. Mongie, Paris, 1826.
- Combescot, Pierre : Faut-il brûler le Galigai. Grasset, 2007.
- Dacaut, M. : Histoire de la Papauté de l'origine au concile de Trente. Fayard. Les grandes études historiques, 1976.

- Dahan, G. : L'Expulsion des juifs en France de 1394. Arch. des sciences sociales des religions, n° 128, 2004, pp. 53-158.
- Dauvois, J. : L'Empereur des alchimistes, Rodolphe II de Habsbourg. J-C Lattès 1996.
- Debout, Mgr. : Jeanne d'Arc, grande histoire illustrée. 1922.
- De Castro, Ève : Les Bâtards du soleil. Olivier Orban, 1987.
- De Kartanguy, Inès : Léonore Galigai, l'âme damnée de Marie de Médicis. Pygmalion, 2000.
- Delumeau, J. : La peur en Occident, XIVe-XVIIIe siècles. Fayard, 1978.
- Delumeau, J. : L'avenir de Dieu. CNRS éditions 2015.
- De Nangis, Guillaume : Chroniques de Guillaume de Nangis (Collection de mémoires relatifs à l'histoire de France) par M. Guizot, professeur d'histoire à l'Académie de Paris. Lebel, Paris, 1824.
- Déon, Michel : Louis XIV par lui-même. Jean-Cyrille Godefroy, 1983.
- Dulong, Claude : Amoureux du Grand Siècle. Éd. du Rocher, 1991.
- Epinay-Burgard, G. et Zum-Brunn, E. : Femmes troubadours de Dieu. Éd. Brepols, 1980.
- Erlanger, Philippe : Henri VIII. Perrin, 2002.
- Favier, J. : Un conseiller de Philippe le Bel : Enguerran de Marigny. PUF, Paris, 1963.
- Favier, J. : Philippe le Bel. Fayard, 1978.
- Ferber, Sarah : Demonic Possession and Exorcism in Early Modern France. Routledge, London & New York, 2004.
- Finot, Jean : Saints, initiés et possédés modernes ; R & C Bouchet, Québec, 2001.
- Fornari, C. : Federico II nei giudizi di Fra' Salembene de Adam. Stupor Mundi, 2004.
- Foucard, Cl. : Cette vivante énigme, Jeanne d'Arc. Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes. 11/2004 pp. 19-29
- Fragonnard, Marie Madeleine : L'Inquisiteur Michaelis, la possédée Louise Copeau, et le diable Verrine sur l'affaire Gaufridi. Albincano, Cahier d'Aubigné. 2005, vol.21, pp.137-160.
- Garinet, Jules : Histoire de la magie en France depuis le commencement de la monarchie. 1818.
- Garnot, Benoit : Le Diable au couvent. Les possédés d'Auxonne (1658-63). Paris, Imago, 1995.
- Gay, M. et Senzig : L'Affaire Jeanne d'Arc. Le Livre de Poche, 2007.
- Gui, B. : Le Manuel de l'Inquisition ; traduction et édition G. Mollat, Paris, 1964.
- Gimaret, Antoinette : L'autobiographie de Jeanne des anges (1644), histoire d'une âme ou réécriture d'une affaire de possession. Études Épistémè 192 011. Les jeunes témoins de l'histoire. Pp.22-48.
- Guéné, Benoit : Le portrait de Charles VI dans la chronique du religieux. Journal des Savants, 1957, vol.1, n° 1
- Gougenheim, S. : Frédéric II, un empereur de légende. Perrin, 2015.
- Haskins, C.H. : Science of the court of the Emperor Frederick II. Oxford Journals, Oxford University Press & The American Historical Review, vol.27, n°4, 1922.
- Heers, J. : Gilles de Rais. Perrin, 1994.
- Henngien, Charles : Fêtes et traditions populaires en Wallonie et à Bruxelles. La Renaissance du Livre, 2007.
- Hermay-Vieille : La Marquise des ombres. La vie de Marie-Madeleine d'Aubray, marquise de Brinvilliers. Plon 2004.
- Hildesheimer, Ernest : Les possédés de Louviers. Revue d'histoire de l'église de France. 1938, vol.24, n°105 pp. 422-457.
- Joni, N.M. : De la crédulitas à la légenda. La réécriture moderne du crime rituel de la Guardie. Cahiers d'études

romanes 29/2014.

Kaplan, S.L. : Le pain maudit. Fayard, 2008.

Kele, N.J. : Hadewijck d'Anvers ou la voie glorieuse. Albin Michel, 2011.

Klaniczay, G. : Entre visions angéliques et transes chamaniques : le sabbat des sorciers dans le Formicarius de Nider. Médiévales (revue) printemps 2003 pp47-52.

Krenn, Dorit Maria und Schäfer, Werner : Wer war Agnes Bernauer? Attenkofer, Strambling, 2015.

Labarrière, D. : la diabolique affaire des Templiers. Alphée, 2011.

Laurey-Braguier : Recherche sur les beatas de la Couronne de Castille. Études prosographiques, pratiques spirituelles et mystifications sociales (1450-1600). Études hispaniques/Université de Rennes2, 2014.

Le Bras-Chopard : Les putains du diable. Plon, 2006.

Lecouteux, C. : Fées, Sorcières et Loups-Garous au Moyen Âge. Imago1992.

Le Munnier-Texier: Représentations et identités sexuelles dans le théâtre de Shakespeare. Mise en scène du genre, écriture de l'histoire. Presses universitaires de Rennes, 2010.

Le Poupon-Pirard, J., Mettens, P., Nshirimana, L et Pirard, R. : L'éthique hors-la-loi. Question pour la psychanalyse. De Boeck Université, 1997.

Leroux, Nicolas. : La Faveur du roi : mignons et courtisans au temps des derniers Valois. (Vers 1547-vers 1585) Époque/Champ Vallon2000.

Le Roy Ladurie, E. et Mechoulam, H. : L'État baroque : regards sur la pensée politique de la France du premier XVIIe siècle. Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1985.

Malais, N. : Voltaire et la Pucelle d'Orléans. Le frisson esthétique n° 6, été2007, pp.54-57.

Mandrou, R. : Magistrats et sorciers. Une analyse de psychologie historique. Plon, 1968.

Maraï, Sandor. : La nuit du bûcher (Roman). Albin Michel, 2015.

Marchandisse, Alain: Milan, les Visconti, l'union de Valentine et de Louis d'Orléans, vu par Froissart et les auteurs contemporains. Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Liège. FasciculeCCXCII. Liège, 2004.

Mercier, F. : Le vaudene d'Anais. Une chasse aux sorcières à l'automne du Moyen Âge. Presses universitaires de Rennes2006.

Mistler, J. : Aimés des Dieux, Grasset, 1980.

Moore, R.I. : The Birth of Popular Heresy. University of Toronto Press ; Medieval Academy of America .1995.

Muchemble, D.R. : Les derniers bûchers : un village de Flandre et ses sorcières sous LouisXIV. Ramsay. Paris, 1987.

Nef, Annliese : La Déportation des musulmans siciliens de Frédéric II ; précédents, modalités, signification et portée de la mesure. Table ronde : Madrid 2004, Istanbul 2005, De Boccard, Bordeaux, 2009

Oberman, H. : Masters of the Reformation. Cambridge, 1981.

Ouardes, P. : Rodolphe II de Habsbourg, l'empereur des ombres ; (Roman), Auteur lulu, 2011.

Paravicini-Bagliani, Agostino : Boniface VIII, le pape qui voulait être Dieu. Mensuel d'histoire n° 79, sept. 2003. pp. 72 et suivantes.

Pérez, J. : Thérèse d'Avila. Fayard, 2007.

Perez, Stanis : Histoire des médecins. Artisans et artistes de la santé de l'antiquité à nos jours. Pour l'Histoire. Perrin, 2015.

Prouteau, G. : Filles de rois en la gueule du loup. Éd. du Rocher, 1992. Préface de Henri Laborit.

Prouteau, G. : les Miroirs de la perversité. Albin Michel, 1984.

Quertier, C. et Sassu-Normand, D. : entretien avec Françoise Audrant et Bernard Guénée à propos de la folie du roi

- CharlesVI, pp.87-102. Tracés. Revue de Sciences Humaines. ENSed.6/2004. La folie.
- Renard, Jean-Bruno : Les peurs collectives. ERES, 2012.
- Rey, A. : Dictionnaire amoureux du diable. Plon2013.
- René, G. : Couvent de Femmes : La vie des religieuses cloîtrées de la France des XVIIe et XVIIIe. Foyer, 1987.
- Rob-Santer, C. : « Le Malleus Maleficarum » à la lumière de l'historiographie : un Kultukampf ; Médiévales pp155-172 n° 14/printemps 2003. <http://medievales.revue.org>
- Sallman, J.M. : Les sorcières fiancées de Satan. Découvertes Gallimard Histoire, 1989.
- Sauvé, L. : Le Folklore des Hautes-Vosges. Paris, G.P.Maisonneuve et Ch.Leclerc, col. La littérature populaire, vol. n° 191 889.
- Sauzet, R. (Études réunies par) : HenriIII et son temps. Librairie Philosophique J. Vrin, 1992.
- Stroppa, Claude : Jan Amos Comenius e il sogno urbano. Éd. Franco Angeli, 2002.
- Tokarska-Bakir, J. : Légende de sang. Pour une anthropologie de l'antisémitisme chrétien. Albin Michel ; Bibliothèque Histoire, 2015.
- Vercors : Ann Boleyn, les 10 mois qui ont fait l'Angleterre. Essai d'histoire partielle. Perrin, 1980.
- Villeneuve, Roland : Le cannibalisme. Marabout, 1972.
- Vons, Jacqueline et Saint-Martin, Pauline : Certitudes et incertitudes autour de la mort de Charles IX. Enquête sur l'autopsie d'un roi. Paris, Cours de France, 2009.
- Warnar, G. : Ruusbroec, Literature and Mysticism in The Fourteenth Century. Brill, 2007.
- Wilson, C. : L'Occulte. Des sorciers de l'âge de la pierre aux mages contemporains. Philippe Lebaud1990.